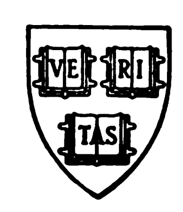



VE
RI
TAS



[redacted]

[redacted]

LES DIEUX

DE

L'ANCIENNE ROME

Paris. — Imprimerie de P.-A. Bourdier et Cie, 6, rue des Poitevins.

[redacted]

LES DIEUX
DE
L'ANCIENNE ROME

MYTHOLOGIE ROMAINE

DE L. PRELLER

TRADUCTION

DE M. L. DIETZ

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SPÉCIALE MILITAIRE DE SAINT-CYR ET AU LYCÉE CHARLEMAGNE

Avec une Préface

PAR M. L. F. ALFRED MAURY

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)

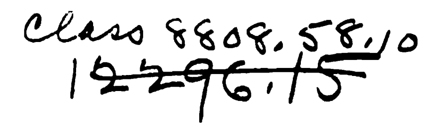


PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
35, QUAI DES AUGUSTINS

1865



[redacted]



[redacted]

PRÉFACE

Pendant longtemps, la science n'a pas distingué la religion des Romains de celle des Grecs; et cette erreur s'est si profondément enracinée dans les esprits que de nos jours la majorité continue à confondre, sous le nom commun de paganisme, les deux religions, et que dans notre langue on transporte aux divinités grecques les noms des divinités latines. Il faut l'avouer, les Romains n'ont pas peu contribué à fausser à cet égard nos idées. En assimilant leurs propres dieux à ceux qu'ils avaient reçus des Hellènes ou qu'ils rencontraient chez les barbares, ils firent supposer l'identité de leur panthéon avec celui des autres nations; abusés eux-mêmes par la ressemblance de quelques attributs, ils s'imaginaient en effet reconnaître les divinités de Rome dans celles qu'adoraient les peuples avec lesquels ils étaient en relation. Cette opinion leur fit accepter comme se rapportant à leurs propres dieux des mythes grecs; ce qui amena entre les deux théologies un amalgame partiel. N'ayant sur leurs divinités qu'un très-petit nombre de traditions et de récits, les Romains s'empressèrent d'enrichir leur mythologie par ces em-

prunts que multiplièrent leurs poëtes formés à l'école des muses grecques. La philosophie, en cherchant à interpréter, par une même physique, les fables des Grecs et des Latins, rendit entre elles la fusion plus intime. Toutefois, si, dans les derniers temps de la république et sous le règne des premiers empereurs, les croyances religieuses des Romains puisèrent largement aux sources helléniques, leur culte ne perdit pas pour cela son caractère originel. Et comme la religion romaine, ainsi qu'on l'indique dans l'introduction de cet ouvrage, consistait plus en un ensemble de rites, en un culte adressé aux dieux du pays qu'en un corps de traditions et de dogmes, il s'ensuivit que Rome garda à peu près intacte la religion de ses premiers habitants. Les cultes de provenance manifestement étrangère qui s'y naturalisèrent et finirent par y compter de nombreux dévots, demeurèrent toujours distincts du culte national; leur existence ne porta pas dès lors atteinte à sa gravité et à sa moralité.

Sauf quelques exceptions, ces superstitions étaient plutôt tolérées que reconnues par l'État, qui se réservait le droit de les interdire, si elles lui paraissaient dangereuses pour les mœurs et la sécurité publique. Le respect religieux que portaient à leurs vieilles coutumes les Romains, les empêchait de changer les formes du culte qu'ils tenaient de leurs ancêtres, et cette circonstance est une de celles qui préservèrent dans Rome la religion des altérations qu'entraîne d'ordinaire avec soi la marche des sociétés. D'ailleurs le culte était étroitement

[redacted]

lié aux institutions politiques et civiles qui, malgré les agitations, les révolutions qu'a traversées la Ville éternelle, n'ont subi que de lentes et incomplètes transformations.

Le syncrétisme qui apparaît déjà chez les premiers poëtes latins, qu'ont adopté les philosophes et les érudits romains, nourris des doctrines du Portique et de l'Académie, ne pénétra conséquemment que très-peu dans le culte reconnu et officiel. Même à la fin du second siècle et au commencement du troisième siècle de l'empire, alors qu'une foule de divinités et de rites importés de l'étranger avaient trouvé accès dans la religion de l'Etat, la liturgie demeurait encore ce qu'elle était au temps de la république.

On est donc fondé à séparer l'étude de la religion romaine de celle de la religion grecque. En recueillant avec soin tout ce que les anciens nous ont rapporté de la première, en opérant dans les fables que les écrivains de l'antiquité nous racontent, le départ entre ce qui est vraiment latin et ce qui est d'origine hellénique, en s'aidant du témoignage des monuments et surtout de celui des inscriptions, il est possible d'esquisser le tableau, à peu près complet, de la religion romaine. C'est ce qu'a tenté avec plus de bonheur que ses devanciers, dans un livre dont la première édition parut à Berlin en 1858, M. L. Preller, l'un des interprètes les mieux inspirés des mythologies antiques que l'Allemagne ait vus naître. Cet érudit, dont une mort prématurée a arrêté les solides travaux, se distingue par une clarté d'expo-

sition et une précision dans les idées assez rares chez nos voisins d'outre-Rhin. Le traducteur français a ajouté à ces qualités de l'ouvrage original, et s'il a cru devoir supprimer comme surabondants des développements et des détails dont l'auteur allemand s'était montré prodigue, il a porté dans son œuvre encore plus d'ordre et de netteté, et l'a rendue ainsi accessible à toutes les classes de lecteurs.

La connaissance de la religion romaine n'est pas seulement nécessaire à celui qui veut se faire une notion comparative des croyances et des institutions religieuses chez les divers peuples et aux différentes époques, elle est aussi indispensable à ceux qui approfondissent les écrivains latins ; car il y a dans les ouvrages de ceux-ci une foule d'allusions, d'images, de locutions qu'on ne saurait comprendre si l'on ignore la nature des idées religieuses et les rites sacrés des Romains. La religion à Rome avait si profondément pénétré dans la vie publique et la vie privée qu'on ne peut faire un pas dans l'histoire romaine sans constater son intervention ou son influence. L'esprit et les formes de cette religion ont exercé en conséquence une action puissante sur les destinées des populations italiques. Même au temps où la foi dans les divinités romaines s'était notablement affaiblie, où l'on tenait pour des contes puérils les traditions mythiques dont elles étaient le sujet, l'attachement pour les cérémonies et les usages qui constituaient leur culte, défendait victorieusement l'antique religion des Quirites contre le scepti-

[redacted]

cisme des philosophes et les attaques des chrétiens. Et quand l'Évangile eut triomphé, par cela seul qu'il ruinait le culte national de Rome, il amena la chute d'une foule d'institutions politiques et administratives, étroitement liées à la religion primitive de cette ville. Quoiqu'il existât à Rome des sacerdoces distincts des magistratures civiles et militaires, celles-ci affectaient presque toujours un certain caractère sacerdotal, puisqu'en diverses occasions le magistrat présidait au sacrifice, à la prière ou à la solennité en l'honneur des dieux; il devait veiller à ce qu'on observât le cérémonial traditionnel, la liturgie consacrée; il était sans cesse dans les temples, en présence des simulacres divins; il consultait les augures et ordonnait les expiations; en un mot, il ne pouvait remplir les obligations de sa charge sans s'initier aux prescriptions du culte public.

Il n'est donc point exagéré de dire que la décadence de la religion romaine a précipité la destruction de l'empire. C'est le culte tel que l'avaient établi les vieux patriciens, tel que se le transmettaient les *gentes* latines, qui soutint pendant des siècles ce patriotisme et cet orgueil du nom romain, auxquels la Ville éternelle est en partie redevable de sa puissance et de sa gloire. Cet empire, il était si inébranlablement assis que le christianisme, pour assurer sa perpétuité, dut s'en constituer l'héritier. La foi nouvelle ne put déraciner l'antique religion de Romulus et de Numa qu'en lui empruntant ce qui, dans son organisation et ses rites, était le plus cher aux Romains. Les fêtes religieuses en Italie changèrent

d'objet, non de formes; le culte s'adressa au
unique, aux trois personnes de la Trinité, à la Vi
aux anges et aux saints, mais il garda à peu pr
même caractère extérieur qu'il avait lorsqu'il
offert aux dieux. Jusque dans sa hiérarchie s
dotale et son organisation administrative, le cat
cisme occidental s'inspira des traditions de la I
païenne. Ce sont là autant de circonstances qui
tent un grand intérêt à l'histoire du polythéism
main. Nous y découvrons les origines d'une fou
nos usages religieux, tout comme dans les lois r
nes, nous retrouvons l'origine d'une partie de n
stitutions civiles.

Mais la religion romaine n'était pas seulement,
que l'ont supposé quelques penseurs, une œuvre
tique, bien que la politique s'en soit fait un pui
instrument; elle fut aussi l'expression des instinct
ligieux des populations de l'Italie. Si les hommes d
exploitèrent habilement la crédulité publique po
réalisation de leurs plans ou la défense de leurs
rêts, ils subirent eux-mêmes, comme le vulgaire,
fluence de cet esprit profondément religieux dont ét
imbus les Romains; ils n'échappèrent pas aux s
stitions et à la bigoterie qui devenaient, au besoin,
leurs mains une arme contre leurs ennemis et un
liaire pour leur ambition; ils crurent souvent en
sincérité à ces divinités chimériques et à ces f
qui constituaient la théologie romaine, à la réali
ces présages, à l'efficacité de ces prescriptions qu

[redacted]

chaînaient leur propre liberté ; ils ne purent se soustraire à ce respect, à cette crainte des puissances mystérieuses de l'univers qui, se transmettant jusque de nos jours en Italie, ont été l'aliment de la superstition, aussi bien que le ressort de la piété.

Étudier la religion romaine, c'est donc étudier du même coup une partie de la vie intellectuelle et morale des anciens Romains. Pour connaître les mobiles qui les faisaient agir, les sentiments qui les inspiraient, les passions dont ils étaient animés, il est nécessaire de se représenter ce qu'a été leur foi, ce qu'ont été leurs habitudes religieuses.

L'archéologue, comme l'historien et le philosophe, puiseront dans la connaissance de la religion romaine de vives lumières. On ne saurait expliquer les représentations figurées, les simulacres divins, que les fouilles font découvrir incessamment en Italie, décrire ou restaurer les autels, les basiliques et les temples, aujourd'hui en ruine, sans une notion approfondie de la théologie officielle, du culte public ou privé.

Dans les *vicus*, les *forums*, comme à l'intérieur des habitations, on rencontrait des objets destinés à éveiller ou à nourrir le sentiment religieux. Le Romain, comme l'Italien de nos jours, avait besoin que ses yeux fussent frappés par quelque image, pour que sa pensée s'élevât vers le ciel. Il aimait autant qu'il vénérait ces images saintes. Prendre part aux solennités du culte, c'était à la fois pour lui un devoir et un plaisir. L'art trouvait dans la religion les plus fécondes inspirations, et la vie domes-

[redacted]

tique ses joies les plus constantes et les plus pures. Les scènes que le ciseau ou le pinceau des artistes romains nous ont retracées demandent, pour être comprises, que l'on sache quels dieux on invoquait à Rome, quel genre d'adorations leur était adressé. Qui pourrait prétendre apprécier les chefs-d'œuvre d'un Raphaël ou d'un Michel-Ange, juger des magnificences de Saint-Pierre de Rome ou de Santa-Maria del Fiore de Florence, sans avoir la notion des dogmes du catholicisme, sans connaître ses pompes sacrées? Il en est de même pour l'antiquité. La Rome païenne serait une lettre morte pour celui qui ignorerait la nature et les formes du polythéisme romain.

Dans son savant exposé, M. Preller a suivi l'ordre historique en traitant séparément de chaque divinité, après avoir retracé un aperçu des premières religions italiques et des sources auxquelles nous devons puiser pour étudier les croyances religieuses des Romains. Le traducteur n'a pas cru nécessaire de reproduire au bas des pages les nombreuses citations, les renvois d'auteurs dont l'ouvrage allemand est chargé. Les érudits le regretteront peut-être; mais en revanche les gens du monde, auxquels cette version abrégée est spécialement destinée, ne risqueront pas d'être effrayés par un étalage d'érudition qui, d'ordinaire chez nous, repousse plus le public qu'il ne l'attire. Dépouillé de sa forme exclusivement scientifique, le livre offrira un récit mieux enchaîné, et le lecteur pourra rapidement et sans effort saisir les idées principales qu'il doit se graver dans

[redacted]

l'esprit. Au lieu d'un tissu incohérent de contes ridicules et puérils, telles qu'apparaissent les religions anciennes dans une foule d'ouvrages destinés à expliquer la mythologie à la jeunesse, il trouvera, sous l'apparence, il est vrai, d'idées enfantines et bizarres, un fond très-sérieux, reposant sur la conception profondément religieuse que tout phénomène de la nature résulte de l'action cachée de puissances surnaturelles dont à certains moments l'intervention se laisse apercevoir. Pour le Romain, la présence divine se reconnaît à certaines manifestations dont il recherche avec attention les moindres indices, toujours préoccupé qu'il est de la pensée de se conformer à la volonté céleste. Cette volonté, elle se scinde en une foule de volontés secondaires personnifiées en autant de divinités placées sous la direction d'un dieu supérieur auquel viennent aboutir tous les fils du gouvernement physique et moral de l'univers. Le Romain se met en communication avec ces divinités par le culte; il les associe à ses entreprises et à ses actions par l'offrande, le sacrifice et la prière, et dans ce vaste panthéon, qui reproduit ce qu'est ici-bas la division du travail et la distribution des facultés indispensables à l'existence de la société, chaque dieu a ses attributs plus ou moins spéciaux. Il n'y a pas d'acte quelque frivole, quelque infime qu'il soit, qui n'ait son patron et comme son régulateur divin. Les dieux sont en réalité les vertus du Dieu unique, éparpillées en une multitude de personnalités plus ou moins élevées au-dessus de l'homme. A mesure que la

[redacted]

vie domestique s'est agrandie, que la vie sociale s'est développée chez les Romains, leur panthéon a donc dû prendre une extension de plus en plus vaste. En concevant des actes nouveaux, ils ont par cela même conçu de nouveaux dieux. Appliquant partout cette idée, ils ont admis que chaque peuple a certaines divinités propres, ses protecteurs célestes particuliers. La puissance de ces êtres surnaturels se mesura dès lors à celle de leurs adorateurs. Pleins de respect et de reconnaissance pour les dieux auxquels ils attribuaient leur fortune et leurs triomphes, il a fallu que des revers réitérés en démontrassent finalement l'inanité, pour que les Romains abandonnassent ces antiques divinités. Ils ne le firent qu'à regret, car ils espéraient toujours que la victoire reviendrait de leur côté, que la puissance leur serait rendue. Plutôt que d'accuser la vertu des divinités dont ils avaient éprouvé tant de fois l'efficace appui, ils regardaient les maux dont souffrait la patrie, l'affaissement de sa domination comme un effet du courroux de ces divinités irritées de voir leurs temples déserts et leurs autels négligés. Et ceci explique la lutte acharnée que le polythéisme romain soutint contre le christianisme, l'obstination de Rome à garder des dieux que le reste du monde abandonnait.

On aurait pu remonter dans cette histoire bien au delà de la fondation de la Ville éternelle, et rechercher jusqu'en Orient, jusque dans l'Iran et l'Aryavarta les origines de ces rites et de ces divinités ; mais M. Preller n'a pas cru devoir aborder des questions difficiles dont

[redacted]

la solution exige des études philologiques auxquelles il ne s'était pas livré. Ceux qui désireront connaître d'où provenaient les idées et les croyances si bien analysées dans cet ouvrage devront consulter les travaux de MM. Max Müller, A. Kuhn, Ad. Pictet, et, en France, ceux de MM. Bréal, F. Baudry, Obry, etc. M. Preller n'a pas voulu sortir du terrain classique où il avait le pied si sûr; il a laissé à d'autres le soin de défricher le champ des origines, qui présente d'ailleurs encore trop de points inexplorés pour qu'il soit possible d'en donner un aperçu complet. Tel qu'il l'a composé, son livre n'avait pas au reste besoin de la solution de problèmes qui, nous reportant au delà de l'époque historique, n'influent en rien sur la conception que nous devons nous faire du culte et de la théologie de Rome. En effet, soit que, comme on l'a cru longtemps, la religion romaine ait pris naissance sur le sol italique par le seul développement de la société antique, soit que, comme on l'admet aujourd'hui, des populations, sœurs des Aryas, aient apporté de l'Asie en Italie un ensemble de croyances, de rites traditionnels et de prescriptions sacrées dont le type se retrouve dans les Védas, mais qui furent appropriés aux habitudes imposées par une nouvelle patrie, la notion que nous devons nous faire de la religion romaine au temps de sa constitution définitive demeure la même. L'origine asiatique des éléments de cette mythologie admise, cela n'altère en rien la physionomie sous laquelle elle nous apparaît d'après les traditions nationales même avant son organisation

[redacted]

finale. Que les dieux de Rome comme ceux de la Grèce ne soient que des transformations des divinités qui apparaissent avec des traits peu différents chez les ancêtres des Hindous ou que, comme le Tagès étrusque, ils soient tout à coup sortis du sillon creusé par les nouveaux colons qu'avait reçus l'Italie, cela ne saurait modifier les témoignages que les anciens nous ont laissés sur la manière dont ils concevaient leurs dieux, sur le culte qu'ils leur rendaient.

Mais pour se représenter nettement la mythologie romaine, il ne faut pas s'en tenir à des données générales, à des aperçus superficiels, il faut analyser et confronter tous les témoignages, et en tirer des idées précises, des indications claires qui puissent se rattacher les unes aux autres. M. Preller l'a fait avec succès, et il a rencontré dans M. Dietz un interprète digne pe lui.

ALFRED MAURY.

[redacted]

MYTHOLOGIE ROMAINE

INTRODUCTION

I.

La religion des Romains incline plus au culte qu'à la mythologie.

En passant de la mythologie grecque[1] à la mythologie romaine, on ne tarde pas à remarquer que cette dernière offre un caractère tout différent, et même, sous bien des rapports, un sujet d'étude bien moins favorable.

D'abord, y a-t-il une mythologie romaine proprement dite? Oui, sans doute, si vous entendez par ce mot non pas un ensemble de légendes et de symboles comme celui qui fait le fonds des mythologies grecque, indienne,

1. M. Preller est l'auteur d'une mythologie grecque en deux volumes.

germanique et scandinave, mais tout système polythéiste en général. Le plus ancien fondement de la religion romaine et italique est, sans contredit, le naturalisme simple dont nous retrouvons les traits saillants chez tous les peuples indo-européens. Mais les instincts primitifs des populations de l'ancienne Italie, le milieu où elles se développèrent, ne peuvent pas avoir été les mêmes qu'en Grèce. En Grèce, une sensibilité très-délicate, une vive imagination, un sentiment naturel du beau, avaient jeté les conceptions religieuses dans le moule d'une mythologie dont la richesse n'avait d'égale que la perfection; et à la mythologie avait répondu un culte non moins admirable. De plus, la situation géographique de la Grèce l'avait de bonne heure engagée dans des luttes et des aventures qui, en fécondant le génie grec, avaient enrichi sa mythologie. Les ancêtres des Romains, au contraire, les plus antiques traditions nous les montrent bien moins remuants, bien plus fidèles à leurs mœurs; leur esprit, plus sérieux et plus ferme, est plus tourné à l'observation, à la vie pratique, que capable d'idéal; de là vient qu'ils sont plus portés au culte, aux pratiques religieuses qu'à la mythologie. Le mot de religion, chez les Romains, ne signifiait autre chose que scrupule, emploi poussé jusqu'à la superstition de certaines formules accomplissement de certains rites par lesquels on croyait s'assurer la faveur ou l'inspiration des dieux. Quelle était l'essence et la nature de ces dieux, on ne s'en souciait pas plus que ne l'exigeaient les besoins de la vie. Au contraire, il est de l'essence

[redacted]

d'un culte comme celui-là de laisser dans une certaine obscurité et dans le vague du demi-jour les noms, la famille, les attributs individuels des divinités. Un sentiment religieux de cette nature doit produire un culte très-développé, très-rigoureux, mais n'est guère favorable à la mythologie; aussi les Romains se sont bien moins écartés que les Grecs du naturalisme, patrimoine primitif des races indo-européennes, de ses images, de ses conceptions grossières. Ajoutez-y que la vie des populations italiques est restée bien plus longtemps simple, isolée, continentale que celle des Grecs. Retirées dans le fond des vallées de l'Italie centrale, occupées de labourage, elles n'avaient que peu de villes. Elles ne connaissaient ni les merveilles, ni les aventures de la mer, et c'est la Grèce qui a importé à Rome ses divinités maritimes. Dans l'Italie primitive, le commerce et toutes les découvertes d'une civilisation active étaient presque ignorés; c'est aux Étrusques et aux Grecs que Rome dut cette nouvelle espèce de développement. Enfin ce qui explique ses instincts religieux, c'est une théocratie prépondérante, c'est un corps redoutable de prêtres qui ont sans doute écrasé l'esprit de ces populations primitives sous le joug d'une sévère discipline religieuse. Les guerres mêmes n'ont pu briser cette influence théocratique, puisque nous en retrouvons des monuments jusque dans les âges historiques.

II.

Absence d'épopée nationale chez les Romains.

On a quelquefois admis l'existence d'une épopée nationale dans l'ancienne Italie, mais après mûre réflexion il a fallu renoncer à cette hypothèse. A défaut d'autres témoignages, l'aridité même de la mythologie romaine suffirait pour démontrer l'impossibilité d'une semblable création. Où trouvons-nous à Rome la trace d'une poésie légendaire comme celle que nous offrent l'Iliade et l'Odyssée, d'une poésie cosmogonique comme celle d'Hésiode ou de l'Edda? S'il n'y a pas eu d'Iliade italique, ce n'est pas faute de sujet : guerres et conquêtes n'ont pas manqué à la vieille Rome, et le culte de Janus nous montre aussi que le sentiment religieux des Romains ne laissait pas d'être préoccupé de questions cosmogoniques ; mais la vieille Italie ne semble pas même avoir connu de héros, dans le sens épique du mot ; tout au plus a-t-elle imaginé des génies de la lumière et des ténèbres, des *démons* cachés dans l'obscurité mystérieuse des forêts ; tout au plus a-t-elle donné un caractère surnaturel et bienfaisant à de vieux rois, comme Saturne et Faunus. Voyez, au contraire, les vrais personnages épiques : Hercule, Castor et Pollux, Ulysse et Diomède, et le pieux Énée ; ils sont directement empruntés à la Grèce. On pourrait objecter que l'Italie primitive avait

[redacted]

peut-être des trésors de fictions épiques que la barbarie romaine ou la perte prématurée de la liberté nationale empêchèrent de mettre en œuvre. Mais Caton et Varron, ces chercheurs ardents et patriotes, et Virgile, dont l'unique rêve était de laisser un poëme héroïque et national en l'honneur de Rome et du Latium, seraient-ils arrivés, malgré toutes leurs recherches, à de si maigres résultats, s'il avait existé avant leur époque une telle abondance de matériaux? Ce n'est pas que je veuille contester aux anciens habitants de l'Italie toute disposition poétique, toute tradition populaire : dans leurs fêtes, dans leurs assemblées nationales, dans leurs cérémonies, dans leurs festins religieux, ils entonnaient assurément, eux aussi, des chants sacrés. Y eut-il jamais peuple dépourvu tout à fait de chants et de légendes? seulement c'étaient plutôt des idylles, des contes, que des hymnes épiques; c'était plutôt de l'histoire que de l'épopée; les acteurs n'en étaient pas des dieux ou des héros; les *aèdes* que nous représentent les poésies homériques, il n'y faut pas songer à Rome. L'antique Italie nous entretient de faunes et de nymphes, d'oracles et de prophétesses, et la langue latine n'a pas même de mot original pour exprimer le poëte et la poésie dans le sens grec du mot. N'est-il pas caractéristique de voir les *Camènes,* les déesses romaines où l'on a voulu plus tard reconnaître les Muses de la Grèce, inspirer, dans l'antique légende, le roi-pontife Numa, et non pas des poëtes comme les Orphée, les Musée de la Grèce. S'il n'y a point de chants épiques en Italie, nous n'y trouvons

pas non plus ni une prosodie ni une musique développée qui eût pu accompagner le chant épique. Là, tout est resté simple et sans art; partout c'est la formule sacerdotale, c'est la liturgie qui domine. Le sentiment esthétique de l'idéal, Rome l'a emprunté à la Grèce. Sans doute les merveilles de la nature sont l'occasion de sacrifices et de prophéties, mais nulle part on ne rencontre cet essor poétique du cœur et de l'imagination qui s'absorbent dans la conception et le sentiment de ces merveilles, et animent à la fois la religion et l'histoire d'une vie poétique et idéale.

III.

Populations italiques.

Quoi qu'il en soit, nous devons, en tout cas, nous efforcer de sortir des bornes étroites de la ville de Rome et de sa chronique locale, pour gagner la pleine campagne, les montagnes et les paysages où les vieux Latins et les vieux Sabins se sont éveillés aux conceptions religieuses.

Ici encore, nous rencontrons plus de difficultés que dans la Grèce, où la variété même des traditions locales amplifiait l'œuvre du mythologue et où il y avait plutôt abondance excessive que disette de matériaux. En Italie, Rome n'a pas seulement étouffé les peuples et les États qui l'entouraient, elle les a absorbés en elle, elle leur a

[redacted]

enlevé leur physionomie propre. Cependant, grâce aux monuments, grâce aux recherches de la philologie et de l'archéologie contemporaine, on peut assigner à la plupart des dieux qui font l'objet du culte de Rome leur origine, et par conséquent reconnaître, dans ce qui paraît romain, le reste d'une civilisation plus reculée. Aussi est-il nécessaire de présenter ici un tableau d'ensemble des populations italiques qui sont, par l'origine, plus ou moins rapprochées des Romains.

En première ligne, nous trouvons les *Latins,* auxquels Rome a emprunté sa langue, avec lesquels elle partage la plupart de ses divinités et de ses légendes. Remarquons seulement ici que les Latins eux-mêmes reconnaissaient comme ancêtres de prétendus aborigènes, c'est-à-dire des autochthones qui auraient occupé les environs de Réate, en auraient été chassés par les Sabins et se seraient ensuite établis le long de l'Anio, en descendant vers Tibur et le Latium. Là ils auraient expulsé l'ancienne population des Sicules, qui auraient émigré en Sicile. Depuis lors, les Latins étaient maîtres du Latium, auquel ils avaient donné leur nom, et y habitaient des villes alliées entre elles pour la plupart, qui eurent Albe d'abord, Rome ensuite pour capitale, et pour dieu tutélaire Jupiter Latiaris ; ils parlaient un dialecte distinct des autres idiomes italiques, dialecte qui devint plus tard, grâce à la puissance de Rome, la langue des lettrés.

Au sud des Latins, étaient les *Volsques,* unis par l'origine comme par des alliances aux Aurunces et aux Ausones, ces derniers fort connus des anciens Grecs.

Le noyau des populations centrales était formé par les *Sabins*, qui, avec les Latins, ont exercé le plus d'influence sur les croyances et les mœurs romaines. C'était le plateau d'Amiternum, sur le cours supérieur de l'Aterne, qui passait pour avoir été leur première demeure; c'est là qu'ils avaient eu pour premier roi le divin Sancus, puis Sabus, son fils, qui avait donné son nom à la race. C'est de la même région qu'étaient sortis les Picentins, les Vestins et les Marrucins, puis les Pélignes, enfin la peuplade courageuse des Marses. L'ancienne race des Sabins s'était, avec le cours des années, sans cesse étendue vers l'ouest jusqu'aux environs de Rome; ils s'étaient emparés de Réate, avaient refoulé les Latins jusqu'au cours supérieur de l'Anio et jusqu'au Tibre, et avaient fondé à Cures, la seconde métropole de Rome, un nouvel établissement.

Au nord des Sabins étaient l'Apennin et ses versants, qu'occupaient les *Ombriens*, dont les domaines s'étendaient jusqu'à Ariminum et jusqu'au Rubicon, et étaient séparés de l'Étrurie par le cours supérieur du Tibre. Ils avaient autrefois été maîtres de Cortone et d'une grande partie de l'Étrurie; ils y avaient même laissé, à l'état de tributaires, bon nombre des leurs. Ce sont les Ombriens que les historiens romains regardent comme les plus anciens habitants de l'Italie.

Au sud des Sabins et de ces peuplades moins considérables d'origine sabine, étaient les *Samnites*, race puissante qui, partagée en quatre *cantons*, occupait le plateau du centre de l'Italie méridionale, et menaçait de

[redacted]

là l'Apulie et la Campanie. A l'ouest des Samnites, les Campaniens ; au sud, les Lucaniens ; enfin de la Lucanie étaient sortis les Bruttiens. Ces trois dernières peuplades avaient soumis les Étrusques et les Grecs fixés dans ces parages, mais aussi elles s'étaient le plus laissé pénétrer par les mœurs et la civilisation étrangères. Tous ces peuples partageaient la même langue, les mêmes croyances, les mêmes mœurs, comme le prouvent les derniers travaux de l'archéologie et de la philologie contemporaines. Pour ce qui est de la religion de ces peuples, les recherches de la science aboutissent au même résultat. Partout ce sont les mêmes conceptions mythologiques, ce sont quelques divinités qui semblent avoir été communes à toute l'Italie, au même titre que *Zeus*, *Héré*, *Athéné*, *Artemis*, étaient des divinités communes à la Grèce entière ; c'est à ce groupe que se rattachent Jupiter, Junon et Minerve, et Mars, le Dieu des forêts, du printemps et de la guerre, avec son entourage de Faunes, de Sylvains et de déesses du même ordre. Partout aussi l'on retrouve un culte des éléments : de l'eau et du feu, du soleil et de la lune, de la terre nourricière et des morts ; enfin des divinités qui se révèlent par des charmes, des prédictions inspirées, des oracles. De plus, chez tous ces peuples, c'est l'élément liturgique et sacerdotal qui domine dans le culte ; chez eux tous éclate la même aversion pour la mythologie proprement dite ; ils sont tous également incapables de poésie et de conceptions épiques.

IV.

Le Latium et les Latins.

Les Latins ne sont pas seulement le peuple le plus rapproché des Romains par l'origine, mais ils ont été aussi pendant deux siècles leurs alliés fidèles ; dans les âges reculés, ils émigrent par masses à Rome ; plus tard, ce sont des mariages et des relations continuelles qui établissent entre les deux peuples une fusion telle que de tout temps ils ont été regardés comme un seul et même peuple. La légende et l'histoire du Latium et de Rome se croisent sans cesse. La seule donnée certaine que la rupture de la ligue latine ait laissé subsister, c'est qu'Albe-la-Longue a été l'âme de cette ligue. D'ailleurs cette capitale a été détruite de si bonne heure, que les Romains n'en ont conservé qu'un souvenir fort confus. Au-dessus d'elle s'élevait le mont Albain, où était le siége de Jupiter Latiaris ; au-dessous d'elle se trouvait, dans le bois sacré de Marino, le sanctuaire et la source de Ferentina ; c'est là que s'assemblait la ligue latine.

Dans le voisinage de ce sanctuaire, et plus près de la mer, étaient les importantes villes d'Aricia et de Lanuvium, dont le domaine confinait, près de Vélitre et de Corioles, à celui des Volsques. Aricie était fameuse par le culte de Diane, qui s'y célébrait près du lac de Nemi. Lanuvium ne l'était pas moins, grâce à Junon Sospita.

[redacted]

De Lanuvium, on arrive en peu d'heures à la mer et à Ardée, la forteresse des Rutules, si connue par la légende d'Énée, tandis que, en descendant la côte, on arrive à Antium, ce port si souvent cité dans l'ancienne histoire de Rome. Antium appartenait aux Volsques, celui de tous ces peuples primitifs qui avait les goûts les plus maritimes; car les Latins eux-mêmes ne s'étaient aventurés que timidement sur la mer, entre Ardée et l'embouchure du Tibre, où se sont conservés, avec les derniers restes de la ligue latine, Laurentum, Lanuvium et la légende des vieux rois Picus, Faunus et Latinus. Plus avant dans les terres et non loin d'Albe, la ville la plus importante était l'antique Tusculum, une des plus fortes cités de la ligue. Au territoire des Èques confinait Préneste, dont les dieux et les citoyens ont le plus longtemps résisté à Rome, et dont les prêtres ont conservé, jusqu'à l'époque de Caton, plus d'une légende primitive. A mi-chemin entre Préneste et Rome, était située Gabies, qui fut aussi un jour la terreur de Rome et qui avait été, dans un temps reculé, un foyer de science augurale. Enfin, en remontant l'Anio, là où ce fleuve sort des montagnes de la Sabine, était la jolie ville de Tibur, une des premières conquêtes des Latins aborigènes, Tibur, connue par ses cascades et sa nymphe prophétesse *Albunea*, son bois sacré de Tiburnus et son ancien culte d'Hercule.

Menacées de toutes parts par leurs voisins, Étrusques, Sabins, Èques et Volsques, ces villes surent maintenir leur indépendance, tant qu'elles restèrent unies et qu'aucune d'elles ne devint trop puisssante. A l'hégémonie

[redacted]

d'Albe succéda celle de Rome, qui, depuis les Tarquins, se mit à la tête de la ligue, et qui lui fut redevable des progrès rapides de sa puissance, bien plus que les historiens ne le reconnaissent. Même aux époques les plus avancées, plusieurs des familles les plus distinguées de Rome étaient fières de leur origine latine, et la monnaie qu'elles faisaient frapper rappelle maintes fois les cultes, les légendes et les vieux temps du Latium.

V.

Les Étrusques et les Grecs.

Nous avons élargi notre horizon, nous y avons enfermé tous les peuples rapprochés des Romains par une origine commune ; il faut pourtant encore étendre le champ de notre observation, puisque les Romains eux-mêmes n'ont pas tardé à sortir du cercle si restreint des traditions primitives. Rome, en effet, lorsqu'elle entra en relations avec des peuples plus avancés en culture intellectuelle, leur emprunta des éléments de civilisation qui ne modifièrent pas seulement ses idées et ses mœurs, mais qui renouvelèrent aussi sur plus d'un point important sa vie et ses croyances religieuses. C'est ainsi qu'aux dieux indigènes se joignirent, pour répondre aux exigences d'une civilisation plus active et plus élevée, les dieux de la Grèce : Apollon, les Gémeaux, Mercure, le dieu du commerce, Cérès ; les dieux indigènes eux-

[redacted]

mêmes se transformèrent, se rajeunirent : changement capital, et qui ne se produisit pas seulement dans l'intérieur de Rome. Les Latins, en effet, les Volsques, et en général les peuples qui parlaient la langue osque, se trouvèrent en contact avec les Étrusques et les colonies grecques de l'Italie méridionale et de la Sicile. Ces colonies étaient des villes prospères et puissantes ; elles étaient bien supérieures en culture aux peuplades de l'Italie, et entretenaient avec les centres de la civilisation de la Grèce, de l'Asie mineure et de l'Orient des rapports continuels.

Quelle est l'origine des Étrusques ? c'est une question qui n'est pas encore résolue, et qui ne le sera que le jour où l'on aura trouvé la clef de leur langue. Ce qu'il y a de certain toutefois, c'est qu'avant les Romains ils étaient de beaucoup le peuple le plus puissant de l'Italie. Ils dominaient depuis les bords du Pô jusqu'à ceux du Tibre; ils avaient même fondé, plus au sud, en pleine Campanie, un centre important de leur empire, Capoue. Ils avaient avec les pays baignés par la Méditerranée et avec l'Asie mineure des relations si intimes, que la tradition populaire les faisait descendre des Lydiens, tandis que leurs tombeaux attestent, par les objets qu'on y a découverts, des rapports commerciaux non moins intimes avec les Phéniciens.

Mais plus tard, ils ont été, eux aussi, comme les autres populations de l'Italie, séduits par le charme de la civilisation et de la mythologie grecque. On retrouve en Étrurie nombre de divinités et de héros de la Grèce :

Apollon, Hercule et les héros du cycle troyen; et ces idées doivent remonter en Étrurie à une date très-reculée, car Céré, comme les rois lydiens, entretenait au temple d'Apollon, à Delphes, un magasin spécial d'offrandes, et la tradition qui nous montre Démarate émigrant de Corinthe à Tarquinies, à l'époque du tyran Cypsélus, doit évidemment sa naissance à des relations qui existaient alors entre la Grèce et l'Étrurie. Mais à côté de ces infiltrations de la mythologie grecque, il y avait chez les Étrusques une religion nationale bien plus ancienne, dont l'origine est malheureusement encore peu connue, mais qui, comme nous aurons souvent occasion de le montrer, offre plus d'un trait commun aux autres religions des peuples italiques. Chez les Étrusques aussi, nous trouvons ce même goût exclusif pour les cérémonies, pour le culte sacerdotal, et ce caractère est même plus prononcé chez eux qu'ailleurs. A Arrétium, Cortone et Pérouse, à Véies comme à Clusium et à Ceré, dans toutes les villes étrusques, s'étaient développés, à côté du commerce et de l'industrie, un luxe effréné et une aristocratie puissante, un culte aussi superstitieux que brillant, qui se plaisait à des sacrifices nombreux, à des temples magnifiques, à des jeux, à des processions solennelles. Il ne pouvait manquer d'arriver que le jour où, avec l'ascendant et le prestige d'une civilisation aussi avancée, les Étrusques entreraient en contact avec le reste de l'Italie, leur civilisation se répandit. Cependant cette influence, comme l'ont démontré les recherches les plus récentes, n'est pas à comparer à celle qu'exercèrent sur Rome et

[redacted]

les Latins les Grecs de l'Italie et de la Sicile. Ce que Rome a emprunté à l'Étrurie, c'est le luxe de son culte, c'est l'architecture de ses temples, dont elle a confié longtemps la construction à des artistes étrusques. C'est surtout l'art de la divination qui fut renouvelé à Rome par l'Étrurie : la science des aruspices et l'expiation religieuse est à Rome d'importation étrusque. Les augures de Rome ont été pendant longtemps des étrangers, ou du moins des Romains qui avaient appris leur art à l'école des prêtres de l'Étrurie. Ce qui explique le développement de cette science chez les Étrusques, c'est la nature même de leur pays et de leur climat. Leur ciel était particulièrement riche en phénomènes et en apparitions extraordinaires.

Une influence bien autrement puissante sur l'esprit romain fut celle qu'exerça la Grèce : la civilisation romaine se laissa tellement pénétrer par les infiltrations du génie grec, que les Romains se sentaient plus flattés quand on les faisait descendre de la Grèce que quand on leur rappelait les Sabins du roi Tatius et la bande de Romulus. Les commencements de cette influence grecque datent des Tarquins, et, dès cette époque, comme dit Cicéron, « ce n'est pas un petit filet, c'est un vaste courant de civilisation grecque qui pénètre à Rome. » Cette civilisation arrivait sans doute à Rome de plusieurs côtés à la fois, car les Étrusques, comme nous l'avons vu, avaient avec la Grèce des rapports de toute nature. L'Italie centrale était en relation avec Corinthe et les colonies corinthiennes de la mer Ionienne et de l'Adria-

tique, avec Égine et Delphes. Égine aurait même fondé, dit-on, une colonie en Ombrie. Les Phocéens qui allaient coloniser Marseille, auraient, dit encore la tradition, passé par Rome sous Servius Tullius, et y auraient jeté les premiers fondements d'une alliance qui devait être si longue. Mais la véritable influence grecque ne vint pas de la Grèce elle-même, mais plutôt de l'Italie méridionale. C'est ici qu'il faut citer la plus ancienne de toutes les colonies grecques en Italie, dont l'histoire ne nous est que trop imparfaitement parvenue. C'était Cumes, située sur un emplacement fameux par ses ruines nombreuses, emplacement d'où étaient partis ces colons venus de l'Eubée pour fonder Dicéarchie, la future Pouzzoles, et Naples. Toutes deux ont éclipsé la ville mère, parce que leur situation est toujours restée favorable, tandis que Cumes fut envahie par cette ceinture de dunes qui a peu à peu obstrué toute la côte occidentale de l'Italie, et a bouché presque tous les ports de l'antiquité.

Mais à l'époque de Tarquin, Cumes était une ville d'une prospérité inouïe. Comme nous le montre le fragment de son histoire que nous a conservé Denys d'Halycarnasse, Cumes fut une des sources les plus importantes de l'influence hellénique dont nous recherchons l'origine. Pour ce qui est du culte de cette ville, remarquons d'abord l'Apollon de Cumes, qui avait émigré avec les colons de la Grèce, et qui du haut de son temple dominait la mer. C'est au-dessous de ce temple que s'ouvraient les cavernes et les allées souterraines qui sont devenues si célèbres par les peintures qu'en a faites Virgile, par les

[redacted]

prédictions de la Sibylle et la légende des Cimmériens. A côté d'Apollon il faut nommer Poséidon, le dieu de la mer, Hermès le dieu du commerce, les divinités des champs et des fruits, Déméter avec sa fille et Dionysos, toutes divinités qui ont trouvé accès à Rome. Parmi les héros, c'est Héraclès, sur lequel plus d'une légende se racontait dans les environs de Cumes; c'est Ulysse, dont les aventures, surtout l'épisode de Circé, sont connues depuis longtemps le long de cette côte. Il est même très-probable, nous le verrons plus tard, que les plus antiques légendes de Rome et du Latium, celle d'Évandre et de Cacus[1], celle d'Hercule et de ses bœufs, celle d'Ulysse et de ses fils sont nées à Cumes ou du moins sous l'influence des vieilles traditions de Cumes. Même après la soumission de Cumes par les Campaniens, la civilisation grecque survécut à la liberté; et sous les empereurs romains, à une époque où Cumes et Naples étaient depuis des siècles des colonies romaines, où Pouzzoles était devenue le plus important entrepôt de toute l'Italie, la civilisation grecque dominait toujours à Naples et dans toute cette région. Il ne faudra pas négliger non plus les autres villes grecques de la Grande Grèce et de la Sicile, Tarente surtout, dont le cercle d'action ne s'étendra d'abord que sur l'Apulie, mais qui, grâce à sa longue prospérité, pourra offrir un abri au théâtre et à la philosophie grecque, et étendra, depuis la guerre des Samnites et de Pyrrhus, son influence sur toute l'Italie centrale, sur Rome et les Romains.

1. Voir la thèse de M. Bréal.

VI.

Époques de l'histoire de la religion romaine.

L'œuvre que nous entreprenons est avant tout une œuvre historique, car, nous avons déjà pu le remarquer, le génie romain est moins doué de spontanéité créatrice et d'originalité, que docile aux mille influences dont le concours vient sans cesse le modifier. Rome ne crée rien, elle adopte, elle fusionne les éléments qu'elle emprunte au dehors ; son histoire politique est intimement liée à son histoire religieuse, cette dernière est soumise aux vicissitudes des guerres et des conquêtes; le système religieux des Romains s'altère, s'agrandit avec le progrès ou la décadence de leur puissance politique. Après la seconde guerre punique, à côté des dieux de la Grèce, la Grande Déesse fait son entrée à Rome ; plus tard Rome accueille les dieux de l'Égypte et de la Syrie. En un mot, à chaque progrès de la conquête territoriale correspond un changement dans la mythologie, de telle sorte que nous avons cru devoir admettre dans notre récit l'histoire de ce développement. Aussi est-il nécessaire d'esquisser dès le début un tableau des grandes phases de cette histoire.

La première période est tout italique, c'est celle des commencements de Rome. On y distingue deux éléments très-distincts, l'élément latin, l'élément sa-

[redacted]

bin. L'élément latin est représenté par l'Arcadien Évandre, qui est en réalité le Faunus des Latins, et par la législation de Romulus; l'élément sabin par les deux rois de Cures T. Tatius et Numa Pompilius. Les cultes du Palatin, où s'établit Évandre et où Romulus fonde sa ville, nous offrent les traits primitifs de la vie italique; c'est une société de pâtres et de laboureurs qui adorent Faunus Lupercus et Fauna, la déesse des troupeaux Palès, la déesse Dia, qui répond à Cérès; le Saturne de l'âge d'or, et à côté de lui la déesse de la terre même; le Mars du Palatin est le vieux dieu italien par excellence, c'est le dieu des forêts et du printemps. L'Hercule de l'Ara Maxima est le génie de l'abondance et de la fertilité, qui vient se fixer au pied du Palatin, y dompter les influences délétères, et y célébrer avec les Romains de copieux festins. Ce sont les Sabins qui ont fait de Rome un État indépendant, sans doute encore plus patriarcal et théocratique que politique, mais qui portait déjà en lui le germe des institutions de l'avenir. L'histoire, en attribuant à Tatius ou à Numa l'organisation religieuse de Rome, ne veut pas dire que tous ces dieux fussent essentiellement et exclusivement sabins, mais seulement que leur culte à Rome date de l'établissement des Sabins dans la ville de Romulus. Voici maintenant Jupiter, le dieu sévère, pur et sacré; à côté de lui Junon, la déesse des matrones, de la famille, et Minerve et Janus, et Dius Fidus et le dieu Terme, toutes divinités qui prouvent le sérieux, la dignité de l'esprit sabin, et qui attestent un sentiment

très-développé du droit et de la morale. Ajoutez-y la nouvelle organisation du pontificat et du culte de Vesta, le collége des Saliens, toutes les formules sacrées, toutes les prières, tous les rites qui devaient régler les sacrifices et les expiations : en un mot, toute cette discipline religieuse à laquelle furent soumis les commencements de Rome, toutes ces institutions à l'école desquelles se fortifia et grandit le citoyen romain. Ce sont ces anciennes traditions sabines qui ont conservé aux Romains, jusqu'à l'époque de Polybe, un caractère religieux si sévère, où l'historien grec, élevé à une tout autre école, ne voulait voir qu'un raffinement de prudence et d'habileté politique.

La seconde période, bien différente de la première, s'ouvrit avec les Tarquins. C'est l'époque où Rome cesse d'être un État patriarcal, aspire à un rôle politique, et sous la domination de princes ambitieux se prépare à compter dans l'histoire du monde. La religion se modifie elle aussi, le culte devient plus brillant, plus complexe, une foule de divinités nouvelles apparaissent avec de nouvelles espèces de divinations; bref, c'est une période d'innovation universelle, où les éléments italiques se fondent avec les éléments hétérogènes des civilisations étrangères; c'est alors que se forme la religion d'État qui va durer jusqu'à la seconde guerre punique. Un trait qui caractérise admirablement cette période, c'est la formation du culte des trois dieux sur le Capitole, culte déjà connu sans doute des Sabins du Quirinal, mais qui fut complétement renouvelé par le

[redacted]

luxe et l'éclat de son organisation. En même temps fut fondé le culte de Diane sur l'Aventin, les Féries latines furent rétablies, ce qui nous prouve, fait connu d'ailleurs par l'histoire, que la puissance des Tarquins ne s'étendait pas sur Rome seule, mais sur le Latium tout entier. Une innovation plus riche encore en conséquences fut l'introduction à Rome des livres sibyllins et la création d'un collége de prêtres chargés d'interpréter ces livres. C'était l'esprit grec faisant invasion dans les mœurs et les idées romaines; bientôt les vieilles traditions étrusques furent refoulées par les empiétements continuels de la civilisation hellénique. C'est à cette période que se rattache l'adoption à Rome de Castor et Pollux, de la Déméter des Grecs, et elle eut lieu dans les premières années de la république, qui, par conséquent, ne repoussa pas cet héritage des Tarquins. Les luttes des plébéiens et des patriciens, ces deux éléments hétérogènes de la cité romaine telle qu'elle avait été constituée par Servius Tullius, ont exercé aussi sur l'histoire de la religion d'État, chez les Romains, la plus grande influence. La religion, jusqu'à l'époque des Tarquins, avait été exclusivement la chose des patriciens, qui constituaient alors le peuple tout entier; l'ancienne législation religieuse de Numa était restée la seule officielle jusqu'alors, mais voici qu'une bourgeoisie nouvelle s'élève, celle des plébéiens, fondée sur des principes sociaux et politiques. Il en résulte que la guerre entre les deux ordres devait être à la fois politique et religieuse : d'une part, c'étaient les nouvelles

[redacted]

tendances de la civilisation et de la politique; de l'autre, l'esprit patriarcal et théocratique de l'ancienne constitution de Numa, qui entraient en lutte. Après l'expulsion des Tarquins, l'ancienne religion d'État semble avoir repris le dessus avec l'aristocratie patricienne; c'est à ce moment surtout que se développent les priviléges religieux et civils du pontificat. Suit une période de concessions d'abord politiques, puis religieuses; enfin nous voyons l'élément religieux perdre sans cesse du terrain, à mesure que le droit civil se développe.

Avec et après la seconde guerre punique, commence la troisième période, qu'on peut regarder comme une période de décadence pour la religion d'État, et qu'on peut étendre jusqu'à l'époque d'Auguste. Si dans la période précédente la religion officielle avait dû consentir à des concessions nombreuses, cependant le caractère romain avait conservé son sérieux, sa vigueur, de sorte que les cultes de la Grèce, lorsqu'ils venaient heurter les convictions romaines, devaient se soumettre à une sorte de compromis. L'élément italien n'avait pas cessé de dominer, en dépit des infiltrations diverses qui le minaient. Mais la seconde guerre punique, avec l'ébranlement qu'elle imprima au monde romain, amena aussi des innovations religieuses considérables. L'introduction à Rome du culte de la Grande Déesse prouve que les cérémonies grecques ne suffisaient déjà plus, et la persécution qui ne tarda pas à éclater contre les mystères de Bacchus, à Rome et dans toute l'Italie, montre assez clairement que si le gouvernement avait encore assez de

force pour résister à la corruption de la vie religieuse, des germes de dissolution éclataient de toutes parts; partout se manifestent les symptômes de la décadence morale dont le monde grec est déjà mortellement atteint, et qui commence à pénétrer jusque dans le cœur même de Rome. L'enquête qui eut lieu la même année, au sujet des livres apocryphes de Numa, n'est pas moins caractéristique; elle témoigne des exigences nouvelles qui commencent à éclater. Bientôt après, la civilisation et la philosophie grecques trouvèrent dans la littérature, qui naissait à peine à Rome, un concours actif; les classes éclairées renoncèrent au culte traditionnel, qui devint désormais une affaire purement politique. La conséquence en fut que le culte devint de plus en plus extérieur; beaucoup de bruit, une recherche avide de plaisirs, tel en était le caractère, surtout depuis le jour où, après la fin de la guerre contre Annibal, le théâtre grec commença d'exercer à Rome sa pernicieuse influence. Le théâtre était, pour les Romains, une véritable école où le peuple fortifiait ses croyances mythologiques et religieuses, croyances vides désormais de sens et de portée religieuse, que la philosophie combattait avec ardeur et poursuivait de ses railleries, de telle sorte que l'abîme qui séparait la religion des gens éclairés de celle des masses ne pouvait déjà plus être comblé. Aussi Scipion Nasica, le meilleur citoyen de son temps, s'opposait-il, en sa qualité de grand pontife, à la fois à la destruction de Carthage et à l'érection d'un théâtre permanent. On sait comment il échoua, et comment les jeux scéniques devinrent bientôt,

dans toutes les fêtes religieuses, un élément capital. L'ambition des citoyens s'en mêla bientôt ; on se servit de ces jeux et des jeux du cirque comme d'un nouveau moyen pour mériter la faveur du peuple et avancer dans la carrière des honneurs. Alors nous entrons dans une phase où le peu d'amour que l'on conservait encore aux vieux usages, dans les classes élevées, s'éteint tout à fait ; nous entrons dans la période des agitations politiques, des exactions dont la province est victime, exactions auxquelles se sont laissé entraîner plus tard ceux-là même qui auraient dû veiller le plus ardemment aux antiques croyances : je veux parler des prêtres et de leurs colléges religieux. Elles n'étaient pas vaines, les menaces de Lélius le Sage, lorsque, l'année même qui suivit la destruction de Carthage, 145 av. J.-C., il protesta contre le projet d'abandonner au suffrage populaire l'élection des pontifes, dans un discours souvent admiré, qui faisait une peinture saisissante de l'époque où l'on se contentait encore de la simplicité sans fard et de la mâle dignité des vieilles lois du roi Numa. Le projet que combattait Lélius ne passa que sous Marius, et encore avec quelques amendements ; mais cette tentative n'en témoigne pas moins des dangers que courait le pontificat. C'était faire des dignités religieuses quelque charge accessoire, qu'on accordait non plus à l'âge et à l'expérience, mais à la richesse et à l'ambition. Aussi n'est-il pas étonnant que dès lors la connaissance des anciens usages s'affaiblît, et que Varron dût rappeler aux Romains beaucoup de dieux dont ils avaient oublié le nom

[redacted]

et le culte. Et Cicéron avait de bonnes raisons pour faire remarquer aux Scévola [1] l'incompatibilité de leur double mission : ils étaient à la fois grands-prêtres et jurisconsultes. Et les augures, ils avaient perdu tout caractère religieux, au point de justifier à merveille les plaisanteries de Cicéron [2]. Les livres sibyllins et les aruspices étrangers avaient, dès l'époque de Caton, perdu tout prestige, comme le prouve le trait si connu qu'il décocha contre eux. Le premier, le plus sacré de tous les pontificats, celui du Flamen Dialis, est même resté inoccupé depuis la mort violente de L. Merula, à l'époque des troubles de Marius, plus de soixante-dix ans. Bref, dans ce domaine comme dans celui de la politique, le désordre et la confusion légitimaient parfaitement l'avénement de la monarchie.

La quatrième et dernière période est celle des empereurs, auxquels Auguste a tracé, en matière religieuse comme dans tout le reste, leur plan de gouvernement. Auguste avait fait du culte un moyen d'action politique; quels efforts ne fit-il pas pour relever les corporations religieuses, pour restaurer les temples à demi écroulés, pour en élever d'autres, pour rétablir les vieux usages, surtout quand la mort de Lépide lui eut permis de revêtir le grand pontificat. Les livres sibyllins et le calendrier retouchés, le nombre, la dignité, le revenu des prêtres augmentés, telles sont les principales ré-

1. Cic., *de Leg.*, II, 21, 52.
2. Cic., *de Leg.*, II, 12, 30; 13, 33.

formes religieuses du gouvernement d'Auguste. Inutile de dire que ces réformes étaient tout extérieures, et qu'il n'entrait nullement dans la pensée d'Auguste de réveiller les vieux sentiments républicains, les antiques traditions nationales qui faisaient l'âme de ce culte. Il ne tenait pas non plus à rétablir le droit religieux et l'indépendance des colléges de pontifes, qu'il mettait, au contraire, sous la main de l'empereur, en faisant du grand-pontificat un des attributs héréditaires de la puissance impériale. C'est ainsi que, depuis Auguste, la personne de l'empereur régnant et l'apothéose de sa famille devinrent une des parties capitales du culte. Dans les cultes nouveaux que fonda Auguste, celui d'Apollon Palatin, de Mars Ultor et de Vénus Genitrix, c'est encore l'intérêt dynastique qui domine. Les prières et les actions de grâces officielles dont le bonheur du prince était l'objet, les fêtes qu'on célébrait en l'honneur de sa naissance, de ses triomphes, de ses succès, n'étaient plus seulement une affaire de convenances, mais une partie intégrante du culte. L'apothéose tout orientale des empereurs morts, Auguste l'avait si bien préparée, qu'après sa mort il ne resta plus qu'un pas à faire à l'habileté de sa veuve et de son fils. Ses successeurs, jusqu'à Trajan, sont restés assez fidèles à ces principes, parce que ceux de la famille d'Auguste honoraient en lui le fondateur de leur dynastie, les autres celui de la puissance impériale. A l'époque d'Adrien et des Antonins, un nouveau changement se produit : Rome et les mœurs romaines cessent de plus en plus, tous les jours, d'être le centre

[redacted]

intellectuel de l'empire ; les civilisations grecque et orientale prennent de nouveau la prépondérance ; une réaction religieuse en est la suite. C'est alors que les cultes de l'Égypte, de la Syrie, de la Phrygie et de la Perse, qu'on avait jusqu'alors exclus de Rome, en les tolérant quelquefois cependant dans les faubourgs, que ces cultes, dis-je, commencèrent à pénétrer jusqu'à la cour de l'empereur. Sous Commode et Caracalla, les cultes d'Isis et de Sérapis font leur entrée à Rome ; sous Septime Sévère et ses successeurs, c'est le tour de la superstition chaldéenne et des dieux syriens; les Tauroboles, les mystères de Mithra et d'autres cultes du même ordre sont introduits à Rome vers la même époque, tous systèmes religieux qui, par le mélange qu'ils offraient de superstition orientale et de culture hellénique, trouvaient ainsi accès auprès du peuple comme auprès des classes éclairées ; auprès des classes éclairées, par une certaine tendance au monothéisme et au panthéisme, auxquels aspiraient les esprits élevés; auprès du peuple, par une superstition qui avait l'attrait mystérieux de l'inconnu.

Enfin suit une période où la religion tombe dans une confusion et une barbarie désespérantes. Le nombre des divinités et des cultes avait fini, au milieu de cette fusion de tous les systèmes nationaux du paganisme, par se multiplier de telle sorte qu'on éprouvait le besoin de choisir, dans cette cohue de dieux, quelques divinités supérieures, parmi lesquelles Jupiter et le dieu du soleil conservaient sans doute le premier rang, mais en admet-

tant dans leur culte les éléments les plus divers et les plus hétérogènes. A côté d'eux, on adorait de préférence les dieux qui, dans cette période de misère et d'inquiétude universelle, promettaient à l'humanité la rédemption et le salut. On se soumit aux obligations, aux devoirs les plus difficiles, aux plus repoussantes cérémonies, qu'imposaient à l'homme certains cultes, les mystères en particulier; cependant les fêtes publiques elles-mêmes avaient perdu tout caractère religieux; c'était une série de spectacles de tous genres, où figuraient mimes et gladiateurs. Les hommes éclairés adoptaient pour la plupart le néoplatonisme, philosophie qui ne manquait pas d'idées sublimes et profondes, mais qui était entachée aussi de conceptions fantastiques et superstitieuses, jusqu'au jour où, après la venue du christianisme, elle devint une sorte de scolastique païenne, c'est-à-dire une théorie du polythéisme, de l'idolâtrie et de la magie. Alors ce n'était plus seulement la religion officielle de Rome qui s'écroulait, c'était avec elle le paganisme tout entier qui avait trouvé à Rome un dernier refuge.

VII.

Les sources.

Les sources dont nous disposons laissent aussi beaucoup à désirer, car l'ancienne Italie, à part quelques monuments locaux, est muette, et la littérature de Rome ne

[redacted]

commence qu'à une époque où la civilisation grecque a déjà pénétré les idées romaines. Il en résulte que cette littérature n'avait pas la claire intelligence de l'antiquité italique. Au lieu de recueillir les traditions, les légendes, les contes et les chants qui se perpétuaient sans aucun doute dans certaines régions, Caton lui-même et Varron se contentèrent le plus souvent d'interroger les Grecs et leur mythographie. Cependant nous ne leur en voudrons pas trop de cette négligence, car le mouvement scientifique qui nous fait rechercher à nous-mêmes nos légendes populaires ne date pas de fort loin. Les sources que nous offre la littérature romaine sont bientôt épuisées aussi, car les poëtes et les historiens de cette première période littéraire ne nous arrivent que par les extraits et les citations qu'en font les auteurs postérieurs. Nævius et Ennius sont les deux poëtes qui ont les premiers donné à Rome une épopée nationale, dans les limites du moins où cette œuvre était possible. Tous deux commençaient leur poëme par le récit de la ruine de Troie et l'arrivée d'Énée en Italie, Nævius pour entamer aussitôt l'histoire de la première guerre punique, Ennius pour rattacher à son début dans la forme traditionnelle des annales une histoire romaine complète. Ennius était un homme d'une intelligence lumineuse, d'un esprit vif, d'un caractère énergique. Comme poëte il était si heureusement doué, que son influence sur la langue et la versification romaine est restée toujours considérable. Cependant il était plus que tout autre élevé à la grecque; c'était un esprit si étendu qu'il s'était familiarisé, non

[redacted]

pas seulement avec l'épopée héroïque et la tragédie grecque, mais aussi avec la philosophie pythagoricienne, et même avec l'évhémérisme, qui a toujours trouvé à Rome, dans ces imaginations stériles et ces intelligences toutes pratiques, un très-facile accès. Ces deux poëtes ont aussi accommodé à la scène latine plusieurs tragédies grecques ; d'ordinaire, d'après le goût d'Euripide qui régnait alors au théâtre et dont l'esprit sceptique et moderne devait faire école à Rome. Les autorités historiques que nous invoquerons ne seront pas plus satisfaisantes : les premiers annalistes Q. Fabius Pictor et L. Cincius Alimentus, et d'autres n'étaient pas seulement pénétrés de l'esprit grec, ils ont même écrit dans cette langue. Ils ne nous donnent que peu de détails sur l'histoire légendaire de l'ancienne Rome, et leurs développements ne deviennent plus abondants qu'à une époque bien plus avancée et relativement moderne. Le premier historien vraiment national de Rome et de l'Italie, le premier auteur d'une histoire en latin fut M. Porcius Caton, un Romain de forte trempe et de la vieille roche, à l'époque duquel l'Italie n'avait pas encore vu les proscriptions de Sylla, de telle sorte que les antiques traditions généalogiques n'avaient encore rien perdu de leur force primitive. Il avait exposé en trois livres les commencements de Rome et de l'Italie ; il avait intitulé son œuvre *Origines*, bien qu'avec le temps son travail et son intérêt portassent surtout sur l'histoire proprement dite du peuple romain. Cependant dans son premier livre il

[redacted]

ne sut que répéter les légendes traditionnelles : celle des aborigènes, des Laurentins et d'Énée, d'Albe la Longue et de Romulus ; ce n'est que dans le second et le troisième livres qu'avaient trouvé place quelques détails importants sur les Étrusques et les Volsques, les Latins et les Sabins et d'autres peuplades italiques, à côté desquelles néanmoins les fables de Diomède et d'Ulysse, et d'autres héros grecs, étaient données comme se rattachant aux anciennes traditions italiques.

Plus tard le chevalier L. Ælius Stilo avait entrepris une interprétation à la fois philosophique et historique des anciens monuments, du gouvernement et de la religion de Rome ; son œuvre fut féconde et fit école. Stilon avait laissé un commentaire souvent cité des chants saliens, commentaire où il ne peut déjà plus donner l'explication de certains mots, mais qui n'en est pas moins intéressant, et qui a surtout le mérite d'avoir attiré vers ces études les classes éclairées de Rome et en particulier M. Terentius Varron. Ce dernier et son contemporain P. Nigidus Figulus ont toujours été invoqués à Rome comme des autorités infaillibles ; ce dernier cependant, en s'occupant de recherches physiques, mathématiques et astrologiques, s'était laissé entraîner par le goût des sciences occultes, et avait souvent fait fausse route.

Varron, au contraire, est l'homme des traditions authentiques, et si ses recherches ne sont pas toujours pénétrées d'un esprit vraiment critique, elles respirent du moins un patriotisme, un zèle tels que son œuvre est la plus méritoire en ce genre dont Rome ait enrichi la littéra-

[redacted]

ture. Tous les historiens grecs et romains qui sont venus après lui lui ont fait tant d'emprunts, qu'il nous est nécessaire de nous faire une idée plus précise de ses œuvres capitales. La première en importance, ce sont les *Antiquitates rerum humanarum et divinarum,* dont saint Augustin nous a heureusement conservé des fragments nombreux, en y ajoutant le cadre du livre et une esquisse de l'ensemble. Cet ouvrage se composait de 41 livres, dont 25 étaient consacrés aux choses humaines, les 16 autres aux choses divines; ces 16 derniers livres comprenaient 3 livres sur les prêtres, 3 sur les temples et les sanctuaires, 3 sur les initiations, sur le culte public et domestique; ce n'était que dans les trois derniers qu'il était question de l'objet proprement dit de toutes les religions, des dieux. L'intérêt capital de l'œuvre, c'est le désir d'antiquaire et de patriote où est Varron de faire revivre à Rome la croyance et les divinités antiques; car, s'il faut en croire Cicéron [1], les Romains erraient à l'aventure dans leur propre patrie, dans la ville même de Rome, il fallait les y coloniser de nouveau. Varron n'aspirait pas seulement au mérite d'antiquaire et d'érudit, il voulait être aussi théologien et philosophe; il cherchait à ranimer les croyances religieuses en les épurant, en les accommodant aux exigences de son siècle. C'est ce désir qui l'amena à une méthode d'interprétation qui caractérise toute son époque, mais qui est loin d'avoir rendu à la religion romaine d'aussi grands services que

1. Cic., *Acad. poster.*, 1, 3, 9.

[redacted]

le nombre considérable de conceptions nationales qu'il retira de la poussière et de l'oubli. Voici le fond de cette théorie de Varron, théorie qu'il partageait avec le fameux Q. Mucius Scévola, jurisconsulte et grand-pontife, celui même qui exhala son âme, lors des proscriptions de Marius, devant l'image de Vesta. Ils distinguaient trois religions : une religion mythologique, c'est celle des poëtes et du théâtre, qui répand sur les dieux des fables souvent immorales et absurdes ; une religion naturelle, c'est celle des philosophes ; elle repose sur une connaissance approfondie de la nature et du monde ; enfin la religion civile, nécessaire à la vie sociale, à laquelle appartiennent de droit les prêtres et le culte ; cette dernière est donc ce que nous appellerons la religion positive et officielle de Rome. Cette religion, certes Varron la trouvait nécessaire, tout en la croyant fausse ; c'était, disait-il, un mélange de la religion des poëtes et de celle des philosophes, et il n'y avait, selon lui, que cette dernière qui conduisît à la vérité. L'idéal de Varron, c'était, on le voit, le monothéisme des stoïciens, et un culte sans images, culte que Rome avait d'ailleurs pratiqué les cent soixante-dix premières années de son existence. Aussi Varron nous dit-il que la croyance et le culte de la religion positive devant être considérés comme le produit de l'histoire et du gouvernement de Rome ; il ne traitera ces questions que dans la seconde partie de son œuvre ; et ailleurs voici une pensée assez claire que Varron ne prend guère la peine de voiler et qu'il partageait d'ailleurs avec tous les hommes d'État romains, et même

avec les pontifes : « La tromperie, dit-il, en matière de religion positive, n'est pas seulement nécessaire, elle est utile[1]. » De là viennent des interprétations étranges, des données mythologiques qui, comme chez Ennius, étaient mêlées de philosophie et d'évhémérisme. De là vient que Varron, bien qu'il fût éclectique en général, se rangeait plutôt, dans ses conceptions théologiques, au panthéisme des stoïciens, qui répondait en effet, mieux que tout autre système, à l'esprit des croyances de la Grèce et de l'Italie, et qui devait aussi, plus tard, servir de fondement aux interprétations scientifiques des théologiens. Ainsi, pour Varron, l'âme du monde, c'est la divinité, c'est en particulier Jupiter ; et les autres dieux ne sont que les forces partielles, que les manifestations du Jupiter universel, que Varron regarde comme le dieu suprême, le seul vrai dieu. Tout au plus s'il admet à ses côtés la Terre Mère, dans le sens cosmogonique d'un élément féminin, d'une matière qui se laisse féconder. Cette dernière conception est empruntée, elle aussi, aux principes des stoïciens, qui admettent ce dualisme de deux forces, dont l'une est créatrice, l'autre capable de fécondation. Ailleurs, dans un autre ordre d'idées, Varron, d'accord encore sur ce point avec d'autres stoïciens, fait de Jupiter l'unique principe de toutes choses. Ce système d'interprétation, il l'appliquait avec une liberté qui allait souvent jusqu'à l'arbitraire, à tous les dieux de la Grèce et de Rome; il se servait, à cet effet, d'une méthode étymologique

1. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, III, 4, et IV, 27.

[illegible]rique, qui nous [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] à langue latinae. [illegible] permet [illegible] des opinions qu'il nous donne sur l'époque qui a précédé le commencement de Rome, dans son livre intitulé le *Genre populi romani*, c'est-à-dire de l'origine du peuple romain. Il y a tellement [illegible] de l'histoire mythique, [illegible] qu'on la faisait en Grèce depuis Éphore, que l'histoire de la Grèce, du Latium et de Rome se trouvent s'y enchaînent. En cette matière, comme en bien d'autres, Varron partageait, on le voit, les préjugés de son temps. Les deux premiers livres de cet ouvrage contenaient un aperçu de l'âge héroïque de la Grèce jusqu'à la guerre de Troie, à laquelle se rattachent les origines de l'Italie, du Latium et de Rome, par la fuite de Dardanus, l'Italie, etc.; tout cela mêlé de commentaires [illegible] et d'interprétations d'un goût souvent risqué. J'ai cru devoir insister sur Varron, parce que ses ouvrages [illegible] presque tous les écrits postérieurs [illegible] le culte et la croyance des temps primitifs [illegible]; mais je dois ajouter qu'il ne dénature jamais [illegible] par l'interprétation qu'il en donne, et qu'il a [illegible] de séparer l'exposition historique qu'il [illegible] opinions subjectives, des commentaires [illegible] y ajoute. Le cinquième et le sixième de [illegible] pour nous d'un intérêt tout particulier. [illegible] considérable de vieux temples, de lieux, [illegible] notre nature que nous y trouvons cités. [illegible] en dépit de ses tendances philosophiques, [illegible] d'un goût très-vif pour les tra-

avec les pontifes : « La tromperie, dit-il, en matière de religion positive, n'est pas seulement nécessaire, elle est utile[1]. » De là viennent des interprétations étranges, des données mythologiques qui, comme chez Ennius, étaient mêlées de philosophie et d'évhémérisme. De là vient que Varron, bien qu'il fût éclectique en général, se rangeait plutôt, dans ses conceptions théologiques, au panthéisme des stoïciens, qui répondait en effet, mieux que tout autre système, à l'esprit des croyances de la Grèce et de l'Italie, et qui devait aussi, plus tard, servir de fondement aux interprétations scientifiques des théologiens. Ainsi, pour Varron, l'âme du monde, c'est la divinité, c'est en particulier Jupiter ; et les autres dieux ne sont que les forces partielles, que les manifestations du Jupiter universel, que Varron regarde comme le dieu suprême, le seul vrai dieu. Tout au plus s'il admet à ses côtés la Terre Mère, dans le sens cosmogonique d'un élément féminin, d'une matière qui se laisse féconder. Cette dernière conception est empruntée, elle aussi, aux principes des stoïciens, qui admettent ce dualisme de deux forces, dont l'une est créatrice, l'autre capable de fécondation. Ailleurs, dans un autre ordre d'idées, Varron, d'accord encore sur ce point avec d'autres stoïciens, fait de Jupiter l'unique principe de toutes choses. Ce système d'interprétation, il l'appliquait avec une liberté qui allait souvent jusqu'à l'arbitraire, à tous les dieux de la Grèce et de Rome ; il se servait, à cet effet, d'une méthode étymologique

1. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, III, 4, et IV, 27.

[redacted]

très-risquée, que nous connaissons du reste par ses livres *de Lingua latinà*. On peut en dire autant des explications qu'il nous donne sur l'époque qui a précédé les commencements de Rome, dans son livre intitulé *de Gente populi romani,* c'est-à-dire de l'origine des Romains. Il y a tellement abusé de l'histoire mythique, telle qu'on la faisait en Grèce depuis Éphore, que l'histoire de la Grèce, du Latium et de Rome se font suite et s'y enchaînent. En cette matière, comme en bien d'autres, Varron partageait, on le voit, les préjugés de son temps. Les deux premiers livres de cet ouvrage contenaient un aperçu de l'âge héroïque de la Grèce jusqu'à la guerre de Troie, à laquelle se rattachaient les origines de l'Italie, du Latium et de Rome, par la fuite de Diomède, d'Énée, etc.; tout cela mêlé de commentaires de morale et d'interprétations d'un goût souvent risqué. J'ai cru devoir insister sur Varron, parce que ses œuvres servent de base à presque tous les écrits postérieurs dont furent l'objet le culte et la croyance des temps primitifs de l'Italie; mais je dois ajouter qu'il ne dénature jamais les faits par l'interprétation qu'il en donne, et qu'il a toujours soin de séparer l'exposition historique qu'il nous livre des opinions subjectives, des commentaires personnels qu'il y ajoute. Le cinquième et le sixième de ces livres sont pour nous d'un intérêt tout particulier, par le nombre considérable de vieux temples, de fêtes, de faits de toute nature que nous y trouvons cités. En général, en dépit de ses tendances philosophiques, Varron ne manquait pas d'un goût très-vif pour les tra-

[redacted]

ditions naïves et populaires; ce qui nous reste de ses *Ménippées* en est un éclatant témoignage : ses livres *de Vita populi romani* sont empreints du même esprit; c'est un vrai trésor de renseignements sur les antiques coutumes, en particulier sur celles qui touchaient aux vieilles croyances.

Le goût pour ces études d'archéologie nationale survécut à Varron; il faut citer, sous Auguste, Verrius Flaccus, un affranchi, précepteur des enfants de la maison impériale, et qui faisait autorité de son temps. Les plus instructifs de ses ouvrages étaient, 1° un travail en plusieurs livres sur toutes sortes de curiosités du pays (*res memoria dignæ*); on y trouvait de nombreux détails sur l'ancienne religion nationale; c'est un livre dont Pline l'ancien s'est souvent servi; 2° un livre sur la signification des mots, dont S. Pompeius Festus a fait plus tard des extraits et comme une sorte d'édition abrégée. On en a conservé quelques fragments très-importants : à l'époque de Charlemagne, un prêtre du nom de Paulus donna de Festus une édition, abrégée elle-même, qui, sous cette nouvelle forme, est encore précieuse.

Parmi les poëtes du siècle d'Auguste, Virgile et Ovide méritent, à notre point de vue, une étude toute spéciale. Virgile, dans l'*Énéide*, en transfigurant l'antiquité romaine et italique, n'est pas parvenu sans doute à dissimuler aux yeux des amateurs d'épopée nationale la disette où il était de matériaux épiques; mais ses anciens commentateurs, à côté des mérites poétiques qu'ils lui reconnaissent, ne manquent

[redacted]

jamais de faire ressortir la profonde connaissance qu'avait le poëte des traditions sacrées du passé; les commentateurs, et en particulier le commentaire qui nous est parvenu sous le nom collectif de *Servius*, ne manquent jamais d'entrer, à propos des indications historiques de Virgile, dans des détails infinis, et nous ont conservé, à cette occasion, de précieux renseignements sur les exercices du culte et le droit pontifical.

Ovide, dans ses *Métamorphoses,* a su faire un charmant tissu des quelques fictions latines et romaines qui s'étaient maintenues à côté des fables de la Grèce; il a su entrelacer les légères fables grecques et romaines, et en a composé un ensemble dont on peut suivre le développement dans le fameux livre d'Hygin et chez tous les mythographes latins. Mais l'œuvre capitale d'Ovide, à notre point de vue, ce sont les *Fastes,* conception vraiment romaine, et où l'on retrouve souvent ce caractère d'idylle, cet élément fabuleux et légendaire essentiellement italique. Ovide a fait preuve, dans cette œuvre, d'un grand talent poétique. Ces *Fastes* sont, on le sait, une mise en œuvre poétique du calendrier romain, tel que l'avaient organisé César et Auguste. Le poëte y a retouché, refondu et interprété à sa manière les données traditionnelles; le seul regret qu'il nous laisse, c'est qu'il n'ait pas poussé son travail au delà des six premiers mois.

Parmi les historiens du même siècle, Tite-Live et Denys d'Halicarnasse nous fournissent aussi de précieuses données. Tite-Live est plutôt un écrivain qu'un cher-

[redacted]

cheur; cependant, comme les anciens historiens romains sont perdus, il nous a seul conservé bien des traditions importantes; son esprit religieux et poétique se complaisait d'ailleurs à recueillir les faits qui attestaient la foi des vieux âges. Denys d'Halicarnasse ne manquait pas de bonne volonté, mais il est trop grec d'esprit et n'est même pas toujours maître de la langue latine. Ce qui compromit son œuvre, c'est le désir où il était de persuader à ses compatriotes que les Romains n'étaient pas des barbares, ni un ramassis d'aventuriers, mais bien de vrais Grecs; que Rome était une ville grecque, que sa langue, ses mœurs, sa religion étaient grecques d'origine.

Des auteurs de la période impériale, nous citerons d'abord Valère Maxime, qui vécut sous Tibère; ce n'est sans doute qu'un compilateur superficiel, mais il nous a conservé plus d'un détail important. Vient ensuite, sous Vespasien et sous Titus, l'érudit, l'infatigable Pline l'Ancien, qui, dans son histoire naturelle, s'est non-seulement servi d'excellentes sources, mais a par lui-même fait une foule d'observations intéressantes, et nous a laissé plus d'une donnée curieuse pour l'histoire de la foi et de la superstition des Romains. Plutarque, dans ses biographies romaines, a approfondi à sa manière certaines questions religieuses; il a emprunté maintes idées aux anciens historiens, à Varron par exemple, seulement il ne connaît pas assez les mœurs et la langue de Rome pour mériter toujours une confiance absolue.

[redacted]

Parmi les historiens de l'empire, Tacite, Suétone, Dion Cassius, Hérodien, les écrivains de l'*Historia Augusta,* méritent tous d'être consultés ; parmi les grammairiens et les archéologues, il faut citer Aulu-Gelle, Nonius Marcellus, qui a fait des extraits des anciens poëtes, et aussi de Varron, mais dont le texte est malheureusement très-altéré ; Censorinus, qui, sous Maximin, a fait un livre intitulé *de Die natali ;* enfin Macrobe, dont les *Saturnales* sont une riche compilation de textes empruntés à Varron, à Verrius, aux commentateurs de Virgile et à d'autres sources encore. Io Lydus, l'écrivain byzantin, a défiguré, par ignorance ou par incurie, maints renseignements, précieux d'ailleurs, qu'il nous a conservés dans ses écrits nombreux, *de Magistratibus, de ostentis.*

En outre, il faut consulter les Pères de l'Église, qui, à Rome et en occident, ont défendu le christianisme contre les païens, et qui, pour attaquer à leur tour le paganisme, se sont souvent occupés de son histoire, de ses dieux, de son culte : citons seulement Tertullien, Arnobe, Lactance et saint Augustin, dans sa *Cité de Dieu.* Leur réfutation des doctrines païennes part ordinairement de ce principe que les dieux du paganisme ne sont que de méchants démons, qui ont su, par ruse et par magie, gagner les hommes et endurcir leur esprit contre la vraie révélation ; mais cette théorie *a priori* ne les a heureusement pas empêchés d'approfondir ces questions, et c'est encore Varron qui est leur autorité. Saint Augustin, en particulier, est très-riche en citations de cet

[redacted]

écrivain, et son jugement sur les cultes du paganisme, quoique passionné et hostile, est toujours profond, pénétré de ce véritable esprit chrétien dont les stoïciens, du moins en ce qui regarde la croyance à un seul Dieu et le culte spirituel, ne sont pas bien éloignés. C'est le néoplatonisme qui, avec sa doctrine de l'émanation et des esprits, opposa au christianisme une nouvelle théologie païenne qui prolongea quelque temps encore la lutte théorique des deux religions.

En dehors de ces études générales d'archéologie, il faut signaler les recherches topographiques, non-seulement parce que l'emplacement des anciens temples dans telle ou telle autre partie de Rome est fixé d'ordinaire par le caractère même du culte qu'on y célèbre, mais aussi parce que les topographes et les auteurs de chronique locale nous donnent sur certains cultes plus d'un détail important. Je veux surtout parler des titres donnés aux diverses régions de Rome; remarquons en passant qu'il faut bien se garder d'attacher la moindre valeur à Sextus Rufus et Aurelius Victor, dont l'œuvre nous est arrivée trop altérée.

Enfin on ne doit pas négliger l'étude des monnaies et des inscriptions[1]; on sait toute l'importance de ces dernières pour l'histoire locale des cultes et des dialectes italiques; on sait qu'elles étaient de véritables archives et les annales officielles de Rome. Sans doute tous les renseignements, toutes les inscriptions

1. Voir un article de M. Boissier, dans la *Revue des Deux Mondes*.

[redacted]

que nous avaient laissés les pontifes, les augures, les quindécemvirs sibyllins, bref tous les documents littéraires de ce genre, sont pour nous presque entièrement perdus; cependant quelques restes s'en sont conservés, par exemple, dans les fragments plus ou moins considérables de certains calendriers romains qui donnaient un aperçu des fêtes de toute l'année; ils ne datent, il est vrai, que des pontificats de César et d'Auguste, mais ne laissent cependant pas d'être du plus haut intérêt. A cette même catégorie de monuments se rattachent les tables si curieuses des frères Arvales, qui furent trouvées à différentes époques dans les environs du bois sacré de leur déesse Dia, et qui nous ont transmis des fragments des archives annuelles de cette corporation, et nous donnent, par conséquent, les renseignements les plus précieux sur les sacrifices, les prières annuelles dont se composait le culte de la déesse, sur les festins religieux des frères et sur mille autres cérémonies de ce genre. Il est d'autres monuments de la même espèce qui méritent aussi l'attention; les documents qu'ils nous livrent sont moins importants; mais leur forme et leur authenticité suffisent pour satisfaire la curiosité; c'est, par exemple, un fragment d'inscriptions d'un collége de Jupiter Propugnator, sur le Palatin; un fragment d'inscriptions annuelles sur la célébration des féries latines. Enfin le reste de l'Italie nous a laissé deux documents capitaux d'un intérêt religieux immédiat, et qui nous sont conservés sous la forme authentique des vieux dialectes locaux : ce sont

[redacted]

les tables d'Iguvium, qui ont été trouvées, en 1444, en Ombrie, à Gubbio, l'ancienne Iguvium, tables qui donnaient un programme on ne peut plus curieux des cérémonies augurales, des sacrifices et des prières qui devaient avoir lieu à l'occasion d'une procession expiatoire autour de la ville ou d'une partie de la ville. Citons aussi l'inscription dédicatoire d'Agnone, en langue osque; c'est une liste de sacrifices, d'initiations, célébrés en l'honneur de certaines divinités locales, et qui fut découverte en 1848, dans les environs d'Agnone, dans le Samnium septentrional. Le recueil d'inscriptions italiennes commencé par Orelli et récemment complété par Henzen, est une œuvre capitale au point de vue de nos études.

Les arts plastiques ont été à Rome tout aussi peu féconds en créations idéales que la poésie l'a été en conceptions mythologiques. C'étaient d'abord des artistes étrusques, puis des Grecs, qui vendaient aux Romains les images de leurs divinités. Parmi ces images, ce furent pendant longtemps les plus antiques, les plus primitives qui furent regardées comme les plus sacrées, jusqu'au jour où l'esthétique grecque prévalut, et avec elle le monde idéal de ses divinités. Ainsi les trois dieux du Capitole, Jupiter, Junon, Minerve, tels qu'on les voyait dans le temple de Sylla et de Domitien, étaient des imitations des meilleurs modèles grecs, et même les dieux dont le culte avait bien mieux conservé le caractère italique et national, comme Mars, Saturne, Vejovis, Apollon, etc., étaient soumis, eux aussi, à l'art

[redacted]

grec ; tout au plus faut-il en excepter Janus, ce dieu essentiellement italien, bien qu'on ignore encore si les deux têtes elles-mêmes ne sont pas d'origine et d'importation grecque. Les légendes traditionnelles du Latium et de Rome, les aventures d'Énée et l'histoire de Romulus elle-même, étaient mises en tableaux par des artistes grecs, ou du moins d'après leur manière. Ce n'est d'ailleurs qu'à l'époque de César et d'Auguste que cet art nouveau prit quelque essor ; les temples qu'ils élevèrent à Vénus Genitrix et à Mars Ultor, le temple construit plus tard par Adrien en l'honneur de Vénus et de Rome, étaient riches en décorations de ce genre. Le dernier empereur qui trouva quelque goût à ce genre de tableau, ce fut Antonin le Pieux, dont les monnaies nous offrent comme un aperçu de ces antiques légendes. Mais ces dessins n'ont d'autre valeur mythologique que celle d'une illustration qui témoigne de l'esprit du temps.

VIII.

La Mythologie romaine depuis Niebuhr.

Ce n'est que depuis le jour où Niebuhr a renouvelé l'étude de l'histoire romaine qu'on a pu entreprendre une histoire proprement dite de la religion de Rome et de l'Italie. Si l'opinion de Niebuhr sur la langue latine et sa croyance à une épopée nationale de Rome ont dû être rejetées, son œuvre n'en a pas moins ouvert la voie

e paraît conduire à la vérité historique. O. Muller
mérite d'avoir fait faire à la science le premier pas
eux, dans son œuvre sur les Étrusques, 1828; ce
e contenait les premières idées complètes sur ce
uple merveilleux, ses croyances et ses dieux, le
ste des antiquités italiques, dialectes et divinités,
taient aussi l'objet d'une étude plus profonde. Plus
ard, en 1836, parut le livre de J. A. Hartung, *la
ligion des Romains*. L'auteur, en reconnaissant et en proclamant pour la première fois l'originalité et l'importance nationale de la religion romaine, avait compris quel devait être le caractère et le but des recherches. Les travaux de R. H. Klausen, qui ne tardèrent pas à suivre, sont inspirés du même esprit. Je parle surtout de son principal ouvrage : *Enée et les Pénates, les religions italiques sous l'influence de la Grèce* (Hambourg et Gotha, 1839, 2 vol.). Il cherche à y démontrer que l'originalité de la religion romaine a été complétement altérée par l'influence de la civilisation et de la mythologie grecque, de telle sorte qu'il faut démêler, au milieu de ces éléments complexes, le courant des traditions nationales. Seulement l'exécution laisse beaucoup à désirer, et l'auteur ne met pas toujours sa théorie en pratique. A une autre école appartiennent les livres de M. L. Krahner, qui s'est occupé plus particulièrement des écrits de Varron et des différentes périodes de la religion officielle de Rome; M. J. A. Ambrosch, dans ses recherches sur les rapports de la chronique locale de Rome avec l'histoire des anciens cultes, comme dans

[redacted]

celles qu'il a faites sur les prêtres et les lois religieuses des Romains, a eu, lui aussi, l'honneur de plus d'une découverte sérieuse. D'autres chercheurs, en se faisant éditeurs d'un écrivain, ont traité certains chapitres d'archéologie sacrée : citons M. R. Merkel, l'éditeur des *Fastes* d'Ovide ; d'autres, comme M. Schwegler, qui, dans leur histoire de Rome sous les rois, ont su mettre en lumière plus d'une légende de Rome et du Latium ; enfin, tout récemment, Marquardt a publié un livre sur le culte des Romains, qui nous offre aussi d'abondants matériaux. Mais à côté de ces études spéciales sur l'antiquité romaine, se rangent des études de philologie et de mythologie comparées, études fort à la mode aujourd'hui, et qui nous seront d'un grand secours, d'autant plus que nos sources sont fort rares, et que, sans le concours de ces deux sciences, une foule de documents, souvent les plus importants, seraient pour nous lettre close.

La première de ces sciences, nous ramenant à l'étymologie des noms des dieux, nous fait pénétrer la nature, l'essence de ces divinités, que les erreurs étymologiques et les interprétations arbitraires des anciens nous dérobaient en plus d'un cas. La seconde, par la comparaison qu'elle nous offre des systèmes religieux de même origine, en rapprochant par exemple les religions de deux races sœurs par la langue, réussit souvent à répandre la plus vive lumière sur un point resté obscur, à résoudre plus d'une difficulté jusqu'alors inextricable.

[redacted]

PREMIÈRE PARTIE

ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS DE LA RELIGION ROMAINE.

La religion des Romains est essentiellement polythéiste; on a même souvent remarqué, qu'à la juger par le nombre de ses divinités, la religion romaine tendait bien plus au polythéisme que celle des Grecs. Et cependant on est porté à prétendre qu'une certaine aspiration au monothéisme, dont aucun système polythéiste n'est d'ailleurs entièrement dénué, est ici bien plus sensible que dans la Grèce où la mythologie et l'art plastique avaient fini par donner aux dieux une individualité physique si prononcée qu'au milieu de ce monde de dieux vivant chacun d'une vie propre et matérielle pour ainsi dire, une conception spirituelle et monothéiste devenait fort difficile. A Rome, au contraire, les conceptions religieuses ne prennent pas un corps aussi aisément, la nature divine est pour les Romains je ne sais quel fluide spirituel qui se répand à travers le monde et peut recevoir les

[redacted]

formes les plus diverses sans s'y incarner pour toujours. Aussi le mot de pandémonisme qualifie-t-il mieux que celui de polythéisme la religion des Romains; dès qu'on s'occupe de leurs formules, de leurs prières, on ne peut s'empêcher de songer aux Pélages de Dodone qui, d'après Hérodote, n'auraient connu avant Homère et Hésiode ni nom propre substantif, ni épithète dans le sens homérique du mot, c'est-à-dire qui auraient laissé flotter leurs dieux et leur mythologie dans un vague mystérieux. Nous verrons bientôt que la plupart des noms des vieilles divinités romaines n'offrent aucun sens solide et précis.

Il faut distinguer les dieux personnels que la langue romaine désigne sous le nom *dei*, *dii*, *divi*, des démons agissant à la manière des esprits et qu'on appelait: Génies, Lares, Manes, Pénates, etc.; ces *démons* ne devaient leur individualité qu'aux hommes, aux peuples, aux villes ou même aux fonctions, aux affaires de la vie humaine, avec lesquelles ils s'identifiaient. Viennent ensuite les Semones et les Indigètes, qui présentent quelque analogie avec les héros de la Grèce, et qu'on a souvent confondus avec eux; enfin nous nous occuperons des divinités collectives et subordonnées qui font le plus souvent cortége aux divinités supérieures, comme les Faunes, les Sylvains, les Nymphes, les Vires.

[redacted]

I.

Les Dieux.

Comme Varron lui-même nous l'indique, à proprement parler, les dieux, *dei*, sont des êtres célestes, car le ciel est, d'après une croyance commune à toutes les religions naturalistes, le siége de la lumière et la plus haute source de toute vie, de toute puissance, de toute beauté. C'est la même racine qu'on retrouve dans le mot Zeus, dans celui de Jupiter, qui n'est autre que le Deus Pater, et dans les noms collectifs des Devas de l'Inde et des Θέοι de la Grèce. Dans les religions italiques, cet élément naturaliste devint tellement essentiel, qu'on ne le trouve plus seulement dans les dieux du ciel, comme Janus, Jupiter, Junon, Diane, mais dans les divinités de la terre et des moissons, comme la déesse Dia des frères Arvales.

On distingue les dieux par le domaine où ils règnent ; ce sont d'abord les deux grandes divisions du ciel et de la terre, division à laquelle Varron revient fort souvent ; seulement les observations qu'il y rattache sont bien plutôt empreintes de l'esprit de la théologie stoïcienne que de celui de l'ancien naturalisme. Les dieux de la mer, si importants dans la Grèce, furent en Italie des divinités si accessoires, qu'on ne leur consacrait même pas

[redacted]

de division spéciale. Tout le domaine des eaux, des fleuves, des rivières et des sources, avec leurs génies puissants, leurs démons paternels et fécondants, rentre dans l'empire de la terre. Les dieux du feu, Vulcain, qui anime et qui forge, le foyer sacré de Vesta, se rattachent aux divinités du ciel. Mais les puissances cachées des abîmes de la terre, qui font mûrir les semences et qui gardent les morts, constituaient une classe à part, absolument comme chez les Grecs, où les dieux d'en haut et ceux d'en bas s'opposaient d'ordinaire et faisaient contraste. A cette division des Grecs répondait celle des dieux latins, en *Superi* et *Inferi*. Entre ces deux classes prend place celle des divinités terrestres, comme on le voit dans l'ancienne formule du Fécial, dans Tite-Live, I, 32 : « Audi Jupiter et tu, Jane Quirine, diique omnes cœlestes vosque terrestres vosque inferni audite. » L'ancien nom de cette classe moyenne est celui de *Dei medioxumi,* qu'on trouve, par exemple, dans Plaute, *Cistell.*, II, 1, 36 : « Ita me di deæque superi atque inferi et medioxumi ; » expression qu'on retrouve chez Varron dans le même sens. Plus tard, des écrivains, entraînés par les théories démonologiques de leur époque, emploient l'expression de *medioxumi* pour désigner les esprits qui flottent dans l'air entre les Dieux et les hommes.

Quoique la mythologie italique ne connût ni l'Olympe, avec son éternelle sérénité, ni l'Hadès, avec ses ténèbres, il y a cependant des différences sensibles entre les dieux de l'Italie ; leur nature varie avec le domaine qu'ils occupent.

[redacted]

Les dieux du ciel sont des divinités bienfaisantes et secourables ; ce sont les dieux créateurs ; aussi Ennius les appelle-t-il quelquefois *dei genitales*. L'image qu'on se faisait de ces dieux était aimable et gaie ; celle, au contraire, qu'on se faisait des dieux des abîmes et de la mort était sombre, terrible, effrayante ; les antiques légendes les désignent sous le nom de *dei aquili*, c'est-à-dire sombres, noirs. Le culte variait avec la nature des dieux, tantôt riant et joyeux, tantôt sombre et cruel. Enfin la classe intermédiaire des dieux des champs et des forêts, des moissons et des vendanges, des sources et des fleuves, si elle était la plus populaire, était aussi la plus riche en légendes, en conceptions mythologiques. En Italie comme en Grèce, le culte de ces divinités était toujours l'occasion de plaisanteries gracieuses et de divertissements folâtres, bien que le fanatisme dont la Grèce faisait preuve aux cultes de Demeter et de Dionysos, par exemple, ait toujours répugné à l'esprit plus sérieux des vieux Latins.

Nous avons déjà signalé le caractère vague, indéterminé des noms de dieux latins. Ainsi Janus et Diane, Jupiter et Junon, ne signifient autre chose que « le divin, la divine ; » Faunus et Fauna veulent dire « le bon, la bonne ; » Bona Dea, Dea Dia, Ceres, sont synonymes de « la créatrice, » et ainsi de suite. De là vient la difficulté, grande souvent, de se faire une idée précise du rôle de ces dieux, et la nécessité où étaient les Romains de se faire traduire en grec bon nombre de noms de leurs divinités, pour leur donner une valeur plus précise, mieux

déterminée ; c'est ainsi qu'Évandre et Hercule répondaient au Faunus des Latins et au Semo Sancus des Sabins. En Grèce, on localisait pour ainsi dire les conceptions religieuses, en donnant aux dieux des épithètes tirées des montagnes, des vallées, des villes ; en Italie, quoique nous n'ayons sur les cultes locaux de l'antique Latium que des données fort insuffisantes, nous pouvons cependant dire que la source des noms des dieux, ce furent beaucoup moins les circonstances au milieu desquelles leur culte prenait naissance, que leurs rapports avec les hommes et leur influence sociale.

Aussi les dieux italiques, dans leurs relations réciproques et dans celles qu'ils ont avec l'humanité, ne prêtent guère à un développement mythologique ; ils se renferment dans un repos auguste et solennel qui est bien compatible avec un culte complexe, mais qui ne l'est pas avec la vivacité, l'imagination remuante et toujours active d'un peuple qui ne se contentait pas d'adorer la divinité, mais qui l'associait aux commencements et à l'histoire de l'humanité. La cosmogonie et la théogonie ne sont, en Italie, que bien faiblement ébauchées ; dans les récits dont les origines nationales faisaient le sujet, l'élément italique n'est représenté que par quelques dieux laboureurs, comme Saturne, Faunus, Palès, etc., par quelques bons génies et quelques vieux rois ; tout le reste, surtout les héros, avec leurs noms précis et rigoureusement déterminés, est emprunté aux Grecs. Les dieux italiques sont distingués entre eux par le sexe, division si essentielle, si inhérente au naturalisme, qu'elle

est commune à tous les systèmes religieux élevés sur cette base. Dans les antiques prières des Romains, les dieux figurent par couples, Lua et Saturne, Salacia et Neptune, Hora et Quirinus, Maia et Vulcain, et surtout Nerio et Mars. On racontait l'amour de ce dernier pour Minerve et ses rapports avec Anna Perenna, la déesse de la terre et des sources. On connaît les amours du grave Janus avec Juturna, Venilia, Carna et Camasène, celles de Vortumnus avec Pomone, celles de l'Hercule romain avec Acca Laurentia et d'autres nymphes. Mais ces mariages sont d'ordinaire sans enfants; dans la mythologie italique, on ne trouve nulle trace du principe représenté par le dieu Éros dans la mythologie grecque, ce dieu qui ouvre des sources fécondes de fictions généalogiques. Si les dieux italiques sont souvent décorés du nom de Père et de Mère, c'est seulement dans le sens patriarcal et spirituel du mot, sens dont on retrouve bien quelques traces chez les Grecs et d'autres peuples, mais dont on ne rencontre nulle part une application aussi fréquente qu'à Rome. Ce ne sont pas seulement les noms de Jupiter, Marspiter, Liber Pater, auxquels nous songeons ici, ce sont ceux de Janus Pater, Diespiter, Dis Pater, Summanus Pater, Vediovis Pater, Quirinus Pater, Saturnus Pater, Neptunus Pater, qui nous font généraliser notre observation. On n'a qu'un exemple de Mater ainsi employé, dans Terra Mater, mais, à n'en pas douter, cette épithète accompagnait, dans les âges primitifs, les noms des divinités féminines.

Un fait très-caractéristique, c'est l'emploi fréquent

[redacted]

du mot *Numen* pour *Deus;* ce mot, en effet semble bien mieux répondre au mot de divinité dans son sens abstrait, qu'à l'idée d'un dieu personnel. *Numen* c'est, à proprement parler, la manifestation que fait un dieu ou un être spirituel de sa puissance ; c'est un mot dérivé de *nuere.* C'est l'explication qu'en donne Varron[1], dans le commentaire dont il fait suivre ce vers du poëte tragique Attius : « Multis nomen vestrum numenque ciendo. » Dans ce passage d'Attius, c'est d'une autorité, mais purement humaine, qu'il s'agit ; c'est dans le même sens que Tite-Live emploie *numen* en parlant du sénat romain : « Adnuite patres conscripti nutum numenque vestrum invictum Campanis; » et Lucrèce dit *mentis numen,* pour exprimer la puissance de l'esprit humain. Sous les empereurs, il est souvent question du *Numen Augusti,* auquel on élève même des autels. Mais le sens le plus ordinaire de ce mot, c'est celui de domination céleste et invisible, soit qu'il s'agisse de la divinité suprême en général ou de quelques dieux en particulier. Les exemples du premier sens abondent ; en voici un assez curieux du second ; nous l'empruntons à une inscription de Tereventum, reproduite par M. Mommsen, I. N., n° 5162 :

P. Florus, etc. Dianæ numine jussu posuit.

Citons aussi l'inscription gravée à Rome sur l'arc de

1. L. L. VII. 85.

triomphe de Constantin, où il était dit d'abord que ce prince avait remporté des victoires : « Nutu Jovis Optim. Maximi, » expression à laquelle on trouva bon de substituer plus tard : « Instinctu divinitatis. » On emploie souvent *numen* dans le sens de présage, de révélation surnaturelle, et on le trouve aussi souvent appliqué aux divinités invisibles des bois sacrés, aux *démons* des bois et des montagnes[1]. Dans le culte romain, *numen* se disait souvent des divinités inférieures, subalternes, par lesquelles se révélait, comme par autant de forces partielles, la divinité répandue à travers toute la nature ; du moins les groupes de dieux qui se trouvent réunis dans les *Indigitamenta* des pontifes sont souvent nommés *numina* par les écrivains. Nous pourrions citer de ce sens de *numen* des exemples nombreux ; contentons-nous seulement de remarquer que la religion romaine, arrivée au degré de développement qu'elle atteignit sous Numa, était bien plus panthéiste que tournée au polythéisme, car le nombre des divinités supérieures et personnelles était à cette époque très-faible encore, tandis que le nombre de ces puissances divines qui planent invisibles autour de l'homme, sans caractère personnel bien prononcé, était presque infini.

Cette conception panthéiste se montre partout dans la manière dont les dieux se révèlent à l'homme et entrent en rapport avec lui. Ainsi, la croyance au Destin, sous

1. Ovide, *Métam.*, I, 320.; *Fast.*, III, 295, etc. — Pline, *Hist. nat.*, XII, 2 ; II, 6.

[redacted]

toutes les formes, qu'il s'appelle Fortuna ou Fatum, la foi aux oracles et à tous les moyens de divination, sont toujours restés très-vivaces en Italie, de même que la croyance aux présages, aux miracles, aux avertissements célestes, qui étaient à Rome l'objet d'une superstition dont on ne retrouve pas d'exemple ailleurs, du moins à un degré aussi avancé de civilisation. Les dieux de Rome et de l'Italie ne descendent jamais, ou que très-rarement sur la terre. Là, point de Demeter et de Dionysos qui viennent fonder le labourage et la viticulture, point de Minerve qui vienne planter l'olivier, point de Neptune qui vienne dompter le coursier fougueux ; les dieux de l'Italie se révèlent par des signes, des miracles, des enfantements monstrueux, des tremblements de terre, des éclipses, sans parler du vol des oiseaux, des éclairs, des entrailles, etc. ; de telle sorte que, pour les Romains aussi, la nature était pleine de dieux et d'esprits. Souvent aussi ce sont des animaux qui parlent, des voix mystérieuses qui retentissent du fond des bois sacrés ou qui descendent des montagnes. Après la ruine d'Albe, un cri se fait entendre des hauteurs de la colline sacrée qui domine la ville ; une autre voix sort du temple de Junon Moneta ; une autre fois, des menaces prophétiques, venant du bois de Vesta, annoncent une attaque des Gaulois. Ce sont naturellement toujours les grands phénomènes de la nature, les tremblements de terre, les éclipses, qui donnent le plus à faire à l'État et à ses prêtres. Observons à ce propos un trait on ne peut plus caractéristique : en Grèce, les phénomènes de ce genre, les tremblements de

[redacted]

terre, par exemple, étaient attribués à une divinité déterminée ; c'était Poséidon Asphalios dont on implorait en ce cas la clémence ; à Rome les cérémonies religieuses qu'on décrétait toujours en ces occasions ne s'adressant pas à un dieu particulier, on n'osait pas, dans l'invocation, préciser le nom ou le sexe du dieu qui pouvait avoir causé la catastrophe, et la victime qu'on immolait, on l'accompagnait de cette formule étrange et mystérieuse : « Si Deo, si Deæ. » Ces scrupules se retrouvent d'ailleurs dans d'autres circonstances du culte officiel à Rome : ainsi, dans toutes les invocations solennelles, dans les dédicaces, au nom de la divinité qu'on invoquait, on ajoutait toujours cette formule : « Quisquis es *ou* sive quo alio nomine fas est appellare ; » c'est qu'on ne croyait pouvoir enfermer en un seul nom toute l'essence, tous les attributs du dieu. Quelquefois aussi, quand on s'adressait à des divinités cachées, dont on ne voulait pas trop préciser l'individualité, on laissait leur sexe dans le vague, soit qu'on se servît de la formule déjà citée : « Sive Deo, sive Deæ, » soit qu'on en employât d'autres analogues : « Sive mas, sive Femina, si Deus, si Dea, etc. » Il ne faudrait pas conclure de ces exemples que les Romains adoraient peut-être, comme les peuples de l'Orient et comme les Grecs, des divinités à deux sexes. Non : c'est le même sentiment religieux qui éclate partout ici ; c'est la même crainte de trop préciser, de trop définir, crainte qui part de la conviction où étaient les Romains que leurs sacrifices, leurs prières, leurs expiations, ne s'adressaient pas seu-

[redacted]

lement au dieu particulier qu'on invoquait en telle ou telle occasion, mais à tout le monde des dieux. Aussi après chaque prière spéciale à l'adresse de quelque dieu, on finissait par une invocation générale à tous les dieux : c'est ce qu'on appelait « deos confuse » ou « generaliter invocare. »

Ne nous attendons pas non plus à trouver dans la législation religieuse de Numa, et dans les annales des pontifes, un classement des divinités tel qu'on en rencontre dans les systèmes religieux d'autres peuples. C'est tout au plus si les formules des prières ont amené ici un certain ordre traditionnel où les dieux viennent se ranger. Ainsi, partout et toujours, c'était Janus qui ouvrait la liste, Vesta qui la fermait ; entre ces deux divinités, on plaçait les autres dieux en séries plus ou moins longues, suivant l'objet du sacrifice ou de la cérémonie qu'on célébrait. Le plus souvent c'était Jupiter qui suivait Janus ; dans l'ancien système de Numa, c'étaient les deux divinités tutélaires des Romains et des Quirites Mars et Quirinus qui venaient après Jupiter.

Plus tard, ce système subit un changement essentiel, quand Jupiter, devenu le dieu protecteur du Capitole et de l'État, se choisit pour compagnes inséparables les deux déesses Junon et Minerve. Souvent le nom de Jupiter comprenait implicitement le nom de ses deux compagnes, sans qu'on prît la peine de les nommer ; mais, quoi qu'il en soit, ces trois divinités restèrent toujours les premières à Rome ; on les nommait, dans toutes les fêtes solennelles, immédiatement après Janus ; Varron leur

[redacted]

attribuait même la plus haute antiquité, et prétendait que les Sabins du Quirinal, avant même la fondation du Capitole, avaient connu ce groupe de divinités. C'est une sorte de triade céleste, analogue à celle que forment chez Homère Zeus, Apollon et Athéné, et dont on retrouverait peut-être des traces dans les mythologies germanique et scandinave. A côté de la triade du Capitole, Mars n'en resta pas moins le dieu national et vraiment romain, tandis que Quirinus s'identifia plus tard avec Romulus transfiguré, et devint ainsi un demi-dieu. Après ces divinités, on invoquait, suivant les besoins du culte, les autres dieux en séries plus ou moins longues ; c'est ce que nous montrent les monuments des frères Arvales et d'autres documents sacrés. Les orateurs avaient aussi l'habitude de conclure leur péroraison par une invocation solennelle aux grandes divinités de l'État ; Velleius Paterculus termine son histoire par une invocation du même genre.

On a voulu trouver chez Varron les traces d'un système sabin qui comprendrait douze dieux. Il est quelque part chez lui question d'autels que le roi T. Tatius aurait consacrés et qu'il aurait décorés d'inscriptions en sabin : « Nam, ut Annales dicunt, vovit Opi, Floræ, Vediovi Saturnoque, Soli, Lunæ, Vulcano et Summano itemque Larundæ, Termino, Quirino, Vortumno, Laribus, Dianæ Lucinæque. » Il manque ici d'abord les trois grands dieux du vieux Capitole : Jupiter, Junon, Minerve, et d'autres dieux encore que nous pouvons regarder comme de vieux dieux sabins; de plus l'ordre où se

[redacted]

suivent ces divinités n'est nullement l'ordre officiel, de sorte qu'on ne peut tirer de ce passage aucune conclusion formelle en faveur d'un système de dieux sabins. Ce qui semble plus probable, c'est que le système des douze dieux de la Grèce fut de bonne heure introduit à Rome ; ce système, qui avait une valeur nationale pour tous les Grecs de la mère patrie et des colonies. Dans l'Italie centrale, ce système fut évidemment de bonne heure accueilli par les Étrusques ; dans l'Italie méridionale, il était adopté par les Samnites et les Mamertins, qui, d'après Festus, portaient ce nom pour avoir tiré au sort parmi les noms des douze dieux celui de Mars, qui s'appelait Mamers dans leur dialecte. A Rome, la première mention qui soit faite de ce système date du commencement de la seconde guerre punique, à l'époque du Lectisternium qui eut lieu à l'approche d'Annibal. Des six coussins qui y figuraient, le premier était consacré à Jupiter et à Junon, le second à Neptune et à Minerve, le troisième à Mars et à Vénus, le quatrième à Apollon et à Diane, le cinquième à Vulcain et à Vesta, le sixième à Mercure et à Cérès. Bientôt après, Ennius s'amusait, dans ses *Annales*, à faire entrer les noms des douze dieux dans deux hexamètres, sauf à en altérer l'ordre logique et naturel.

> Juno, Vesta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars,
> Mercurius, Jovis, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

Varron nous apprend que ces mêmes divinités étaient représentées au Forum comme *Consentes*, c'est-à-dire

comme conseil suprême des dieux, sans doute d'après le modèle d'une ville grecque de l'Italie méridionale. C'est à ces images qu'Ovide fait allusion dans ce passage des *Métamorphoses,* VI, 72 :

Bis sex cœlestes, medio Jove, sedibus altis
Augusta gravitate sedent.

Toute cette institution semble avoir été fort goûtée des Romains, habitués, comme ils l'étaient, à voir le sénat nettement séparé du peuple ; aussi trouvons-nous chez les écrivains plus modernes une distinction établie entre les *dei majorum gentium* et les divinités plébéiennes. On sait qu'Auguste célébrait à l'occasion, avec ses intimes, un « festin des douze dieux, » où il jouait lui-même le rôle d'Apollon. Enfin les deux monuments les plus importants qui nous restent d'un système de douze dieux, l'*Ara Gabina* et l'*Ara Borghèse,* sont d'origine romaine.

Un système de dieux bien plus développé encore, était celui des Étrusques. Nous le savons par un passage de Sénèque[1], où il cite un auteur étrusque, Aulus Cæcina, ami de Cicéron, et qui avait fait connaître aux Romains, par un ouvrage en langue latine, la « science fulgurale » de sa patrie. On y distinguait trois catégories d'éclairs, d'abord ceux que Jupiter lançait en son propre nom et qui n'étaient que des avertissements ; ensuite ceux dont l'effet était déjà bien plus violent, et que Jupiter lançait

1. *Quæst. Natur.*, II, 41.

de concert avec le conseil des douze dieux ; enfin les éclairs qui embrasent et détruisent, et que Jupiter ne lançait qu'avec l'assentiment du conseil des *dii superiores* ou *involuti,* divinités qui gouvernent un monde mystérieux et inaccessible à l'observation de l'homme. On ne connaissait de ces dieux ni le nombre, ni la nature ; tout ce qu'on en savait, c'est qu'ils formaient le conseil intime de Jupiter, tandis que les douze dieux appartenaient à un ordre de choses bien moins élevé. Ils étaient sans doute identiques aux douze dieux de la Grèce, qui, elle aussi, admettait au-dessus de ce système certaines puissances cachées qui ne se révélaient que rarement à l'homme.

Enfin il nous faut dire un mot des divisions de dieux qu'on trouve çà et là chez les écrivains romains, surtout chez ceux qui ont puisé à l'œuvre si importante de Varron sur les antiquités religieuses. Varron avait divisé les dieux ainsi qu'il suit : *de diis certis, de diis incertis, de diis selectis.* Il n'est pas facile de dire la différence qui séparait les *dii certi* des *incerti;* ce qui semble le plus probable, c'est que les *dii certi* étaient pour lui les dieux « ab initio certi et sempiterni, » qu'il appelait aussi quelquefois *dii perpetui* ou *proprii,* c'est-à-dire dieux proprement dits, dieux définitifs : c'étaient des dieux qui avaient été dieux de toute éternité, et qui ne devaient pas leur divinité à une consécration humaine. Les *dii incerti* devaient être, par conséquent, des dieux créés par l'homme, qui n'avaient pas existé de tout temps et ne méritaient pas, d'après Varron, d'être re-

[redacted]

gardés comme de vrais dieux. Dans cette classe rentraient non pas seulement Castor et Pollux, Liber, Hercules et d'autres que les conceptions évhémériques de l'époque faisaient prendre pour des hommes consacrés dieux, mais aussi toutes les personnifications des vertus et des vices. Enfin, les *dii selecti* étaient ceux qui ressortaient le plus dans le culte officiel. Varron leur consacre un livre spécial, bien qu'il se soit déjà occupé d'eux à mesure qu'il les rencontrait parmi les *dii certi* ou *incerti*. C'étaient douze dieux et huit déesses; les dieux étaient : Janus, Jupiter, Saturne, Genius, Mercure, Apollon, Mars, Vulcain, Neptune, Sol, Orcus, Liber Pater; les déesses : Tellus, Ceres, Juno, Luna, Diana, Minerva, Venus, Vesta. Cette division de Varron répond évidemment à son système favori des trois théologies. Les *dii certi* sont la conséquence et le complément du *genus civile*, les *incerti* du *genus mythicum*, enfin les *selecti* rentrent dans la religion naturelle.

On n'a jamais remarqué, je crois, que cette division de Varron se retrouve, du moins pour les deux premières familles de dieux, avec quelques modifications, dans le *de Legibus*.

Voici la division que nous donne le *de Legibus :* 1° les dieux « qui cœlestes semper habentur; » ce sont évidemment les *dii certi* de Varron; 2° les dieux « quos endo cœlo merita locaverunt, Herculem, Liberum, Æsculapium, Castorem, Pollucem, Quirinum; » ils répondaient aux *dei incerti* de Varron ; 3° les Vertus consacrées, ou, comme s'exprime Cicéron : « illa propter quæ datus

[redacted]

homini adscensus in cœlum, » c'est-à-dire Mens, Virtus, Pietas, Fides, etc., dont Varron traitait sans doute dans son second livre.

Il est à croire que Cicéron adopta à dessein le système de Varron. On sait l'emphase avec laquelle il parle, dans les *dernières Académiques,* des mérites de Varron, de sa profondeur, de la justesse de ses vues. On sait aussi, par maints passages des *Tusculanes,* quel était le goût de Cicéron pour l'évhémérisme, et son penchant à regarder les divinités supérieures elles-mêmes comme des hommes transfigurés.

Les limites de notre travail ne nous permettent pas de nous occuper des tentatives faites par les écrivains de la décadence pour ménager aux esprits une transition facile vers le monothéisme. La philosophie grecque et la satiété où l'on était du polythéisme préparaient cette révolution aussi bien que la foi en un seul dieu, répandue sans cesse et toujours plus loin par les juifs et les chrétiens.

Longtemps on s'était contenté, en Italie, de la doctrine de Pythagore, dont l'école ne s'était jamais éteinte chez les Grecs de l'Italie méridionale. Ensuite les esprits remuants s'étaient réfugiés auprès d'Épicure, les sceptiques dans l'Académie, les esprits sérieux et positifs avaient embrassé la doctrine du Portique. Nous avons vu l'effort infructueux de Varron pour donner aux dieux de Rome, grâce aux théories stoïciennes, une nouvelle apparence de vie et de vérité ; remarquons seulement qu'il ne se contentait déjà plus d'invoquer les souvenirs de l'an-

[redacted]

cienne Rome, mais qu'il invoquait aussi le dieu des juifs. Un peu plus tard, il faut signaler les aspirations monothéistes de Sénèque. Saint Augustin nous en a conservé un précieux témoignage dans un fragment d'un traité *contra superstitiones*. Les Pères de l'Église eux-mêmes n'auraient pas pu se prononcer avec plus de dureté contre le culte officiel, que ne le faisait cet homme, aussi soumis, aussi souple dans la pratique qu'il était fier et fougueux en théorie. Enfin Pline l'ancien est un panthéiste accompli, qui s'emporte avec une violence sans égale aussi bien contre le polythéisme grec que contre le pandémonisme national.

II.

Génies. Lares. Pénates. Mânes.

Si les dieux de l'Italie n'étaient pas des individualités aussi marquées que ceux de la Grèce, c'étaient cependant des divinités personnelles et déterminées. Mais à côté de ce monde de dieux, les Romains admettaient une famille d'esprits, de génies[1] dont le nombre et l'action flottaient confusément dans le vague ; ils étaient l'objet d'un culte domestique et local dont l'antiquité païenne ne nous offrirait pas un second exemple, du moins dans des proportions analogues.

Le domaine de ce monde de dieux, c'était la terre.

[redacted]

Tous les phénomènes, toutes les actions qui s'y passent, dans la nature comme dans l'humanité, depuis la naissance jusqu'à la mort, toutes les vicissitudes de la vie et de l'activité humaine, tous les rapports des citoyens entre eux, toutes les entreprises, etc., sont du ressort de ces petits dieux. Ils ne doivent même leur existence qu'à ces mille relations sociales auxquelles ils peuvent s'identifier. A ces génies protecteurs, répondent, dans le monde de la nature, les Sylvains et les Faunes, les Vires et les Lymphes; mais ces esprits, dans l'ancienne religion italique, étaient loin d'avoir l'importance des génies qui, comme les Lares et les Pénates, dirigeaient toutes les actions de la vie sociale; l'intérêt pratique et matériel dominait ici, comme dans tout le reste, le sentiment poétique. La croyance qui faisait admettre aux Romains, comme présidant toutes manifestations spirituelles, un esprit supérieur, était si conséquente avec elle-même, que cette chaîne de génies, remontant de la terre au ciel, se continuait jusqu'aux dieux eux-mêmes. Chaque dieu, en Italie, avait son génie; nouveau et frappant témoignage du penchant qu'avaient les croyances italiques vers une conception spirituelle et immatérielle de l'essence des dieux.

Il n'y a pas en latin de nom qui s'applique à cette classe entière de créatures célestes, de nom qui réponde au δαίμονες des Grecs; cependant le mot de *genius* a un sens très-vaste; il vient évidemment de la même racine que *gens*, *geno*, *gigno*, et désigne, par conséquent, un être créateur qui agit, quoique invisible,

partout où se manifeste la vie sous une forme quelconque. C'est ce que voulait dire Varron, quand il définissait le génie, qu'il rangeait parmi les dieux choisis, comme le dieu « qui præpositus est ac vim habet omnium rerum gignendarum ; » ailleurs, il identifiait les Génies avec l'âme raisonnable de tout individu, comptait autant de génies que d'hommes, mais faisait du Génie universel, qui répand la vie dans la nature, une puissance identique à Dieu ou à l'âme divine du monde.

Voici une autre définition des Génies, donnée par un certain Aufustius et conservée par Paul, *D.*, p. 94 : « genius deorum filius et parens hominum, ex quo homines gignuntur ; » ce serait, par conséquent, une sorte de puissance intermédiaire entre l'homme et Dieu. Mais les Génies ne veillent pas seulement sur l'homme pris comme individu, leur protection s'étend sur des familles, sur des races entières, sur des villes et des nations, enfin sur toute manifestation énergique de la vie physique et morale. Le Génie empruntait aux localités aussi bien qu'aux personnes un corps et une individualité.

D'autres étymologistes, en rattachant le mot de Génies à la racine *gerere*, faisaient de ces êtres un principe d'action. C'est une étymologie fausse, sans contredit, mais l'explication qu'elle contient n'en est pas moins bonne, car cette activité absolue et partout présente était précisément l'essence du génie.

Cette activité, les temps reculés la concevaient de préférence comme une activité créatrice. « Genius meus, » dit Paul, « nominatur qui me genuit. » De là vient que

[redacted]

dans les familles le Génie était adoré comme *genius natalis;* les jours de naissance, on lui faisait des sacrifices comme au *genius generis;* on le regardait comme le principe conservateur, comme le principe qui perpétuait la famille de génération en génération; aussi ne pouvait-il être question d'un Génie que chez les hommes; les femmes adressaient leurs prières à Junon, cette personnification idéale de tout élément féminin. L'usage de l'adjectif *genialis* s'accorde parfaitement avec ces caractères du génie; *genialis* représentait l'abondance, l'exubérance sous ses formes les plus variées : on ne disait pas seulement *genialis lectus*, mais *genialis homo*, pour désigner un homme généreux; on employait l'expression de *genialis hiems*, en parlant de la vie joyeuse et hospitalière de l'hiver, la saison des Saturnales; certains poëtes et certains philosophes appliquaient même cette épithète aux éléments et aux astres, auxquels on prêtait une puissante influence sur la naissance et la vie de l'homme.

Ce qui confirme tout cela, c'est l'antique usage d'un mot très-répandu et qui exprimait la même idée que Genius; je veux parler de *Cerus* ou *Kerus*, nom qui se rattache évidemment à la racine *creo* et *Ceres* et au sanscrit *kri* ou *kar*, c'est-à-dire *faire*. Ainsi, dans l'ancien chant des Saliens, nous lisons : « *Ceres manus*, » dans le sens de « Creator bonus. » Remarquons à ce sujet l'inscription d'une coupe trouvée à Vulci, et qu'on peut voir aujourd'hui à Rome au Musée Grégorien : KERI POCOLOM, c'est-à-dire *ceri poculum*. L'ancien

[redacted]

mot de *ceremonia* ou *cerimonia* se rattache, selon toute vraisemblance, à la même racine. Le nom de Cérès lui-même semble avoir été, dans l'ancien temps, employé au masculin, absolument comme il y avait un dieu et une déesse Palès.

Les Génies étaient si proches parents des Lares que les anciens eux-mêmes reconnaissaient assez généralement l'identité de ces êtres, et en effet, le *lar familiaris* semble ne faire qu'un avec le *genius generis*. Mais les Lares eux-mêmes ne vont pas sans les Pénates, auxquels un culte commun les associait d'ordinaire. Les Pénates ne se distinguaient des Lares que parce qu'ils présidaient au train domestique, à tous les rapports de la maison, tandis que les derniers étaient regardés comme les esprits des membres défunts de la famille. Les Lares, comme les Pénates, règnent aussi à la campagne, dans les rues, ce sont les gardiens protecteurs des quartiers de la ville; enfin dans le centre même de la commune et de la vie communale, ils sont invoqués comme *Lares præstites* ou *Penates publici*. Et c'est précisément cette influence particulière sur la vie domestique, sociale et civile qui les distingue du reste des génies, bien que les génies *locorum* et *populorum*, quand ils président aux corporations, par exemple, semblent se confondre tout à fait avec eux. Le mot de Penates, d'ailleurs, n'est qu'un adjectif qui doit servir à qualifier *genii*. Le mot de *lar*, au contraire, répondait, du moins en Étrurie, à l'ἄναξ des Grecs. Il est vrai que la déclinaison étrusque n'était pas celle des Latins. Le *lars, lartis* des Étrus-

[redacted]

ques désignait une personne haut placée, p. c. *Lars Porsenna;* les *lares* ou *lases* des Latins étaient des esprits devenus des génies tutélaires ; de là l'antique déesse de la mort, Lara ou Larunda , et Acca Larentia, cette personnification de la culture romaine. Le mot de *larva* est évidemment le même que celui de *lar;* il en est le féminin. *Lar* représentait un génie protecteur ; *Larva* était l'âme du défunt, c'était le revenant ; les *Lares* étaient les esprits des hommes de bien ; les *Larves* et les *Lemures* étaient les âmes des méchants, qui erraient autour des maisons, sans refuge et sans espoir. Cette distinction, on ne l'établissait pas dans le culte ordinaire ; c'est ce que prouve l'usage très-répandu du mot *Manes*, qu'on appliquait à tous les morts ; *Divi Manes*, ce sont les morts purifiés par les cérémonies funèbres et étant l'objet du culte, tout comme les autres dieux et les esprits. Mânes signifiait, à vrai dire, les Êtres purs, sereins, propices ; de là vient que Mane et Mater Matuta se disaient de l'éclat naissant du jour et de la déesse de la lumière, tandis que *immanis* équivalait à notre *monstrueux*. Les Mânes étaient un peuple d'esprits semblables aux Elfes de la mythologie germanique, qui, sous la garde de Mania, la mère des Lares, habitaient les profondeurs silencieuses de la terre, et s'appelaient quelquefois les Muets, Silentes, ou les dieux d'en bas, *Inferi*, comme Lara elle-même, ou Mania, se nommait « la Muette. »

On peut rattacher les Mânes à la famille des Génies, qui, eux aussi, étaient souvent, auprès des tombeaux,

l'objet d'un culte et d'une invocation religieuse. Plus tard même, les Mânes furent assimilés aux Génies et confondus avec eux ; le nom de Mânes, qu'on n'appliquait d'abord qu'aux esprits des défunts, désigna les génies protecteurs des vivants.

Voilà donc tout un monde d'esprits dont les théologiens postérieurs peuplaient le monde sublunaire, toute la région de l'air et des nuages. Ainsi Varron, dans un passage cité par saint Augustin, nous apprend que l'univers entier est peuplé d'esprits, mais que ceux-là seuls sont immortels, qui habitent les sereines étendues de l'éther et qu'on peut voir avec les yeux du corps ; les esprits des brouillards, de l'air, de l'eau, de la terre et du monde sublunaire en général, les esprits qu'il est impossible de voir, ceux qu'on adore sous le nom de Héros, Lares et Génies, ne sont pas immortels.

Apulée et Martianus Capella nous offrent des divisions analogues. Une des plus nationales, des plus particulières à l'Italie, c'est celle qui partageait les Génies en deux groupes, les Génies des hommes et ceux des dieux, croyance originale, et dont l'originalité même rend l'explication difficile.

Cette croyance était très-répandue; elle est essentiellement italique et romaine, et a été interprétée de différentes façons. Quelques-uns, Creuzer, par exemple, se sont représenté les Génies des dieux comme leurs émanations, leurs épiphanies en quelque sorte, ou encore comme leurs fils, leurs messagers, leurs serviteurs. D'autres, comme Schœmann et Ukert, ont vu dans les Génies

[redacted]

des aides, des auxiliaires subordonnés, subalternes, comme les δαίμονες πρόπολοι des Grecs, explication réfutée par ce seul fait que chaque dieu n'est accompagné que d'un seul Génie. Aussi me semble-t-il plus juste de subordonner ces génies au *genius locorum,* de les faire représenter les divinités locales, de leur faire accueillir, au nom de ces divinités, les sacrifices, les prières, les vœux, de les regarder comme le Numen localisé de la divinité qu'ils représentent. Les Génies et les Numen se touchaient de très-près ; c'est ce que nous montrent beaucoup d'inscriptions.

Ce rôle des Génies se laisse d'ailleurs parfaitement concilier avec les relations généalogiques qui les unissaient aux dieux qu'ils représentaient. La religion des Étrusques semble avoir poussé fort loin cette théorie ; ainsi Tagès, ce vieil enfant, ce sage précoce, qui sort de terre près de Tarquinies et enseigne aux Lucumons de l'Étrurie les éléments de la science augurale, s'appelle Genii filius et Nepos Jovis. A la même origine se rattache la théorie des Étrusques sur les Pénates ; d'après Nigidius, on en distinguait quatre classes : ceux de Jupiter ou du ciel, ceux de Neptune ou des eaux, ceux du monde souterrain, enfin les Pénates proprement dits, ceux des hommes et de la terre.

L'action des Génies était plus mystérieuse encore que celle des dieux ; aussi l'imagination populaire a-t-elle tardé bien plus longtemps à représenter les Génies sous la forme humaine. C'est toujours le serpent qui est resté l'image traditionnelle du Génie, même à Rome, et après

[redacted]

qu'on eut adopté la forme humaine pour représenter le *Genius populi romani*. Pour ce qui est du sexe, c'est toujours une idée de masculin qui s'attache au mot *Genius;* cependant il y a des exceptions à cette règle, et les femmes, au lieu de Génies, ont quelquefois des Junons. Dans les maisons où l'homme et la femme étaient pleins de jeunesse et de force, on admettait deux Génies qui apparaissaient de temps à autre au lit nuptial, sous la forme de deux serpents. Les Génies locaux avaient quelquefois aussi leur pendant dans une divinité féminine, sous le nom de Fortuna ou Tutela.

Enfin une nouvelle distinction à établir, c'est celle qui divise les Génies en deux classes, celle des Génies sereins et aimables, celle des Génies sombres et hostiles. Nous reviendrons plus tard à ce rôle des Génies, à leur influence sur l'homme ; rappelons seulement ici le développement d'Ammien Marcellin sur cette question des Génies, et les observations intéressantes qu'on y trouve. La croyance à deux génies pour chaque homme remonte, chez les philosophes grecs, au Mégarien Euclide ; c'est le poëte Lucilius qui l'a introduite à Rome : cette conception dualiste a bien trouvé quelque écho, mais n'a jamais exercé d'influence sérieuse sur les croyances nationales.

[redacted]

III.

Semones et Indigètes.

L'Italie n'a jamais eu de héros dans le sens grec et épique du mot, car la condition essentielle du héros, l'épopée, n'y existait pas. Si les écrivains grecs traduisaient le mot romain de *lar* par celui de ἥρως, il ne faut attacher au mot grec qu'une valeur synonyme à celle de δαίμων, dans le sens d'âme, d'esprit d'un mort. Reconnaissons cependant qu'il y avait en Italie, comme en Grèce, une certaine tendance à la foi aux héros; je parle de cette croyance à des esprits protecteurs qu'on regardait comme les fondateurs des antiques institutions nationales, les anciens rois, par exemple, ou les anciens chefs guerriers. C'était ce que les Grecs appelaient d'ordinaire ἥρωες ἐπώνυμοι, ἐπιχώριοι, κτίσται. Seulement, le plus souvent, cette croyance n'est restée qu'à l'état d'ébauche ; elle n'a pas produit de légendes originales, ou du moins elle a été arrêtée dans son développement mythologique; elle a laissé aux Grecs le soin de combler maintes lacunes : ainsi Hercule et Énée sont bien des héros latins, mais la Grèce est venue greffer le luxe de ses fables sur le tronc que lui offrait le Latium.

Nous avons à nous occuper des Semones et des Indigètes, et de l'idée difficile à démêler que ces divinités expriment. Les anciens eux-mêmes n'en comprenaient déjà

[redacted]

plus bien la nature, mais Semones et Indigètes peuvent à coup sûr être définis comme Lares ou Génies nationaux. En qualité de gardiens, de protecteurs d'un pays ou d'une nation, ils avaient un caractère plus déterminé, plus précis, plus local, pour ainsi dire, et c'est peut-être là la raison pour laquelle on les distinguait de la classe générale des Génies et des Lares. En tous cas, ce sont encore eux qui offrent le plus d'analogie avec les héros de l'antique Grèce.

Les Semones nous sont signalés comme étant des êtres de même famille que les Lares par le chant des Frères Arvales, dont la première partie commence ainsi : « E nos Lases juvate, » tandis que la seconde, qui correspond évidemment à la première, débute par ce vers : « Semunis alternei advocapit conctos, » pour « advocabite cunctos. » On retrouve chez Fulgence et chez Martianus Capella le pluriel Semones, bien que tous deux le rattachent, par erreur évidemment, à la racine *semis,* et regardent les Semones comme des demi-dieux, dans le sens des héros grecs. De plus, Fulgence nous a conservé un passage de Varron où le Semo se trouve formellement opposé au Deus, ce qui semblerait donner raison à l'étymologie de *semis.* Enfin nous connaissons le Semo Sancus des Sabins, qu'on peut identifier avec le Deus Fidius des Latins, et qui touchait de si près à l'Hercule romain, qu'on les a quelquefois confondus. L'Hercule romain, nous le verrons plus tard, n'était pas un dieu, mais un Genius. Quelle est donc la racine du mot Semo? Ce qui nous semble le plus plausible, c'est de le faire

[redacted]

venir du primitif *sero*, *semen*, *semino*, qui se retrouve aussi dans le nom de la déesse Semonia. Le mot de Semo, en se rattachant à la racine *serere*, répondrait parfaitement à celui de Genius, qui viendrait lui-même de *genere*.

L'explication étymologique des mots Indigètes ou Indigites n'est pas plus facile. Cependant si les anciens se sont trompés sur ce point comme sur bien d'autres, ils nous donnent du moins par leurs étymologies, quelque risquées qu'elles soient, l'idée, le sens qu'on attachait à ces dieux. Nigidius Figulus, un étymologiste de la même force que Varron, dérivait ce mot de *non egere*: tous les dieux, d'après Nigidius, auraient été des Indigètes, « quasi nullius rei egentes; » explication réfutée par ce seul fait que le mot d'Indigètes n'a jamais eu cette valeur générale qu'on lui veut attribuer. D'autres expliquaient Indigètes en disant : « Proprie sunt dii ex hominibus facti, quasi in diis agentes,» et cette explication, quoiqu'elle ne se laisse pas défendre, est non-seulement celle qui a trouvé le plus d'écho, mais aussi celle qui semble le mieux rendre compte de l'essence de la chose ; seulement ces *divi* ne sont pas des hommes faits dieux, ce sont les Génies protecteurs d'un pays, d'une nation, qui, dans les légendes antiques, figurent en qualité d'hommes. D'autres grammairiens faisaient venir Indigètes de *indigeto*, synonyme de *precor* et d'*invoco*, et compliquaient encore la difficulté en rapprochant de ce mot celui d'*indigitamenta*. Il me semble que le mot *indigitamenta* est de la famille de *index, indicare;* ainsi on adorait, sous Auguste, un Sol Indiges,

[redacted]

qu'il faut évidemment rapprocher d'un Hercule Index des Athéniens. Le nom des Indigètes, au contraire, il faut le dériver de *indu* et *geno,* d'autant plus que la forme *indigentes* a été employée aussi. Ainsi, les Indigètes étaient des Génies, des héros indigènes, des esprits protecteurs tout locaux; c'étaient les ἥρωες ἐγχώριοι, ou ἐπιχώριοι des Grecs.

Il est inutile de citer ici les exemples qui viendraient confirmer nos explications; contentons-nous de renvoyer à Tite-Live, à Diodore et aux poëtes [1].

Le seul culte en l'honneur d'un Indiges sur lequel nous ayons quelques données, c'est celui qu'on célébrait sur les bords du Numicius, au sanctuaire des Penates de Lavinium. C'était Pater Indiges, ou Deus Indiges, ou Jupiter Indiges qui en était l'objet; plus tard, on identifia ce dieu avec le Troyen Énée, et on l'invoqua souvent sous le nom d'Æneas Indiges. La légende traditionnelle racontait qu'Énée, dans un combat contre Turnus ou Mézence, avait disparu tout à coup dans les eaux du fleuve Numicius, et qu'alors son fils ou les Latins lui avaient érigé ce sanctuaire. Ils y avaient gravé, s'il faut en croire Denis d'Halicarnasse, l'inscription suivante : « Divi Patris Indigetis, qui Numicii amnis undas temperat. » Il n'est pas invraisemblable, je le démontrerai plus tard, que cet Indiges, le fondateur des Pénates latins et de Lavinium, était primitivement le dieu

1. Tite-Live, VIII, 9. — Diodore, XXXVII, 4. — Virgile, *Géorgiques*, I, 498. — Ovide, *Métamorphoses*, XV, 861, etc.

[redacted]

du fleuve Numicius, qu'on se figura sans doute comme le roi de cette vallée, absolument comme le Pater Tiberinus était regardé comme un vieux roi de Rome. Ce ne fut que plus tard que le nom du Troyen Énée fut substitué à celui du Pater Indiges, et que la légende troyenne vint se greffer, comme une branche exotique, sur la vieille souche latine.

Un trait caractéristique de ces dieux Indigètes, et qui est commun à tous les rois, à tous les héros de l'antiquité romaine, c'est que leur vie est tout humaine, et qu'ils disparaissent d'une manière mystérieuse, à la façon d'esprits surnaturels; ce n'est pas la mort des héros d'Homère. L'expression consacrée pour rendre cette fin singulière, est : *non comparuit* ou *nusquam apparuit,* qui équivaut à notre : « on ne le revit plus. » C'est ainsi que se terminent partout les légendes dont Énée est le sujet. Le roi Latinus, sans doute aussi un Indiges et proche parent d'Énée, disparaît aussi de la même manière, dans Festus, p. 194. Et Romulus, et le roi d'Albe, Aventinus, le même qui donna son nom à la colline de Rome, et Acca Larentia, la déesse de la culture en Italie, qu'on représente tantôt comme la femme du berger Faustulus et la mère nourricière de Romulus, tantôt comme l'amante de l'Hercule romain; et Saturne, le vieux roi de Rome : tous ces personnages s'éclipsent et disparaissent de la même façon.

La poésie généalogique, qui d'ordinaire joue un rôle si grand dans les antiques traditions des peuples et des États, et qui en Grèce s'épanouit avec la plus luxu-

[redacted]

riante richesse jusqu'à l'époque de Platon et d'Alcibiade, et accompagne la royauté spartiate jusqu'à ses derniers rejetons, n'a jamais pris de développement à Rome et dans l'Italie. Romulus est bien le fils d'un dieu, mais il meurt lui-même sans enfants; Numa est consacré par les aruspices, il reçoit les révélations de la nymphe Égérie ; Servius Tullius est le fils d'un Lare domestique et le favori de Fortuna. Les Fabiens faisaient remonter leur race à Hercule ; d'autres familles se prétendaient descendues de Génies ou de Démons nationaux, mais ces genres de légendes ont avorté ; les généalogies grecques les ont bientôt étouffées. Si Romulus et Rémus, leur naissance, leur beauté, leurs dispositions prodigieuses ont été l'objet de chants et de légendes (et d'après un passage de Denis d'Halicarnasse, l'ancien annaliste Fabius Pictor aurait cité quelque production de ce genre), c'était sans doute quelque hymne analogue au chant des Saliens, d'une simplicité primitive et qui tenait bien plus de la liturgie que de l'épopée. Il en est de même de ces chants si souvent mentionnés qu'entonnaient dans leurs banquets les vieux Romains en l'honneur de leurs ancêtres. Le caractère en était bien plutôt éthique qu'épique ; on y célébrait les vertus civiles et guerrières des membres d'une ancienne famille, bien plutôt que les merveilles de son origine et l'éclat de ses héros. Il y a cependant dans les légendes qui courent sur l'origine du vieux Scipion un exemple curieux de la croyance des Romains à la naissance surnaturelle de leurs grands hommes. Mais l'époque arrive bientôt où l'esprit grec, appuyé d'ailleurs

[redacted]

sur l'orgueil de race et les calculs politiques des grandes familles, s'empare de cette branche des traditions romaines. C'est cet esprit que respirent les légendes sur l'origine de Jules César, légendes qui, par une série d'anneaux souvent difficiles à souder, et parfois hétérogènes, faisaient descendre César et Auguste de Vénus et d'Énée, par l'intermédiaire des rois d'Albe, de Mars et de Romulus ; il en est de même de toutes les légendes des familles prétendues troyennes, auxquelles Varron a consacré tout un livre.

Les Grecs, fort nombreux à Rome, qui y vivaient en qualité d'esclaves, de maîtres, de parasites, de rhéteurs et de grammairiens, eurent de bonne heure la satisfaction de pouvoir flatter, sous cette nouvelle forme, les Romains de grandes familles; mais les Romains, tout en voyant de bon œil la pompe mythologique de ces généalogies de parade, se montraient pourtant d'une indifférence et d'une ironie sceptique à l'égard de ces inventions ridicules. On sait le mot d'Octave à Antoine, qui faisait sonner sa naissance et se prétendait descendant d'Hercule : « César vous aurait certainement adopté, si un descendant d'Énée avait pu se permettre de recueillir un Héraclide dans sa famille. » Et après l'extinction de la famille de Jules, sous le règne des Flavius, on ne se gêna pas pour reléguer parmi les fables l'histoire si souvent chantée de Troie et du Troyen Énée [1].

1. Tacite, *Annales*, XII, 58 : « Romanum Troja demissum et Juliæ stirpis auctorem Æneam aliaque haud procul fabulis vetera. »

[redacted]

IV.

Divinités subalternes.

A côté et au-dessous des grands dieux on trouve citées certaines divinités subalternes qu'on groupe d'ordinaire autour des dieux maîtres. Paulus les appelle *anculi, anculæ*, un mot qui se rattache à ceux de *ancilla*, *anculare* et *ancus*. D'autres les nomment *famuli*, comme Virgile, au cinquième livre de l'Énéide, après le sacrifice qu'Énée vient d'accomplir au tombeau de son père, quand apparaît le serpent qui vient dévorer son offrande :

> Incertus geniumve loci famulumve parentes
> Esse putet.

Horace applique le mot de *famulus* à Silène pour exprimer des rapports de dépendance vis-à-vis de Bacchus; enfin le monument des frères Arvales nous a conservé un détail précieux sur ce sujet dans le rapprochement qu'il nous offre des *virgines divæ* et des *famuli divi* qui s'y trouvent cités à plusieurs reprises à côté des grands dieux du bois sacré de la déesse Dia. Ces « vierges divines » étaient très-probablement des nymphes des bois ou des sources; elles répondent, à n'en pas douter, aux nymphes de la Grèce. Ainsi, Festus nous dit : « Querquetulanæ Viræ putantur significari nymphæ pre-

[redacted]

sidentes querqueto virescenti. Sed feminas antiqui, quas scias dicimus, viras appellabant, unde adhuc permanent virgines et viragines. » Ainsi, les mulieres *sciæ* ou *sagæ* s'appelaient dans l'ancienne langue *Viræ* ou *Vires*, car on trouve aussi cette forme. On les regardait de préférence comme les nymphes des arbres, idée justifiée, d'ailleurs, par l'étymologie du mot. (De la même racine que *virere* ou *viridis*.) Quant aux divinités accessoires qui font, je ne dis pas le service, mais l'entourage des autres dieux, — car le mot osque, *famel*, et le mot latin de *famulus*, d'où *familia*, indiquaient primitivement plutôt un rapport d'amitié qu'un rapport de dépendance, — ces divinités, dis-je, sont, en quelque sorte, le *genii deorum*, surtout quand il ne s'agit que d'un seul *famulus*. Dans ce cas-là, comme dans le chant des frères Arvales, il est très-probable qu'il faut admettre des Faunes et des Sylvains qui s'opposaient à merveille aux Vires ou Viragines. C'était, d'ailleurs, à ce qu'il semble, un usage très-répandu en Italie que celui de faire suivre le nom du dieu principal des noms de divinités accessoires qu'on lui rattachait par un culte commun. Ainsi, les inscriptions nous offrent à côté de la déesse Angitia, des Marses, plusieurs Angitiæ; à côté de la Furina des Romains, plusieurs Furinæ. Égérie a un entourage du même genre, formé par les Camènes, j'en dirai autant de Clitumne. Je suis porté à expliquer de la même manière les *Novensiles* ou *Novensides* des Sabins, bien que les anciens eux-mêmes fussent déjà dans l'incertitude sur ce point. Parmi les explications diverses qu'on donne de ce

nom, la meilleure est, sans doute, celle qui l'explique par novem. Les uns voyaient dans ces divinités des dieux masculins, d'autres en faisaient des Muses, c'est-à-dire des nymphes de sources équivalentes aux Camènes des Romains. Dans tous les cas, l'expression de Novensiles était primitivement en Italie une expression collective, un nom désignant un groupe de dieux particulièrement venus des Sabins et auxquels ils firent donner le droit de cité à Rome.

[redacted]

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE DU CULTE ROMAIN

Plus le culte avait de valeur dans l'ensemble et le développement de la religion romaine, plus il nous importe de nous faire d'avance une idée générale de ses détails, de ses particularités. Or, pour arriver à ce but, il faut suivre le culte dans son histoire, à travers ses modifications successives qui le transforment sans cesse, ne permettant jamais de former un tout définitif et saisissable. Les plus anciens historiens admettent déjà deux périodes avec deux législateurs dans l'histoire du culte, Faunus et Numa. Faunus est le représentant du naturalisme primitif, Numa celui du sacerdoce sabin. Une troisième période s'ouvre avec les réformes des Tarquins et de Servius Tullius, c'est l'avénement des éléments étrusque et grec.

L

Période de Faunus.

Varron attachait, d'après saint Augustin, une importance toute spéciale à ce fait que les Romains, pendant cent soixante-dix ans et plus, avaient eu un culte sans image, sans simulacre. S'ils s'en étaient tenus à ce culte, dit-il, celui de leurs descendants serait resté plus pur. Il invoque à ce propos l'exemple des Juifs et conclut en disant que ceux qui ont introduit le culte des images ont enlevé à leurs concitoyens la crainte salutaire de Dieu. Tacite nous fait aussi, avec une prédilection marquée, la peinture du culte simple et primitif des Germains. C'était là l'aspiration de tous les cœurs dégoûtés du polythéisme, de la pompe vaine et vide de ses temples, de ses processions, du luxe de ses fêtes. Mais ils se trompaient en croyant que les temps reculés, que les vieux âges de l'Italie leur offraient l'exemple de cette religion pure et simple qu'ils rêvaient, car le naturalisme, même à ce degré si peu avancé, est déjà pénétré de polythéisme; seulement ses dieux sont encore des esprits; ses temples et ses images, c'est la nature qui les fournit, jusqu'à ce que les progrès et les exigences d'une civilisation plus raffinée amènent l'idolâtrie et un symbolisme plus artificiel.

Dans le désir où nous sommes de nous faire une idée

[redacted]

de cette première période, il serait peut-être hardi de remonter au delà de l'époque du roi Numa. Ce n'est pas nécessaire heureusement, car les traits caractéristiques du naturalisme se conservent à côté des formes d'un culte plus raffiné, surtout à la campagne, dans des conditions de civilisation peu favorables, tandis que dans les villes dominent les temples et les images. C'est ce qui est arrivé en Grèce où l'Arcadie est restée fort longtemps fidèle au culte primitif qu'elle adressait à ses dieux sur les sommets des montagnes, dans l'ombre des bois sacrés, au bord des ruisseaux, dans les cavernes, tandis que les villes qu'elle dominait du haut de ses montagnes avaient inauguré depuis longtemps un culte dont l'architecture et les arts plastiques faisaient tous les frais. De même en Italie. L'Apennin a su conserver les mœurs primitives et nationales comme aujourd'hui encore; et à la campagne, les environs de Rome eux-mêmes étaient pleins de vieux bois sacrés, de sources où se célébrait l'antique culte du naturalisme.

Le culte de Jupiter Latiaris, célébré sur le mont majestueux qui domine Albe, est un exemple frappant de ce genre de culte; Apollon Soranus, un vieux dieu italique quoique grec de nom, était adoré sur le Soracte; Diane l'était sur le mont Tifata, au-dessus de Capoue. D'après Denis d'Halicarnasse, Saturne aurait été invoqué sur toutes les hautes montagnes de l'Italie. Si nous avions plus de données sur les cultes de l'ancienne Italie, nous y trouverions certainement bien plus de traces d'un culte de ce genre. Ainsi, s'il faut en croire la tradition, saint

Benoît, en fondant un cloître sur le mont Cassin, y aurait trouvé un antique sanctuaire d'Apollon, c'est-à-dire du dieu du Soleil, auquel la population circonvoisine faisait encore des sacrifices dans les bois sacrés qui entouraient le temple.

Le culte des fleuves et des sources était très-répandu en Italie, surtout celui des capita fontium, des endroits où la force purifiante et nourricière de l'eau sortait directement du sein créateur de la nature; j'y reviendrai dans une autre partie.

Le feu n'était pas l'objet d'un culte moins ardent, c'est ce que prouvent les cérémonies nombreuses instituées à Rome et dans tout le Latium en l'honneur de Vulcain et de Vesta. Les arbres, comme le prouvent l'importance et le rôle des bois sacrés, étaient en grande vénération. D'ailleurs, si les anciens n'avaient pas le sentiment de la nature que l'art et la poésie ont porté si loin chez nous, ils avaient bien plus que nous le sentiment de ce que j'appellerai le surnaturel dans la nature, ce surnaturel qui se manifeste dans le silence des forêts, entre les crêtes des montagnes, auprès des sources et de leur majestueux murmure. C'est là que les Romains entendaient plus distinctement qu'ailleurs la voix de la divinité, et il était rare qu'un emplacement de ce genre, mystérieux et imposant, restât sans consécration religieuse. Les poëtes romains parlent souvent de ces impressions religieuses; Sénèque y fait allusion dans ses *Lettres* [1], Pline

1. Ép. XLI.

dans son *Histoire naturelle*[1] où il appelle les arbres les plus anciens temples des dieux. Les prières qu'on y fait, dit-il, sont plus ferventes que celles qu'on adresse au ciel devant des images resplendissantes d'or et d'ivoire. Suivent les noms de quelques arbres consacrés à certains dieux : le chêne à Jupiter, le laurier à Apollon, l'olivier à Minerve, le myrte à Vénus, le peuplier à Hercule, etc. On trouve dans Apulée, dans l'introduction de ses *Florida*, un passage plus précis encore et vraiment curieux sur le caractère de ces vieux cultes d'un naturalisme poétique.

Parmi les arbres de l'Italie, celui qui avait le caractère le plus sacré, c'était le chêne, surtout le vieux chêne avec ses verts rameaux et ses antiques souvenirs; c'était un chêne de ce genre qui avait été, sur le Capitole, le plus ancien sanctuaire de Jupiter. Romulus, dans Tite-Live, dépose ses dépouilles à ses pieds. Sur le Vatican, on voyait un chêne rouvre avec une dédicace en étrusque qui, par conséquent, remontait à peu près à l'origine de la ville. Près de Tibur était un groupe de trois chênes rouvres plus anciens que Tibur même. Tite-Live mentionne un épisode qui prouve suffisamment combien la croyance au caractère sacré de ces arbres antiques était profondément enracinée. Les Èques campaient sur l'Algide derrière Tusculum; les Romains font une sortie pour demander satisfaction au nom du sénat. Le chef des Èques engage les Romains à confier leur affaire à un chêne puissant

1. XII, 1, 2.

qui s'élevait au-dessus de sa tente ; il avait, disait-il, à s'occuper d'autre chose. Alors un des députés se tourne vers le chêne et le conjure, avec tous les dieux de l'endroit, de venger la rupture du traité. On connaît le chêne dont parle Lucain et qui domine, isolé, la plaine, portant à ses branches les offrandes des générations passées.

> Exuvias populi veteris, sacrataque gestans
> Dona ducum.

C'est à peine si ses racines le supportent encore. Tout autour, la forêt s'épanouit dans sa verte jeunesse, et cependant le vieux chêne est seul l'objet de la vénération.

Le figuier, qui a, lui aussi, dans les pays méridionaux une puissante couronne, et qui arrive à un âge très-avancé, était un arbre également sacré. Citons le figuier du Ruminal et un autre figuier du Comitium qu'on a plus tard identifié avec celui du Ruminal. Le fameux augure Attus Navius l'aurait, à force de charmes, fait descendre du Lupercal. Le Mars Ficanus, que nous trouvons sur une inscription d'Ostie, et l'endroit nommé Ficana, non loin des bouches du Tibre, où ce dieu avait son culte, doivent, sans doute, leur nom à un ancien figuier.

Virgile, *Æn.* XII, 766, nous parle d'un olivier consacré à Faunus qui se trouvait sur la côte latine et auquel les marins, à leur retour, faisaient de pieuses offrandes et consacraient leurs vêtements. Plutarque, *Rom.*, 20, cite un ancien cerisier auquel se rattache aussi une légende historique. Bref, les exemples d'arbres sacrés sont loin d'être rares à Rome.

Un culte bien autrement répandu était celui qu'on célébrait dans les bois sacrés. On avait en Italie deux noms pour distinguer ces sanctuaires : *Nemora* et *Lucus*, qui rappellent tous deux la vie primitive de l'ancienne Italie. Nemus, c'est le νέμος des Grecs, c'est-à-dire un lieu de pâturage ; lucus, c'est une clairière, un lieu découvert au milieu des forêts, autour duquel on se fixait. Le premier soin était de songer aux dieux, à Sylvain d'abord, qui était à la fois le dieu de la vie des forêts et des défricheurs. La Lucanie avait emprunté son nom à cette existence au milieu des bois et des clairières. L'Apennin, tout entier, a dû être, dans les temps reculés, couvert de forêts vierges. C'est dans ces forêts que se fixait l'ancienne population italique, absolument comme les Germains primitifs. On laissait toujours subsister au milieu des pâturages, des champs qu'on venait de défricher, quelques groupes d'arbres qu'on consacrait aux dieux. Telle est l'origine du sens religieux des mots nemora et lucus. Les bois sacrés étaient le siége de la divinité ; ils en étaient le sanctuaire ; mais l'accès n'en était permis que dans les circonstances solennelles et dans le cas où la religion le permettait. Malheur à celui qui y pénétrait sans être initié ! Ce n'était qu'en des occasions extraordinaires que les dieux ouvraient le refuge de leur bois. Ainsi, après la défaite de l'Allia, les fuyards se précipitèrent par troupes éparses dans un bois assez étendu des environs du Tibre et y trouvèrent un asile. A travers l'Italie entière, ces bois qu'on trouvait partout, au bord des routes et dans les champs, consacrés par l'âge et

le respect des ancêtres, avaient tant de prestige et de majesté que Quintilien ne crut pas pouvoir rendre au vieil Ennius un plus bel hommage que de le comparer à ces bois divins : *Ennium sicut sacros vetustate lucos adoremus*. Parmi les dieux, Jupiter et Diane avaient le plus de bois sacrés. Ainsi, le plus renommé de tous ces sanctuaires naturels était celui de Nemi, et Pline nous parle d'un autre bois sacré des environs de Tusculum où se trouvait un hêtre d'une telle beauté qu'un Romain de grande famille en tomba sérieusement amoureux. A Rome, le Viminal et l'Esquilin avaient été dans les vieux temps couverts de chênes et de hêtres et de nombreux bois sacrés dont le souvenir se perpétua longtemps. C'est là qu'était placé le Fagutal, sanctuaire de Jupiter, et l'ancien bois de Junon Lucina, non loin de San Maria Maggiore. Et les noms anciens de l'Esquilin, du Viminal, de la porte Querquetulana, que de souvenirs du même genre ne rappellent-ils pas? Contentons-nous de citer encore les noms de Nemi et du lac de Nemi dans lesquels revit encore l'antique célébrité du *nemus Dianæ*.

Une autre particularité de cet ancien culte, c'est l'habitude où l'on était de représenter les dieux non pas par des images, mais par des symboles, des attributs. C'étaient des arbres, des plantes, des animaux dont la nature répondait d'une certaine façon à l'essence de la divinité dont il était le symbole. Ainsi l'aigle figurait Jupiter, le loup Mars; ou bien c'étaient des objets inanimés artificiels qu'on consacrait à cet effet, comme des pierres, des

[redacted]

bâtons, des lances, des boucliers, etc. Il y aurait des comparaisons curieuses à faire entre ce symbolisme et celui qu'on retrouve ailleurs, dans le nord, par exemple. Ainsi Mars, ce vieux dieu italique des forêts et de la guerre, a pour symbole le loup qui répond tout à fait à l'Isengrim des Germains. Les forêts de l'Italie, comme celles du nord, étaient pleines de ces animaux. L'on sait qu'il en descendait de l'Apennin jusque dans les environs de Rome. Il en est de même du pic qui, dans les légendes et les contes de bien des peuples, figure comme le chanteur et le travailleur des forêts; il creuse, hache, et tire du fond des rochers et des arbres toutes sortes de sciences mystérieuses; mais aussi avec son bec redoutable et ses manières un peu vives il éveille l'idée d'un animal belliqueux. Aussi, dans les vieux cultes italiques il est le prophète de Mars et un héros batailleur, en même temps que sous le nom de Picumnus il désigne un vieux roi qui a bien mérité des laboureurs. A la même famille d'animaux appartient le cheval, la bête de Mars par excellence. Parmi les autres animaux, le *bos arator* représentait la colonisation en général; le bouc et la chèvre dans le culte de Faunus, de Junon, etc., étaient l'emblème de la fécondation; le renard, à cause de sa couleur, était l'image des Rutules, ces ennemis de Rome et de Robigo, l'importune déesse. Nous avons vu à propos des Grecs le rôle et la signification du serpent. Ce sont les éléments d'un symbolisme qu'on retrouve dans tout naturalisme primitif, mais qui, en Italie, n'a pas été aussi fécond en légendes, en fictions qu'en Grèce et en Germanie. Le

le respect des ancêtres, avaient tant de prestige et de majesté que Quintilien ne crut pas pouvoir rendre au vieil Ennius un plus bel hommage que de le comparer à ces bois divins : *Ennium sicut sacros vetustate lucos adoremus*. Parmi les dieux, Jupiter et Diane avaient le plus de bois sacrés. Ainsi, le plus renommé de tous ces sanctuaires naturels était celui de Nemi, et Pline nous parle d'un autre bois sacré des environs de Tusculum où se trouvait un hêtre d'une telle beauté qu'un Romain de grande famille en tomba sérieusement amoureux. A Rome, le Viminal et l'Esquilin avaient été dans les vieux temps couverts de chênes et de hêtres et de nombreux bois sacrés dont le souvenir se perpétua longtemps. C'est là qu'était placé le Fagutal, sanctuaire de Jupiter, et l'ancien bois de Junon Lucina, non loin de San Maria Maggiore. Et les noms anciens de l'Esquilin, du Viminal, de la porte Querquetulana, que de souvenirs du même genre ne rappellent-ils pas? Contentons-nous de citer encore les noms de Nemi et du lac de Nemi dans lesquels revit encore l'antique célébrité du *nemus Dianæ*.

Une autre particularité de cet ancien culte, c'est l'habitude où l'on était de représenter les dieux non pas par des images, mais par des symboles, des attributs. C'étaient des arbres, des plantes, des animaux dont la nature répondait d'une certaine façon à l'essence de la divinité dont il était le symbole. Ainsi l'aigle figurait Jupiter, le loup Mars; ou bien c'étaient des objets inanimés artificiels qu'on consacrait à cet effet, comme des pierres, des

[redacted]

dans les guerres difficiles, les épidémies, les calamités de toutes natures, de consacrer d'avance aux dieux, et surtout à Mars, tous les produits du printemps à venir, c'est-à-dire de mars et d'avril, hommes, bestiaux et fruits de la terre. Le moment venu, on sacrifiait bien le bétail et les fruits, mais les enfants, on les laissait arriver à la jeunesse, et alors on les faisait sortir du pays comme consacrés et échus à la divinité ; on les abandonnait à leur sort : c'était une occasion pour eux d'aller conquérir une nouvelle patrie, sous la protection de Mars et la conduite de ses animaux sacrés. Il nous reste à citer les *oscilla*, qui sont sans doute des symboles destinés à suppléer les sacrifices humains. Ce sont de petites poupées mobiles qu'on suspendait aux arbres, surtout à l'occasion des féries latines, et dont les anciens ne connaissaient déjà plus la valeur primitive. Comme on suspendait aux arbres, dans les vieux âges, les têtes et les membres des animaux ou des hommes qu'on immolait, tout porte à croire que ces figurines et ces masques étaient des symboles substitués à l'offrande primitive.

II.

Le culte institué par Numa.

ours été considéré comme le fondateur
du culte romain et le premier législateur

[redacted]

règne animal n'en avait que plus d'importance dans la sphère de la divination, des prédictions augurales; il constituait le domaine des augures et de leurs observations.

Le Jupiter Lapis, dans le sanctuaire de Feretrius, rappelle une tradition très-ancienne, comme la lance dans le culte de Mars et de Quirinus, comme dans le culte des Saliens les boucliers sacrés, tous symboles de l'ancienne Italie auxquels vinrent s'ajouter plus tard par le commerce avec les Grecs de nouveaux emblèmes[1].

Mais, pour ne pas nous faire de cette période religieuse une idée fausse et ne pas lui prêter un caractère trop doux, il faut nous rappeler qu'en Italie, comme ailleurs, cette époque est celle des sacrifices humains qui ont disparu plus tard, à quelques exceptions près, ou ont été remplacés par des usages symboliques et plus humains. On retrouve des traces évidentes de ces sacrifices dans les Féries latines dans lesquelles, jusque sous les empereurs, le sang d'un criminel condamné au supplice devait arroser l'autel de Jupiter. A cette catégorie appartient aussi, dans l'histoire de l'ancienne Italie, l'usage du *ver sacrum*, cérémonie dans laquelle les Romains n'hésitaient pas à sacrifier à leurs dieux et à leurs prêtres ce qu'ils avaient de plus cher. On avait coutume,

1. Rappelons ici l'usage des Phallophories et l'organe de la génération répandu dans toutes les religions naturalistes comme l'emblème de la puissance créatrice. Il l'était en Italie comme en Grèce, et les vers fescennins se rattachent à cet usage, ainsi que l'emploi général en Italie du fascinum comme amulette, comme talisman.

[redacted]

dans les guerres difficiles, les épidémies, les calamités de toutes natures, de consacrer d'avance aux dieux, et surtout à Mars, tous les produits du printemps à venir, c'est-à-dire de mars et d'avril, hommes, bestiaux et fruits de la terre. Le moment venu, on sacrifiait bien le bétail et les fruits, mais les enfants, on les laissait arriver à la jeunesse, et alors on les faisait sortir du pays comme consacrés et échus à la divinité ; on les abandonnait à leur sort : c'était une occasion pour eux d'aller conquérir une nouvelle patrie, sous la protection de Mars et la conduite de ses animaux sacrés. Il nous reste à citer les *oscilla*, qui sont sans doute des symboles destinés à suppléer les sacrifices humains. Ce sont de petites poupées mobiles qu'on suspendait aux arbres, surtout à l'occasion des féries latines, et dont les anciens ne connaissaient déjà plus la valeur primitive. Comme on suspendait aux arbres, dans les vieux âges, les têtes et les membres des animaux ou des hommes qu'on immolait, tout porte à croire que ces figurines et ces masques étaient des symboles substitués à l'offrande primitive.

II.

Le culte institué par Numa.

Numa a toujours été considéré comme le fondateur proprement dit du culte romain et le premier législateur de Rome.

[redacted]

Comme la tradition le fait venir de la Sabine, de Cures, il faudra chercher chez les Sabins le fond de sa législation. Cependant il ne faudra pas méconnaître les influences considérables qu'ont dû exercer sur les institutions de Numa les rites sacrés des Latins, d'autant plus que le but capital du législateur était de former, grâce aux liens religieux, un tout homogène des Romains et des Quirites, c'est-à-dire des Latins du Palatin et des Sabins du Quirinal, restés jusqu'alors séparés. Ainsi nous savons que l'institution des cultes sabins du Palatin et leur culte de Mars, que les Luperci et leur culte de Faunus, que les frères Arvales et leur culte de Dea Dia, étaient d'origine latine, tandis que le culte de Saturne et d'Ops, de Jupiter et de Vejovis, de Diane et de Lucine, des Lares et de leur mère, de Vulcain et de Vesta, étaient à la fois Latins et Sabins d'origine, qu'enfin le pontificat et la théocratie avaient pris, chez les Latins, de grands développements.

Cette fusion des Romains et des Quirites, Numa arriva à l'établir, partie par la constitution curiale, partie par certaines institutions religieuses placées sous la surveillance du roi; enfin par une organisation des sacerdoces et du culte officiel qui réunissait les Romains et les Quirites, et plus tard les Luceres. La constitution curiale partageait les anciennes familles patriciennes en trente curies, qui avaient à la fois une valeur religieuse et politique. Chaque curie avait un lieu de réunion pour ses assemblées politiques ou religieuses, avec un curion ou flamen. Elles étaient toutes sous la surveillance d'un

[redacted]

curio maximus, qui semble avoir joué dans cette organisation curiale le même rôle que le roi et, plus tard, le pontifex maximus jouèrent dans le culte à Rome. La Regia était primitivement le siége de la royauté considérée comme pouvoir religieux suprême, et chargée, à ce titre, de la surveillance morale et religieuse. La Regia se trouvait au pied du Palatin, auprès de la Via Sacra, à l'endroit où celle-ci débouchait dans le Forum. Tant que la royauté subsista, le roi et la reine, et plus tard les prêtres et les prêtresses désignés à cet effet y faisaient des sacrifices, au nom de tout le corps des citoyens, aux dieux suprêmes de l'État, en particulier à Janus, Jupiter, Junon, Mars, Opis. Près de la Regia était le sanctuaire de Vesta ; sur son foyer sacré brûlait une flamme, symbole de la force vitale qui animait l'État et la commune. Chacune des trente curies et chaque famille entretenait sur son foyer une flamme semblable, qu'elle brûlait en l'honneur du dieu ou du génie protecteur auquel elle attribuait son origine et sa prospérité.

Dans l'organisation sacerdotale, on peut distinguer trois systèmes, trois groupes différents. Le premier embrasse les prêtres et le culte régulier des dieux suprêmes de l'État, de Janus, de Jupiter, de Junon, de Mars, de Quirinus et de Vesta. C'était le roi qui avait été d'abord à la tête de cette partie du culte ; mais la législation de Numa transféra au pontifex maximus une partie de ces prérogatives de la royauté ; et une réforme plus complète encore eut lieu le jour où la royauté fut abolie. Alors la royauté se démembra, et un Rex sacrorum ou Rex sa-

crificulus hérita des fonctions religieuses que la royauté avait conservées jusqu'à sa chute. Après lui venaient immédiatement, dans la hiérarchie officielle, les trois Flamines majores, qui ne doivent cette épithète qu'à l'institution des Flamines minores, réclamés par les plébéiens. Parmi les Flamines supérieurs, le Flamen Dialis resta toujours le plus considéré, comme représentant du dieu serein de l'Éther. A ses côtés était sa femme, la Flaminica, vouée au culte de Junon : ceci se retrouve souvent dans la vieille Rome ; le mari et la femme sont consacrés au culte de deux dieux également unis par l'hymen dans la croyance populaire. Venaient ensuite les deux autres Flamines, celui de Mars et celui de Quirinus. Enfin le dernier dans la hiérarchie était le Pontifex Maximus, bien que grâce à sa puissance religieuse, il s'élevât, sous la république, au premier rang. Il nommait à toutes les dignités religieuses citées jusqu'ici, et il exerçait sur tous les prêtres, toutes les prêtresses, une surveillance souveraine. Ses prérogatives religieuses lui donnaient même souvent l'occasion d'empiéter sur le domaine de la politique et des intérêts laïques, et cette influence toute mondaine s'accrut avec les siècles. Le Pontifex Maximus était aussi préposé à la garde des documents du droit pontifical et du culte officiel, documents auxquels chaque génération apportait des développements nouveaux ; le calendrier lui était également confié, ainsi que le recueil d'actes sacrés où l'on signalait tous les ans les phénomènes, les événements qui semblaient avoir un sens religieux, recueil d'où sont sorties plus tard les Annales

[redacted]

Maximi ; toutes affaires qui demandaient un personnel de fonctionnaires assez nombreux, fonctionnaires qui, sous la direction du Pontifex Maximus, formèrent un collége de Pontifes composé d'abord de quatre prêtres ; de huit depuis la loi Ogulnia, 454 av. J.-C. ; de quinze à partir de Sylla. Les places de ce collége étaient conférées par cooptation, et celle de Pontifex Maximus était assignée par le suffrage du peuple, à l'un des membres du collége. Le Roi des Sacrifices et les trois Flamines majores en faisaient également partie.

Le second groupe de cette organisation religieuse était formé par le collége des augures, dont le nombre augmenta aux mêmes occasions et dans la même proportion que celui des pontifes dont nous venons de parler. Leur fonction religieuse était d'observer la volonté des dieux dans les signes où elle se manifestait, et d'appliquer leurs observations à toutes les actions importantes de la vie publique. Inutile de dire que les augures étaient de simples conseillers, des interprètes de la volonté divine, dénués de tout pouvoir exécutif. Les augures prenaient part à toutes les consécrations : les prêtres n'entraient en charge qu'après la consécration augurale, *inauguratio;* sans *exauguratio* ils n'en pouvaient sortir. Les augures figuraient également dans la consécration des temples, des sanctuaires, des champs, des vignobles, des potagers. Enfin, dans les circonstances extraordinaires, quand le ciel faisait éclater des menaces, ils avaient à calmer par des imprécations la colère des dieux, à conjurer les éclairs ; ailleurs c'étaient des expiations qu'ils étaient

[redacted]

chargés de prononcer au nom de la cité tout entière. Le Pomœrium était, dans la ville, le champ de leurs observations; ils devaient veiller à ce que leur vue pût s'étendre sans obstacle sur la ville entière. Ce collége attribuait sa fondation à Romulus, dont les augures conservaient le lituus comme une relique sacrée. Mais ce ne fut que sous T. Tatius que le local des observations fut définitivement organisé sur la citadelle, et Numa passait, à juste titre, pour être le fondateur du collége. D'ailleurs il y avait à Rome, en dehors de ce collége, quantité d'augures au service des particuliers; Attus Navius en était un. L'épisode bien connu dont cet augure est le héros fut d'une telle importance que les augures se servirent de ce précédent pour réclamer désormais une influence politique. Il va sans dire que le jour où l'on cessa de croire à l'intervention des dieux dans les affaires de ce monde, toute l'institution des augures ne fut plus qu'une comédie politique.

Le troisième groupe que nous avons à signaler est celui des corporations, surtout celles des Luperci, des Saliens, des Sodales Titii et des Frères Arvales, corporations religieuses qui remontent évidemment plus haut que Numa, mais auxquelles il a donné une organisation officielle. Ce qui les distingue des colléges de prêtres, c'est en partie leur origine et l'intimité de leurs rapports, en partie leur rôle officiel. C'étaient positivement des communautés, des associations de familles; les anciens l'avaient déjà remarqué, et cette origine se révèle assez clairement dans les noms des Luperci Fabiani

[redacted]

et des Quinctiliani. Si leur association était si intime, c'est qu'elle était scellée par des rapports religieux; la communauté s'unissait pour des sacrifices et des festins, il en résultait une entente étroite à la vie et à la mort, c'est ce qu'expriment les mots de Sodales, de Fratres et de Germani. Ces communautés semblent s'être composées de douze membres qui se complétaient par cooptation. Leur culte religieux diffère de celui des prêtres ordinaires en ce que les membres de ces corporations ne figurent que dans certaines cérémonies solennelles. Ainsi les Luperci ne se montrent qu'en Février dans le culte du Faunus Palatin, où ils accomplissent certains rites symboliques; les Saliens au mois de Mars traversent la ville en chantant des chants originaux qu'ils accompagnent de danses; les Titii ne jouent un rôle que dans une fête en l'honneur du roi Tatius; enfin, les Frères Arvales se rendaient au mois de Mai dans leur bois sacré situé à l'entrée de la ville, ils y accomplissaient en l'honneur de la Dea Dia les rites prescrits et célébraient des festins en commun.

On caractérise en général le culte de Numa en faisant ressortir sa simplicité remarquable et sa complication extrême; c'est-à-dire le grand nombre d'usages, de cérémonies qu'il institue. C'est là l'opinion de Cicéron, celle de Tertullien qui revient plusieurs fois à cette idée et qui compare même la loi de Numa à celle de Moïse. C'est ce caractère de simplicité absolue qui attire à la législation de Numa ces éloges, c'est ce caractère que les patriotes romains rappelaient sans cesse, sur lequel ils avaient toujours les yeux, quand ils venaient à parler de la croyance des an-

cêtres. Un homme vraiment religieux dans le sens romain du mot, c'est un homme qui soumet sa piété et sa conscience aux injonctions de la loi, qui respecte superstitieusement les règles officielles du culte. En dépit de l'esprit mesquin, étroit qu'elle respirait, la législation de Numa n'en forma pas moins un des soutiens les plus puissants, une des forces les plus vives de la constitution romaine.

Si nous cherchons d'où vient cette originalité du culte de Rome, originalité qui consiste à unir à la plus grande simplicité un luxe excessif de rites, d'observances religieuses, nous trouverons qu'elle tient à l'aversion où furent toujours les Romains pour toute représentation matérielle de leurs dieux. Sous Numa, il n'existait pas encore à Rome de temple dans le sens architectural du mot, il n'y avait que des espaces consacrés où l'on faisait des sacrifices et des prières en commun, des curies et des atria (l'atrium regium, et l'atrium Vestæ p. e.) où l'on admettait tout au plus des symboles qui figuraient la présence ou l'intervention des dieux. On se demande s'il n'existait pas dès cette époque des pulvinaria, manière originale de représenter la divinité pour les prières et en particulier pour la supplication; mais nous y reviendrons ailleurs. Dans ces salles consacrées aux sacrifices et à la prière se trouvaient des tables de sacrifices d'un bois très-simple, où l'on exposait des offrandes dans des paniers ou des plateaux; les autels qui étaient en plein air étaient le plus souvent des bancs de gazon. Bref, la simplicité patriarcale du culte de Numa était passée en proverbe.

[redacted]

Je parle surtout des ustensiles, des instruments du culte auxquels nous trouvons mainte allusion dans les chants des Frères Arvales. Les victimes étaient bien quelquefois des animaux, et la législation de Numa entrait à ce sujet dans des détails infinis, mais c'étaient le plus souvent des offrandes inanimées, c'était la *mola salsa* qui figurait nécessairement dans tous les sacrifices, elle remonte d'ailleurs à une antiquité plus reculée.

Numa avait institué force libations, et aussi des gâteaux de sacrifices, comme la *liba*, qui recevaient les formes les plus variées, et dont la fabrication était confiée à une confrérie religieuse de pâtissiers qu'on appelait *fictores*. L'ingrédient nécessaire pour tous ces gâteaux sacrés était le far, l'épeautre, qui figure dans plus d'une cérémonie antique et surtout dans celle du mariage et du divorce, *confarreatio et diffarreatio*. Les sacrifices humains, s'ils existaient encore du temps de Numa, semblent avoir été abolis par lui et remplacés par des cérémonies symboliques, c'est ce qu'indique en particulier la légende de Numa et du Jupiter Élicius. L'aversion pour toute effusion de sang et pour tout ce qui s'y rattache allait même si loin dans le culte de Rome, que l'emploi du fer était sévèrement prohibé dans tous les actes, dans toutes les cérémonies sacrées.

Enfin, l'introduction de la flûte dans les sacrifices et les autres circonstances solennelles du culte est si généralement attribuée aux Étrusques, que nous ne pouvons supposer aucune musique dans le culte de Numa.

Si tous ces détails sont empreints d'un caractère pro-

saïque et formaliste, ce qui caractérise ceux qui vont suivre, c'est la *castitas*, c'est-à-dire le sentiment de la pureté qu'on réclamait tout aussi bien des fidèles, de ceux qui offraient des sacrifices, que de tout le personnel des prêtres. De là viennent les ablutions, les aspersions, les purifications en usage dans toutes les cérémonies religieuses, de là vient cette propreté minutieuse qu'on remarque surtout au culte de Vesta, de là ces lustrations fréquentes de la ville entière et tous ces rites produits par la conviction où l'on était que ce qui était pur de toute souillure terrestre pouvait seul être agréable et cher aux dieux. Rattachez à ces usages celui où l'on était de respecter religieusement la formule de prière traditionnelle et consacrée parce que les dieux avaient agréé cette formule par les auspices qu'on prenait avant toute cérémonie, et l'avaient consacrée une fois pour toutes, si bien que le moindre écart semblait être un attentat à la volonté céleste, attentat qui exigeait des expiations nombreuses. C'est ici que se placent les *piacula*, objet du culte traité fort au long dans les prescriptions sacrées des pontifes. *Piaculum commissum* ou *piacularis commissus* signifiait toute faute qui ne pouvait être réparée que par un acte expiatoire, *expiatio, piaculum* désignait la victime expiatoire. Souvent aussi on célébrait de ces sacrifices pour les fautes à venir, ainsi avant la moisson, au culte des morts, on immolait la *porca præcidanea*. Dans les sacrifices, les prières, les processions, la moindre irrégularité suffisait pour qu'on recommençât toute la cérémonie ou au moins la partie de la cérémonie

[redacted]

qu'on croyait manquée; il suffisait d'une omission dans la prière, d'un faux mouvement de la main dans la libation, d'un arrêt subit dans la danse, d'une interruption dans l'accompagnement de la flûte. Des incidents de ce genre ont fait recommencer jusqu'à trente fois un seul et même sacrifice. Citons aussi l'usage très-répandu de tout temps en Italie, des vœux (*vota*). Dès les premiers temps de la nation, cette tendance se manifeste dans les *vœux* du ver sacrum, et jusque sous les derniers empereurs, elle se montre encore dans le *votum* continuel qu'on fait pour le salut de l'empereur et de sa famille. Ce votum avait lieu surtout le 30 janvier qui s'appelait le jour des vœux. Cet usage entraîna bien des abus, mais il n'en témoigne pas moins d'un sentiment profond des obligations qu'on a envers la divinité pour tous les biens qu'on en espère. Cette cérémonie avait pris de bonne heure toute la rigueur d'un contrat par lequel on s'engageait dans les cas où les dieux exauceraient les vœux qu'on leur adressait à être le *reus* c'est-à-dire l'obligé de sa prière; si la prière était exaucée, on en devenait le *damnatus*, c'est-à-dire qu'on était condamné à remplir ses vœux. Ajoutons à cela les pressentiments, les rêves, les présages, les prodiges, *portenta*, ces révélations infinies de la divinité dont les Romains faisaient l'objet d'un culte superstitieux sans doute, mais qui est un éclatant témoignage de leur piété, de la profondeur de leurs croyances religieuses.

Les formules de prières des Romains méritent enfin une étude toute particulière, car la législation

de Numa a évidemment exercé une grande influence sur les manières de nommer et d'invoquer les dieux. Signalons surtout l'importance des *Indigitamenta*, cette partie des documents sacrés dont la première rédaction est bien attribuée à Numa, mais qui avec le temps a subi des retouches et des refontes considérables. Les Pères de l'Église et d'autres écrivains qui ne les connaissent que par le grand ouvrage de Varron, s'en servent d'ordinaire comme d'un répertoire de tous les noms des dieux, et y font allusion dans leurs plaintes sur la décadence du polythéisme romain. De nos jours aussi, on a voulu voir dans les Indigitamenta une liste, une espèce de protocole officiel des plus anciens noms de dieux ; je crois que c'est à tort et qu'on aurait dû les regarder comme un recueil des plus anciennes formules de prières publiques, formules dans lesquelles les séries et les noms de dieux se suivent d'après des principes liturgiques d'une nature toute spéciale. Le mot d'Indigitamentum est sans doute un fréquentatif d'index, il désignait une liste, non pas seulement de dieux, mais de prières, d'invocations. Par suite *indigitare* a pris le sens de prier, invoquer. La forme de ces prières était sans doute celle des hymnes antiques, des hymnes orphiques, par exemple, et des plus anciens chants du christianisme, dont le texte, fort souvent, ne se compose que de la juxtaposition de noms de personnes. A n'en pas douter, ces textes étaient primitivement secrets, bien plus encore que les Fastes et le Calendrier ; ils n'étaient délivrés qu'au cercle très-restreint des prêtres initiés, jusqu'au jour où la sécularisation

[redacted]

de la science pontificale les rendit accessibles aux profanes et en fit un objet de recherches pour les savants. Ainsi un certain Granius Flaccus avait dédié à César un livre sur les Indigitamenta. Varron était tout à fait au courant de cette partie du culte, il semble l'avoir approfondie dans le livre qu'il a consacré aux divinités; et les écrivains postérieurs ont puisé à cette source. Je reviendrai ailleurs aux listes des noms que nous donnent les Indigitamenta, je me contenterai seulement de remarquer ici que je ne puis admettre la plus grande partie de ces dieux, comme des dieux du culte dans le sens étroit du mot. Ce sont des espèces de numina qu'il faut ranger à côté des dieux officiels, des forces spirituelles par lesquelles se révèle la divinité, des forces qu'on ne personnifiait que dans les prières, et qu'on adaptait aux circonstances où on les invoquait. Les Pères de l'Église les distinguent très-nettement des dieux mythologiques et des dieux officiels du culte, Tertullien les compare avec assez de justesse aux anges de la Bible. Si quelques-uns d'entre eux sont l'objet d'un culte en forme, il ne faut pas le faire remonter jusqu'à la législation simple et sans images de Numa. Il est dans la nature de ces personnifications idéales de prendre avec le temps un corps, une consistance qui finit par en faire de vrais dieux.

Le nombre des prières à Rome et la conscience scrupuleuse qu'on mettait à les faire, nous sont connus par un passage de Pline, où il parle de la puissance magique des formules des frères Arvales et à la même occasion des formules de ce genre encore employées de son temps. La

[redacted]

foi dans l'efficacité de la prière était si vive, que sans prières, aucun sacrifice, aucune observance religieuse, ne pouvait avoir d'effet. Afin de ne rien omettre de la formule consacrée, ou de ne pas intervertir l'ordre officiel des mots, une personne attitrée récite la prière d'après le texte prescrit, tandis qu'une seconde est là pour contrôler, qu'une troisième se tient à côté pour écarter toute parole qui pourrait troubler la cérémonie; enfin le joueur de flûte accompagne. Renvoyons au passage de Pline [1], où se trouvent consignés une foule de détails qui témoignent tous de l'esprit minutieux des anciens Romains.

Les augures, dans leurs observations, leurs processions, leurs cérémonies de tout genre, avaient eux aussi leurs formules d'invocation et de prière; il ne nous en reste malheureusement que peu de fragments. Enfin les différentes corporations et confréries avaient leurs anciens chants, qu'ils conservaient religieusement d'âge en âge. On ne s'y permettait pas d'y rien changer, et quand on les débitait, c'était toujours *de scripto*, le manuscrit primitif sous les yeux : c'est ce que nous voyons dans les archives des frères Arvales, qui nous ont conservé un chant de cette corporation et nous donnent en même temps des détails sur la manière dont on le débitait. Les plus fameux parmi ces chants étaient, on le sait, ceux des Saliens; on les appelait *axamenta*. C'était une série de vers dont chacun était adressé à un dieu, ce qui les

1. *H. N.* XVIII, 23.

[redacted]

faisait appeler vers Janui, Jovii, Junonii, etc. Quant au mot d'*axamenta*, il faut le dériver soit d'*axis*, parce que les anciennes archives, comme les lois de Solon, étaient gravées sur des pyramides de bois ; soit du verbe *axare*, ancien fréquentatif d'*agere*, dans le sens de sacrifier, parce qu'on récitait ces chants à l'occasion des sacrifices. On faisait remonter à Numa l'idée première de ces chants, qu'on regardait d'ailleurs comme le plus ancien monument de la langue et de la poésie romaine.

Ainsi partout une tendance à l'esprit pratique, au culte de la lettre, au respect scrupuleux de la formule consacrée qui rappelle singulièrement le Mosaïsme et le Pharisaïsme. On ne saurait méconnaître que cet esprit rigoureusement fidèle à la tradition, exerça sur le droit romain et sur toute la vie sociale de Rome une influence capitale et féconde. Mais il faut reconnaître aussi qu'une conception religieuse large et libérale était incompatible avec ce respect de la lettre morte, et que le génie romain n'était guère favorable au développement d'une mythologie et d'un culte aussi libres que ceux de la Grèce. Il n'en faut que plus admirer la révolution profonde qu'ont entreprise sur ce terrain les Tarquins et Servius Tullius, et la fusion de l'esprit grec et de l'esprit romain, l'un si remuant, si actif, l'autre si immobile, si courbé sous le joug d'une tradition séculaire.

III.

Les réformes des Tarquins et leurs conséquences.

Les Tarquins descendaient-ils réellement du Grec Démarate, cet émigré de Corinthe, ou étaient-ils une famille d'Étrusques indigènes ? N'importe. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la civilisation étrusque était, à leur époque, pénétrée de civilisation grecque et d'autres civilisations étrangères, et que ce sont eux qui ont pour la première fois fait passer ce courant de cultes helléniques dans le culte romain, enfermé jusqu'alors dans les vieilles traditions du Latium et de la Sabine, phénomène historique d'autant plus digne d'attention que l'époque des Tarquins coïncide avec celle des tyrans de la Grèce, parmi lesquels il faut les ranger. Dans la Grèce, ces tyrans, adversaires acharnés de toute aristocratie, ont partout élevé les classes inférieures ; ils ont développé l'architecture, donné au culte plus d'éclat. C'est ce qui arriva à Rome aussi ; et rien d'étonnant à cela, car la tradition nous montre le dernier Tarquin en relation personnelle avec Aristodème, le tyran de Cumes. Mais les réformes entreprises par les Tarquins devaient être à Rome bien plus fécondes que les révolutions du même genre dont la Grèce fut témoin : les Grecs étaient de longue date préparés par leur mythologie et l'influence de l'Orient, à ce polythéisme de l'art ; le peuple romain, au contraire,

[redacted]

comme je crois l'avoir démontré, était en contradiction et semblait même incompatible avec l'esprit nouveau qui allait le pénétrer.

Varron, lorsqu'il assignait au culte sans image célébré dans l'ancienne Rome une durée de cent soixante-dix ans, songeait sans doute à l'image de Diane sur l'Aventin, qui, d'après la chronologie traditionnelle, aurait été dédiée à cette déesse par le roi Servius Tullius, entre l'an 176 et l'an 219 de la fondation. Cependant le premier culte complet et organisé de ce genre fut celui de la triade du Capitole. Établi par le premier Tarquin, développé, étendu par le dernier, ce culte représentait l'avénement d'un esprit nouveau. Ces dieux ont pour premier caractère de prétendre à une puissance et à une majesté toutes mondaines. C'est en leur honneur que les architectes étrusques viennent bâtir sur le Capitole un temple magnifique qui est toujours resté un des plus beaux ornements de la ville ; c'est à eux que les artistes de l'Étrurie élèvent pour la première fois des statues qui sont tout à fait dans le style du culte grec et étrusque. Ajoutez-y l'établissement des *ludi romani*, les premiers jeux qui aient un sens vraiment romain, et dont l'importance doit devenir un jour si capitale. Romulus et Numa avaient bien fondé et célébré quelques jeux, mais ce n'étaient évidemment que des ébauches, car tous les juges compétents attribuent à Tarquin l'ancien l'honneur d'avoir introduit ces divertissements à Rome et de les avoir installés dans le grand Cirque, entre le Palatin et l'Aventin. Voici le programme de ces fêtes gigantesques. Elles

commençaient par des sacrifices et des festins solennels; ces sacrifices et ces festins devinrent même avec le temps si considérables qu'ils nécessitèrent la création d'un nouveau collége de prêtres. Peu de temps après la seconde guerre punique, en 196 av. J.-C. on institua à cet effet un collége spécial d'abord de triumvirs, puis de décemvirs epulones. — La seconde cérémonie consistait en processions, *pompæ*, où des chars consacrés conduisaient au Cirque, du haut du Capitole, les attributs des dieux capitolins : ils devaient assister par des symboles aux jeux célébrés en leur honneur. — Enfin venaient les jeux du cirque, célébrés sur le modèle des fêtes étrusques. On trouve dans les peintures murales de la ville étrusque de Tarquinies la représentation de ces processions, de ces jeux. Même les jeux scéniques qu'on célébra pour la première fois à Rome en 364 av. J.-C, étaient d'origine étrusque ; des acteurs étrusques y figurèrent jusqu'au jour où la civilisation grecque fit reculer sur ce terrain, comme sur tant d'autres, les traditions de l'Étrurie.

Enfin, à l'occasion du nouveau temple, l'art des aruspices étrusques fit son entrée à Rome avec une nouvelle espèce de divination qui ne put, il est vrai, jamais s'acclimater à Rome à côté de la science indigène et nationale des augures, mais dont l'influence sur la vie politique et la vie de famille est toujours restée grande à Rome.

Mais les Tarquins n'ont pas seulement introduit à Rome les cultes de l'Étrurie, grâce aux livres sibyllins

[redacted]

qu'ils ont fait venir de Cumes, ils ont planté dans le sol romain une pousse de civilisation hellénique qui a produit rejeton sur rejeton, et qui a contribué à propager l'influence de la Grèce. C'est Tarquin le Superbe qui fit l'achat de ces livres et les déposa dans le nouveau temple de Jupiter Capitolin. L'usage que faisait l'État de ces livres consistait à y chercher des moyens d'expiation dans les calamités extraordinaires. Ils devaient leur influence à leur origine hellénique et à leur caractère même, qui les rattachait au culte d'Apollon.

La religion d'Apollon s'était acclimatée en Italie avec les colonies grecques ; et dans les villes importantes de la Grande-Grèce elle avait fait éclater, comme ailleurs, sa force d'inspiration, sa puissance merveilleuse de tout féconder, de tout embellir. L'Apollon de Cumes, nous sommes par les prophéties mêmes de la Sibylle autorisés à le regarder comme Péan, c'est-à-dire comme Rédempteur, comme Expiateur. Celui de Métaponte et de Crotone, ces deux sanctuaires de la philosophie pythagoricienne, celui de Caulonia, celui de Rhégium sont toujours empreints du même caractère. A Rome, nous retrouvons le même esprit. Si le culte d'Apollon et la Sibylle de Cumes, sa prêtresse et sa prophétesse, trouvent à Rome un si facile accès, il ne faut pas croire que ce soit parce que les prophéties de ce genre avaient pour les Romains l'attrait de la nouveauté ; il ne manquait pas dans le Latium et dans l'Étrurie de nymphes prophétesses qui se pussent comparer à la Sibylle grecque. Non : ce qui facilita cet accueil à Rome, c'était je ne sais quelle tendance au culte

d'Apollon, tendance qui s'était de bonne heure répandue dans le sud de l'Italie et avait insensiblement gagné les environs de Rome. La tradition raconte même que Rome, peu de temps avant l'expulsion des rois, et plus tard, au siége de Véies, envoyait à Delphes ses théores, absolument comme une ville grecque. A côté des anciens dieux du Latium et de la Sabine, aucun dieu n'est devenu aussi populaire que l'Apollon grec ; ce culte étranger eut même assez de séve pour rajeunir à une époque où les autres cultes, plus nationaux que lui cependant, étaient en pleine décadence ; sous Auguste, Apollon prit place à côté du Jupiter Capitolin, et resta jusqu'à la fin du paganisme le dieu le plus adoré.

La conséquence immédiate de cet accueil fait aux livres sibyllins, ce fut la création d'une confrérie de prêtres chargés de les garder et d'appliquer leurs doctrines. Ce collége acquit bientôt une telle influence sur la religion et la politique de Rome, qu'il rivalisa avec les anciens colléges des pontifes et des augures. Ce collége était si pénétré de l'esprit grec, qu'il comprenait deux Grecs de naissance, interprètes attitrés, et que dans les occasions solennelles, les sacrifices se faisaient toujours *græco ritu*. Ce collége se composait primitivement de deux patriciens qu'on appelait « duumviri sacris faciundis. » A partir de 367 av. J.-C., on y admit par moitié les plébéiens et on porta à dix le nombre de ses membres. Sylla y ajouta cinq prêtres nouveaux.

Une conséquence plus importante de la même fondation fut l'établissement à Rome de toute une série de

[redacted]

cultes grecs, qui poussèrent bientôt à Rome de profondes racines et qui semblent avoir trouvé auprès du peuple le plus favorable accueil. Indépendamment du culte d'Apollon, il entra à Rome nombre de cultes dont voici les principaux :

1° En 258 de la ville, 496 av. J.-C., le culte de Cérès, de Liber et de Libera, c'est-à-dire des dieux grecs Déméter, Dionysos et Perséphone, auxquels on éleva bientôt après un temple dans les environs du Circus Maximus. C'est à cette occasion que des artistes grecs accomplirent à Rome les premiers travaux.

2° En 399 av. J.-C. eut lieu, sur l'injonction des livres sibyllins, le premier lectisternium, cérémonie qui devait souvent se reproduire. Elle consistait en ceci : on préparait aux dieux des coussins (*pulvinaria*, *lectos*) comme pour un festin sacré ; on y déposait leurs attributs ou des rameaux entrelacés, ou bien encore les bustes des dieux (*capita deorum*), puis on leur servait des mets du sacrifice ou des festins qu'on célébrait au même moment à travers la ville entière. Ces cérémonies sont d'ordinaire l'occasion de prières, de supplications générales, de libations de vin et d'encens. Je n'oserais pas attribuer exclusivement aux Grecs les éléments de cette cérémonie, l'histoire des vieilles traditions italiques me réfuterait aisément ; mais ce qui ne souffre aucun doute, c'est que le culte grec d'Apollon n'est pas étranger à ces solennités, à ces lectisternes prescrits par les livres sibyllins. Ainsi, parmi les fêtes du culte d'Apollon, nous en connaissons une qui pourrait servir de modele aux

lectisternes; ce sont les Théoxénies qu'on célébrait surtout à Delphes, et qui étaient l'occasion de festins en l'honneur des dieux ; ajoutez-y que les supplications générales rappellent le Péan, la fête d'Apollon par excellence, et qui avait lieu au même sujet, dans les mêmes circonstances.

3° En 291 av. J.-C., à la suite d'une peste violente, et toujours sur l'ordre des livres sibyllins, on va chercher à Épidaure le serpent d'Esculape; c'est la première fois que Rome sort de l'Italie pour demander à la Grèce un culte nouveau ; ce n'est d'ailleurs qu'une conséquence indirecte du culte d'Apollon déjà établi, car Esculape est déjà uni par plus d'un lien à Apollon le dieu sauveur.

4° En 240 av. J.-C., la fondation des Floralia est provoquée par une disette. Bien que Flore soit comme Vénus elle-même une déesse italique, cependant il est plus que probable que les ébats lascifs qui étaient de règle à l'occasion de cette fête venaient d'un ancien culte de l'Aphrodite grecque.

5° En 236 av. J.-C., ont lieu les premiers jeux séculaires. Ils ne concernaient primitivement que les dieux d'en bas, et ce ne fut que plus tard, sous Auguste, qu'on y associa à ces divinités des enfers, Apollon et les dieux du ciel. Un passage de Tite-Live[1] nous autorise à voir dans ces jeux l'imitation de certains cultes que la Grèce célébrait en l'honneur des dieux de la terre.

1. Liv. XXXVII, 3.

[redacted]

6° En 217 av. J.-C., après la défaite de Trasimène, les décemvirs décrètent un temple à Vénus Érycine; c'est déjà une déesse toute orientale, dont le culte a singulièrement contribué à fortifier dans Rome la légende d'Énée.

7° En 205 av. J.-C., on va chercher à Pessinonte la Grande Déesse. Elle est aussi l'objet d'un culte essentiellement asiatique, qui, malgré toutes les restrictions auxquelles il dut d'abord se soumettre, n'a pas peu concouru à répandre à Rome le fanatisme et tous les excès de la superstition.

L'art d'orner les temples ne resta pas non plus en arrière; l'influence grecque se fit sentir là comme ailleurs. Nous avons parlé de la Diane de l'Aventin; un monument qui remontait également à une haute antiquité, c'était le Palladium de Troie dans le temple de Vesta. Il venait sans doute des Grecs de l'Italie méridionale. Signalons encore les Pénates de Lavinium, une ancienne image de Vejovis en bois de cyprès, enfin deux images du même bois qu'une procession solennelle, dirigée par les décemvirs sibyllins, va offrir, tout à fait à la manière grecque, à la Juno Regina de l'Aventin. A cette occasion, le Grec Livius Andronicus avait composé un hymne en latin, hymne qui fut exécuté par un chœur de jeunes filles et qui diffère essentiellement des anciens chants des Saliens et des frères Arvales. Ce chant valut même à Livius Andronicus l'autorisation de fonder dans le temple de Minerve, sur l'Aventin, une espèce d'école ou corporation littéraire.

Il ne faudrait pourtant pas se figurer que l'influence de la Grèce étouffa les anciennes croyances. Nullement : les pontifes et les augures, avec leurs vieux usages, restèrent toujours en honneur, les processions des Saliens, au mois de mars, ne tombèrent pas en discrédit, toujours Janus et Vesta présidèrent aux actes officiels du culte, Jupiter Optimus Maximus resta toujours le dieu romain par excellence. N'oublions pas d'ailleurs qu'à l'époque où Rome bornait encore ses conquêtes à l'Italie, des cultes et des divinités italiques furent transplantés à Rome, ce qui ne contribua pas peu à fortifier l'élément religieux national. Les nouveaux habitants de Rome, émigrés des villes vaincues, apportaient avec eux les dieux de la patrie, qu'on distinguait à Rome des *diis publicis* par le nom de *dii adventicii*. Le nombre de ces dieux était à Rome assez considérable, c'est ce que prouvent les notes des commentateurs, qui y font souvent allusion. Enfin Rome comptait beaucoup d'ex-voto : c'étaient des temples, des images, des jeux en l'honneur des dieux, décrétés par les consuls, par un général, etc. Toutes les fois qu'il s'agissait d'introduire et de fonder à Rome un culte nouveau, le sénat s'était réservé le droit de prononcer en dernier ressort ; sans la décision du sénat, un dieu ne pouvait arriver à Rome aux honneurs du culte. C'étaient les pontifes qui étaient chargés d'organiser le culte, de surveiller la consécration du temple. Le jour de la consécration devenait la fête annuelle du dieu, son jour de naissance, comme disent les calendriers romains. La dédicace était confiée à un consul, à un

[redacted]

Imperator, quand c'était possible, celui qui avait voué le temple; elle se faisait toujours avec le concours du collége des pontifes, surtout avec celui du Pontifex Maximus, qui récitait la formule dédicatoire.

APPENDICE.

Le Calendrier.

Le calendrier romain porte, lui aussi, l'empreinte de la religion officielle; il en suit le développement; simple d'abord, il se complique avec le temps et finit par devenir tout un système. On y reconnaît bien le fondement primitif du naturalisme, mais les rapports pratiques de la vie sociale et domestique y ont pris le dessus, et l'esprit romain y éclate avec sa sécheresse habituelle. Ainsi, au lieu de donner aux mois des noms, les Romains les désignent par un chiffre.

Ce sont Jupiter et Junon qui président à ces évolutions périodiques. Les jours de la pleine lune, les ides, qui tombaient toujours au milieu du mois, étaient consacrés à Jupiter; cela vient de ce que à ce moment le dieu de la lumière, Jupiter Lucetius et Diespiter se manifestait jour et nuit par une suite ininterrompue de clartés. Juno Lucina répondait aux calendes, c'est-à-dire aux jours où le croissant de la nouvelle lune refaisait au ciel sa première apparition. Un des fonctionnaires du collége des

[redacted]

pontifes avait pour charge d'observer ces phénomènes, et quand il les avait perçus, de faire célébrer un sacrifice, de convoquer (*calare*) le peuple sur le Capitole, pour lui faire savoir combien il aurait de jours à compter des calendes jusqu'aux nones. De là le nom de calendes. Le jour des nones, le peuple s'assemblait de nouveau sur la colline, pour apprendre du roi des sacrifices quelles fêtes il y aurait à célébrer chaque mois, quelles affaires à entreprendre. On reconnaît très-clairement à toute cette organisation l'ancienne année lunaire et le fondement religieux qu'avait cette division chronologique dans le culte des dieux de la lumière.

Après le culte de Jupiter et de Junon, ceux de Mars et de Janus sont pour le calendrier romain d'une importance toute spéciale. Mars est le vieux dieu national de la force créatrice, du printemps. De là vient que le mois consacré à ce dieu commençait l'année à Rome. A côté de ce commencement de l'année lunaire, on en admettait quelquefois un autre, celui du mois de Janus. Nous n'avons malheureusement sur ce point que des données très-incertaines; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on attribuait à Numa l'établissement du culte de Janus et des mois de janvier et de février. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que Janus ouvrait l'année, en sa qualité de dieu du soleil. Seulement il est curieux qu'on n'en conserva pas moins comme premier mois de l'année celui de mars, et que le commencement de chaque mois les calendes furent consacrées à la fois à Junon et à Janus. C'est ainsi que se forma cette organisation singulière du

[redacted]

calendrier romain qui compte les mois à partir du mois de mars jusqu'à celui de décembre, et qui après les jours les plus courts de l'année fait commencer le mois de janvier. Suit le mois de février, le mois d'expiation, de purifications générales qui effacent toutes les taches de l'année écoulée, afin que mars puisse inaugurer une année de bonheur et de pureté. Cette organisation a fait quelquefois prétendre aux anciens que l'année romaine n'avait primitivement que dix mois ou trois cent quatre jours. Mais ce système, s'il a jamais existé, n'a jamais pu avoir de valeur pratique.

Après le mois de mars, celui de mai doit aussi son nom à une divinité, à la déesse Maïa. Le mot d'aprilis est trop douteux pour nous permettre de l'attribuer à une divinité qui lui aurait donné son nom. Le mois de juin, *junius,* est souvent regardé comme étant consacré à Junon ; cependant les Romains eux-mêmes avaient des doutes sur ce point. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les divinités créatrices, Faunus, Mars, Palès, Vénus, Bona Dea, étaient adorés de préférence dans les mois de printemps. Vulcain, le dieu du feu, avait son culte au milieu de l'été, Jupiter dans les mois d'automne, de septembre à novembre, l'époque de l'année où la température est la plus stable, où le ciel est le plus serein ; enfin les dieux de la terre et du monde souterrain, Consus, Saturne, Ops, etc., étaient invoqués pendant l'hiver, en décembre surtout, les mois où les champs sont ensemencés et où l'espérance du laboureur se trouve enfouie dans le sein de la terre.

[redacted]

Il ressort de tout cela que le calendrier était primitivement chose sacrée et sous la surveillance des pontifes. Les pontifes avaient à régler les jours pour les affaires publiques ou privées, à fixer ceux qui étaient propres aux assemblées, c'est-à-dire qui devaient être dies fasti ou comitiales, ceux où l'on devait s'abstenir de toute affaire : les dies atri; ceux qu'on devait consacrer aux devoirs religieux. A la campagne, cette influence des prêtres était plus considérable encore, parce que toutes les occupations religieuses, le labourage, la vendange, la moisson, avaient besoin d'être inaugurés par une consécration officielle.

Une réaction politique contre cette domination des pontifes éclata à Rome le jour où les plébéiens commencèrent à entrer en lutte contre les vieux priviléges de l'aristocratie. Cependant ce ne fut qu'en 304 av. J.-C., que la publication des Fastes ouvrit à chaque citoyen l'accès du calendrier. Les jours étaient divisés en *festi*, jours de fêtes, *profesti*, jours ordinaires, et *intercisi*, demi-fêtes. Ce qui faisait les jours de fête, c'étaient les sacrifices, les festins et les féries, c'est-à-dire le repos. Les jours de fête étaient de trois espèces : on distinguait les *stativæ*, les *conceptivæ* et les *imperativæ*, c'est-à-dire les fêtes fixes, les fêtes mobiles, les fêtes extraordinaires. Il va sans dire que les fêtes fixes étaient les seules que le calendrier pût indiquer.

On sait que le vieux calendrier romain tomba par la négligence et l'arbitraire des pontifes, dans une confusion telle que César dut entreprendre une réforme violente.

[redacted]

réforme qui explique sans doute la disette complète où nous sommes de vieux calendriers romains. Presque tous ceux qui nous sont restés datent des règnes d'Auguste et de Tibère. Sous ces règnes, on affichait à travers toute l'Italie, sur les marchés et dans les monuments publics des calendriers de ce genre. Un trait caractéristique commun à tous ces calendriers, c'est d'abord la durée fort longue de toutes les grandes fêtes, surtout des jeux, qui prirent, dans les derniers temps de la république, une extension incroyable ; ensuite le nombre considérable de jours consacrés à Auguste et à la famille impériale. Le plus ancien de ces calendriers, et le seul qui soit complet, est le *Kalendarium Maffeanum*, dont l'original se trouvait d'abord au palais Maffei. Cet exemplaire nous donne le calendrier tel qu'il était organisé sous Auguste, et ce qui y ajoute de l'importance, c'est que les Fastes d'Ovide s'accordent le plus souvent avec lui. Après ce calendrier, celui du grammairien Verrius Flaccus mérite également considération. On en a trouvé, en 1770, divers fragments. En outre, il existe des fragments des calendriers *Amiterninum*, *Venusinum*, *Capranicorum*, *Farnesianum*, *Allifanum*, *Antiatinum*, *Exquilinum*, *Pincianum* et *Vaticanum*, qu'il serait bon de recueillir dans les textes authentiques. Enfin la dernière période du paganisme nous a laissé deux monuments importants du même genre : le premier est un feriale tout récemment découvert dans les ruines de l'amphithéâtre de Capoue. Le feriale est une liste de fêtes, ce n'est pas un calendrier complet ;

[redacted]

celui dont nous parlons ne nous donne que les fêtes célébrées à Capoue et dans la Campanie. Il ne date que de 387 ap. J.-C., et c'est un document très-précieux comme document religieux. Le second document dont nous parlons est un calendrier officiel qui date de Constance II, 337-361, qui diffère sur plus d'un point des calendriers plus anciens, et nous donne, par ces différences mêmes, des données fort curieuses sur le développement du culte public sous les empereurs. Sans doute les anciennes fêtes de Mars et de Vesta et d'autres jours fériés y figurent encore, mais à côté de ces vieux cultes, les divinités étrangères de la Phrygie et de l'Égypte occupent déjà plus d'une place, ainsi que le culte des Divi, c'est-à-dire des empereurs consacrés, et les jeux publics en l'honneur de leurs triomphes.

[redacted]

TROISIÈME PARTIE

LES DIEUX DU CIEL.

Tous ces dieux, comme Jupiter, Junon, Janus, Diane, Mater Matuta, doivent, leur nom l'indique suffisamment, leur origine aux phénomènes célestes, aux propriétés du ciel. On reconnaît clairement dans le culte romain l'adoration des deux corps célestes, du soleil et de la lune, qui occupe une si grande place dans toutes les religions anciennes et qui figure ici sous les formes très-originales de Janus, Vejovis, Jupiter Anxur, et Apollon Soranus, tandis que l'adoration de la lune se laisse clairement distinguer dans le culte de Junon et de Diane. Junon est à la fois l'idéal de la femme et la reine du ciel; Minerve la déesse du bon sens, de sorte que l'ancien élément naturaliste est presque entièrement effacé. Parmi ces dieux italiques, l'Apollon des Grecs est venu si tôt se ranger, qu'on peut le regarder comme indigène. Il représente les idées du salut et de l'expiation, idées qui sous cette forme précise étaient sans doute étrangères à l'antique Italie. Le dieu le plus ita-

[redacted]

lique, le plus pur de tout mélange, de tout alliage étranger, c'est Janus, par lequel nous allons commencer, conformément au principe du vieux culte romain.

I.

Janus.

Si les peuples italiques n'avaient pas de poésie cosmogonique et théogonique, ils avaient pour y suppléer le culte de Janus, qui ne se retrouve nulle part avec un pareil développement. C'était Numa qui avait, à n'en pas douter, introduit ce culte à Rome. Dans les premiers temps, c'était le roi lui-même qui faisait à Janus les sacrifices prescrits ; plus tard, ce fut le Rex sacrorum, qui devait précisément à cette prérogative le rang élevé qu'il occupait dans la théocratie romaine. D'ailleurs, dans tous les sacrifices, dans toutes les prières, c'était Janus qu'on invoquait le premier, comme le dieu du commencement et de l'origine des choses. Les anciens chants saliens le mettent également au premier rang et l'appellent le dieu des dieux (*Divum Deum*) ou Pater Janus. Les anciens surnoms de Janus que Macrobe énumère : « In sacris quoque invocamus Janum Geminum, Janum Patrem, Janum Junonium, Janum Concisivum, Janum Quirinum, Janum Patulcium et Clusivium, » et d'autres épithètes encore, vont trouver leur explication.

L'interprétation du nom, de la nature de Janus a été

[redacted]

l'objet de plus d'une erreur. Ainsi Cicéron et d'autres après lui ont dérivé Janus d'*eundo,* comme si cette étymologie était acceptable, et comme si, dans la haute antiquité, on pouvait se figurer un dieu des portes, des entrées et des sorties qui n'eût signifié que cela. D'autres, en admettant la même étymologie, voyaient dans Janus une image du mouvement éternel des cieux; d'autres en faisaient le chaos primitif : « Janus comme Hianus. » L'explication la plus plausible et la seule bonne est sans contredit celle qu'ont donnée Nigidius Figulus chez les anciens et Buttman de notre temps. D'après eux, Janus serait la même chose que Dianus, le masculin de Jana ou Diana, la Lune. Son nom serait dérivé de *dius* et *dium,* dans le sens de serein et pur. Ainsi Janus serait un vieux dieu italique du soleil, qui serait devenu un dieu du commencement et dont le culte se serait développé à l'infini, mais d'une manière organique et suivie.

Le dieu du soleil est le portier du ciel et de la lumière céleste ; il en ouvre le matin la porte pour la fermer le soir. Si cette image simple et pratique a échappé aux Grecs, c'est uniquement parce que chez eux Oceanus était le Dieu primitif et qu'Hélius sortait de son sein et s'y replongeait tour à tour. Cependant les Grecs connaissaient, eux aussi, un seuil du ciel, où le jour et la nuit se saluent au passage, et l'Écriture sainte parle du soleil comme d'un fiancé qui sort le matin, l'air brillant de joie, de la chambre nuptiale. — De là vient que plus tard, dès que le besoin d'une image plastique

[redacted]

se fit sentir, Janus fut représenté avec deux têtes (Janus geminus, bifrons), conception toute naturelle à propos d'un dieu qui était le portier du lever comme du coucher, et auquel on peut appliquer ce que dit Horace du soleil : « Alme Sol, curru nitido diem qui promis et celas. » Aussi le plus ancien Janus Geminus de Rome, celui que Numa avait établi sur les limites du Forum, tournait une de ses têtes vers le levant, l'autre vers l'occident.

Seulement il ne faudrait pas se figurer cette charge de portier céleste comme une besogne purement mécanique. La force dynamique et créatrice qu'a Janus comme dieu du Soleil est un de ses traits les plus saillants. Ainsi tous les matins on l'invoquait sous le nom de Matutinus Pater ; au commencement de chaque mois, le jour des calendes lui était consacré ; un mois tout entier était placé sous sa garde, c'était celui de janvier, *januarius*, sans doute parce que ce mois, commençant de suite après les plus courtes journées, formait mieux que tout autre le commencement d'une année nouvelle.

Une autre preuve qui nous montre que Janus est un dieu du soleil, c'est la tradition qui rattache à Janus l'origine des sources, des fleuves, de tous les cours d'eau. Dans quelques légendes locales il figure comme le mari de Juturne, la déesse des sources, et comme le père de Fontus, adoré sur le Janicule. Ailleurs on le voit repousser de Rome les ennemis qui l'assiégent en faisant tout à coup jaillir de terre, auprès d'une porte qui lui est consacrée, un torrent d'eau bouillante. On trouverait

[redacted]

dans Denis d'Halicarnasse [1] une explication de cette croyance singulière. L'historien nous rapporte une vieille légende dans laquelle Énée et ses compagnons, souffrant d'une soif horrible, voient tout à coup sortir du sol deux sources abondantes. Cette eau bienfaisante fut consacrée au dieu du soleil, et Énée, dans sa reconnaissance, fit dresser à l'endroit même où avait jailli la source deux autels à ce dieu secourable.

Janus était aussi regardé comme le créateur de la vie organique, comme le dieu présidant à la génération de l'homme. C'est dans ce sens qu'il se trouve invoqué dans les Indigitamenta, sous le nom de Consivius. Dans certaines familles patriciennes, Janus était même adoré comme le Genius, à titre de père de la race. A côté du Tigellum Sororium, si connu par la légende d'Horace, on voyait deux autels consacrés à Juno Sororia et à Janus Curiatius, l'un à cause du meurtre de la sœur, l'autre à cause du meurtre des Curiaces. On trouve même quelque part une allusion à un Janus Patricus, auquel les vieilles familles indigènes adressaient sans doute un culte analogue à celui dont les Ioniens d'Athènes honoraient Apollon πατρῷος. — Ajoutez-y que les Saliens invoquaient Janus sous le nom de *duonus cerus*, c'est-à-dire creator bonus ; qu'ils l'appelaient le dieu des dieux, le plus antique des dieux, le dieu de tout commencement, et vous serez surpris de voir qu'en dépit de tout cela les Romains n'aient point eu de conception cosmogonique pieuse,

1. H. I, 55.

[redacted]

qu'ils n'aient pas fait de Janus un demiurge de l'univers. Cependant quelques penseurs et quelques savants avaient eu l'idée d'une théorie de ce genre. M. V. Messalla, contemporain de Cicéron, disait de Janus : « C'est lui qui forme, qui gouverne tout, qui régit tous les éléments ; c'est lui qui a réuni et enchaîné à jamais la nature de l'eau et de la terre qui tend sans cesse à descendre, et la nature de l'air et du feu qui aspire toujours à monter. On retrouverait dans Varron des idées analogues[1]. Il serait possible que les Étrusques aient donné l'éveil à cette conception ; du moins ils ont, eux aussi, à n'en pas douter, adoré Janus comme un dieu du ciel, comme le dieu qui préside à toutes les affaires d'ici-bas, et nous savons que les images, les théories cosmogoniques ne faisaient pas défaut dans la littérature de ce peuple merveilleux. On connaît le fragment mystérieux et plein de sens « Scias mare ex aethera remotum. Cum autem Jupiter terram Etruriæ sibi vindicavit. » Voilà en quelques mots toute une théorie cosmogonique, qui suppose un demiurge créateur et ordonnateur.

Indépendamment de toutes les portes qui, à Rome, rappelaient Janus par leur nom, il y en avait beaucoup qui lui étaient spécialement consacrées ; c'était surtout sur les marchés, dans les rues populeuses, dans les carrefours qu'on rencontrait de ces portes placées sous l'invocation de Janus protecteur. On y élevait à

1. Janus, d'après Varron, était l'emblème du monde. Il rapporte à cette définition l'étymologie même du mot Janus (*ab eundo*), parce que le monde marche toujours. (Note du traducteur.)

[redacted]

Janus de petits temples à quatre entrées. Parmi ces temples, aucun n'était aussi antique, aussi important, aussi curieux que celui de Janus Geminus, sur le Forum. Il portait le surnom de Quirinus, « quasi bellorum potens, dit Macrobe, ab hasta quam Sabini curin vocant. » C'était un dieu de la guerre, et l'historien Pison nous parle d'une loi de Numa qui ordonne de tenir cet asile ouvert : « nisi quum bellum sit nusquam. » C'est là la vieille tradition à laquelle on trouve, chez les poëtes et chez les historiens, des allusions si fréquentes. Seulement l'origine de cette tradition est très-obscure ; les anciens eux-mêmes ne sont nullement d'accord sur ce point. Quelques-uns racontaient qu'à l'époque où Romains et Sabins se disputaient ce Forum, sous Romulus et Tatius, Janus, le dieu protecteur des Romains, avait fait reculer les Sabins presque victorieux, par l'éruption subite d'un torrent de soufre. Depuis ce jour, la porte de la ville menacée par les Sabins lui était consacrée, et on ne la fermait qu'en temps de paix. Seulement on retrouve ailleurs cette légende à propos d'une autre porte de la ville, de telle manière qu'il n'y faut pas prêter grande valeur. Une autre explication est celle qui fait des portes de Janus les portes de la guerre, et qui regarde le démon des combats comme enfermé pendant la paix sous la garde de Janus, comme déchaîné par lui contre les ennemis pendant la guerre[1], ou bien encore, comme chez Ovide[2]

1. Virg., *Æn.*, I, 293 ; VII, 607.
2. Ov., *Fast.*, I, 281.

[redacted]

et chez Horace[1], le temple de Janus est le siége de la paix, et cé dieu ferme ses portes pour la retenir dans le sein de Rome. L'interprétation la plus commode et la plus sûre de cette antique tradition est celle qui, faisant de Janus le dieu qui préside à toute entrée, à toute sortie, à tout commencement, le fait également présider aux entreprises guerrières dans lesquelles la jeunesse romaine va risquer sa vie pour la patrie. Janus protégeait de toutes manières ceux qui l'honoraient d'un culte fervent; aussi laissait-il les portes de son sanctuaire ouvertes tant que les soldats étaient à la guerre : l'action d'ouvrir les portes d'un temple représente symboliquement le concours, l'appui d'un dieu; ainsi le temple de Hora Quirini, vieille déesse sabine, restait toujours ouvert, parce qu'on figurait la déesse comme offrant à ses adorateurs un continuel appui. Quand la guerre est heureusement terminée et l'armée rentrée à Rome, on ferme le temple, car l'État n'a pas besoin pour d'autres affaires du concours de ce Janus Quirinus, dieu essentiellement guerrier. — Ce qu'il y a de sûr, c'est que quand la guerre éclatait, on faisait à ce dieu un sacrifice; on accomplissait certains rites symboliques. Virgile, qui regarde ces cérémonies comme d'origine latine, nous en raconte les détails. Il est probable qu'elles n'avaient pas lieu seulement au début d'une guerre, que le retour de la paix les ramenait aussi; car Numa, l'organisateur de ce culte, était un prince pacifique, et Ja-

1. Hor., *Ép.*, II, 1, 255.

[redacted]

nus est un dieu plus ami de la paix que de la guerre. Ce qui finit par donner à ce temple de Janus une importance capitale, c'est la rareté de plus en plus grande des années de paix dans l'histoire de Rome. On sait combien peu de fois, jusqu'au règne d'Auguste, Janus put être fermé. Après Auguste, Néron se vantait d'avoir donné encore une fois la paix à l'univers ; aussi l'on voit quelquefois sur les médailles qui nous restent de son règne un petit monument avec une porte fermée, et orné au dehors de guirlandes et de couronnes.

Outre ce sanctuaire de Janus, il y en avait un autre, très-vieux également, situé sur le Janicule ou près de cette colline. C'est sans doute le roi Ancus Martius qui l'avait élevé pour défendre le passage du Tibre et mettre le fleuve sous la protection du dieu. — Signalons aussi un Janus Quadrifrons avec un monument dans le Velabre. On sait que cet édifice, situé sur un carrefour très-populeux, s'est conservé jusqu'à nos jours, restauré, il est vrai. Il y avait aussi un temple de Janus Geminus, près du théâtre de Marcellus, que C. Duilius avait élevé pendant la première guerre punique, qu'Auguste et Tibère avaient restauré, et auquel les calendriers de l'empire font souvent allusion. Enfin tous ces édifices étaient surpassés en grandeur et en beauté par le Janus Quadrifrons du Forum transitorium de Nerva ; c'est Domitien qui avait élevé ce monument. Tous ces endroits où Janus avait des temples étaient, nous le voyons, des lieux de passage, de mouvement ; aussi n'est-il pas étonnant que les Romains se soient figuré Janus non-seulement comme

le guichetier universel, mais aussi comme un marcheur infatigable, et qu'ils l'aient représenté une clef et un bâton de voyageur à la main [1].

Toujours par suite de la même conception, Janus était regardé comme le dieu des ports et invoqué à ce titre, sous le nom de *Portunus*. Portus, dans l'ancienne langue, signifiait un monument à entrée et à sortie, une maison; de là vient que Portunus était regardé comme le dieu des portes aussi bien que des ports, et portait comme Janus une clef à la main. Il en résulte une confusion toute naturelle. Seulement le caractère si original de la vie des ports a fini par faire de Portunus un dieu à part. Janus a été démembré en quelque sorte, mais il n'en reste pas moins l'époux de Venilia, la déesse de la mer et des sources, l'inventeur de la construction des navires. Du moins c'est ainsi qu'on s'expliquait l'effigie traditionnelle de l'as romain : la tête de Janus et le vaisseau. Il est vrai que d'autres y ont vu le souvenir du vaisseau qui amena Saturne à Janus.

Les fêtes fixes de Janus étaient les premiers jours de chaque mois. Douze autels lui étaient consacrés. Le sacrifice consistait en un gâteau sacré qu'on appelait *Janual*. Le premier janvier était une fête plus solennelle que toutes les autres. De plus, le neuvième jour de ce mois amenait un sacrifice dans la Regia, sacrifice qui a conservé un vieux nom et qui s'appelle, dans les vieux calendriers romains, *agonia* ou *agonalia*. Le trait curieux

1. Ov., *F.*, I, 99 : « Ille tenens baculum dextra clavemque sinistra. »

[redacted]

de ces cérémonies, c'est qu'on y immolait un bélier comme princeps gregis, et que le sacrificateur, le rex sacrorum, était primitivement le chef de l'État (princeps civitatis). Le prêtre demandait solennellement : « *Agone?* » c'est-à-dire : amènerai-je la victime? et il ne l'amenait que sur l'injonction expresse de l'assemblée. — Ces fêtes du nouvel an, en l'honneur de Janus, ne prennent naturellement de développement sérieux qu'à l'époque où les kalendes qui suivent les plus courtes journées furent devenues le commencement officiel de l'année, c'est-à-dire à partir de 153 av. J.-C. Dès lors les consuls entraient en charge aux kalendes de janvier. A travers la ville entière, à travers toute l'Italie, et toutes les provinces pénétrées de l'esprit romain, le premier janvier était un jour de renouvellement, de rajeunissement, de bonheur, où l'on cherchait par tous les moyens à s'assurer un heureux avenir. — On se félicitait réciproquement, on souhaitait à ses amis toutes les prospérités possibles, on se faisait des cadeaux : c'est là l'origne des *strenæ*, dont les étrennes françaises sont un dernier souvenir. C'était un très-antique usage, dont le nom se rattache évidemment au culte d'une vieille déesse sabine, Strenia, une espèce de Salus. Déjà, à l'époque du roi Tatius, on cueillait au bois sacré de cette déesse des rameaux, présages de bonheur, qu'on apportait au Capitole. On avait conservé de ce vieux culte sabin l'usage de faire à ses amis l'envoi de branches, de feuillages, de rameaux de laurier et d'olivier; on accompagnait, il est vrai, cet envoi de quelques cadeaux, qui consistaient

[redacted]

d'ordinaire en toutes sortes de sucreries, en figues, en dattes, en gâteaux de miel ; ajoutez-y des glands, qui rappelaient l'ancienne vie dans les bois ; quelques vieux as ornés de la tête et du vaisseau de Janus, qui rappelaient la bienheureuse époque de Janus et de Saturne. Pour réunir tout cela dans une élégante miniature, on se servait d'ordinaire de petites lampes fort gracieuses, d'argile ou de bronze, ornées d'une Victoire qui porte un bouclier avec cette inscription : « Annum novum Faustum Felicem mihi *ou* tibi sit, » et qui est entourée d'une feuille d'olivier, d'un gland, d'un as avec la tête de Janus et d'autres médailles. C'étaient surtout les riches patrons qui recevaient de leurs clients des cadeaux de ce genre ; les empereurs eux-mêmes ne dédaignaient pas de se faire accabler de cadeaux par leurs fidèles sujets : le sombre Tibère dut réprimer par un édit spécial la foule de cadeaux et de vœux qu'on lui adressait et que le premier jour de l'année ne suffisait pas à réunir. — Mais la grande solennité de ce jour, c'était l'entrée en charge des nouveaux magistrats. Ils se levaient avec le jour pour chercher en plein air des signes favorables, revêtaient ensuite le costume de leurs fonctions, recevaient les vœux de leur entourage et des sénateurs, puis montaient au Capitole, escortés par le sénat, l'ordre équestre et une foule considérable. Au Capitole, ils faisaient au dieu suprême de l'État, à Jupiter O. M., le sacrifice traditionnel ; ensuite ils présidaient à la première séance du sénat. Le second jour de chaque mois était un jour néfaste ou jour de malheur ; aussi est-ce le troisième

[redacted]

janvier qui amenait de nouvelles cérémonies, surtout en l'honneur des empereurs : c'était le jour des vœux. Les hauts magistrats, avec le secours des pontifes, célébraient à travers tout l'empire des cérémonies officielles.

A côté de toutes ces fêtes, se formèrent et se conservèrent une foule de légendes nationales dont Janus était le héros. Tantôt il nous apparaît comme le premier roi du pays, tantôt il est le fiancé, l'amant des nymphes, des déesses. C'était un heureux âge que celui de Janus, l'innocence et la sécurité régnaient sur la terre. La résidence de Janus aurait été sur le Janicule; cependant il aurait d'abord partagé le commandement avec un autre roi indigène, Camesès, d'où le nom de Camasène ; puis Janus aurait régné seul, et l'aurait fait avec tant de prudence et de sagesse qu'il aurait mérité ainsi sa double figure. Ensuite Saturne serait venu le trouver, lui aurait enseigné l'art du labourage et bien d'autres inventions utiles. D'autres écrivains font de Camasène la sœur ou la femme de Janus ; il aurait eu d'elle le dieu Tiberinus. Je ne puis citer ici une foule d'autres légendes qui font toutes allusion à quelques-uns des caractères, des attributs que nous lui avons reconnus.

Disons en terminant quelques mots de la fameuse tête à deux faces et d'autres images plastiques de Janus, car ce dieu est, à ce point de vue aussi, on ne peut plus original, bien qu'on soit amené à se demander si la double tête est réellement une invention italique ou n'est pas plutôt empruntée par les Romains aux Étrusques et aux

[redacted]

Grecs. En effet, on ne trouve pas cette tête seulement sur les monnaies romaines, on en trouve de pareilles sur les monnaies étrusques de Volaterre et de Telamone, comme sur les monnaies de Capoue. Athénée nous affirme même que des villes nombreuses, en Grèce, en Italie et en Sicile, ont eu une tête de Janus sur leurs monnaies. Les deux figures de la double tête se ressemblent toujours à Rome; elles portent une barbe à Volaterre, et à Capoue le Janus est imberbe. L'Hermès grec à deux têtes, quand il a de la barbe, est fort ressemblant au Janus romain; c'est ce que prouve l'anecdote historique qui nous montre Auguste rapportant d'Égypte au culte de Janus un Hermès grec, œuvre de Scopias ou de Praxitèle : une image de Janus où l'une des deux têtes aurait de la barbe sans que l'autre en eût, nous n'en avons pas qui date des temps reculés; les monnaies de l'empereur Julien nous en offrent un spécimen. A une période relativement moderne appartiennent aussi les images en pied qui nous restent de Janus. Nous en avons déjà mentionné une, celle où Janus porte les attributs de la clef et du bâton; il y en a d'autres où Janus a les doigts de la main droite disposés de manière à former le nombre CCC, ceux de la main gauche forment le nombre LXV; les deux mains réunies représentent les trois cent soixante-cinq jours de l'année.

[redacted]

II.

Jupiter.

Le mot de Jupiter est un composé, comme Marspiter, la racine de la première syllabe est *Jov* ou *Jû;* on la retrouve dans les vieux mots de Diovis ou Jovis. Cette racine, commune à toutes les langues indo-européennes et à tous les systèmes mythologiques, signifie la clarté du jour, la sérénité du ciel, et elle a servi généralement à désigner le dieu suprême, ou bien des dieux en général. Ainsi, le ciel se dit *djaus* en indien, et les Perses donnaient le même nom à leur ciel comme à leur plus haute divinité[1]. Le Zeus des Grecs n'est qu'une déviation apparente, car la racine primitive reparaît au génitif. A Rome, l'origine commune de Diovis ou Jovis et de Divus, Deus, etc., a été reconnue par Varron, Verrius et d'autres chercheurs. Le nom étrusque de Tinia ou Tina, qui répondait au Zeus des Grecs, et le Zio germanique, auquel se rattache le Tius des Goths, sont sans doute aussi de la même famille. En Italie, la juxtaposition des deux mots *Jov* ou *Jû* et *pater* a fini par devenir la forme officielle, et l'ancienne forme traditionnelle de Diuvis, Diovis, Jovis, a disparu à Rome ; mais dans les formules des Féciales on retrouve la forme *Diespiter,* qui rappelle plus distinctement la signification primitive du mot.

1. Hérod., I, 131.

Ainsi Jupiter était, pour les anciennes peuplades italiques, un Père secourable, un dieu du ciel, de la lumière, qui gouvernait le ciel et la terre. Ce n'était nullement le dieu abstrait du secours, comme on l'a prétendu depuis Ennius, en rattachant Jupiter à *juvare;* c'est bien plutôt *juvare* qu'il faut faire dériver de la racine *Jov,* racine qui a conservé dans bien d'autres mots encore sa force d'expression. La langue et l'usage étaient sur ce point mieux avisés que l'étymologie des savants, car tant que l'on se servit des expressions *sub divo* et *interdiu* et d'autres expressions analogues où Jupiter était pris pour le ciel, on ne pouvait s'y tromper.

On peut regarder comme certain que Jupiter n'était pas adoré seulement en Italie, mais partout où il avait un culte, comme le dieu des hauteurs, du ciel, comme la source la plus élevée de toute révélation, comme le principe de tout ordre, de toute victoire, de tout salut ; seulement la conception primitive s'est modifiée par mille influences locales. Ainsi, chez les Sabins, dans le culte de Jupiter, c'est l'idée de pureté, de sérénité qui domine ; Jupiter est pour eux le dieu de la fidélité, de l'ordre, du droit. Chez les Étrusques, Jupiter est avant tout le maître des éclairs, de toutes les catastrophes célestes et terrestres. Cependant les Étrusques, comme les Latins aussi, adoraient en même temps Jupiter comme la source de toute lumière, de tout ordre, car on trouve chez eux le culte de Jupiter Lucetius avec le sens tout spécial attaché aux ides, et plus tard ils adorent Jupiter Terminus, Jupiter Rex, etc.

[redacted]

Le Jupiter italien est, plus encore que le Jupiter hellénique, un dieu du naturalisme. Il est avant tout le dieu de la lumière, comme nous le montrent les vieux noms de Diespiter et de Lucetius, sous lequel on l'invoquait dans les chants saliens et chez les peuples qui parlaient osque. Jupiter n'est pas seulement le père de la clarté du jour, il est celui de toute lumière, des éclairs, de la pleine lune, qui amène les fêtes des ides, à l'époque où la clarté du jour et celle de la nuit se succèdent sans interruption ; aussi tout jour de pleine lune était désigné par une expression empruntée aux Étrusques : on le nommait *Jovis fiducia,* c'est-à-dire gage de Jupiter, garantie toujours renaissante de son assistance céleste. La légende de l'origine des douze ancilia, qui se rattache évidemment aux douze mois de l'année, appartient, à n'en pas douter, au même cercle d'idées ; Jupiter, sur la prière de Numa, lui envoie le premier ancile, ce modèle divin des autres boucliers, comme gage de sa protection divine. Enfin, il y a toute une série de conceptions religieuses qui, dans le culte de Diespiter, de Fides et de Dius Fidius, rapprochent et confondent d'une façon si originale les idées de lumière, de droit, de vérité, etc., que je ne puis m'empêcher d'admettre une vieille racine italique, surtout sabine et latine, où toutes ces idées seraient confusément en germe.

Un autre domaine de Jupiter et de tous les dieux gréco-germains de même famille, est celui du temps, de la température ; seulement en Italie, au lieu des mythes et des images de la Grèce, ce sont des prières, des usages

superstitieux qui sont sortis de la conception primitive. Jupiter est, à proprement parler, le dieu de la gaieté, *serenus;* quand Jupiter rit, tout le ciel rit avec lui, comme dit poétiquement Ennius. Il est aussi le dieu de la pluie, le dieu qui féconde, « imbricitor, pluvius, pluvialis, almus et frugifer. » Tous les phénomènes de l'air sont de son ressort; les vents, les tempêtes, qui ont élu domicile sur les montagnes et les mers de l'Italie, sont encore sous l'empire de Jupiter. Inutile d'insister sur l'éclair et le tonnerre, qui sont les attributs principaux de sa puissance et qui figurent dans maintes épithètes : Jupiter Fulgur, Fulminans, Tonans. Les orages sont fréquents à travers toute l'Italie, surtout au printemps et en automne. Les statistiques de prodiges que nous trouvons chez Tite-Live en sont remplies, et le culte de Summanus, ce dieu des éclairs nocturnes, plus tard celui de Jupiter Elicius, sur l'Aventin, montrent clairement que l'Étrurie n'était pas seule à observer, à conjurer, à expier les éclairs. On connaît la légende de Numa suppliant Jupiter d'apprendre aux Romains un moyen infaillible de conjurer ses éclairs : Jupiter apparaît, demande la tête et l'âme d'un homme; Numa lui fait l'offrande d'un oignon (*cepa*), à la place de la tête humaine (*caput*); Jupiter sourit et se déclare satisfait. Cependant il faut laisser aux Étrusques l'honneur d'avoir développé ces superstitieux usages et d'être passés maîtres en ces matières d'expiation. Les prêtres étrusques avaient tiré de leurs longues observations tout un corps de doctrines, pratiqué à Rome par les aruspices, et dont la

[redacted]

théorie devint plus tard accessible au public, le jour où Aulus Cæcina, de Volaterre, initia les Romains à tous les mystères de la science augurale, de la théologie, de la divination étrusques. Le principe fondamental de ce système rentrait dans la croyance que les éclairs étaient une manifestation de la volonté divine. On distinguait différentes espèces d'éclairs, et ces différences servaient à distinguer le dieu qui les avait lancés. A Rome, les éclairs les plus sinistres, les plus pleins de sombres présages, étaient ceux qui frappaient des endroits consacrés à un dieu ou aux affaires publiques. Il y avait aussi un art *fulguritorum,* regardé comme un présent de la nymphe étrusque Begoe, et conservé depuis Auguste dans le temple d'Apollon Palatin. Cet art enseignait à consacrer à Jupiter les endroits et les objets frappés par la foudre. Quand l'éclair avait pénétré dans la terre, la partie du sol effleurée par le feu céleste était religieusement recueillie (fulgur condere), puis l'emplacement était consacré par le sacrifice d'un jeune agneau (bidental), enfin on disposait en forme de puits l'ouverture par où était entré l'éclair (puteal). Les personnes frappées de la foudre sans être frappées de mort voyaient dans cet accident le plus heureux présage pour leur postérité. Enfin, il y avait un art d'appeler les nuages et la pluie qui répondait à celui de conjurer les éclairs; on l'appliquait dans les moments de grande sécheresse : le peuple de Rome, hommes et femmes, se rendait pieds nus au Capitole pour y adresser à Jupiter de ferventes prières.

Jupiter, en sa qualité de dieu de la pluie, était le dieu

[redacted]

de la fécondation. Le laboureur célébrait en son honneur, à l'automne ou au printemps, un festin arrosé de libations nombreuses; à l'époque de la moisson, on lui adressait, à lui et à Junon, des prières, avant qu'on immolât à Cérès la porca præcidanea traditionnelle. A ce culte se rattachent les épithètes d'almus, de frugifer, de Ruminus et de Pecunia. Celle de pistor exprime l'idée toute contraire de destructeur, de dieu qui lance la foudre. Au même ordre d'idées appartient le culte très-répandu en Italie de Jupiter Liber, culte d'autant plus remarquable qu'il est essentiellement italique, car les Grecs ont inventé à cet effet un dieu tout spécial, le fils de leur Zeus, Dionysos. Nous connaissons ce Jupiter Liber par des inscriptions de Capoue, de Furfo, d'Amiternum. Ajoutez-y un Jupiter Libertas, connu par différentes inscriptions, et qui était adoré dans le Latium et à Rome. Enfin il y avait à Rome, sur l'Aventin, trois temples, de Minerve, de Juno Regina et de Jupiter Libertas, constructions entreprises par Auguste, d'après le monument d'Ancyre, dont le texte grec traduit infidèlement Jupiter Libertas par Zeus Eleutherios. Ces noms de *Liber* et de *Libertas* rappellent évidemment le Liber Pater et Libera, et signifient par conséquent abondance, la joie qu'inspirent de riches moissons et de riches vendanges. Nous savons aussi que dans le Latium la viticulture et les vendanges étaient mises sous la protection de Jupiter et de Vénus, qui, dans ce cas, n'est autre que Libera. Ainsi les *Vinales*, qu'on célébrait le 19 août, étaient en l'honneur de ces deux divinités. Les

[redacted]

Meditrinalia, le 11 octobre, se rattachaient, d'après le calendrier d'Amiternum, à une fête de Jupiter : on y goûtait à la fois le vin nouveau et le vieux vin, et en se réjouissant de la force salutaire du vin (meditrinalia a medendo), on prononçait ces mots : « Novum vetus vinum bibo, novo veteri vino morbo medeor. »

Parmi les attributs de Jupiter qui le rattachent à la vie de l'homme et des nations, le premier est son caractère belliqueux, qui, dans les vieux âges, avait acquis une telle importance, qu'à travers toute l'Italie Jupiter était adoré à côté de Mars, comme le véritable arbitre des combats et le dieu de la victoire. Saint Augustin nous a conservé toute une série d'épithètes qui s'appliquent au Jupiter des combats : « Dixerunt eum Victorem, Invictum, Opitulum, Impulsorem, Statorem, Centumpedam, Supinalem. » Centumpeda est celui qui se tient ferme sur cent pieds et qui offre aux siens un puissant appui ; Supinalis est le dieu qui étend l'ennemi par terre. Mais les plus importants de ces cultes sont ceux de Jupiter Stator, Feretrius et Victor. Comme Stator, Jupiter avait deux temples à Rome, l'un élevé par Romulus là où commence la montée de la Via sacra vers le Palatin, l'autre voué par M. Atilius Régulus, et qui se trouvait sans doute dans les environs du cirque Flaminius. — Jupiter Victor, le dieu suprême de la victoire, dut son premier temple à Rome au fameux vainqueur des Samnites, Q. Fabius Maximus, 298 av. J.-C. Il eut plus tard d'autres sanctuaires, et même deux fêtes, dont l'une tombait vers les ides d'avril, dont l'autre, aux ides de juin, était consacrée à

[redacted]

Jupiter Invictus. — Enfin le sanctuaire de Jupiter Feretrius était, on le sait, le plus ancien temple du Capitole et d'ailleurs un des plus anciens temples romains. La légende en attribuait la fondation à Romulus, lorsqu'après l'enlèvement des Sabines il avait vaincu le roi Acron, un fils d'Hercule, et enlevé Cénine, ville des environs de Rome. Après le retour, la tradition nous montre Romulus à la tête de son armée victorieuse, portant lui-même sur un brancard (feretrum) les dépouilles du roi ennemi et les déposant au Capitole sous un chêne sacré. Jupiter Feretrius était resté le dieu des dépouilles opimes. Il n'y eut que deux Romains qui eurent l'honneur d'ajouter de nouvelles dépouilles au trophée de Romulus : ce furent A. Cornelius Cossus, vainqueur du roi des Véiens, Tolumnius, dans une bataille sous les murs de Fidène, et M. Marcellus, qui vainquit, dans un combat singulier, Viridomar, roi des Insubriens. D'autres, comme T. Manlius Torquatus, etc., avaient bien triomphé, dans un combat corps à corps, de chefs ennemis, mais comme ils étaient eux-mêmes sous le commandement d'un chef, ils n'avaient pas droit à l'honneur des dépouilles opimes. Le temple de Feretrius fut restauré par Auguste; le petit temple circulaire de Mars Ultor, qu'Auguste fit construire bientôt après en l'honneur des aigles de Crassus, rendus par les Parthes, et que nous retrouvons sur les monnaies de l'époque, servait de pendant à celui de Jupiter Feretrius et peut nous en donner une idée.

Après ces attributs guerriers, Jupiter en avait d'autres

[redacted]

plus pacifiques, celui de justice et de fidélité. Ceci nous amène à l'institution des féciaux, qui se rattache au culte de Diespiter, de Fides, de Dius Fidius, de Terminus, etc. Diespiter, ce dieu de la lumière et des phénomènes célestes, était adoré dans la Regia et sur le Capitole, où T. Tatius et Numa lui avaient fondé des cultes très-importants ; c'est ce que prouvent les sacrifices des kalendes, des nones et des ides, ces derniers surtout, qu'on adressait au Jupiter des ides. Nous ne savons que peu de choses sur ces sacra idulia ; nous savons cependant qu'ils consistaient dans le sacrifice d'un agneau blanc, sacrifice consacré par le Flamen Dialis ; et en processions expiatrices sur la voie qui en a pris le nom de sacrée. Un autre monument très-curieux, et qui nous atteste l'idée de pureté, de sainteté que Numa avait associée à son Jupiter, c'étaient les prescriptions faites au Flamen Dialis et à sa femme la Flaminica. Le Flamen Dialis était le premier dans la hiérarchie ; son costume, sa tenue en public étaient pleins de dignité, de grandeur ; seulement il était le seul de tous les prêtres qui fût exclu des fonctions civiles, ce qui rehaussait encore, il est vrai, son caractère religieux. Il lui était interdit de monter à cheval, de voir des troupes armées en dehors du Pomœrium, de prêter aucun serment, de porter une bague, etc. ; c'était un homme libre qui devait lui couper la barbe et les cheveux. On n'en finirait pas, si on voulait énumérer les mille particularités qui distinguaient ce personnage, les obligations minutieuses qui lui étaient imposées à lui comme à sa femme, et qui témoignaient toutes du

caractère de pureté, de sainteté exemplaire qui devait être le sien.

Jupiter présidait aux divisions intérieures des mois, c'est ce que prouve le sacrifice d'un bouc que lui faisait, toutes les nondines, la Flaminica. Il est des savants qui prétendent que la célébration de ces fêtes ne date que de l'expulsion des rois et est un souvenir en l'honneur du bon roi S. Tullius ; ce qu'il y a de sûr, c'est que la semaine avait, dès les temps reculés, neuf jours en Italie. Ainsi les Étrusques avaient coutume d'aller saluer leur roi et de tenir leurs assemblées *nono quoque*. Cette semaine de neuf jours est restée dans le monde romain la semaine officielle jusqu'à la fin du second siècle. Dans les vieux temps de Rome, cette division avait une importance toute spéciale. Comme les plébéiens riches vivaient à la campagne, ils travaillaient sept jours aux champs, le huitième jour était un jour de repos : on allait à la ville et au marché et on profitait de l'occasion pour y régler ses affaires. De là vient que jusqu'en 287 av. J.-C. il ne put y avoir de comices ces jours-là.

Avec les Tarquins, le culte de Jupiter prit un nouveau développement, plutôt, il est vrai, politique et historique que religieux. C'est alors que se forma le culte de Jupiter Optimus Maximus sur le Capitole. C'était le souverain idéal de l'État, le rex avec toutes ses attributions. Toute la disposition, toute l'organisation de ce culte prouve assez clairement que l'ancien sentiment religieux, plein de superstition et de ferveur naïve, est en décadence et fait place à une religion plus mondaine.

[redacted]

Avant de suivre le culte de Jupiter dans la voie nouvelle où l'ont fait entrer les Tarquins, essayons d'esquisser les autres détails qui complètent l'image de ce dieu. Jupiter était à la ville le dieu de la jeunesse ; on l'adorait lui-même comme Juvenis, Juventus, Adultus, et la déesse Juventas avait, dans le temple de Jupiter, un culte développé. Dans les maisons, Jupiter était comme deus penetralis, comme dieu du foyer, l'objet d'une vénération profonde ; il était aussi le deus hospitalis, le dieu de l'hospitalité et de ses droits. Enfin il était le dieu de tout secours, de toute faveur ; de là l'explication étymologique de Jupiter par juvans pater, et les noms *Opitulus* et *Opitulator,* correspondant au Zeus Σωτήρ et au Zeus Ἀλεξίκακος des Grecs. Ainsi Jupiter, dans les circonstances publiques et privées, était invoqué comme Conservator ou comme Custos ; Domitien lui éleva même à ce titre, sur le Capitole, un temple magnifique. On le trouve souvent aussi accompagné des adjectifs Tutor et Tutator, Vindex et Ultor ; mais le plus fréquent de ses surnoms est celui de Salutaris. Citons encore quelques épithètes qui appartiennent au même ordre d'idées et qui expriment toutes les nuances d'un même pouvoir : celles de Valens, de Liberator, de Depulsor, de Propugnator.

Parmi les institutions des Tarquins, il faut mettre en première ligne le rétablissement des féries latines, puis la fondation du culte capitolin, avec toutes les conséquences qui en découlent.

Jupiter *Latiaris* ou *Latialis* est le chef souverain de la ligue latine ; son culte avait toute sa force et tout son

sens dans les vieux temps de l'Italie, quand Rome n'était qu'un membre, que la capitale de la ligue, et n'avait pas encore soumis à une complète dépendance les villes ses alliées.

Avec la destruction d'Albe, le culte de Jupiter Latiaris était tombé, jusqu'au jour où les Tarquins, dont la puissance avait pour principal auxiliaire les dynasties latines, rétablirent la ligue et sa fête; c'était naturellement Rome qui serait désormais à la tête de la ligue, et le roi de Rome en serait le président. Denis d'Halicarnasse attribue à Tarquin le Superbe ce rétablissement, mais le même historien dit ailleurs que la première fête de la nouvelle ligue fut célébrée après une victoire sur les Étrusques, remportée par Tarquin l'Ancien, sans doute avec le secours des Latins. Un second jour de fête aurait été ajouté, après l'expulsion des rois, à la fête primitive : cette expulsion intéressait à la fois Latins et Romains, en tant que les Tarquins s'étaient, dans la plupart des villes alliées, unis aux plus nobles familles, et que la réaction aristocratique contre la royauté s'est évidemment reproduite en plusieurs endroits. En 260 V.C., après la scission des plébéiens et le rétablissement de la concorde par le tribunat, la ligue latine fut renouvelée par le consul Sp. Cassius ; et à cette occasion un troisième jour fut ajouté aux féries latines, en l'honneur de la réconciliation de Rome avec ses plébéiens. En 387 V. C., après une nouvelle paix entre les patriciens et le peuple, on aurait même ajouté aux féries latines un quatrième jour de fête. C'étaient des fêtes demi-politiques ; on y renouvelait

[redacted]

les traités, on y fortifiait l'alliance commune par des sacrifices solennels; on se faisait un scrupule de commencer une guerre ou de livrer une bataille dans cette période, consacrée à travers tout le Latium à la paix et à l'amitié. Ces fêtes n'avaient pas lieu à des époques fixes; on en arrêtait le jour au commencement de chaque année, et on le proclamait dans le Latium; c'est ce qu'on appelait « concipere Latiar, » ou « ferias Latinas » : la première de ces expressions s'appliquait sans doute au sacrifice adressé à Jupiter Latiaris lui-même, l'autre désignait toute la durée des fêtes. L'époque de ces fêtes était avant le commencement du printemps, en avril ou dans les premiers jours de mai; plus tard elles avaient lieu du mois de juin au mois d'août. En réalité, c'étaient les consuls qui devaient se charger du sacrifice et le célébrer avant de partir pour les provinces : il y a cependant des exceptions à cette règle, et l'on nomma quelquefois des dictateurs pour ces cérémonies (dictator feriarum latinarum causa). Les consuls, lorsqu'ils s'absentaient de Rome pour célébrer ces fêtes, étaient suppléés dans la ville par un Præfectus urbis feriarum latinarum, désigné à cet effet. Tous les magistrats, patriciens et plébéiens, assistaient à ces cérémonies.

Le nœud de la fête était, comme d'ordinaire, un sacrifice, une prière, accompagnés d'un festin. La victime, comme dans les grandes fêtes de Jupiter, était un jeune taureau à peine arraché à sa mère et qui n'avait jamais courbé la tête sous le joug; il devait être blanc. On élevait des taureaux pour ces sacrifices dans les belles

[redacted]

prairies des environs de Falérie. Le sacrifice était exécuté en présence de toutes les corporations, par le consul; les assistants y disaient des prières dans lesquelles Rome demandait à Jupiter secours et prospérité pour le Latium, comme les Latins secours et prospérité pour Rome. Le taureau du sacrifice était fourni par tous les membres de la ligue, tandis que d'autres offrandes, des agneaux, du fromage, du lait, des gâteaux sacrés, étaient imposées à des particuliers. Pendant que cette cérémonie s'accomplissait sur la montagne qui dominait tout le Latium, au nom de la ligue entière, chaque ville de la ligue paraît avoir célébré dans son sein une fête en l'honneur de Jupiter Latiaris. Du moins nous trouvons à Rome une solennité de ce genre. D'après le témoignage unanime d'un grand nombre d'écrivains, on immolait à Rome, à Jupiter Latiaris, un criminel condamné (bestiarius), et sur le Capitole avait lieu une course de quadriges.

Mais c'était sur le mont Albain qu'était, à vrai dire, le centre du culte. On voit encore aujourd'hui, au sommet de la montagne, dans l'enceinte d'un couvent des frères de la Passion, les ruines d'un temple d'où l'œil domine au loin les montagnes, les champs et la mer; et sur le versant de la colline, il s'est conservé des restes assez considérables de la voie consacrée par laquelle jadis les citoyens et les processions de Rome et du Latium entier montaient au sanctuaire.

Le triomphe sur le mont Albain reposait sans doute aussi sur ces vieilles traditions d'une époque où Rome et le Latium étaient réunis par les liens d'une association

[redacted]

à la fois religieuse et militaire. On sait que ce genre de triomphe était célébré par les généraux romains auxquels on n'accordait pas le triomphe dans Rome même. La couronne de triomphateur, dans les solennités de ce genre, n'était pas de laurier, mais de myrte, comme dans les ovations. Ce myrte est une allusion au culte de Vénus, déesse qui est, elle aussi, nous le verrons plus loin, une vieille divinité de la ligue latine.

Nous arrivons au Jupiter Optimus Maximus du Capitole, dont le culte date aussi de l'époque de Tarquin l'Ancien. Il voua le temple dans une guerre contre les Sabins, et en jeta les fondements en faisant aplanir et approprier à cet édifice le sol si peu favorable de la colline. Sur la même colline s'éleva plus tard le temple de Tarquin le Superbe ; on sait ce que ce monument coûta de travaux et de sacrifices, les miracles qui se produisirent pendant sa construction, la tête humaine qu'on trouva dans le sol, à l'endroit des fondations et d'où l'on a voulu faire dériver le nom de Capitole. — Capitolium signifiait bien plutôt citadelle, forteresse, et le temple situé dans cette citadelle fortifiée et fermée de toutes parts, lui emprunta son nom. Il était construit d'après l'ordre toscan, et avait pour les trois dieux trois nefs : Jupiter trônait au milieu, Minerve à sa droite, Junon de l'autre côté. Le caractère, la disposition générale de toute cette construction rappellent d'une manière frappante l'architecture et le style étrusques. La statue du dieu qui s'y trouvait était d'un artiste étrusque de Véies, qui aurait aussi donné aux Romains leur plus ancienne

[redacted]

image d'Hercule. Le temple était entouré d'une vaste place laissée vide (area), qui avec le temps se remplit de monuments, de souvenirs, de trophées. Pour ce qui est de la situation même du temple, le témoignage des écrivains et la tradition locale s'accordent à le placer sur la colline la plus rapprochée du Palatin et de l'Aventin, où se trouve aujourd'hui le palais Cafarelli.

Ce culte était de tous les cultes romains le plus important, le plus solennel ; les sacrifices, les festins, les cérémonies dont il se composait étaient d'un luxe colossal. C'est à ce culte qu'appartiennent les Ludi Romani, Magni, Plebeii et Capitolini, dont nous allons nous occuper. Remarquons que ces fêtes se composaient toujours d'un sacrifice et d'un festin, qui précédait régulièrement la célébration des jeux, et que le jour de fête principal, celui du sacrifice et de l'epulum, était toujours le jour des ides ; aux ludi romani, c'étaient les ides de septembre ; aux ludi plebeii, les ides de novembre ; aux jeux capitolins, les ides d'octobre.

On sait déjà que les ludi romani étaient célébrés au mois de septembre, qu'ils avaient été fondés par Tarquin l'Ancien, que c'étaient des jeux de cirque, célébrés d'après le modèle de la chevalerie étrusque ; ce qui nous montre que c'est aux ides de septembre qu'avait lieu cette fête, c'est que ce jour était le jour anniversaire de la fondation du temple. D'autres détails viennent s'ajouter à celui-là pour donner à ce jour une importance fort grande. D'après une ancienne loi de la république, c'était le jour où le magistrat suprême (qui prætor maximus sit) devait

enfoncer le clou traditionnel dans le mur de droite du temple de Jupiter, et dans les premières années de la république, les consuls entraient à cette date en fonctions. Les jeux plébéiens, qui avaient lieu au mois de novembre, célébraient leur epulum Jovis aux ides de ce mois. Enfin le calendrier Antiatinum signale, lui aussi, un epulum Jovis aux ides de septembre.

Les processions du Cirque et les jeux du Capitole appartiennent également au culte institué par les Tarquins. A ce point de vue, le symbole du *quadrige* est fort curieux, parce qu'il n'était peut-être primitivement que l'attribut de Jupiter, dieu de la foudre, mais qui, chez les Étrusques et à Rome, était spécialement l'emblème des honneurs de la royauté. Un ancien quadrige d'argile, d'origine étrusque, gardé dans le temple du Capitole, était considéré par les Romains comme un des gages de leur prospérité future. Peu de temps avant son expulsion, Tarquin l'avait fait venir de Véies. Toute une légende se rattachait à ce char. Contentons-nous de remarquer que le quadrige est aussi essentiel au culte de Jupiter Capitolin que le trépied l'est à l'Apollon Pythique; on le trouve fréquemment cité parmi les offrandes faites à Jupiter. Aux mêmes processions, dans les mêmes jeux du Cirque, figuraient aussi les *tensæ :* ce sont les voitures des trois dieux capitolins, sur lesquelles on promenait leurs attributs (exuviæ). Au lieu de descendre les dieux eux-mêmes, on descendait leurs emblèmes, qu'on déposait sur le pulvinar, ainsi les jeux avaient lieu sous la présidence indirecte des dieux. Les exuviæ Jovis Optimi

Maximi qui figuraient à cette occasion sur les tensæ sont les attributs de la puissance royale, de la victoire, du triomphe : ce sont l'éclair, le sceptre orné de l'aigle, la couronne d'or, la tunica palmata, la toga picta, et la chaise curule, qui restèrent, pour la plupart, des emblèmes de la royauté ou des magistratures républicaines.

Cette procession (pompa), qui ouvrait les jeux du Cirque, descendait du Capitole, traversait le Forum en se dirigeant vers le Vélabre et le Cirque. Toutes les places, les rues et les longues galeries du Cirque étaient décorées avec luxe et occupées par la foule. Le centre de la procession était formé par les tensæ; devant elles marchait le magistrat à qui était échu l'honneur de conduire le cortége et de présider les jeux; sa tensa était celle du triomphateur; un esclave public lui tenait sur la tête une couronne de chêne ornée d'or et de diamants; il était entouré de sa famille, de ses clients, dont le nombre rehaussait encore son bonheur et sa gloire. Derrière les tensæ et les objets sacrés du culte, se pressait une foule de baladins, de danseurs, de prêtres; suivaient les images des dieux; c'était l'assemblage le plus composite qu'on puisse imaginer.

Les jeux du Cirque duraient, d'après le calendrier, cinq jours, du 15 au 19 septembre, mais ils n'avaient pris cette extension que depuis qu'on avait prolongé de quelques jours la durée des fêtes latines. Avec le temps, les jeux scéniques vinrent s'y ajouter : depuis 390 V. C., dans le goût étrusque; depuis 514 V. C. ou environ, dans le goût grec. Cette dernière année est

celle de la première représentation de Livius Andronicus, une année juste avant la naissance d'Ennius. Les jours destinés à ces représentations étaient ceux qui précédaient les ides, du 4 au 12 septembre, neuf jours de suite, extension qui ne date sans doute que de la seconde guerre punique ; du moins nous savons par Tite-Live qu'en 540, deux ans après la bataille de Cannes, les représentations scéniques durèrent quatre jours.

A côté des jeux romains, on trouve souvent cités les grands jeux (ludi magni ou maximi), et cela de telle façon qu'on les a souvent confondus ; mais une observation plus attentive a montré que ces derniers ne se célébraient pas régulièrement à des périodes fixes, que c'étaient des fêtes votives en l'honneur de quelque circonstance extraordinaire, d'une situation difficile. Au commencement d'une guerre périlleuse, on promettait aux dieux les grands jeux, et le danger éloigné on les célébrait. Le premier exemple d'une fête de ce genre date de la bataille du lac Régille, 258 V. C. Mainte légende curieuse et qu'on retrouve chez tous les historiens, nous fait voir avec quel superstitieux respect on célébrait ces fêtes, avec quelle scrupuleuse rigueur on en recommençait la célébration toutes les fois qu'un incident fâcheux en venait compromettre ou troubler le cours. Comme les jeux romains, les grands jeux se composaient aussi sans doute de sacrifices, de festins, de processions et des jeux du Cirque, seulement les représentations scéniques ne figurent pas dans leur programme. Souvent, au lieu de jeux, on faisait à Jupiter des sacrifices considérables : depuis la

guerre punique, on lui immolait des hécatombes entières; une fois même, sur l'injonction des livres sibyllins, on lui voua un ver sacrum. On sait que ce genre de sacrifice ne s'adressait d'ordinaire qu'à Mars.

Viennent maintenant les ludi Plebeii, en novembre. Ils n'étaient primitivement destinés qu'aux plébéiens; ils étaient organisés par leurs magistrats, les tribuns et les édiles. On ne sait pas à quelle année et à quelle circonstance remonte la fondation de ces jeux; mais c'est sans contredit l'ancienne lutte des patriciens et des plébéiens qui la provoqua. Plus tard la fusion des deux classes eut lieu, mais les deux jeux n'en continuèrent pas moins à subsister parallèlement et avec une organisation commune; seulement les jeux du Cirque, au lieu d'avoir lieu au Circus Maximus, avaient pour théâtre le cirque Flaminius. Ici, comme aux jeux romains, l'epulum était précédé par des jeux scéniques organisés par les édiles plébéiens. D'après les calendriers de l'époque d'Auguste, ces fêtes duraient du 4 au 17 novembre : les huit premiers jours étant consacrés aux représentations scéniques, les ides étaient le jour du sacrifice et de l'epulum, auquel ne prenaient part primitivement que les magistrats plébéiens; enfin du 14 au 17, c'étaient les jeux du Cirque et la cérémonie préalable de la probatio equorum. Nous ne voyons nulle part qu'une procession ait eu lieu à l'occasion de ces fêtes.

Enfin il y avait aussi, en l'honneur de Jupiter, des jeux capitolins; mais nous n'avons sur eux que des données très-incomplètes. D'après Ennius, Romulus, en

[redacted]

fondant le temple de Jupiter Feretrius, aurait organisé des jeux qui portaient encore tout à fait l'empreinte de la simplicité champêtre : on étendait par terre des peaux enduites d'huile, sur lesquelles les Romains de l'époque s'exerçaient aux luttes de la course et du pugilat. Une autre tradition raconte que Romulus, après avoir vaincu les Véiens, avait fait figurer parmi d'autres captifs, dans son cortége triomphal le roi de Véies, vieillard tombé en enfance, usage qui se conserva le jour des jeux capitolins, fondés à l'occasion et en l'honneur de ce triomphe. Enfin, Tite-Live nous raconte qu'après la retraite des Gaulois, on avait fondé, en souvenir du Capitole sauvé, les jeux capitolins, et que Camille avait même institué à cet effet un collége de pontifes. De tout cela, on peut conclure qu'il y avait aux ides d'octobre une antique fête triomphale en l'honneur de Jupiter Capitolin, et que la tradition faisait remonter cette fête à Romulus; et ce qui prouve l'antiquité de ces fêtes, c'est le jour où elles étaient célébrées (15 octobre). Elles ont évidemment précédé les jeux plébéiens, qui n'avaient lieu qu'en novembre.

D'ailleurs le triomphe, dans le sens étroit et rigoureux du mot, n'était pas seulement un spectacle militaire, c'était en même temps une fête religieuse en l'honneur du dieu souverain du Capitole. De là vient le sacrifice fait à Jupiter par les consuls à leur entrée en charge, les vœux solennels prononcés quand ils partaient pour la guerre, escortés solennellement par leurs amis. Inutile de donner ici la description complète du cortége triom-

[redacted]

phal ; remarquons seulement que le triomphateur y figurait comme une image vivante du Jupiter Capitolin, auquel il devait son triomphe, entre les mains duquel il allait déposer le laurier triomphal. Le char triomphal était une image du quadrige de Jupiter; la tunique, la toge du triomphateur, son sceptre d'ivoire, sa couronne, tout chez lui rappelait les insignes de Jupiter lui-même. Entouré de ses compagnons de gloire, quand il était arrivé au sommet du Capitole, il descendait du char, montait les degrés du temple, s'approchait en suppliant de l'image de Jupiter et déposait entre les mains du dieu le laurier ou la palme du triomphe. Suivait le sacrifice et un festin solennel dans le temple, festin auquel prenait part tout le sénat et que présidait naturellement le triomphateur. On ne saurait se faire une idée assez vive de l'agitation joyeuse où était la ville à ces occasions quand le triomphateur était populaire.

Nous avons donné un aperçu des différentes fêtes où le Jupiter Capitolin était adoré comme le dieu suprême de l'État ; pour achever cette esquisse, il nous faut dire quelque chose des décorations du temple, de son entourage, puisque là aussi éclate avec évidence le dessein d'élever à Jupiter une résidence terrestre, comme dit Cicéron.

Les présents reçus dans ce temple étaient d'un nombre prodigieux. Ce n'était pas seulement la foi indigène et italique qui peuplait ce sanctuaire de pieuses offrandes, les rois étrangers témoignaient à Rome leur docilité ou leur reconnaissance en adressant de riches présents à la

[redacted]

trinité suprême des dieux du Capitole. De temps en temps on faisait fondre une partie de ces objets précieux, et l'on déposait ceux qui restaient dans des sortes de caves disposées sous le temple et où l'on conservait tous les ustensiles du culte que leur vétusté avait mis hors de service. Il y avait d'ailleurs un autre trésor du Jupiter Capitolin ; il était déposé sous son siége, dans le trône : Camille l'avait institué lors de la retraite des Gaulois ; il s'accrut avec les années jusqu'au jour où, à l'époque de Marius et de Sylla, l'incendie du Capitole et l'avidité des généraux romains en vidèrent le contenu. Ce que Sylla y remit fut de nouveau dissipé par César et Crassus ; Auguste y déposa plus tard 16,000 livres d'or et une valeur égale de pierres précieuses et de perles.

Un détail non moins ancien de ce culte et qui pour nous est plein d'instruction, ce sont les inscriptions, les boucliers d'honneur, les trophées, les victoires, fondés dans le temple par des particuliers ou par l'État. Les monuments commémoratifs étaient si nombreux que les colonnes du sanctuaire avaient besoin d'être de temps à autre nettoyées et regrattées. Les nombreuses inscriptions historiques qu'on y lisait étaient pour les patriotes un vrai trésor : ainsi les généraux, avant de triompher, affichaient sur le Capitole une liste de leurs exploits en vers saturnins. Les auteurs nous ont conservé quelques-unes de ces inscriptions, entre autres celle où T. Quintius Cincinnatus rend compte de ses victoires remportées sur les Prénestins, par la grâce de Jupiter et des autres dieux. La simplicité de cette époque forme un piquant

contraste avec le luxe des générations plus avancées. Ainsi les Romains apprirent des Carthaginois à connaître les boucliers d'honneur d'or ou d'argent ciselé. On prit aussi l'habitude de parler à l'imagination du peuple par des tableaux de batailles, de victoires, absolument comme au moyen âge, en Italie, on aimait à le frapper par des images, des allégories historiques.

Plus tard, surtout depuis le jour où Hiéron envoya une Victoire au sénat, les Victoires et les trophées qu'on voit encore aujourd'hui sur le Capitole furent en grand honneur et se multiplièrent à l'infini. La chaîne des arcs de triomphe qui s'étendaient le long du Forum et dans les quartiers populeux allait, sous Auguste et Tibère, jusqu'aux pieds du Capitole; sous Néron, elle se prolongea encore.

Ajoutez à tout cela les sanctuaires nombreux, les images de dieux qui se groupaient avec le temps autour du grand temple du Capitole comme autour de leur centre; ajoutez-y la quantité d'images, de statues de grands hommes, les décrets, les publications officielles qu'on affichait sur des colonnes d'airain ou sur les murs des temples et des monuments publics, et le nombre prodigieux de peintures grecques que les triomphateurs rapportaient à Rome. Parmi les statues de dieux les plus importantes, étaient celles de Jupiter, de Sp. Cavilius Maximus, 401 V. C.; celle de Zeus Urios, le dieu des vents favorables, apportée de Macédoine; un Apollon d'Apollonie, rapporté par Lucullus; de nombreuses statues de Mars, d'Hercule, etc. Mais les statues de citoyens distingués étaient bien plus

[redacted]

nombreuses encore. Pendant la république, c'était une grande marque d'honneur que le droit d'avoir une statue dans le voisinage de Jupiter O. M. C'est là qu'on voyait les images des sept rois, et à côté d'eux celle de Brutus. Plus tard on y ajouta la statue de César, et ce rapprochement aurait, dit-on, provoqué l'assassinat de César. Bref le nombre de ces statues devint si considérable, qu'Auguste fut forcé d'en faire transporter un grand nombre au Champ de Mars. C'était le premier Africain qui avait obtenu l'honneur le plus éclatant : on avait placé une de ses images dans le sanctuaire même de Jupiter, et toutes les fois que la famille Cornélia enterrait un de ses membres, on allait chercher au Capitole l'image de ce glorieux ancêtre. On sait le culte profond que Scipion avait voué à Jupiter, l'ascension quotidienne qu'il faisait au Capitole pour y rendre à ce dieu l'hommage d'une pieuse et fervente vénération.

Le temple avait plus de quatre cents ans d'existence ; il semblait devoir survivre à la république comme il l'avait vue naître, lorsque le 5 juillet, 83 av. J.-C., un incendie le dévora. C'était au milieu de la lutte entre Marius et Sylla. Ce dernier voulut relever le temple ; mais cette fois il ne fut pas l'heureux Sylla : Q. Lutatius Catulus lui ravit cet honneur, et son nom figura dès lors, 78 av. J.-C., sur le frontispice du temple, à côté de celui de Jupiter O. M. L'ancien plan fut conservé, mais exécuté avec plus de luxe, et l'image de Jupiter dont on décora le temple était une copie du Jupiter Olympien : c'était une statue d'or et d'ivoire, dont l'au

teur était un artiste grec, Apollonius. Auguste, le restaurateur du culte national, éleva sur le Capitole un temple tout nouveau à Jupiter Tonnant. Le temple fut consacré aux calendes de septembre, en 22, et il fut dès lors visité par tant d'adorateurs, que l'ancien Jupiter s'en plaignit dans un rêve qu'il envoya à Auguste. Auguste alors fit suspendre au frontispice du nouveau temple quantité de petites sonnettes, comme pour signifier que ce nouveau Jupiter Tonnant n'était qu'un portier au seuil de l'antique Jupiter O. M.

Le nouveau temple fut de nouveau consumé dans l'affaire, si dramatiquement décrite par Tacite, des Vitelliens contre les partisans de Vespasien. Vespasien avait à peine relevé le temple, quand un nouvel incendie le dévora sous Titus, en 80. Domitien le rétablit une fois encore, et ses médailles nous apprennent qu'il en termina en 82 la construction. Domitien fonda aussi de nouveaux jeux capitolins, dont les poëtes et les écrivains contemporains font maintes fois mention. Ce jeux consistaient, d'après la mode grecque, en concours de musique, en courses, en luttes de tous genres. On y concourait en poésie comme en prose, en grec aussi bien qu'en latin.

Ainsi l'ancien culte s'était rajeuni, et Jupiter restait toujours le représentant suprême de la majesté du nom et de l'empire romain. Seulement, comme l'empereur jouait dans l'État le rôle capital, il était aussi sur le Capitole un personnage important; et toute la dernière période de la religion officielle à Rome offre des exem-

[redacted]

ples d'une dégradation révoltante. Au commencement de chaque année, à l'anniversaire de la naissance et de l'avénement de l'empereur et en mille autres occasions, on célébrait en son honneur un culte imposé souvent par la tyrannie; on se prosternait devant le souverain régnant, sauf à se dédommager à sa mort de toutes les bassesses qu'on avait commises sous ses menaces. Le parvis du temple se remplit de statues de l'empereur; Domitien n'admettait que des statues d'or ou d'argent, Trajan les voulait d'airain.

Les empereurs ne quittaient jamais la ville sans une visite au Capitole et des vœux solennels à Jupiter, et à leur retour, leur première démarche, avant même de rentrer au palais impérial, était l'ascension du Capitole. Le triomphe devint naturellement un monopole des empereurs, dont Auguste, il est vrai, suffisamment comblé d'honneurs, n'usa pas une seule fois. Trajan fut le premier empereur qui rendit à cette solennité tout son éclat et le culte de Jupiter se releva sous lui; le seul serment qu'il admît était celui par le numen Jovis. Aurélien et Dioclétien agirent dans le même esprit; ce dernier chercha même à raffermir ainsi la religion officielle, fatalement minée de son temps. Jupiter, à cette époque, était invoqué sous le nom de Præses Orbis, Pacator Orbis, Propugnator, Tutator, Sponsor sæculi Augusti. Souvent aussi la langue emphatique de cette période de décadence le distingue des autres dieux en l'appelant Summus excellentissimus ou Summus exsuperantissimus. Les cultes de Jupiter qui ressortent le plus alors sont ceux du Jupiter Depulsor et

Salutaris, ou ceux qui confondent la conception romaine avec les idées de l'orient, comme celui de J. O. M. Heliopolitanus, Damascenus, etc., ou bien encore avec ceux des religions celtique et germanique du Nord. Il y avait un Jupiter O. M. Pœninus, dont le siége était le grand Saint-Bernard.

Une particularité qui n'a pas peu contribué à cette fusion, c'est que le Capitole de Rome, avec ses divinités et ses cultes, se reproduisait à l'infini dans l'Italie et dans les provinces. Ailleurs, les hommages qu'on devait à Rome venaient fortifier encore cette fusion, cet amalgame d'éléments hétérogènes. A Antioche, Antiochus Épiphane avait organisé un culte très-riche en l'honneur de Jupiter Capitolin. Le nom du Capitole devint de plus en plus comme un symbole de la religion d'État, et c'est à ce titre que le citent souvent les légendes des martyrs chrétiens. Dans les provinces occidentales, en Afrique, par exemple, en Espagne, en Gaule et en Germanie, on retrouve des exemples de ce genre aussi bien qu'en Asie Mineure, que dans le Bosphore cimmérien, que dans la Syrie et la Palestine, où Adrien fit élever un temple à Jupiter Capitolin, sur l'emplacement même du temple de Salomon. Le Capitole de Rome était devenu un véritable Pandémonium de tous les grands dieux du paganisme.

Même après le triomphe du christianisme, le Capitole romain, du moins le grand temple restauré par Domitien, semble s'être assez longtemps conservé. Stilicon enleva les plaques d'or de ses portes; Genseric et le

[redacted]

pape Honorius y commirent aussi des vols importants. Jusqu'au neuvième siècle, la tradition parle du temple de Jupiter, mais les légendes qui se sont emparées de la vieille Rome et de ses ruines témoignent déjà d'une ignorance et d'une confusion singulières. Dans les orages du moyen âge, les barons romains font des forteresses féodales de ces vieux monuments, et les derniers restes de la tradition locale se perdent dans ces transformations.

APPENDICE.

J'ajouterai ici quelques détails, quelques particularités accessoires du culte que nous venons d'étudier. Ces particularités ont, pour la plupart, l'intérêt d'une haute antiquité.

A. *Summanus.*

Summanus est un dieu du ciel nocturne, que Varron range parmi les divinités sabines de Tatius. Il avait, lui aussi, un culte sur le Capitole ; il avait une chapelle à lui et une statue d'argile dont la tête fut si violemment frappée par la foudre qu'elle fut précipitée dans le lit du Tibre. Cet incident eut lieu à l'époque de Pyrrhus, et il paraît qu'on éleva à cette occasion un temple à Summanus, près du cirque Maxime, et qu'on lui célébrait tous les ans, le 20 juin, un sacrifice. On lui fabriquait aussi des gâteaux sacrés en forme de roue ; c'était sans

[redacted]

doute un symbole du char du dieu de la foudre. Les occasions ordinaires de ce culte étaient les orages nocturnes, qui sont plus rares que ceux du jour et sont, par là même, l'objet d'une frayeur plus grande. On distinguait à ce propos le *fulgur dium* ou *diurnum* du *fulgur nocturnum ;* le premier était assigné à Jupiter, on attribuait le dernier à Summanus, et dans les cas douteux, on faisait un sacrifice aux deux divinités. Les Acta des frères Arvales nous offrent un exemple de ce genre : la foudre frappe le bois sacré de la Dea Dia, l'on immole à Jupiter deux béliers blancs, à Summanus deux béliers noirs. Le nom de Summanus signifie, à proprement parler, le dieu de la partie de la nuit qui précède immédiatement le jour. On sait que les Romains faisaient commencer le jour à minuit : or, Summanus, c'est *sub-manus,* et *manus* a le même sens que dans mane, manis, matuta. Cependant ce dieu resta toujours un dieu des ténèbres, de la nuit profonde ; Plaute fait, en plaisantant, de ce dieu le dieu des voleurs, et forge le verbe *summanare*, toujours dans le même sens, absolument comme la déesse Laverna ou Lara, c'est-à-dire Mater Larum, est une déesse du monde souterrain et par suite la protectrice des voleurs. Plus tard, quand le sens primitif du culte de Summanus fut perdu, on assigna à ce nom une étymologie toute factice et inadmissible ; on le fit dériver de Summus Manium, et l'on assimila Summanus à Pluton.

[redacted]

B. *Diespiter et le collége des Féciaux.*

A quel point l'idée du droit et de l'équité était essentielle au vieux culte du Jupiter italique, du dieu de la lumière céleste, c'est ce que l'on reconnaît avec clarté aux usages et aux prières des Féciaux, qui étaient les serviteurs de ce dieu et l'invoquaient d'ordinaire (nous avons encore des formules de leurs prières) sous le nom de Diespiter, de Lucetius. L'institution des Féciaux était commune à toutes les races italiques, et la tradition attribue d'ordinaire à Numa ou à Ancus Marcius, les rois d'origine sabine, l'introduction à Rome de ce collége religieux; nous serons autorisés à nous servir aussi de ces traditions pour compléter l'idée de pureté, de sainteté que nous avons déjà signalée dans les traditions plus antiques du culte de Jupiter.

Ainsi, les symboles des Féciaux appartiennent à cette période primitive où Jupiter était adoré comme un esprit partout présent dans la nature; ce sont d'abord les *sagmina* ou *verbenæ*, une touffe de gazon que les Féciaux recevaient du roi, du consul, et à laquelle ils empruntaient leur caractère religieux. Cette plante était cueillie ex Arce, c'est-à-dire sur le sommet du Capitole; on la coupait avec les racines et toute la motte de terre, usage qui se retrouve chez beaucoup de peuples primitifs et qui signifie partout que la motte de terre consacrée représente tout le sol auquel elle appartient. Ainsi la touffe que le Fécial faisait porter devant lui par un *Verbenarius*,

comme un gage sacré de la paix, et dont le contact était indispensable au pater patratus avant qu'il s'engageât dans une affaire quelconque, cette touffe, dis-je, symbolisait tout le Capitole. — Citons encore parmi ces symboles le caillou sacré, nommé *Jupiter Lapis*, et un sceptrum Jovis, objets du culte conservés d'ordinaire dans le temple de Jupiter Feretrius où les Féciaux les allaient chercher dans les occasions solennelles. Le nom même de Jupiter Lapis nous force à voir dans ce caillou sacré plus qu'un symbole ordinaire. C'était sans doute un fulgurite analogue au silex de Donar, au Mioelnir de Thor, qu'on retrouve dans les mythologies du Nord et qui symbolisent la puissance vengeresse du dieu de la foudre.

Les devoirs publics des Féciaux, qu'il faut encore signaler, sont des prestations de serments, le rite par lequel ils concluaient leurs traités, enfin les demandes de satisfaction et les déclarations du *bellum pium* dont ils étaient chargés. Toutes ces cérémonies respirent le culte de Diespiter, d'un dieu du droit et, par cela même, d'un dieu de la Victoire, quand le droit ne peut triompher autrement que par les armes. On invoquait souvent à côté de Diespiter Mars et Quirinus.

Jupiter paraît d'abord dans le culte des Féciaux comme le dieu du serment. Nous l'avons vu tout à l'heure adoré sous le nom de Lucetius ; c'est évidemment le même dieu que nous retrouvons dans le serment par Dius Fidius. C'est ce dernier qui, en sa qualité de dieu de la fidélité, est chargé de punir la perfidie ;

[redacted]

aussi figure-t-il souvent dans le serment. C'est évidemment à ce Jupiter que pensaient les Féciaux dans les serments qu'ils avaient à faire au nom de l'État. Ils prenaient alors dans leur main le Jupiter Lapis et ajoutaient à leur serment ces quelques paroles dont nous n'avons pas malheureusement le texte primitif : « Si je dis la vérité, puisse dieu me prêter secours; — si j'ai commis quelque perfidie, que Jupiter, sans causer aucun dommage à la ville, me précipite hors de ma demeure et de mes biens, conformément au droit humain et divin, comme je précipite moi-même cette pierre loin de moi. » C'était là le serment le plus sacré, le plus antique que les Romains connussent. Plus tard même, à ce qu'il semble, on l'employa dans les relations privées de la vie. Le serment en général était tellement regardé comme chose de Jupiter, qu'Ennius lui-même dérivait *jus* ou *jousiurandum* de Jovis jurandum.

Dans la conclusion des alliances et au sacrifice qui se faisait en cette circonstance, les Féciaux employaient aussi le Jupiter Lapis; l'alliance conclue entre Rome et Albe, et racontée par Tite-Live, nous l'apprend : on commençait par lire la formule d'alliance, puis un Fécial muni de pleins pouvoirs, le pater patratus, prononçait ces paroles solennelles (*precatio, carmen*) : « Écoute, Jupiter, écoute, toi, le représentant d'Albe, et toi commune d'Albe, écoute. Les clauses du traité viennent d'être lues d'un bout à l'autre, sans ruse, sans supercherie ; elles ont été clairement comprises, et le peuple romain les respectera religieusement. S'il y

manquait jamais, par perfidie et par méchanceté, puisses-tu, Diespiter, frapper le peuple romain comme je frappe moi-même ce porc, et frapper Rome d'autant plus fortement que tu es toi-même plus puissant et plus fort. » Ensuite le Fécial frappait le porc du caillou qui représentait le Jupiter Lapis ou plutôt la justice vengeresse du dieu.

Dans la *clarigatio*, c'est-à-dire dans les demandes de satisfaction, c'est encore Jupiter qui est le dieu de l'État et des Féciaux. Le Fécial entrait dans l'État à qui l'on demandait raison et prononçait ces paroles (Liv. I, 32) : « Écoute, Jupiter, écoutez, dieux des limites, et toi, écoute, oracle sacré du droit (fas), je suis le messager du peuple romain ; je viens en toute justice et mes paroles méritent toute croyance. » Suivait la demande de satisfaction, puis Jupiter était encore invoqué comme témoin. « Si c'est contre le droit et ma conscience que je demande qu'on me livre ces personnes et ces choses, à moi le messager du peuple romain, ne me laisse jamais rentrer dans ma patrie. » Si les objets ou les personnes réclamés n'étaient pas livrés dans un délai de trente-trois jours, le Fécial déclarait la guerre en ces termes : « Écoute, Jupiter, et toi, Janus Quirinus, et vous tous, dieux du ciel, de la terre et des enfers, je vous invoque comme témoins que ce peuple est injuste et viole le droit. Comment vengerons-nous notre droit outragé? nos vieillards en décideront. » Puis le Fécial rentrait à Rome, et quand le roi ou le consul avaient décrété la guerre, le Fécial retournait au territoire ennemi, et là, en pré-

[redacted]

sence de trois hommes adultes, il déclarait formellement et solennellement la guerre ouverte, puis lançait sur le territoire ennemi la lance traditionnelle.

c. *Fides.*

Voici encore un exemple du respect qu'on avait dans l'ancienne Italie pour l'idée du droit. Le culte de Fides et celui de Terminus sont les deux colonnes du droit privé et du droit public à Rome. Fides représente généralement la parole d'un homme d'honneur, appuyée, confirmée par la main donnée, comme gage du serment. Par suite, Fides a signifié la conscience, l'honneur d'un citoyen, ou même d'un État, comme dans les expressions « conferre se in fidem et clientelam alicujus, » etc. La Fides est un attribut partiel du Jupiter Lucetius ; ce dieu, en sa qualité de dieu de la lumière, est en même temps celui de la fidélité, de l'équité dans tous les rapports de la vie. De là vient la confusion de Terminus avec le jour qui revient sans cesse, et le nom de Jovis Fiducia, qu'on donnait à ce dernier dieu. Le nom de féciaux semble se rattacher à celui de *fides, fidus ;* dans tous les cas, on ne peut méconnaître l'affinité de sa racine avec celle de fœdus.— Il y avait à Rome un vieux sanctuaire de la Fides publica ou Fides populi romani. Cette Fides publica du Capitole n'était autre chose que la personnification de la conscience de Rome : de là vient que le sénat se réunissait souvent dans son temple, et que les peuples alliés de Rome font souvent à

cette Fides populi romani l'honneur de marquer leurs monnaies à son empreinte. Tite-Live nous a conservé sur ce culte les plus curieux détails (I, 21). D'après la législation de Numa, les trois Flamines de Jupiter, Mars et Quirinus étaient chargés du culte de Fides. Ils devaient monter au Capitole dans un char couvert d'un dais et devaient, au sacrifice, envelopper d'un linge blanc la poignée de leur main droite. La première de ces formalités signifiait que la Fides ne saurait être trop soigneusement gardée; la seconde que la main droite, le siége de la fidélité, doit être conservée pure et intacte. La Fides est représentée la droite étendue en avant; elle portait un voile blanc; le blanc est la couleur de la lumière et de la pureté. Le voile jone ici le même rôle que le dais de la voiture dans l'ascension des Flamines. Les poëtes romains parlent de l'antique Fides comme les grecs d'Αἰδώς et de Νέμεσις. C'est dans ce sens qu'Ennius lui donnait l'épithète d'ailée (apta pinnis), parce qu'elle s'était envolée vers le ciel; Virgile la nomme blanchie par l'âge (cana), comme ayant été surtout honorée autrefois; enfin Silius Italicus nous raconte comment elle a quitté la terre souillée de meurtres, d'injustice et de cupidité, pour ne plus siéger désormais que dans le ciel et les cœurs honnêtes.

D. *Terminus.*

Les limites et la pierre qui servait à les marquer, le termen ou terminus avaient aussi dans la haute antiquité,

[redacted]

comme toute expression concrète d'une idée religieuse, une valeur sacrée. Zeus en Grèce, Jupiter en Italie, est le principe de tout ordre et, par suite, le dieu protecteur de ces bornes. On savait bien que la division de la propriété immobilière avait été le commencement de toute concorde et avait concilié toutes les prétentions contradictoires. A Rome, ce sont encore les deux rois Sabins auxquels on attribue cette organisation territoriale. T. Tatius aurait consacré sur le Capitole le dieu Terminus. Numa aurait fondé les Terminalia qu'on célébrait à Rome et à la campagne à la fin de l'année, le 23 février. Comme cette fête implique une division du territoire et de la propriété, on attribuait également à Numa l'organisation territoriale, et comme les pierres et les bornes qui séparaient les champs étaient l'objet d'un culte et d'un respect traditionnels, Numa passait aussi pour être l'auteur des usages et des lois dont ce culte était composé. Celui qui abattait ou enlevait une de ces bornes était maudit, lui et le couple des bœufs complices; chacun pouvait, sans se souiller même, tuer le coupable. Il est vrai qu'avec le temps on adoucit la rigueur de ce châtiment.

L'antique légende qui nous montre le Terminus du Capitole refusant de céder à Jupiter et se faisant admettre dans le sanctuaire du grand dieu, n'est que le symbole de son inamovibilité et de son intime relation avec Jupiter. Dans le temple, on avait pratiqué au toit une ouverture au-dessus du Terminus, car le culte de Terminus devait se faire en plein air. Plus tard il y eut même un

[redacted]

Jupiter Terminus ou Terminalis, le Zeus ὅριος des Grecs. Voici un texte fort intéressant qui témoigne de l'ancienne croyance italique ; c'est un fragment d'un oracle ou d'une révélation : « Sache que la terre et la mer sont séparées. Or, quand Jupiter prit pour lui l'Étrurie, il décida et ordonna qu'on mesurerait et diviserait les champs ; car il connaissait la cupidité de l'homme ; aussi établit-il partout des limites. Ces limites, les hommes y toucheront et les détruiront dans la huitième génération (sæculum) où le monde touchera à sa fin. Mais malheur à celui qui y portera la main pour augmenter son domaine et restreindre celui du prochain; ce méfait lui attirera la malédiction des dieux. Si le coupable est un esclave, ses maîtres doivent le juger sévèrement. Si les maîtres sont complices, leur maison sera bientôt renversée, et toute leur race s'éteindra. Ceux dont la main a commis le crime seront éprouvés par des maladies et des blessures cruelles, et leurs membres s'affaibliront. Leur domaine sera ravagé par des orages, leurs fruits seront abattus par la tempête et la grêle, brûlés par la canicule, rongés par la nielle, et le peuple sera en proie à des luttes. Voilà ce qui arrivera si de pareils méfaits sont commis. Ainsi, songes-y bien, garde-toi de ruse, de fausseté ; et souviens-toi dans ton cœur de mes conseils. »

Les usages religieux dont les limites étaient l'objet concernaient en partie l'établissement même des bornes-frontières, en partie la fête des Terminalia, qui faisait la clôture de l'année. Voici les formalités qu'on remplissait

[redacted]

avant de fixer ces pierres de démarcation : on commençait par les mettre debout à côté de la fosse qu'on leur préparait ; on les oignait, on les ceignait de guirlandes et de bandelettes ; puis, dans la fosse, on célébrait un sacrifice ; on arrosait le sol de la fosse du sang de la victime, et on y ajoutait des libations d'encens, de fruits, de miel et de vin. Quand la victime était tout à fait consumée, on fixait la pierre sur les os et les débris fumants, puis on nivelait soigneusement la terre tout autour. Les Terminalia des champs nous sont décrits par Ovide ; c'était une fête de famille, de bon voisinage ; on y célébrait encore des sacrifices en commun, puis on se réunissait autour d'un somptueux banquet où l'on chantait des hymnes en l'honneur de Terminus.

E. *Le clou de la cella Jovis.*

Comme ce clou, d'après une antique prescription, était tous les ans fiché dans le temple de Jupiter, aux ides de septembre, l'anniversaire de la fondation du culte et le jour le plus sacré des jeux romains, par le plus haut personnage de l'État (qui prætor maximus sit), il est impossible qu'il n'eût pas d'autre destination que celle de marquer les années ; il avait évidemment une valeur religieuse. Nous trouvons l'idée première de cette institution chez les Étrusques. Ainsi, à Volsinies, on portait chaque année un clou au temple de Nortia, la déesse du destin : on sait que ce clou avait pour valeur symbolique de représenter la décision arrêtée et irrévocable du

Destin. De là vient, avec mille légendes, l'usage proverbial du clou pour désigner une affaire arrangée et définitivement conclue [1].

Jupiter lui-même était invoqué souvent sous le nom de Tigillus, comme soutien et base du ciel. Ce clou des ides de septembre avait sans doute une valeur analogue: peut-être désignait-il le caractère inébranlable de ses décisions célestes; peut-être aussi ne servait-il qu'à marquer les ides de septembre, dont nous avons vu le rôle important dans l'année officielle. Il y eut souvent des interruptions dans cette coutume religieuse, et à une période relativement moderne du culte romain, on ne l'appliqua plus qu'exceptionnellement. On désigna chaque fois, à cet effet, un *dictator clavi figendi causa*. Ainsi, en 391 V. C., à l'occasion d'une peste, et en 423, à l'occasion d'empoisonnements qui furent dénoncés et semblèrent devoir provoquer cette mesure extraordinaire. Auguste décida que les censeurs sortant de charge auraient à porter un clou au temple de Mars Ultor. L'usage de ces clous sacrés était d'ailleurs fort répandu aussi dans la vie privée; on s'en servait pour détourner de soi et fixer ailleurs les maladies et les mauvaises influences.

ν. *Juventas.*

Juventas, elle aussi, ne voulut pas céder, quand on construisit le temple du Capitole; aussi dut-on lui ré-

1. Cic., Verr., V, 21, 53. Petrone, 71, etc. Æsch., Suppl., 907.

[redacted]

server une chapelle dans le voisinage de Jupiter. Elle était le symbole de l'éternelle jeunesse de l'État : voilà du moins ce que dit la légende ; mais à vrai dire, cette déesse n'est que la personnification d'un attribut essentiel à Jupiter, qui, on le sait, présidait à toute croissance, à tout développement. De là vient l'antique usage, institué par Servius Tullius, de déposer une pièce d'argent dans le tronc de la déesse Juventas, quand un enfant arrivait à la jeunesse. Le jeune homme, quand il échangeait la robe prétexte de l'enfance contre la toge virile, devait monter au Capitole pour y payer son tribut à la déesse Juventas, et y faire ses prières à elle et à Jupiter. C'était une fête qui, dans les grandes familles, présentait un caractère officiel. De plus, on faisait des sacrifices réguliers à la déesse Juventas, au commencement de l'année. A partir de 193 av. J.-C., elle eut un nouveau temple près du Cirque Maxime; depuis Auguste, elle eut un temple au sein du palais impérial. On sait que le fils de l'empereur, quand il arrivait à la jeunesse, prenait le titre de princeps juventutis, ce qui était l'occasion de fêtes et de solennités. Juventas est souvent identifiée à Hébé.

G. *Diiovis et Veiovis.*

Ces deux dieux sont nommés l'un à côté de l'autre chez Quintilien (1, 4, 17) et chez Aulu-Gelle (V, I, 2), qui cite d'anciennes prières où ces deux noms figurent réunis. On distinguait, paraît-il, Diiovis de Diovis ou

Destin. De là vient, avec mille légendes, l'usage proverbial du clou pour désigner une affaire arrangée et définitivement conclue [1].

Jupiter lui-même était invoqué souvent sous le nom de Tigillus, comme soutien et base du ciel. Ce clou des ides de septembre avait sans doute une valeur analogue; peut-être désignait-il le caractère inébranlable de ses décisions célestes; peut-être aussi ne servait-il qu'à marquer les ides de septembre, dont nous avons vu le rôle important dans l'année officielle. Il y eut souvent des interruptions dans cette coutume religieuse, et à une période relativement moderne du culte romain, on ne l'appliqua plus qu'exceptionnellement. On désigna chaque fois, à cet effet, un *dictator clavi figendi causa*. Ainsi, en 391 V. C., à l'occasion d'une peste, et en 423, à l'occasion d'empoisonnements qui furent dénoncés et semblèrent devoir provoquer cette mesure extraordinaire. Auguste décida que les censeurs sortant de charge auraient à porter un clou au temple de Mars Ultor. L'usage de ces clous sacrés était d'ailleurs fort répandu aussi dans la vie privée; on s'en servait pour détourner de soi et fixer ailleurs les maladies et les mauvaises influences.

F. *Juventas.*

Juventas, elle aussi, ne voulut pas céder, quand on construisit le temple du Capitole; aussi dut-on lui ré-

1. Cic., Verr., V, 21, 53. Petrone, 71, etc. Æsch., Suppl., 907.

[redacted]

server une chapelle dans le voisinage de Jupiter. Elle était le symbole de l'éternelle jeunesse de l'État : voilà du moins ce que dit la légende ; mais à vrai dire, cette déesse n'est que la personnification d'un attribut essentiel à Jupiter, qui, on le sait, présidait à toute croissance, à tout développement. De là vient l'antique usage, institué par Servius Tullius, de déposer une pièce d'argent dans le tronc de la déesse Juventas, quand un enfant arrivait à la jeunesse. Le jeune homme, quand il échangeait la robe prétexte de l'enfance contre la toge virile, devait monter au Capitole pour y payer son tribut à la déesse Juventas, et y faire ses prières à elle et à Jupiter. C'était une fête qui, dans les grandes familles, présentait un caractère officiel. De plus, on faisait des sacrifices réguliers à la déesse Juventas, au commencement de l'année. A partir de 193 av. J.-C., elle eut un nouveau temple près du Cirque Maxime; depuis Auguste, elle eut un temple au sein du palais impérial. On sait que le fils de l'empereur, quand il arrivait à la jeunesse, prenait le titre de princeps juventutis, ce qui était l'occasion de fêtes et de solennités. Juventas est souvent identifiée à Hébé.

G. *Diiovis et Veiovis.*

Ces deux dieux sont nommés l'un à côté de l'autre chez Quintilien (1, 4, 17) et chez Aulu-Gelle (V, I, 2), qui cite d'anciennes prières où ces deux noms figurent réunis. On distinguait, paraît-il, Diiovis de Diovis ou

[redacted]

Jupiter, bien que ces deux noms n'en fassent évidemment qu'un et représentent l'un et l'autre, à n'en pas douter, un dieu bienfaisant de la lumière. Vediiovis est le même mot précédé du préfixe *ve*, qui exprime toujours en composition une action fâcheuse, comme dans *vehemens*, *vecors*, etc. Aussi ne peut-on admettre ni l'explication des grammairiens, qui font de Veiovis un petit Jupiter arrêté dans sa croissance, ni celle qui dérivant Jupiter de juvando, fait de Vediovis le dieu de l'idée opposée. Dans tous les cas, ce dieu appartenait au vieux culte italique ; dans la petite ville de Bovillæ, au pied du mont Albain, il s'est conservé un antique autel qui porte d'un côté cette inscription : « Vediovei Patrei Genteiles Juliei, » et de l'autre celle-ci : « Leege Albana Dicata, » ce qui nous fait rattacher ce culte aux anciennes religions d'Albe. A Rome, Vediovis avait un sanctuaire fameux entre le Capitole et l'Arx, c'est-à-dire entre les deux sommets du Capitolin. Dans le temple, on voyait son image, une poignée de traits à la main, ce qui le fit plus tard confondre avec l'Apollon grec. Ces traits sont sans doute le symbole de la force des rayons solaires. Dans la comparaison de ce dieu avec le Λυκώρης des Grecs, comparaison à laquelle a été amené Pison l'archéologue, c'est encore Apollon qu'on retrouve ; car Lycores n'est autre chose que l'Apollon de Delphes, dans le sens tout spécial de dieu des expiations. Une autre particularité de ce culte, c'est le symbole de la chèvre, qui se trouvait dans le temple de Veiovis, et qui portait sur elle un enfant ailé, où l'on a vu avec raison le genius

[redacted]

de Veiovis. La véritable signification de ce dieu était sans doute celle d'un Jupiter dans la jeunesse. Il était à la fois le dieu du soleil, et en cette qualité il était surtout redoutable au printemps, à l'époque où la chaleur du soleil produit facilement des épidémies. Les nones de mars étaient le jour traditionnel de son culte. La chèvre était la victime habituelle ; on l'immolait, comme dit Aulu-Gelle, « ritu humano, » c'est-à-dire qu'elle n'était qu'un symbole. De là vient la comparaison que Pison établit entre Veiovis et Lycores ; cela nous donne même de l'asile fondé par Romulus une explication toute naturelle. On sait que Romulus avait fondé entre les deux bois sacrés du Capitole un refuge pour les coupables : les Grecs ont donné à cet abri le nom d'asile, et Rome même interpréta plus tard de cette façon la mesure toute politique de son fondateur. La clef de toute cette histoire, c'est sans doute que Veiovis, en sa qualité de dieu des expiations, était en même temps le dieu tutélaire des coupables condamnés, auxquels il ouvrait une retraite quand ils étaient forcés de quitter leur patrie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la chèvre et le bouc étaient, dans d'autres cultes romains, des victimes expiatoires : ainsi dans ceux de Junon et de Lupercus. — Veiovis avait encore un temple dans l'île du Tibre ; là il était toujours invoqué avec Jupiter ; on lui faisait un sacrifice annuel au premier janvier, en même temps qu'à Esculape : Vediovis est ici, à n'en pas douter, un dieu propice, un dieu de guérison.

h. *Jupiter Anxur.*

Jupiter Anxur était le dieu d'Anxur, la vieille ville des Volsques, à laquelle les Étrusques donnèrent plus tard celui de Terracine. Le nom d'Anxur est essentiellement italique ; on peut le rapprocher d'Anxanum, d'Anxas, la ville des Marses, de la déesse Ancilia, adorée chez le même peuple. Jupiter Anxur ou Anxurus et la déesse du printemps, des sources et des bois sacrés, Feronia, étaient, d'après Virgile, les principaux dieux de Terracine. Anxur était figuré sous la forme d'un jeune homme imberbe ; Feronia l'était sous celle de Juno Virgo : c'était la femme d'Anxur. Sur les médailles de la gens Vibia, on voit l'image officielle de Jupiter Anxur ; il porte une grande couronne à rayons, ce qui doit le faire ranger parmi les dieux parents de Jupiter et d'Apollon.

i. *Apollon Soranus.*

C'est le nom que portait le dieu adoré sur le sommet si pittoresque du Soracte. Nous n'avons malheureusement sur lui que des documents très-incomplets : Virgile lui donne le nom grec d'Apollon :

> Summe deum, sancti custos Soractis Apollo. (Æn., XI, 185.

Il en fait sans contredit un dieu du soleil. Le nom de Soranus n'est pas formé d'après celui de la montagne,

[redacted]

c'est au contraire celui de Soracte ou Sauracte qui dérive, selon toute probabilité, du latin *sol* ou *saul,* du gothique *savil,* etc., et du sanscrit *svar,* briller. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à côté d'Apollon Soranus on retrouve encore Feronia, ce qui permet de rapprocher ce dieu du Jupiter Anxur.— Le Soracte se trouve au milieu d'une fertile campagne; on retrouve encore aujourd'hui à l'est de cette colline, dans le voisinage de l'Église S. Romana, une caverne avec de profondes fissures, le Voragini, desquelles s'exhalent des miasmes que les anciens connaissaient déjà. Le village de Sant-Oreste est sans doute l'ancien Lucus Feroniæ ; et la vieille église de San-Silvestro est probablement sur l'emplacement même du temple d'Apollon. Une antique légende raconte qu'un jour où l'on voulait faire sur la colline un sacrifice à Dis Pater, une bande de loups aurait tout à coup ravi les victimes de l'autel : les bergers les poursuivent ; les loups arrivent à une caverne d'où sortent des vapeurs méphitiques qui asphyxient instantanément les bergers. Une peste se répand à travers le pays ; un oracle promet la guérison des habitants s'ils consentent à vivre, comme les loups, de rapine. Ainsi prit naissance la race des *Hirpi Sorani,* dont quelques familles se sont conservées jusque sous l'empire. Ces familles étaient très-célèbres par les arts, où ils excellaient. Tous les ans, à la fête d'Apollon et de Feronia, ils jouaient de la flûte avec un rare talent ; ils traversaient nu-pieds et la flûte aux lèvres, des morceaux de bois en flammes, sans se brûler, et le sénat les libérait du service militaire. On retrouverait ailleurs, et surtout

[redacted]

dans les religions du Nord, des traces de cérémonies tout à fait analogues. C'était une purification officielle, par laquelle les habitants du Soracte s'assuraient la protection du dieu qui trônait sur la colline. — Remarquons encore que les habitants de Tusculum avaient, eux aussi, un Jupiter du printemps, qu'ils appelaient Deus Maïus ou Jupiter Maïus, et qu'ils invoquaient en même temps que la déesse Maïa; c'est un couple de divinités qui rappellent le Jupiter des Volsques avec sa Juno Virgo, et le dieu du Soracte avec sa Feronia.

Citons enfin une figure de bronze trouvée dans le Picenum, qui représente un beau jeune homme à demi-vêtu, et dont la tête est ceinte d'une couronne à rayons. L'inscription que porte cette statue n'offre qu'un mot qui soit lisible, c'est celui de Juve pour Jovi, nouvelle preuve que Jupiter était en Italie un dieu du soleil.

III.

Junon.

Juno, c'est Jovino, féminin de Jovis, une divinité féminine du ciel et de la lumière, et par suite de la naissance, en sa qualité de matrone et de reine du ciel. La naissance de la lumière sortant des ténèbres était pour les anciens l'allégorie, le symbole de toute naissance; la Mater Matuta des vieux cultes italiques était à la fois la déesse de la lumière matinale et de la naissance

[redacted]

en général, de même en Grèce Diane ou Artémis. Junon, en Italie, représentait si bien la nature féminine, qu'elle répondait tout à fait au Genius des hommes, sur lequel nous avons longuement insisté. Chaque femme, chaque jeune fille avait sa Junon, qu'elle honorait de sacrifices réguliers.

Parmi les cultes partiels de Junon, le premier en importance est celui de Junon Lucina. Elle répond au Jupiter Lucetius : si ce dernier était le dieu des ides, des jours de pleine lune, Junon était la déesse des calendes, des jours où le croissant de la lune reparaît au ciel. Junon, chez les Laurentins, était quelquefois accompagnée de l'épithète de Kalendaris ; à Rome, tous les premiers jours de chaque mois lui étaient consacrés. Dès que le croissant s'était montré au ciel, le Pontifex Minor prévenait le Rex Sacrorum, qui montait au Capitole et y faisait un sacrifice à Junon dans la Curia Calabra, tandis que sa femme, la Regina Sacrorum, immolait un mouton ou un porc dans la Regia ; puis on annonçait au peuple combien il y aurait de jours jusqu'aux nones dans le mois qui s'ouvrait.

En second lieu, Junon était la déesse des accouchements, ce qui lui valait de la part des femmes des invocations pressantes. Varron nous raconte que les femmes consacraient à Juno Lucina leurs sourcils, parce que les yeux sont la lumière du corps et que les sourcils protégent les yeux. Les détails de ce genre sont innombrables ; Lucina est l'objet d'un culte superstitieux, d'un culte de femme en couches. — A Rome, le sanctuaire de Lucina

était situé près des Esquilies, non loin des Carènes et de Subura ; il était entouré d'un bois sacré dont Ovide fait le théâtre d'une ancienne légende : Les Sabines récemment mariées aux Romains sont stériles ; hommes et femmes vont en pèlerinage au bois sacré de Lucina ; ils font une prière. Une voix qui retentit du haut des arbres indique un remède à cette stérilité [1], et avec l'aide de Juno Lucina les Sabines deviennent enceintes. — Servius Tullius institue l'usage de déposer une pièce d'argent dans les troncs de Lucina à la naissance de tout garçon. — Certaines médailles nationales nous montrent une Junon qui tient une fleur, symbole de l'espérance, dans la main droite ; dans la gauche un enfant au maillot. — La plus grande fête de cette déesse avait lieu aux calendes de mars, les premières de l'année, qui annonçaient par cela même le renouvellement de la lumière, la renaissance de toutes choses. C'était une fête des matrones, fête par excellence, qui portait le nom de *Matronalia ;* il n'y avait que les vierges et les femmes mariées pures qui pussent y prendre part ; les courtisanes en étaient rigoureusement exclues : si par malheur elles touchaient l'autel du sacrifice, elles devaient faire à Junon, les cheveux épars, le sacrifice d'une brebis. On y faisait des vœux et des sacrifices pour la prospérité des ménages ; les maris faisaient des cadeaux aux femmes, les femmes servaient les esclaves, comme les hommes aux Saturnales. L. Pomponius, cet auteur d'atellanes

1. Ov., F. II, 427.

[redacted]

très à la mode, avait composé une pièce intitulée *Martiæ Kalendæ*.

La Junon des accouchements, à côté de l'épithète de Lucina, en compte souvent d'autres encore. On cite une Juno Fluonia ou Fluviona, déesse des menstrues; une autre nommée Ossipago, qui consolide les os du fœtus dans le sein maternel, enfin une Juno Opigena, qu'on invoque au moment même de l'accouchement.

Un autre culte très-antique et très-répandu dans le Latium était celui de Juno Lanuvina, ou Sospita , ou Sispita, dont le bois sacré et le temple, situés à Lanuvium, étaient à Rome même l'objet d'un culte austère. Cette déesse avait aussi un temple à Rome, au Forum Olitorium, et un autre sur le Palatin, bien que celui de Lanuvium restât toujours le plus considéré. Les consuls romains devaient y faire un sacrifice annuel, et Antonin le Pieux, qui avait reçu le jour dans les environs de Lanuvium, éleva à cette déesse un nouveau temple. Elle s'appelait, dans les inscriptions dédicatoires, Juno Sospita Mater Regina. Dans le bois sacré se trouvait une caverne où résidait un serpent, sans doute symbole de de la Juno Junonis. Une vierge lui apportait tous les printemps un gâteau sacré ; si le serpent accueillait l'offrande, c'était signe que la jeune fille était restée pure, et une promesse de fertilité pour l'année; si non, la jeune fille était souillée. L'image de la déesse était fort singulière : cette Junon est enveloppée d'une toge de matrone et couverte d'une peau de chèvre ; elle porte des sandales recourbées et un bouclier échancré, et brandit

l'épieu du chasseur. Ainsi Sospita était une déesse protectrice, défensive et en même temps Mater, c'est-à-dire déesse du mariage, de l'accouchement, de l'éducation, absolument comme Lucine. A cette idée se rattache sans doute la peau de chèvre, qu'il faut rapprocher de la peau de bouc du culte des Lupercales, et qui est un emblème de la fécondation.

Chez les Sabins, Junon était l'objet de cultes tout particuliers : on l'invoquait sous le nom de *Curitis* ou *Quiritis,* qu'on retrouve chez toutes les peuplades sabines. Ce nom se rattache évidemment à *quiris* ou *curis*, qui signifiait lance, le symbole de l'homme en armes. Ici la lance était le symbole de l'homme en tant qu'il doit être le protecteur de sa femme, de la mère de ses enfants. La Junon dont nous nous occupons en ce moment porte une lance à la main, comme protectrice des matrones ; c'est à ce titre qu'on l'adorait surtout dans les curies auxquelles elle semble même avoir prêté son nom. Il semble même que l'antique usage romain de l'hasta celibaris tienne au culte de cette Junon ; il représente peut-être symboliquement la protection de la déesse assurée à la jeune mariée. Au même ordre d'idées appartient l'épithète de *Populona* ou *Populonia,* qu'on appliquait souvent à Junon et qui s'explique assez d'elle-même. Citons encore les autres épithètes officielles de Junon, considérée comme déesse du mariage : la Junon Iterduca ou Domiduca, qui guidait le cortége nuptial de la maison du fiancé à celle de la fiancée ; la Juno Unxia, la Cinxia, qui dénoue la ceinture virginale ; la Juno Pronuba et

Juga. Souvent aussi Junon était invoquée à côté de son époux, comme la Hera des Grecs, sous le nom de Nupta.

Sur les côtes du Picenum, il y avait une déesse du nom de *Cupra,* qui passait pour être une Junon d'origine étrusque, et dont Adrien restaura le temple. Il faut sans doute expliquer ce mot par le mot sabin de cyprus, qui signifie bon. Cette déesse était probablement une Bona Dea, une Feronia, qu'on pouvait comparer à Junon. La déesse de Faléries, dans lès environs du Soracte, a toujours passé pour être une Junon, Faléries en prit même le nom de Colonia Junonia. Ovide nous décrit la fête qu'on célébrait à l'honneur de cette Junon, malheureusement il ne nous en indique pas la date. On peut lire dans le livre III des *Amours* la description de cette solennité, qui consistait en sacrifices et en processions, toutes semblables à celles d'Argos. La tradition racontait, en effet, qu'après le meurtre d'Agamemnon, Halesus, son descendant, s'était enfui d'Argos et avait été jeté par le vent sur ces côtes; il y avait fondé Faléries, et y avait institué le culte de sa patrie. D'autres chants nationaux faisaient de cet Halesus un fils de Neptune, et lui donnaient pour rejeton Morrius, un roi de Véies, qui serait le père des Saliens. Contentons-nous de remarquer que la légende faisait débarquer en Italie Halesus comme Évandre, Diomède, Ulysse et d'autres héros grecs. Virgile fait aborder Halesus en Campanie.

A côté des fêtes du printemps, Junon avait aussi des fêtes d'été ; du moins, à Rome, les calendes de juin lui

étaient consacrées, et on retrouve dans les fastes de bien des peuplades italiques un mois entier mis sous l'invocation de Junon. Ces calendes passaient à Rome pour être le jour de la fondation du temple de Juno Moneta in Arce, qui avait été construit d'après un vœu de Camille, 344 av. J.-C. Le nom de la déesse venait de *monendo*, mais le voisinage de la Monnaie, Moneta, lui fit donner ce nom. Junon, en sa qualité de déesse des hauteurs, avait pour oiseaux consacrés les corneilles; on l'associait souvent dans le culte aux Divæ Corniscæ, car les corneilles aiment les hauteurs et présagent la pluie, ce qui leur donnait un titre de plus pour être les oiseaux de Junon.

Enfin nous arrivons à *Juno Regina*, la reine du ciel, qu'on adorait sur toutes les hauteurs, comme protectrice des villes et des matrones. Ce culte fleurit surtout en Étrurie, mais il se retrouve aussi dans le reste de l'Italie. A Rome, la Junon du Capitole était celle dont nous parlons. Les sacrifices habituels consistaient en vaches, en oies; on sait tout le respect dont furent entourés ces derniers animaux depuis l'épisode des Gaulois. L'entretien des oies du Capitole était un des premiers articles de fermage dont les censeurs s'occupassent. Ce qui faisait de l'oie l'oiseau de Junon, c'était le caractère domestique de cet animal, si aimé des matrones romaines et des femmes grecques. Juno Regina avait un autre culte sur l'Aventin, où il fut transporté de Véies, après la destruction de cette ville. Lors de l'approche d'Annibal, les matrones romaines se cotisent pour faire une offrande à cette Junon et lui préparer un lectisternium. Dix ans

[redacted]

plus tard, le collége des pontifes décrète que trois chœurs de neuf jeunes filles traverseront la ville et chanteront un hymne composé par Livius Andronicus en l'honneur de Juno Regina. On peut lire dans Tite-Live (XXVII, 37) le récit d'une cérémonie qui a lieu en l'honneur de la même déesse, à l'occasion d'un éclair qui rappe le temple de l'Aventin. En 179 av. J.-C., on fonda un troisième temple de Juno Regina, dans les environs du Cirque Flaminius, sans doute pour les faubourgs populeux du nord de la ville.

Un culte non moins antique de Junon était celui de la Juno Caprotina. Mais que signifie ce mot? On ne le sait plus au juste. Le 5 juillet, deux jours avant les nones, on célébrait, en souvenir d'un antique danger, les Poplifugia. Le jour des nones, c'était la fête de Juno Caprotina. Après le tumulte gaulois, les voisins de Rome, profitant de son affaiblissement pour l'attaquer, Postumius Livius, le dictateur de Fidènes, demande au sénat qu'il lui livre toutes les femmes de Rome. Une servante nommée Tutela, Tutula ou Philotis s'offre pour aller au camp ennemi avec toutes les servantes de Rome, au lieu de leurs maîtresses. Elle s'habillent en conséquence, se rendent au camp, endorment l'ennemi, et quand il est plongé dans un profond sommeil, font signe aux Romains d'un figuier sauvage qui se trouvait à la porte du camp : les Romains sont heureux dans leur attaque ; le sénat accorde la liberté aux servantes qui se sont dévouées. Le jour des Poplifugia était célébré chaque année par une fuite symbolique ; le jour des nones

[redacted]

était celui de la sortie des servantes, le jour suivant celui du triomphe avec ce qu'on appelait vitulatio. On a pensé aussi que ces fêtes pouvaient bien se rattacher à la mort de Romulus, qui disparut le jour des nones de juillet (*ad capreæ paludem*). Ce qui semble probable, c'est que la tradition rapprochait et associait deux fêtes différentes, et qu'il y avait confusion. Il y avait là sans doute, dans le principe, une ancienne fête des femmes. La Juno Caprotina rappelle le caprificus, qui est toujours le symbole de la fécondation.

Le culte de Juno Lacinia, des environs de Crotone, est déjà plutôt un culte grec; cependant il était si en vogue, que tous les peuples voisins finirent par l'adopter. Le bois sacré de la déesse, qui se trouvait à six milles de la ville, était plein de riches pâturages. Les arts plastiques de la Grèce n'avaient pas peu contribué à embellir et à élever ce culte. Pyrrhus et Annibal invoquèrent cette déesse, ce dernier parce qu'il reconnaissait en elle la déesse protectrice de sa ville natale. Quand le censeur Romain Q. Fulvius Flaccus, en 174 av. J.-C., enleva à ce temple des tuiles de marbre pour la faire entrer dans un monument à Rome, le sénat lui adressa de sévères reproches et lui enjoignit de remettre en place les tuiles qu'il avait volées.

Nous parlerons ailleurs de la Juno Cœlestis, la protectrice de Carthage. On retrouve souvent dans les inscriptions du Nord des Junons Montanæ qui portent plutôt le nom de Matres et de Matronæ. Ce sont des déesses de la nature, des bois, qu'invoquaient souvent les popula-

[redacted]

tions celtiques du nord de l'Italie et du sud de l'Allemagne. Sur les monuments votifs fort nombreux qui nous sont restés de ces peuplades, on voit souvent ces Matres assises l'une à côté de l'autre et portant dans leur sein des fleurs et des fruits.

IV.

Minerve.

Cette déesse est, elle aussi, italique, du moins à en juger par le nom ; mais les influences étrusques et grecques semblent avoir pris le dessus dans son culte. Le mot de Minerva ou Menerva, en étrusque Menerfa et Menfa, se rattache à la racine *men,* en sanscrit *manas,* de laquelle dérivent aussi les mots *mens, memini,* μένος, etc. Minerve est donc évidemment une divinité de l'intelligence, de la pensée, de l'invention. Les Sabins l'honoraient bien d'un culte, mais ce sont surtout les Étrusques qui en faisaient la déesse des hauteurs, de toutes les inventions, de la flûte, par exemple. — Plus tard l'influence grecque vint encore modifier ce culte ; c'est surtout sur le domaine de la poésie et de l'art dramatique qu'elle se fit sentir. Rome connaissait bien aussi la Minerve belliqueuse et terrible, la Pallas des Grecs, mais ici c'étaient les idées plus pacifiques qui dominaient et qui finirent par absorber toutes les autres.

Les plus anciens sanctuaires de Minerve étaient situés

sur les hauteurs, sur le Capitole, sur l'Aventin et le Cœlius. Sur le Capitole, elle avait sa cella à côté de Jupiter ; on fichait dans le mur, entre elle et Jupiter, le clou destiné à compter les années, parce que c'était Minerve qui avait inventé les nombres. Le temple de l'Aventin était aussi l'objet d'un culte très-fervent, c'est ce que nous montrent les rapports étroits où il était avec la fête des Quinquatries, qui se faisait sous la présidence et le patronage de Minerve. C'est peut-être aussi la raison pour laquelle les scribæ et les histriones, c'est-à-dire les auteurs et les acteurs de drames à la grecque, se mettaient sous la protection de la Minerve de l'Aventin, et obtenaient même un local sur cette colline pour les assemblées de leur corporation. Cette faveur leur fut accordée en faveur de Livius Andronicus et de son hymne à Juno Regina. — Enfin, sur le Cœlius, on adorait une Minerve Capta ou Capita, dont le temple avait été consacré le jour des Quinquatries. On a donné de ce nom de Capita des explications fort différentes ; la plus plausible est celle qui le rattache à *caput,* le siége de l'intelligence, dont Minerve était la déesse.

Les mois consacrés à Minerve étaient ceux-là mêmes auxquels présidait Junon, mars et juin. Minerve y était invoquée le cinquième jour après les ides, qu'on appelait Quinquatries, ainsi le 19 mars et le 19 juin. D'ailleurs le nombre 5 était en général celui de Minerve, et le 19 mars passait pour le jour anniversaire de sa naissance. Plus tard on perdit le sens primitif du mot Quinquatries, et l'on donna à cette fête une durée de cinq

[redacted]

jours, du 19 au 23 mars. Ovide nous donne de ces solennités un programme en raccourci : le premier jour, qui était primitivement le seul, on célébrait une fête toute pacifique ; les quatre suivants étaient consacrés à la Minerve guerrière, c'était par des combats de gladiateurs qu'on l'honorait. Mais cette organisation ne date évidemment que de la période d'Auguste. Primitivement les fêtes de Minerve avaient un caractère tout pacifique ; c'étaient les fêtes de l'art et de la science dans leur plus vaste acception. Dans le monde des écoles, les Quinquatries étaient très-populaires, aussi bien auprès des maîtres qu'auprès des élèves. Il y avait alors vacances pour les élèves, et les maîtres touchaient, à titre d'offrandes volontaires, le Minerval, leurs honoraires. Les jeunes filles et les femmes honoraient en Minerve la déesse de leurs arts domestiques. Les foulons jouaient, à l'occasion de cette fête, un rôle très-important ; c'était, on le sait, à Rome une corporation fort nombreuse et qui figure souvent sur la scène. Comme ils vivaient sous la protection de Minerve, les Quinquatries étaient pour eux un jour de bonheur et de divertissement. Les cordonniers, les menuisiers, tout aussi bien que les médecins, les peintres, les sculpteurs, les orateurs, les poëtes, bref tous ceux qui vivaient du travail de l'esprit et dont les rapports avec Minerve sont exprimés par les locutions invita Minerva ou sus Minervam, célébraient cette fête avec ferveur.

Les petites Quinquatries des ides de juin répondaient bien aux grandes dans leurs traits principaux, mais elles étaient spécialement la fête des fifres, qui profitaient de

cette occasion pour s'enivrer à l'envi : car la musique a de tout temps chéri le vin. Ils se réunissaient auprès du temple de Minerve, mais ils avaient droit ce jour-là à un festin splendide dans le temple de Jupiter Capitolin. C'était régulièrement l'occasion d'un désordre, mais qui heureusement finissait toujours bien. La corporation des fifres était fort considérée à Rome ; ils étaient bien payés, on les honorait de mille distinctions, de mille faveurs. Quand, sous la censure d'Appius Claudius, en 312 av. J.-C., on leur enleva leur ancien droit de festiner dans le temple de Jupiter, ils s'emportèrent violemment et prirent le parti de persuader aux Romains, par une sécession en règle, qu'ils leur étaient indispensables. Ils se réfugièrent en corps à Tibur. Grande agitation à Rome ; le sénat propose un arrangement : les Tiburtins, sur le refus des fifres d'accepter les propositions du sénat, entraînent leurs hôtes dans un festin, les endorment, les emballent dans des voitures qui les ramènent à Rome ; ces malheureux ne se réveillent et ne reprennent connaissance qu'arrivés au Forum, au point du jour : tout le peuple se réunit, les entoure, les supplie de rester, et depuis lors ce jour fut l'occasion de fêtes, de processions annuelles ; on rendit d'ailleurs aux fifres leur festin au Capitole.

Peu à peu l'élément grec prend le dessus dans ce culte et fait reculer l'élément national. Quand Pompée, à son retour d'Orient, fonde un sanctuaire à Minerve, c'est l'Athena Nike des Grecs à laquelle il songe, et c'est à l'Athena βουλαία ou ἀγοραία des Grecs qu'Auguste élève

son premier temple. Plus tard, Domitien élève à Minerve un temple auquel les écrivains contemporains font de fréquentes allusions. Le nouveau monument du sénat est désormais en communication avec un atrium de Minerve. Minerve, la personnification de l'intelligence, préside aux délibérations du sénat. On connaît la prédilection de Domitien pour le culte de Minerve, le zèle avec lequel il célébrait les Quinquatries dans sa villa, au pied du mont Albain ; il avait même institué à cet effet un collége spécial de fonctionnaires. Il éleva deux temples à Minerve dans le sein même de Rome : l'un à Minerva Chalcidica, non loin de l'église et du couvent de S. Maria sopra Minerva, et un autre sanctuaire sur le Forum Transitorium, entre le Forum Julium et le Forum Pacis. Les ruines de ce temple se sont conservées jusqu'au seizième siècle ; le mur d'enceinte existe encore en partie. — Adrien fonda à Rome un Athenæum, un établissement d'instruction sous l'invocation de Minerve. Gordien rétablit les jeux cycliques de la Grèce qu'avait institués Néron, sous le nom de Néronia, et les consacra à Minerve.

L'image de la Minerve romaine était empruntée à la Grèce. Il y avait en Italie comme en Grèce un Palladium qui passait pour être celui de Troie, et qu'on regardait comme un des gages les plus efficaces de la protection céleste. C'était Nautes, l'ancêtre des Nautii, auquel la tradition attribuait l'honneur d'avoir reçu des mains de Diomède le Palladium. On le gardait dans le temple de Vesta, avec les objets les plus sacrés du culte ; il fut

sauvé d'un incendie par le Pontifex Maximus L. Métellus, auquel cet exploit religieux coûta la vue, mais qui y gagna l'honneur inouï de pouvoir aller en voiture au sénat. Sous Commode, un nouvel incendie révéla pour la première fois le mystérieux Palladium à des yeux profanes.

V.

Apollon.

Voici le premier dieu exclusivement grec et tout entier emprunté à la Grèce, que nous rencontrions. Nous avons eu souvent déjà l'occasion de parler de cette divinité, de son importance dans le culte officiel ; quelques détails sur l'histoire et le caractère de ce culte, sur les livres sibyllins qui s'y rattachent étroitement, pourront ici suffire.

Les Sibylles sont des prophétesses inspirées par Apollon, et dont le premier type est celui de Cassandre. Ce sont toujours des vierges qui habitent des cavernes, des grottes solitaires, dont l'esprit du dieu s'empare, qui prédisent l'avenir dans une exaltation maladive, et qui sont auprès du peuple en grande considération. Comme elles avaient toutes le même caractère inspiré, la légende établissait entre elles d'intimes rapports : celle de Cumes passait pour être la même que celle d'Érythrée ; elle fait entendre un sourd murmure à travers les voûtes et

[redacted]

les allées souterraines qui s'étendent sous le temple d'Apollon et sous les roches où est située la ville. Chez Virgile, ce sont ces rochers et ces cavernes qui servent de théâtre à ses prophéties. C'est là qu'elle siége et qu'elle écrit ses visions, « en chiffres et en paroles, » sur des feuilles de palmier qu'elle recueille et cache dans la caverne, d'où le vent les chasse et les disperse au loin. Ailleurs, Virgile nous fait de la prêtresse d'Apollon une peinture toute différente [1]. Avant Virgile, Nævius, dans son poëme sur la guerre punique, avait donné le nom de Cimmérienne à la même Sibylle, parce que, d'après la tradition, la race mythique des Cimmériens avait habité près de Cumes ces allées souterraines. On sait comment cette Sibylle apparut à Tarquin sous la forme d'une vieille femme, qui lui offre d'abord neuf, puis six, enfin trois volumes, toujours pour le même prix. C'est ce roi qui fonda le culte sibyllin et établit une commission chargée de garder et d'interpréter ces livres. Il fallait toujours un ordre du sénat pour qu'on les consultât.

C'est de l'époque des décemvirs que date le premier témoignage historique du culte d'Apollon à Rome ; cependant les rapports de ce culte avec les prophéties de la Sibylle nous autorisent à lui supposer une plus haute antiquité. Le premier caractère d'Apollon que l'on rencontre est celui de dieu sauveur ; ce n'est que plus tard qu'il devient le dieu de l'art, de la musique. Rome re-

1. Virg., *Æn.*, III, 443, VI, 9.

[redacted]

connaissait bien en Apollon, dès l'expulsion des Tarquins, un dieu inspirateur et prophète; elle envoya dès lors consulter l'oracle de Delphes. Mais c'était Apollon sauveur à qui s'adressait de préférence le culte romain; les Vestales mêmes invoquaient Apollo Medicus, Apollo Pæan, sans doute parce que c'était le côté saillant du culte. L'usage très-répandu à Rome du laurier d'Apollon et d'autres indices, font clairement voir qu'Apollon avait en Italie, avant tout, la valeur d'un dieu ἀλεξίκακος. Les vieilles formes italiques du nom d'Apollon font allusion au même caractère; ainsi, Aplu, l'ancienne forme étrusque, et Apello, la forme qu'emprunta Rome aux Grecs de l'Italie méridionale, expriment l'idée d'un dieu qui écarte, qui éloigne les maladies et tous les maux; ou bien, pour arriver à une plus claire intelligence de ce nom étranger, quand ils en faisaient un dieu des oracles, ils l'appelaient Aperta. — La forme classique Apollo eut d'abord pour génitif Apollonis, qui se changea plus tard en Apollenis et Apollinis.

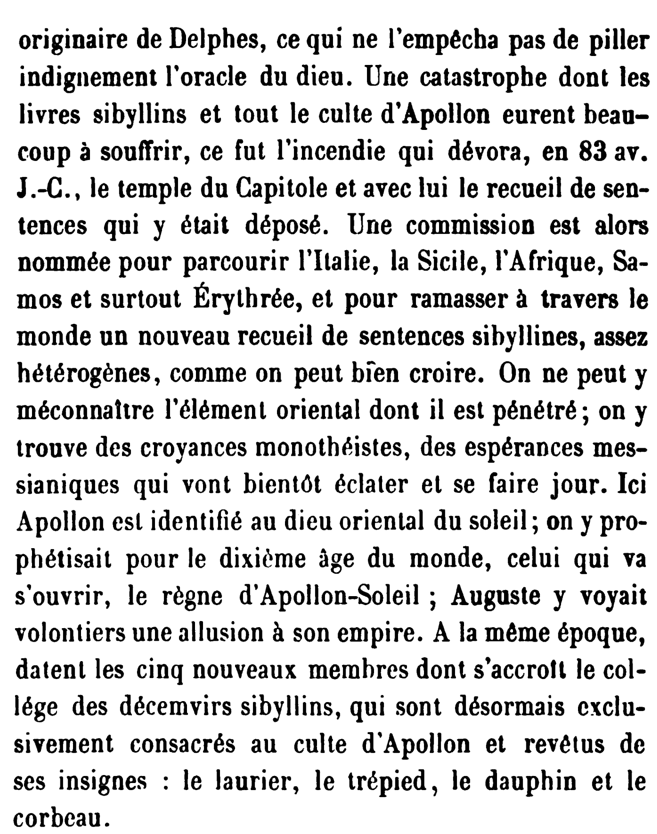
La première trace d'un sanctuaire d'Apollon, c'était sans doute un bois de lauriers, date, comme nous l'avons dit, des décemvirs. Il était situé sur l'emplacement futur du Cirque Flaminius et du théâtre de Marcellus. Vingt ans plus tard, à l'époque du tribunat militaire, à l'occasion d'une peste, on élève, sur l'injonction des livres sibyllins, et au même endroit, le temple d'Apollon Sauveur, et quatre ans plus tard, 429 av. J.-C., il est consacré. Ce temple est resté jusqu'à Auguste le seul temple d'Apollon. De 399 av. J.-C., date l'inauguration des lecti-

[redacted]

sternes, sur lesquels le culte d'Apollon exerce également une grande influence ; la gaieté, le caractère hospitalier qui accompagne d'ordinaire ces cérémonies, est un trait particulier aux fêtes de l'été et des moissons qu'on célébrait en l'honneur d'Apollon. En 212 av. J.-C., on introduit à Rome des jeux Apollinaires correspondant aux jeux Pythiens. On les institua à l'occasion de la guerre contre Annibal et des sentences d'un prophète célèbre, Marcius, qui avait prédit très-clairement le désastre de Cannes. Ces prophéties recommandaient les jeux d'Apollon comme un sûr remède contre l'ennemi ; on devait les célébrer en toute joie (comiter), et les frais devaient en être couverts par une collecte à domicile : le préteur urbain les présidait, et les décemvirs sibyllins les organisaient à la manière grecque. C'était à une période critique de la seconde guerre punique ; Apollon, le dieu du salut, devait accorder à Rome sa protection, et il l'accorda en effet, quand on eut accompli en son honneur les sacrifices et les jeux qui étaient décrétés. Les années qui suivirent, les mêmes jeux se répétèrent, et enfin, en 208 av. J.-C., à l'occasion d'une peste, on voua au dieu une fête annuelle et régulière qu'on fixa au 5 juillet, et toujours sous la présidence du préteur urbain. Voici une légende ancienne, et qui atteste éloquemment la croyance à la rapide protection du dieu, que les Ioniens nommaient, pour la même raison sans doute, βοηδρόμιος. Le peuple était réuni à ces jeux ; il écoutait le chant d'un vieux mime, quand un cri éclate à travers tous les rangs : l'ennemi est aux portes de la ville ! Tout le monde se

précipite au dehors et court à l'ennemi ; mais voici qu'une grêle de traits tombe du ciel sur les assiégeants, si bien que les Romains retournent sur-le-champ aux jeux du dieu sauveur (dei sospitalis). Le vieux mime n'avait pas interrompu son chant, et les jeux n'eurent qu'à continuer. Anecdote d'autant plus curieuse qu'elle nous apprend en même temps que les jeux d'Apollon étaient dès le principe aussi bien des jeux scéniques que des jeux du Cirque. D'ailleurs, dès 179 av. J.-C., il est question de la construction d'un théâtre et d'un proscenium auprès du temple d'Apollon, et dix ans plus tard, peu de temps avant la mort d'Ennius, le *Thyeste* de ce poëte est représenté aux jeux d'Apollon. Le théâtre habituel des jeux du Cirque établis en l'honneur de ce dieu était le Circus Flaminius. Ces jeux, comme tous les jeux à Rome, ont pris avec le temps une extension telle qu'ils avaient lieu pendant huit jours, du 6 au 13 juillet.

Ainsi, dès la seconde guerre punique, Apollon était adoré à Rome avec tous ses attributs et dans toute l'étendue de sa puissance. Il était un dieu sauveur, le dieu des oracles, de la musique et de la joie ; enfin, quand on excitait sa colère, il devenait un dieu sévère et vengeur. Ce culte subit, à l'époque de Sylla, quelques réformes. Sylla avait pour ancêtre un des décemvirs sibyllins qui avait pris part à la fondation des jeux Apollinaires, et le nom de Sylla, qui n'est qu'une contraction de Sibylla, se rattache à cet incident. Sylla le dictateur était, lui aussi, un adorateur superstitieux d'Apollon ἀλεξίκακος, dont il portait dans les combats une petite image



originaire de Delphes, ce qui ne l'empêcha pas de piller indignement l'oracle du dieu. Une catastrophe dont les livres sibyllins et tout le culte d'Apollon eurent beaucoup à souffrir, ce fut l'incendie qui dévora, en 83 av. J.-C., le temple du Capitole et avec lui le recueil de sentences qui y était déposé. Une commission est alors nommée pour parcourir l'Italie, la Sicile, l'Afrique, Samos et surtout Érythrée, et pour ramasser à travers le monde un nouveau recueil de sentences sibyllines, assez hétérogènes, comme on peut bien croire. On ne peut y méconnaître l'élément oriental dont il est pénétré ; on y trouve des croyances monothéistes, des espérances messianiques qui vont bientôt éclater et se faire jour. Ici Apollon est identifié au dieu oriental du soleil ; on y prophétisait pour le dixième âge du monde, celui qui va s'ouvrir, le règne d'Apollon-Soleil ; Auguste y voyait volontiers une allusion à son empire. A la même époque, datent les cinq nouveaux membres dont s'accroît le collége des décemvirs sibyllins, qui sont désormais exclusivement consacrés au culte d'Apollon et revêtus de ses insignes : le laurier, le trépied, le dauphin et le corbeau.

Sous Auguste, le culte d'Apollon prend un nouvel essor. Ce prince avait pour ce dieu une prédilection toute personnelle, qui reposait peut-être sur des traditions domestiques, et qui trouva d'autant plus d'écho que le rôle d'Auguste semblait attirer à plus d'un égard la faveur du dieu. Jeune et beau, il avait rétabli l'ordre et la paix ; c'était sous les yeux de l'Apollon d'Actium

qu'il avait remporté la victoire d'où était sortie la monarchie. Les poëtes combinèrent la prophétie qui prédisait le règne des Énéades avec l'image d'Apollon tel que le représentait la légende de Troie, sauvant Énée, tuant Achille et transportant maintenant à Auguste, son favori, l'antique protection dont il entourait Ilium. Les flatteurs firent un pas de plus, et prétendirent qu'Apollon était le père même d'Auguste, qui donna d'ailleurs crédit à ces fables en se revêtant du costume, des insignes d'Apollon. Ajoutez à tout cela les cultes, les temples, les jeux nouveaux fondés en l'honneur de l'Apollon d'Actium, et la fondation d'un culte en l'honneur de l'Apollon Palatin. Déjà, avant la bataille d'Actium, à l'occasion d'un éclair qui avait frappé le palais du Palatin, Auguste avait voué un temple à Apollon, et ce temple, après les brillants succès du vainqueur, fut construit avec un luxe incroyable et embelli par toutes les ressources de l'art contemporain. A partir de 12 av. J.-C., quand le pontificat eut été confié à Auguste, les livres sibyllins, au lieu d'être gardés dans le Capitole, le furent dans le temple d'Apollon Palatin; Auguste avait fait faire de ce recueil une édition plus authentique. Ce changement en entraîna un autre : les quindecemvirs devinrent désormais les serviteurs d'Apollon Palatin. Ce dieu réunissait tous les attributs des Apollon qui l'avaient précédé ; cependant l'élément qui dominait chez lui, c'était celui de dieu sauveur. C'est à ce dieu-là qu'Auguste accorde des fêtes et des honneurs dans la nouvelle organisation des jeux séculaires. Ces jeux ne s'étaient célébrés jusque-là qu'en

[redacted]

l'honneur des dieux du monde souterrain; Auguste associa à ce culte celui de Jupiter Capitolin et d'Apollon Palatin, sans doute parce que ces dieux sont, parmi les divinités du ciel, celles qui personnifient le mieux les idées de salut, d'expiation; c'est du moins ce que Horace semble indiquer dans le carmen sæculare qui fut composé à l'occasion de cette fête, pour y être débité dans le temple même d'Apollon Palatin.

A côté de ce nouveau culte, celui dont Apollon était l'objet auprès de la Porte Carmentalis resta toujours très-suivi. A l'époque d'Auguste, C. Sosius, fit restaurer ce vieux temple, l'embellit avec goût, et l'orna d'une statue de bois de cèdre amenée de Séleucie et du fameux groupe des Niobides, qui valut à Sosius l'honneur d'être si souvent cité; les jeux Apollinaires restaient aussi en grand honneur. Bref, Apollon était un des dieux favoris de Rome, et s'il entra peu à peu dans l'ombre et dans l'oubli, ce ne fut qu'à l'avénement des tendances nouvelles qui, poussant à l'abstraction, enlevaient aux dieux leur caractère personnel pour en faire des forces, des puissances abstraites et vagues. Ce qui se conserva le plus longtemps de ce culte, ce fut la considération dont étaient entourés l'Apollon Palatin et les livres Sibyllins. A l'époque d'Aurélien on consultait encore ce recueil avec un respect profond; sous Julien, on le sauva, à force de dévouement, d'un incendie qui consuma le temple. Enfin, à l'époque où Rome fut envahie par les Goths et d'autres barbares, ce recueil devint une source de superstition et d'exaltation telles que Stilicon le fit brûler. Remarquez, en finissant, que

qu'il avait remporté la victoire d'où était sortie la monarchie. Les poëtes combinèrent la prophétie qui prédisait le règne des Énéades avec l'image d'Apollon tel que le représentait la légende de Troie, sauvant Énée, tuant Achille et transportant maintenant à Auguste, son favori, l'antique protection dont il entourait Ilium. Les flatteurs firent un pas de plus, et prétendirent qu'Apollon était le père même d'Auguste, qui donna d'ailleurs crédit à ces fables en se revêtant du costume, des insignes d'Apollon. Ajoutez à tout cela les cultes, les temples, les jeux nouveaux fondés en l'honneur de l'Apollon d'Actium, et la fondation d'un culte en l'honneur de l'Apollon Palatin. Déjà, avant la bataille d'Actium, à l'occasion d'un éclair qui avait frappé le palais du Palatin, Auguste avait voué un temple à Apollon, et ce temple, après les brillants succès du vainqueur, fut construit avec un luxe incroyable et embelli par toutes les ressources de l'art contemporain. A partir de 12 av. J.-C., quand le pontificat eut été confié à Auguste, les livres sibyllins, au lieu d'être gardés dans le Capitole, le furent dans le temple d'Apollon Palatin; Auguste avait fait faire de ce recueil une édition plus authentique. Ce changement en entraîna un autre : les quindecemvirs devinrent désormais les serviteurs d'Apollon Palatin. Ce dieu réunissait tous les attributs des Apollon qui l'avaient précédé ; cependant l'élément qui dominait chez lui, c'était celui de dieu sauveur. C'est à ce dieu-là qu'Auguste accorde des fêtes et des honneurs dans la nouvelle organisation des jeux séculaires. Ces jeux ne s'étaient célébrés jusque-là qu'en



[redacted]

l'honneur des dieux du monde souterrain; Auguste associa à ce culte celui de Jupiter Capitolin et d'Apollon Palatin, sans doute parce que ces dieux sont, parmi les divinités du ciel, celles qui personnifient le mieux les idées de salut, d'expiation; c'est du moins ce que Horace semble indiquer dans le carmen sæculare qui fut composé à l'occasion de cette fête, pour y être débité dans le temple même d'Apollon Palatin.

A côté de ce nouveau culte, celui dont Apollon était l'objet auprès de la Porte Carmentalis resta toujours très-suivi. A l'époque d'Auguste, C. Sosius, fit restaurer ce vieux temple, l'embellit avec goût, et l'orna d'une statue de bois de cèdre amenée de Séleucie et du fameux groupe des Niobides, qui valut à Sosius l'honneur d'être si souvent cité; les jeux Apollinaires restaient aussi en grand honneur. Bref, Apollon était un des dieux favoris de Rome, et s'il entra peu à peu dans l'ombre et dans l'oubli, ce ne fut qu'à l'avénement des tendances nouvelles qui, poussant à l'abstraction, enlevaient aux dieux leur caractère personnel pour en faire des forces, des puissances abstraites et vagues. Ce qui se conserva le plus longtemps de ce culte, ce fut la considération dont étaient entourés l'Apollon Palatin et les livres Sibyllins. A l'époque d'Aurélien on consultait encore ce recueil avec un respect profond; sous Julien, on le sauva, à force de dévouement, d'un incendie qui consuma le temple. Enfin, à l'époque où Rome fut envahie par les Goths et d'autres barbares, ce recueil devint une source de superstition et d'exaltation telles que Stilicon le fit brûler. Remarquez, en finissant, que

[redacted]

dans cette période de barbarie, quelques peuples du Nord, les Celtes en particulier, ont un dieu qu'ils appellent Apollon Grannus et Apollon Belenus, et qui témoigne sans doute, de l'extension qu'avait prise, jusque dans ces régions, le culte du Soleil.

VI.

Diane.

Diane, qu'on adora plus tard à côté d'Apollon, comme l'Artémis des Grecs, était primitivement une vieille déesse nationale en Italie qui répondait à Janus. Elle était, à proprement parler, une puissance céleste, la déesse de la lune, bien que ce caractère naturaliste soit presque effacé dans les cultes de Diane qui nous sont connus. Varron nous apprend que Diane était tout comme Janus, une déesse sabine; nous avons plus de données sur la Diane des Éques, des Herniques et des Latins. Les Éques adoraient cette déesse sur la colline boisée de l'Algide qui s'élève derrière Tusculum et qui figure souvent dans les guerres des Éques contre les Romains. Diane avait un bois sacré très-fameux dans les environs d'Anagni, la capitale des Herniques, et un autre connu pour la beauté de ses hêtres, qui s'appelait Corne, et n'était pas loin de Tusculum. Mais le plus célèbre de tous ces bois sacrés était, sans contredit, celui de la Diane d'Aricia, sur le lac de Némi, auquel Diane devait le nom de Nemorensis. A

[redacted]

côté de Diane on adorait, dans ce bois sacré, un démon noir nommé Virbius, dont il faut sans doute rapprocher le nom des Vires dont nous avons parlé. Sa figure, à en juger par une image trouvée dans les environs d'Aricie, répondait à celle de Diane chasseresse. C'était sans doute un Génius, un Indiges des bois et de la chasse qui passait en même temps pour être le plus ancien prêtre de Diane, le premier Rex Nemorensis, et pour avoir fondé le culte singulier que voici. On ne pouvait arriver à la dignité de Rex Nemorensis que par l'effusion du sang. Il fallait que le candidat à cette charge, après avoir brisé dans le bois sacré de Diane, un rameau désigné d'avance, tuât en duel le prêtre en possession de cette fonction. On confia plus tard cette mission à des esclaves fugitifs. Mais c'est le seul trait de cruauté, de barbarie, qu'on retrouve dans tout ce culte. La Diane des Latins est une déesse bienfaisante, elle préside aux accouchements, ce qui fait qu'on la rapproche souvent de la nymphe Égérie, cette déesse des sources, de la naissance et du salut. Le fondateur du culte de la Diane d'Aricia était Manius Egerius, l'ancêtre d'une famille illustre. Après la destruction d'Albe, le bois sacré fut pendant quelque temps le sanctuaire commun de Tusculum, d'Aricie, de Lanuvium, de Laurentum, et le dictateur Tusculan Egerius Læbius, en sa qualité de dictateur des Latins, avait consacré le bois au nom de la communauté. Plus tard, Rome se chargea de la haute surveillance de cette retraite sacrée, et le culte de Diane vit ses honneurs s'accroître. La fête annuelle tombait au moment des plus grandes chaleurs, sans doute

[redacted]

aux ides d'août; ce jour était aussi consacré à la Diane de l'Aventin. On célébrait à cette occasion une course aux flambeaux, et Diane, elle-même, nous est souvent représentée un flambeau à la main, comme la déesse de la lumière nocturne. Elle était avant tout la déesse des femmes qui allaient au temple de Diane pour lui demander un accouchement heureux, et y offraient, à la déesse, en signe de reconnaissance, des bandelettes sacrées, des tableaux votifs, des flambeaux et des cierges enflammés. La Diane d'Aricia était d'ailleurs aussi invoquée par des hommes. Elle protégeait la vie de famille, et elle était en même temps la déesse de la chasse et des bois.

Le temple de Diane, à Tifatina, sur le sommet du mont Tifata, environ à deux milles de Capoue, sur l'emplacement actuel de l'église San-Angelo à Formies, n'était pas moins fameux en Italie. Cette Diane était, elle aussi, la déesse de la chasse, des femmes et du bonheur conjugal. Sylla la mit en grand honneur, il étendit son temple et fit entrer dans son domaine des bains importants, dont Vespasien lui assura et lui garantit la possession.

A Rome, il y avait çà et là, sur et entre les collines, de nombreux sanctuaires et des bois sacrés de Diane. Dans le Vicus Patricius, entre le Viminal et l'Esquilin, il y en avait un dont l'entrée était interdite aux hommes; c'était sans doute une sorte de Lucina qu'on y invoquait. Il y en avait un autre sur les hauteurs du Vicus Cyprius, un troisième sur le Cœliolus contigu au Cælius, mais le temple de l'Aventin était le plus important. Il avait été

[redacted]

fondé par Servius Tullius; ce n'était pas seulement un temple de Rome, c'était un sanctuaire pour le Latium; ce qui explique pourquoi l'Aventin est resté si longtemps en dehors de Rome et put servir de refuge à la plèbe dans ses sécessions. Cette colline était riche en légendes, c'est là que la tradition populaire plaçait la caverne de Cacus; mais après la rupture de la ligue latine, l'Aventin fit partie de l'ager publicus, puis une loi Icilia le morcela et le partagea entre les plébéiens. Le vieux temple de Diane doit avoir été situé aux abords mêmes du clivus Publicius. Denis d'Halicarnasse put encore voir le document de dédicace du temple; il avait été élevé à frais communs par les membres de la ligue, c'était presque une institution politique. L'image de Diane dont Servius Tullius fit hommage à ce temple était la copie de la Diane d'Éphèse. Dans le vestibule du temple, on vit pendant plusieurs générations une paire de cornes puissantes appendue au mur. C'étaient, disait-on, les cornes d'une vache qui avait vu le jour en Sabine et qui était d'une beauté telle qu'on avait promis l'hégémonie à l'État dont le citoyen ferait, à Diane, le sacrifice de cette vache. Le jour de la dédicace du temple se célébrait aux ides d'août; c'étaient surtout les esclaves qui prenaient part à cette fête en l'honneur du roi Servius leur patron. D'ailleurs, et dans l'Italie entière, les esclaves fugitifs semblent avoir eu avec Diane des rapports tout particuliers, sans doute parce qu'ils se réfugiaient dans les bois, le domaine de cette déesse. Cependant cette fête avait un caractère plus général; on sait que les femmes avaient

[redacted]

l'habitude de se laver ce jour la tête et les cheveux.

Le culte d'Artemis vint de bonne heure se combiner avec ces éléments italiques. Elle figure, à n'en pas douter, au lectisternium de 399 avant J.-C. Elle est partout la fidèle compagne de son frère. Quand est fondé le temple d'Apollon Palatin, elle est invoquée à côté d'Apollon sous le nom de Diane Victrix, elle a une part, elle aussi, dans la célébration des jeux séculaires. C'est surtout comme Lucina qu'on l'adore, elle est la déesse des accouchements et, par cela même, elle préside au renouvellement et à la conservation du genre humain. Catulle et Horace en font une déesse de la nature, des bois et des montagnes, des ruisseaux, des lacs où elle se baigne, et enfin ils la célèbrent comme la grande déesse des nuits, de toutes les apparitions nocturnes, ils l'identifient avec Hécate, cette déesse des lunes et des mois qui amène les fruits à maturité et fait gémir, sous le fardeau de la récolte, les greniers des laboureurs.

VII.

Mater Matuta.

Le mot de matuta se rattache à ceux de mane, manus et matutinus, et représente une déesse de l'aurore et qui s'appelle Matuta au même titre que Janus était invoqué sous le nom de Pater Matutinus. En sa qualité de dieu de la lumière, elle était, elle aussi, déesse des ac-

[redacted]

couchements. Sa fête s'appelait Matralia, c'est-à-dire fête des mères. On la célébrait à Rome le 11 juin. De plus, cette déesse présidait à la vie des ports, comme la Leucothée grecque avec laquelle on l'identifia plus tard, absolument comme on confondit Portunus avec Palémon ou Mélicerte, fils de Leucothée. Le culte de Matuta était très-répandu dans l'Italie primitive. Son temple de Satricum chez les Volsques était très-fameux; on l'adorait aussi à Cora, à Calès en Campanie, à Pisaure en Ombrie. La déesse de Pyrgi, le port de Cære, dont les Grecs traduisaient le nom tantôt par celui d'Eileithyia, tantôt par celui de Leucothée, était sans doute Mater Matuta. Son premier temple à Rome date de Servius Tullius; il fut restauré par Camille, et était situé près du forum Boarium. — Toutes les esclaves en étant exclues, sauf une qu'on renvoyait du temple avec l'accolade des affranchies, et c'était une femme mariée pour la première fois qui devait couronner la statue de la déesse. Plus tard, lorsqu'on identifia la Mater Matuta avec Leucothée et Portunus avec Palémon, il se forma une légende qui faisait venir de Grèce la fille de Cadmus, la faisait accueillir à Rome par Hercule, et lui faisait prendre dans sa nouvelle patrie un nom et un caractère national.

VIII.

Sol.

Nous avons déjà rencontré dans les cultes de Janus,

[redacted]

de Véjovis, de Jupiter Anxur et d'Apollon Soranus, les traces d'un culte très-répandu d'un Dieu Soleil ; et ce sont les Sabins qui semblent avoir eu pour ce culte une prédilection singulière. Le mot Sol leur appartient ; et le mot latin *uro*, qui signifie en même temps brûler et éclairer, vient également du sabin *ausel*. Dans les chants sabins, on trouve encore l'ancienne forme d'Ozeul adosio — se pour Sol venerande. — Le mot d'Aurore se rattache à la même source. L'ancien sanctuaire de Sol à Rome était contigu au temple de Quirinus ; c'est sur son frontispice qu'en 293 av. J.-C, Lucius Papirius Cursor traça le premier cadran solaire. D'après les calendes de l'époque d'Auguste, on célébrait ce Dieu Soleil le 9 août, l'anniversaire de Pharsale ; on l'adorait sous le nom d'Indiges, qui est sans doute ici synonyme d'Index, car on croyait, à Rome comme en Grèce, que le Dieu du Soleil connaissait tous les mystères et savait révéler toutes les perfidies.

Sol avait aussi un culte dans le Cirque où son temple était situé au milieu du stade. En sa qualité de conducteur infatigable du char du Soleil, il était le dieu protecteur des jeux du Cirque et de l'espace réservé à ces jeux. L'Obélisque du Cirque lui était consacré. On l'adorait souvent aussi à titre de Dieu qui voit et qui prévoit tout. La fameuse conjuration tramée contre Néron est dévoilée, grâce à ce dieu de la lumière. On confie souvent à sa garde les monuments publics, les tombeaux ; d'autres inscriptions l'invoquent sous le nom de Sol Juvans, de Sol æternus. Sur les médailles et sur d'autres monnaies, l'image

[redacted]

du soleil, de Sol Oriens surtout, est le symbole de tout commencement. Ainsi on trouve sur les monnaies de Vespasien et de Trajan l'image ou plutôt la tête du Soleil. Sur d'autres monnaies la même idée est exprimée par l'image d'Aurore que les poëtes font souvent la fille du Soleil.

IX.

La Lune et les Étoiles.

La lune, qui est à Diane ce qu'est Sol à Janus, était honorée en Italie ou du moins chez les Sabins et les Étrusques d'un culte divin. Un miroir étrusque nous montre Losna ou Louna avec l'attribut du croissant à côté de Pollux ; un autre monument nous la représente sous le nom de Lala ou Lara à côté d'Aplu, le dieu du Soleil. Il y avait à Rome un temple de Luna Noctiluca, qu'on éclairait la nuit ; il était sur le Palatin. Il y en avait un autre sur l'Aventin, au-dessus du Cirque. On l'adorait comme dieu des mois le dernier jour de mars. On sait combien on craignait et par quel singulier moyen on cherchait à dissiper les éclipses. D'ailleurs Luna était aussi une divinité du Cirque ; seulement, au lieu du quadriga du Soleil, la Lune devait se contenter de la modeste biga avec un attelage de mulets. Le Soleil et la Lune réunis sont l'image ordinaire de l'éternité ; l'un monte, l'autre descend. Tous deux sont accompagnés de l'épithète æternus.

Parmi les étoiles, c'est l'étoile du matin et du soir qui est l'objet du culte le plus important. On l'appelait Jubar à cause de son éclat, de sa lumière en forme de crinière ; ou Vesper et Vesperugo, ou Nocturnus, enfin Lucifer qui n'est peut-être que la traduction du grec φωσφόρος. On en faisait d'ordinaire une étoile consacrée à Vénus Uranie ; c'était l'astre du soir qui mène la fiancée à l'époux. Souvent aussi on en faisait l'étoile de Jupiter ou de Juno Lucina. La Grande Ourse, les Pléiades, les Hyades, Orion, étaient l'objet d'observations et de superstitions populaires. La Grande Ourse, chez les paysans d'Italie, portait le nom de plaustrum ; souvent aussi on l'appelait septem triones, ce sont des bœufs qui battent le blé. Les Pléiades s'appelaient Vergiliæ, parce qu'elles se lèvent avec le printemps ; Orion portait le nom de Jugula, qu'on a diversement interprété.

X.

Les Vents et les Tempêtes.

Les vents et les tempêtes étaient en Italie, surtout dans les provinces occidentales, l'objet d'un culte fréquent. Parmi les démons favorables, le plus aimé de tous était Favonius, qui répond au Zéphyr grec et qui dérive comme Faunus son nom de Favere. C'est lui qui amenait, vers le milieu de février, les hirondelles et le printemps. Tout au contraire, les vents du Nord étaient

[redacted]

fort redoutés ; ils apportaient des montagnes un froid à fendre les pierres, tuaient la jeune végétation. C'étaient le Septentrio, et l'Aquilo qui se déchaînait avec des ailes d'aigle. Cependant les vents du Sud étaient aussi dangereux ; ainsi Auster apportait en automne maints orages, et l'Africus n'était pas moins redoutable, surtout quand il venait à se rencontrer avec les vents contraires, l'Aquilon ou le vent d'ouest. On immolait aux vents bienfaisants des victimes blanches, aux vents funestes des victimes noires. On croyait, en Italie comme ailleurs, que les tempêtes pouvaient être excitées ou conjurées par des chants magiques. Dans les vignobles, on croyait se garantir contre les vents en plaçant entre les ceps l'image peinte d'un raisin qu'on consacrait. Auguste avait fondé sur la côte gauloise, sans doute près de Narbonne, un temple au Circius parce qu'il purifiait l'air et était très-salutaire. Les quatre vents sont considérés comme des puissances subalternes ; c'est ordinairement autour de Jupiter qu'on les groupe. Cependant on les rangeait quelquefois autour de Neptune ; et les généraux romains, quand ils s'exposaient à un danger, invoquaient entre autres divinités les Vents et les Tempêtes. Souvent même ils versaient en leur honneur des libations dans les flots. Ces tempêtes marines avaient même à Rome un sanctuaire près de la porte Capène, fondé par L. Cornelius Scipion en 259 av. J.-C.



[redacted]

QUATRIÈME PARTIE

MARS ET SON CORTÉGE.

Ce groupe de dieux est, à certains égards, le plus intéressant, parce qu'il est le plus national, le plus étranger aux influences extérieures, le plus pur de tout mélange. Mars est le dieu de la force virile, de l'inspiration guerrière ; c'est lui qui conduit à la victoire Ombriens et Sabins, Latins et Romains. A ses côtés se placent Picus, Faunus et Silvain, les démons des forêts et toute une série de divinités féminines, dans lesquelles on retrouve également ce double élément : une force de fécondation puissante, une inspiration guerrière très-active. Enfin, dans le culte de Palès, apparaissent encore les traditions de la vie pastorale de l'Italie primitive.

I.

Mars.

Mars était, à côté de Jupiter, le dieu italique par excellence. Chez toutes les peuplades de l'Italie primitive,

[redacted]

on lui vouait ces printemps sacrés qui ont une si grande importance historique. Nous avons déjà parlé de ces émigrations de jeunes gens qui, sous la conduite de Mars et des animaux qui lui sont consacrés, vont chercher une nouvelle patrie. Rome avait puisé à une double source le culte qu'elle célébrait en l'honneur de Mars ; elle avait emprunté aux Latins d'Albe le Mars du Palatin, avec son entourage de Picus et de Faunus, avec la légende de Romulus et de Rémus, et aux Sabins de Cumes le Mars du Quirinal, qu'on identifia plus tard à Romulus.

La racine du mot Mars semble être mar ou mas, racine qui présente l'élément viril régénérateur qui faisait, dans le naturalisme primitif, l'essence même du dieu Mars, et qui s'est peu à peu effacé sous les attributs guerriers dont sa nature s'est, plus tard, exclusivement composée. De mar, on a fait Marmar ou Marmor; c'est le nom sur lequel le dieu est invoqué comme divinité protectrice des colons, dans le chant des Frères Arvales. Rattachez à ce radical les flexions Mar-s et Mar-tis, le composé Marspiter et le mot Maurs, qu'on a trouvé sur une antique inscription du Tusculum, et d'où dérive Mavors. Les mots de Marus, Marcius, Mamurius, Mamercus et d'autres formes encore, se rattachent évidemment à la même racine.

La haute antiquité du culte de Mars nous est attestée par une foule de monuments qui nous parlent d'asiles consacrés à ce dieu et d'un symbolisme très-développé dont Mars est également l'objet. Les chênes, les figuiers, d'autres arbres encore étaient consacrés à ce dieu. Les

[redacted]

deux animaux qui sont ses symboles sont le loup et le pic, l'un symbole de l'avidité gloutonne, l'autre habitant mystérieux des bois qui sont le domaine de Mars. Le loup s'appelait à Rome lupus Martius ou lupa Martia. On sait l'histoire de la louve sauvant et nourrissant Romulus et son frère. Quel est le sens de ce symbole? C'est évidemment d'abord le caractère cruel, rusé du loup qui en fait l'animal du dieu des combats. Cependant comme il est des dieux auxquels le loup est consacré et qui sont tout au contraire des divinités bienfaisantes, des divinités du printemps, il faut faire du loup le représentant, l'emblème de la dévastation, de l'horreur causée par l'hiver, et le faire vaincre par ces dieux propices dont nous venons de parler. Le pic, picus Martius, est un piocheur infatigable des bois ; il fouille de son bec aigu toutes les profondeurs et il en retire des trésors cachés. Son nom était sans doute une onomatopée et représentait le picotement de son travail solitaire. Dans le culte de Mars, Picus est à la fois un voyant et un guerrier. Les Picentins, une branche des Sabins, faisaient venir leur nom du Picus, qui aurait guidé leurs ancêtres lors de leur émigration.

Il y avait d'autres animaux consacrés à Mars : le bœuf de labour et le cheval de bataille, les troupeaux de moutons et de cochons pouvaient lui être immolés. Les Suovetaurilia qui lui étaient en particulier destinés nous prouvent qu'il était aussi le Dieu de la culture, du labourage. Le bos arator conduisait les Samnites quand ils fondèrent Bovianum; l'equus bellator était immolé à

Rome en l'honneur de Mars, aux fêtes du 15 octobre. Mars protégeait l'élève des chevaux en Italie, les courses lui étaient consacrées. Il ne s'agit ici que du cheval de bataille, l'insigne et l'ornement du chevalier romain. Remarquons seulement que ce sont les Dioscures qui sont devenus de bonne heure, à Rome, les patrons de l'ordre équestre, tandis que Mars, en sa qualité de Dieu de la guerre, est ou bien gradivus, c'est-à-dire fantassin lourdement armé, ou lutte à la manière grecque du haut d'un char.

L'arme qui servait de symbole au Mars des combats, c'était encore la lance, de là viennent la lance sacrée de Mars dans la Régia, et le Quirinus Sabin dont le culte se fondra bientôt avec celui de Mars Palatin. Ainsi les Hastæ Martiæ de la Regia, font allusion à ces deux divinités que le culte de Numa avait, d'ailleurs, étroitement rapprochées. C'était un des prodiges les plus simples, les plus significatifs à Rome. On conservait dans la Regia, à côté de ces lances sacrées, les boucliers des anciles, qui étaient également l'objet d'un culte superstitieux.

En sa qualité de dieu de la fécondation, Mars était le dieu du printemps ; c'est ce que prouvent les fêtes du mois de mars et le ver sacrum, dont nous avons parlé. On a bien voulu faire du dieu de la guerre le dieu qui présidait à Rome au premier jour de l'année, mais c'est évidemment au Mars du printemps et non au Mars des combats qu'est consacré le mois où tout se féconde, où tout renaît. Ce n'est pas seulement au printemps que Mars est adoré comme un dieu de la nature, en octobre

[redacted]

on lui fait un sacrifice, en l'honneur de la moisson, *ob frugum eventum*. Caton, dans son *de Re rustica*, cite souvent Mars comme un des grands dieux du labourage et de l'élève des bestiaux. L'éleveur de bestiaux doit implorer Mars Silvanus dans les forêts, sans doute parce que les pâturages, les saltus, étaient situés dans ou entre les forêts. Le laboureur doit faire cette prière aux Ambarvales : « O Mars, je t'invoque et t'implore, sois favorable à ma maison, à ma famille, c'est à cet effet que je t'ai organisé, sur mon domaine, la procession des Suovetaurilia, etc. » De toute manière, Mars nous apparaît comme le patron, le protecteur de la vie des champs, comme *averruncus*, c'est-à-dire comme dieu secourable, qui épargne aux champs toutes les épreuves, toutes les catastrophes.

Ce caractère de Mars ressortira mieux encore, si nous examinons les différentes déesses dont le culte ou la mythologie romaine le rapprochent. C'est d'abord Junon, la Juno Lucina, la déesse du mariage, à côté de laquelle Mars est invoqué par les matrones aux calendes de mars et à celles de juin. On a expliqué de bien des manières ce rapprochement curieux ; la véritable raison en est, sans doute, que Mars était particulièrement adoré chez les Sabins comme le Dieu du mariage et de la vie conjugale. Un détail fort intéressant à cet égard, c'est l'amour de Mars pour Nério. Nério était une déesse sabine qui figure comme la femme de Mars, dans un fragment d'annales romaines, et Hersilie, dans la fameuse affaire de l'enlèvement des Sabines, adresse à Nério cette prière :

« Neria Martis, te obsecro, pacem da, te uti liceat

« nuptiis propriis et prosperis uti, quod de tui con-
« jugis consilio contigit uti nos itidem integras rape-
« rent, unde liberos tibi et suis, posteros patriæ para-
« rent. »

Ainsi, Mars était le dieu de l'enlèvement, qui est la forme primitive du mariage; et la fête de Junon et de Mars, célébrée le 1er mars, était un souvenir de l'enlèvement des Sabines. Il semble même que le mariage de Mars et de Nério se soit fait à la suite d'un enlèvement, c'est du moins ce que des médailles anciennes semblent indiquer. Rapprochons encore de Mars, Here Martea, c'est une déesse de l'amour et du désir, analogue à Nérion dont Mars fait sa compagne.

Il faut encore faire mention de la fable gracieuse de Mars et d'Anna Perenna, elle se rattache aux fêtes de Mars et indirectement aussi aux amours de Mars et de Nério. Ovide nous a laissé une peinture de la fête d'Anna Perenna. Elle se célébrait aux ides de Mars, dans le bois sacré de la déesse, sur les bords du Tibre, non loin de la Porta del Popolo. Le peuple se rendait à ce jour en foule au bois sacré, se jetait par groupes sur le vert gazon, y festinait et y faisait de copieuses libations. Ces fêtes étaient l'occasion de danses fort dégagées et qu'on retrouverait encore aujourd'hui à Rome dans les fêtes populaires. La foule, en rentrant à Rome, s'abandonnait à la gaieté la plus vive, et c'est ce retour de la fête que Labérius avait chanté dans un de ses mimes intitulé : *Anna Perenna*. Que signifiait ce nom? Les opinions, sur ce point, étaient, à l'époque d'Ovide, très-partagées. Les

[redacted]

savants songeaient d'ordinaire à Anna, la sœur de Didon, qui serait venue débarquer sur la côte latine après la mort de sa sœur. Énée l'aurait accueillie, mais la jalousie de Lavinie fut telle, qu'Anna effrayée se précipita dans le Numicius. D'autres voyaient dans Anna Perenna une déesse de la Lune; d'autres en faisaient Thémis, la mère des Heures; c'était encore une Atlantide, mère nourrice de Jupiter. D'autres savants voulaient en faire une bonne petite vieille de Bovilles qui, lors de la sécession des plébéiens leur aurait distribué du pain. Les chants que les jeunes filles chantaient à cette fête étaient d'un caractère fort bizarre. Mars aurait confié à Anna son amour pour Minerve ou Nério; Anna lui aurait promis son aide, puis aurait revêtu la forme de la déesse aimée, se serait glissée dans la chambre du dieu qui se serait laissé tromper. Anna Perenna était, dans tous les cas, une déesse du printemps, de la jeunesse. Quant à l'étymologie de son nom, il n'y a que deux explications possibles : ou il faut le dériver de amnis perennis, ce qui est admissible, puisque Perenna était invoquée à Rome, sur les bords du Tibre, à Lavinium, sur le Numicius, et cela au milieu de mars, quand les sources et les fleuves recommençent à couler à grands flots; ou, et cette explication semble plus plausible, Anna est la déesse des évolutions de la lune, elle est dans chaque mois tantôt vieille, tantot jeune. Son nom répond exactement au grec ἕνη καὶ νεά, c'est-à-dire, la vieille et la nouvelle lune; ἕνος, c'est Annus; Anna Perenna ou Peranna, serait donc la déesse des années; aussi, aux jours de sa fête, on buvait dans son bois sa-

[redacted]

cré, à la santé de ses amis, autant de coups qu'on leur souhaitait d'années à vivre.

Nous avons déjà parlé des symboles et des attributs du Mars guerrier; c'étaient le loup, le pic, le cheval de bataille et la lance. Rattachons-y le collége des Saliens (a saliendo) avec leur danse guerrière, la pyrrhique, danse fort répandue dans le culte des dieux de la guerre comme Mars, Hercule, etc.

Il y avait, depuis les âges les plus reculés, des Saliens à Tibur et à Tusculum. Enfin l'on citait un roi des Véiens, Morrius, qui aurait fondé une fête des Saliens en l'honneur de son aïeul Alesus dont les chants saliens font l'éloge. Qu'il nous suffise de savoir qu'il y avait dans toutes ces villes des corporations de Saliens qui faisaient des sacrifices, des prières pour la prospérité de leur ville, exécutant des chants et des danses guerrières, généralement en l'honneur de Mars, dieu qu'on regardait même comme un Salien. Du moins l'ancien hymne des Frères Arvales nous le peint sous cette forme :

Satur furore limen sali, sta berber,

c'est-à-dire rassasié de fureur, saute par-dessus le seuil et dépose le fouet, le fléau. Fais trêve au carnage, descends de ton char et viens célébrer la danse du triomphe. L'épithète de Gradivus, qui accompagne souvent Mars, appartient sans doute au même ordre d'idées. C'est sous cette forme que le dieu apparut aux Romains dans la bataille entre les Bruttiens et les Lucaniens en 282 av. J.-C. Après avoir échauffé les Romains au combat et avoir

[redacted]

repoussé au loin le carnage, il disparut, et il ne resta plus qu'à célébrer le dieu par des hymnes de reconnaissance. Le Mars de la porte Capène est aussi le Mars Gradivus. Les poëtes nous font souvent la peinture de ce dieu et de son entourage terrible et belliqueux, et les médailles des familles romaines nous le montrent sous l'aspect d'un jeune homme couvert d'un casque, ou bien elles nous le représentent monté sur un char, brandissant la lance ou chargé de dépouilles.

Le Mars de la guerre, grâce aux goûts guerriers des Romains, aux cérémonies annuelles qu'ils célébraient en l'honneur de leurs victoires, aux formalités religieuses qu'ils remplissaient sur le champ de bataille, avait fini par devenir le dieu national ; il avait pris place à côté de Jupiter Capitolin. Quand une guerre éclatait, Mars était solennellement invoqué ; le chef des légions se rendait au vieux sanctuaire de la Regia, et là, en presence des anciles et de la lance de Mars, il s'écriait : Mars, vigila ! Sur le champ de bataille, il était l'objet de fréquents sacrifices ; c'était en son nom que se distribuaient les récompenses militaires.

Le guerrier qui obtenait la corona graminea ou obsidionalis, récompense qu'on n'accordait qu'au soldat assez heureux pour tirer l'armée romaine d'une position désespérée : ce guerrier, dis-je, devait célébrer en l'honneur de Mars un sacrifice de grâces. Mars réclamait aussi une partie du butin ; on lui consacrait souvent aussi des dépouilles et des armes dont on s'était servi à à la guerre. Mars devint de plus en plus le dieu de tous

[redacted]

les exercices guerriers, le dieu des soldats, des gladiateurs, de tout ce qui s'y rattachait. Le Mars Campestris, qu'on nous a si souvent cité, est le dieu qui préside au champ de Mars les jeux, les luttes qui s'y livrent. D'autres inscriptions, faisant allusion aux vicissitudes diverses des combats, citent Mars avec les épithètes Mars Certor, Conservator, Invictus, Victor, Pacifer. Jupiter cependant était encore au-dessus de Mars ; c'est à Jupiter Feretrius qu'on consacrait les depouilles opimes ; la seconde classe de dépouilles était pour Mars, la troisième pour Janus Quirinus.

Les deux plus anciens sanctuaires de Mars étaient celui de la Regia et celui du champ de Mars ; ils semblent tous deux dater du règne de Numa. Nous avons vu que les anciles et les lances sacrées étaient conservés dans la Regia. Plus tard Mars y eut un Pulvinar et même une statue en pied et la lance à la main. Sur le champ de Mars, il y avait un autel cité déjà dans la législation de Numa et qui servait de centre, de noyau, aux fêtes religieuses qu'on y célébrait en octobre. La cérémonie du lustre s'y terminait toujours par un sacrifice en l'honneur de Mars. On sait ce qu'était le champ de Mars : une vaste plaine qui s'étendait du Quirinal au fleuve. Les constructions successives qu'on y éleva en resserrèrent peu à peu l'enceinte ; mais l'autel de Mars et d'autres sanctuaires du dieu restèrent épargnés jusque dans les derniers temps de Rome. Mars avait encore un temple, très-ancien sans doute aussi, devant la porte Capène, non loin de la voie Appia, à un endroit où se forma

[redacted]

bientôt un faubourg très-populeux. J'ai déjà cité ce sanctuaire de Gradivus ; ce temple, où l'image du dieu était entourée de douze loups, semble avoir été élevé immédiatement après la retraite des Gaulois. Le caractère guerrier de ce monument éclate surtout dans les offrandes qu'on y déposait : c'étaient toujours des dépouilles, du butin. Cependant le Mars de la porte Capène semble avoir été aussi primitivement un dieu de la fécondation. C'est du moins ce que paraît indiquer le lapis manalis qu'on conservait non loin de ce temple. C'était un cylindre que les prêtres promenaient à travers la ville dans les temps de grande sécheresse et qui attirait infailliblement la pluie, *aquilicium*. Nous savons que c'était un usage très-répandu. Il est possible que cette pierre glissant et se traînant à terre fût dans le principe un symbole de la pluie s'épanchant par torrents à travers les champs.

Avant de nous occuper des fêtes de Mars, il nous faut parler plus au long du collége des Saliens sous la forme que lui avait donnée Numa. Un matin que Numa, debout devant la Regia, levait en priant ses mains au ciel, il lui tomba dans les mains un bouclier auquel sa forme échancrée fit donner le nom d'ancile (ancile ab ambecisa). En même temps retentit une voix qui promettait au nouvel État une prospérité qui ne cesserait que le jour où il perdrait ce bouclier, gage de la protection divine. Aussi Numa, pour mettre à l'abri de tout vol le précieux bouclier, en fit fabriquer onze absolument pareils, et l'artiste réussit tellement bien que Numa lui-même ne put

plus reconnaître le bouclier primitif. Pour garder ces boucliers, Numa fonda le collége des douze Saliens, qui avaient leur curie sur le Palatin. Tullus Hostilius institua en l'honneur du Quirinus Sabin un collége correspondant de douze Saliens agonaliens qui avaient leur siége sur le Quirinal et étaient consacrés comme les premiers à Mars et à Quirinus. Ces deux colléges se complétaient par cooptation ; ils empruntaient leurs membres aux plus nobles familles. A leur tête était un *Magister* à côté duquel on nous a quelquefois cité un Præsul (chef de la danse) et un Vates (chef du chœur). A l'époque de Polybe, le collége des Saliens est un des plus considérés, et plus tard les empereurs se faisaient honneur d'appartenir à cette corporation. Les fonctions sacerdotales consistaient d'abord en sacrifices. On faisait à la Regia un sacrifice exécuté par le pontife Maximus avec l'aide de Vierges saliennes. C'étaient des jeunes filles qu'on louait à cet effet et qu'on revêtait du costume des Saliens. Il est à supposer que cette cérémonie se rattachait aux fêtes du mois de Mars et que les Saliens y prenaient part. On signale souvent dans l'histoire de Rome des processions de Saliens à travers la ville; ils dansaient en s'accompagnant de leurs chants traditionnels. Leur costume, à ces occasions, consistait en une tunique bariolée avec une large ceinture d'airain, une trabée avec une bande en pourpre et l'Apex surmonté du rameau sacré. Ils avaient à leur côté une épée, au bras gauche le bouclier sacré, dans la main droite une petite lance, un bâton pour en frapper l'an-

[redacted]

cile. Leur danse se composait de processions autour de l'autel du dieu, de mouvements entrelacés où ils figuraient tantôt tous, tantôt en partie. Le rhythme sur lequel ils dansaient était celui du tripudium, la flûte leur donnait la mesure. Ils s'accompagnaient de chants dont on trouve de fréquentes citations et qui formaient un ensemble d'invocations où figuraient tous les grands dieux, tous les grands noms, tous les héros du passé. A partir d'Auguste, les noms des empereurs et de certains membres de la famille impériale, ceux des divi, y furent insérés. Le chant se terminait par une invocation de l'artiste qui avait fabriqué les anciles, Mamurius Veturius. — Ceux qui ont voulu voir dans le nombre des anciles un rapport symbolique avec le système des douze mois, pourraient bien avoir raison. — En effet, la veille des ides de Mars, à la première pleine lune du printemps, on promenait à travers la ville un homme couvert de peaux ; on le chassait hors des murs en l'appelant Mamurius Veturius, il représentait l'auteur des anciles. C'est un usage qui rappelle tellement la coutume très-répandue en Allemagne et chez les Huns de chasser l'Hiver au mois de mai, qu'il faut sans doute l'en rapprocher. Or, Mamurius est évidemment un adjectif dérivant de Mamor ou Mars, et Veturius dérive de vetus, qui signifie l'année écoulée, le temps passé. Mamurius Veturius représente donc, à proprement parler, le mois de mars de l'année qui vient de s'écouler, le Mars qui, en sa qualité de dieu, présidait au premier mois de l'année, pendant l'année entière. Et maintenant, si Mamu-

riuspassaitpour êtrel'auteur desonze boucliers terrestres, tandis que le douzième était attribué à Jupiter, que faut-il voir dans cette croyance? C'est qu'évidemment ce qu'il y a d'éternel et d'immuable dans les évolutions de la lumière céleste est un présent de Jupiter, la source de toute clarté, tandis que ce qu'il y a d'éphémère et de périssable dans ces phénomènes, ce qui fait la succession périodique des mois et des années, est l'œuvre d'un artiste périssable et terrestre.

Avant d'entrer dans l'étude détaillée des fêtes de Mars qui furent pendant presque toute la république les plus sacrées, les plus populaires de Rome, il faut y rattacher les Lupercales, qu'on célébrait le 15 février en l'honneur de Faunus Lupercus, un dieu proche parent du Mars Palatin, et qui présidait certainement, lui aussi, au renouvellement de l'année. Deux jours après c'étaient les Quirinalia, et à la même époque jusqu'au 21 février, les Feralia, la fête des morts de l'année précédente, enfin le 25, c'était les Terminalia, une fête de clôture. Le 27 février, les Equiries inauguraient les fêtes de Mars. C'était peut-être primitivement une course de chevaux semblable à celle qui a lieu aujourd'hui encore au Corso; plus tard ce devint une course de chars. Cette fête se célébrait d'ordinaire sur le champ de Mars, non loin de l'ara Martis; quand les inondations du Tibre rendaient les courses impossibles à cet endroit, elles avaient lieu dans les environs du Cœlius. Aux calendes de Mars commençait la véritable fête du nouvel an. C'était le jour des Matronalia, dont

[redacted]

nous avons parlé, et de mille autres usages qu'on transporta plus tard, en partie du moins, aux calendes de Janvier. Nous avons donné ailleurs la liste des cérémonies dont ce jour était l'objet. Remarquons seulement que les Saliens semblent avoir dès ce jour commencé leurs sacrifices et leurs processions solennelles; nous savons du moins que pendant toute la durée du mois leurs fonctions religieuses ne leur laissaient aucun loisir, et quelques calendriers font du 1er mars le jour où le bouclier sacré est tombé du ciel. — Le 7 mars nouvelle fête de Mars; cette fois-ci on l'invoque à côté de Jupiter ou de Vejovis; nous n'avons pas la clef de ce rapprochement. La fête prenait un nouvel essor le jour des Ides, consacré à Jupiter, auquel le culte des Saliens ne s'adressait pas moins qu'à Mars et Quirinus. La veille des Ides avait lieu la fête des Mamuralia et une nouvelle course au cirque. Suivait, le jour des Ides, la fête singulière d'Anna Perenna et un sacrifice solennel à Jupiter sur le Capitole sous la surveillance du Pontifex Maximus et de la Virgo Maxima. Les Saliens y prenaient part, leur procession traversait le Comitium et le Capitole. On sait que pendant les plus beaux jours de la république, de 531 à 601 av. J.-C, les Ides de mars furent le jour où les consuls entraient en charge. Le 17 mars avait lieu une fête de printemps en l'honneur de Liber Pater, ou figuraient encore les Saliens; car à côté des Liberalia on célébrait ce jour des Agonia qui étaient spécialement consacrés à Mars. Deux jours après, c'étaient les Quinquatries où nous retrouvons encore les Saliens exécutant leurs danses sur le Comitium, pendant

que les pontifes font leur sacrifice, peut-être en souvenir de l'alliance de Romulus et de Tatius, conclue, s'il faut en croire la légende, en cet endroit. Le 23 mars était le jour du Tubilustrium. Pendant qu'on célébrait cette cérémonie, qui consistait à purifier les tubes (instruments à vent) et les autres instruments du culte, et qui avait lieu sur le Palatin, dans l'Atrium Sutorium, les Saliens exécutaient une nouvelle procession en l'honneur, cette fois, de Mars et de Nério. Enfin les Saliens avaient encore un rôle à jouer, le 24 mars, à l'occasion d'un sacrifice expiatoire qui avait lieu sous la présidence du Rex sacrorum. Pendant toute cette période, le sanctuaire de Mars, dans la Regia, restait ouvert; les Anciles étaient en mouvement (movebantur) jusqu'au jour où on les rendait au repos (condebantur), en les rapportant au sanctuaire qu'on refermait aussitôt. On s'abstenait pendant ces semaines de toute entreprise importante; les mariages conclus dans cet intervalle devaient être malheureux, et la femme du Flamen Dialis ne pouvait, pendant tout ce temps, peigner une fois ses cheveux. Entre les processions, les Anciles, au lieu de rentrer au temple, étaient gardés dans des lieux fixés d'avance. La veille des ides de Mars, César, en sa qualité de Pontifex Maximus, leur donnait l'hospitalité; souvent aussi ces boucliers reposaient sur des reposoirs élevés à cet effet, pendant la nuit ou pendant les festins que les célébraient Saliens.

Les mois de juin et d'octobre amenaient à Mars de nouvelles fêtes. Aux calendes de juin, Mars et Junon étaient l'objet d'un culte commun; les sacrifices de Mars

[redacted]

avaient lieu dans le temple de la voie Appienne; aux ides d'octobre, on célébrait de nouvelles courses au Champ de Mars, et on y rattachait le sacrifice, les courses du cheval d'octobre. Le cheval vainqueur à la course était sacrifié à Mars, et cela ob frugum eventum, en l'honneur de la récolte à venir : de là vient qu'on entourait la tête de la victime d'une couronne de pain. On attribuait à la tête et à la queue du cheval immolé une force particulière de purification; c'est ce qui provoquait une lutte très-vive entre deux des plus anciens quartiers de la ville, celui de Subura et celui de la Via Sacra. Les habitants de Subura fixaient la tête de la victime à la tour Mamilienne; ceux de la Voie Sacrée au mur de la Regia. Quant à la queue, on la portait aussi vite que possible à la Regia, et l'on faisait dégoutter sur l'autel de la Vesta le sang qui en ruisselait. Ce sang caillé servait, avec d'autres ingrédients, à préparer l'encens nécessaire aux expiations des Palilia. Une parodie terrible de cet antique usage eut lieu après le triomphe de César, en 46 av. J.-C., à l'occasion d'une émeute militaire : on substitua des hommes au cheval traditionnel, et leurs têtes furent clouées à la Regia, qu'habitait César en sa qualité de Pontifex Maximus. — Enfin l'Armilustrium, qu'on célébrait le 19 octobre, semble avoir été spécialement consacré à Mars. C'était une cérémonie qui consistait en un sacrifice fait au son des trompettes sacrées, et en une procession où figuraient les armes à purifier.

Peu à peu l'art et la fiction helléniques transforment complétement le culte du Palatin et du Quirinal et y

introduisent des éléments tout nouveaux. Le temple de Mars, que D. Junius Brutus Callaicus avait voué, 138 av. J.-C., et qu'avait construit Hermodore, l'architecte de Salamine, dans les environs du Cirque Flaminius, était déjà dans le goût nouveau. On y plaça une statue de Mars assis, chef-d'œuvre de Scopas. Augustus fonde un culte de Mars Ultor entièrement pénétré de l'esprit grec. Déjà César avait voulu élever à Mars un temple d'un luxe inouï; Auguste reprit ce projet et y associa le souvenir de son père adoptif. Dans la guerre contre Brutus et Cassius, en 42, il voua à Mars un temple pro ultione paterna ; de là le nom de Mars Ultor, dont le temple ne fut consacré qu'en l'année 2 av. J.-C. Dans l'intervalle, en l'an 20, avait eu lieu la reddition des armes perdues par Crassus chez les Parthes : en l'honneur de ce succès, Auguste fait élever sur le Capitole, à Mars Ultor, un temple plus petit qui devait servir de pendant au temple restauré de Jupiter Feretrius. Dans ce temple nouveau, on voyait une statue en pied de Mars, qui portait dans la main droite une aigle légionnaire, dans la gauche une enseigne. Ce temple fut inauguré l'an 19 ou 18. Quant au grand temple de Mars Ultor, dont il reste encore des débris, c'était un des plus riches de la ville; il renfermait des trophées, des objets d'art très-précieux; tout y rappelait le souvenir des Jules, et les deux ancêtres de la famille, Mars et Vénus, y étaient représentés par un groupe admirable. L'inauguration de ce temple fut célébrée le 19 mai, par des fêtes et des jeux splendides auxquels présidait Auguste. Les jeunes Césars, après avoir

[redacted]

revêtu la toge virile, devaient faire un sacrifice dans ce temple ; le sénat devait y délibérer sur la paix et la guerre, sur les triomphes à décerner ; mille autres usages du même genre se rattachaient à ce sanctuaire.

II.

Quirinus.

Quirinus est le Mars sabin. C'est le dieu des citoyens de Cures, des Quirites, absolument comme le Mars albain était le dieu des Romains du Palatin. Aussi Quirinus passait pour être le père du fondateur de Cures, Modius Fabidius, tout comme le Mars albain était le père des Jumeaux romains. Nous avons déjà insisté sur la racine du mot Quirinus; nous avons d'ailleurs vu que Mars était dans toute l'Italie un dieu du printemps, des champs et de la guerre, aussi ne devons-nous pas être surpris de lui voir adopter des formes locales chez les différentes peuplades où il est adoré. A Rome, les deux races dont se compose la population ont chacune leur Mars. Le fondement historique de cette divinité réside dans l'adjonction même des Sabins aux habitants primitifs de Rome, et dans leur établissement sur le Quirinal. C'était sur le versant de cette colline, non loin de Saint-André, qu'était situé l'antique sanctuaire de Quirinus, et dans ses environs celui de Dius Fidius, l'Hercule sabin, divinité

également nationale. Numa adopta Quirinus à côté de Mars dans son système religieux ; il institua, parmi les trois Flamines majores un Flamen Quirinalis. Tullius Hostilius, établit, en l'honneur de Quirinus, un second collége de Saliens. Le Flamen Quirinalis est toujours resté fort considéré, et le serment par Mars et Quirinus est une preuve de plus de l'honneur dont était entouré le Mars sabin. Plus tard, l'identification de Quirinus et de Romulus, en amoindrissant le respect qu'on portait au dieu, a rehaussé d'autant la gloire du héros romain.

Cependant on retrouve encore d'anciennes traces du culte et de la valeur primitive de Quirinus. Le Flamen Quirinalis, indépendamment de la fête de Quirinus (25 décembre), devait accomplir un sacrifice annuel au tombeau d'Acca Larentia ; le 25 avril, il devait un sacrifice à Robigus, le dieu de la nielle; enfin, le 7 juillet et le 21 août, il avait à s'occuper, avec les Pontifes et les Vestales, des Consualia : toutes fêtes du labourage qui indiquaient que Quirinus était primitivement un dieu du labour absolument comme Mars. Ajoutez-y le culte d'Hora Quirini et des Virites Quirini, noms qui renferment des allusions à la fécondation. Les Virites Quirini se rattachent évidemment à la racine virere, virescere. Quant à l'Hora Quirini, il faut l'identifier avec Hersilia, la femme divinisée de Romulus Quirinus. Dans les Métamorphoses d'Ovide, Junon dit à Hersilie que si elle veut revoir son mari, il faut qu'elle la suive dans le bois sacré de Quirinus. Là, une étoile tombe du ciel sur Hersilie ; elle disparaît et est accueillie par Romulus dans son temple,

[redacted]

sous le nom d'Hora Quirini. Hersilie était donc une divinité analogue à la Sabine Nério, la femme de Mars. Cependant Quirinus était encore plutôt un Dieu de la guerre qu'un Dieu de la fécondation : son image nous le montre dans un costume mi-guerrier, mi-religieux.

Pline raconte que dans le temple de Quirinus on vit longtemps deux myrtes, l'une patricienne, l'autre plébéienne. Pendant de longues années la myrte patricienne s'épanouit avec éclat, la myrte plébéienne se mourait ; puis, tout à coup, pendant la guerre de Mars, quand la démocratie triomphe, la myrte plébéienne fleurit et se développe, l'autre languit et se fane. Ces deux arbres rappellent les deux lauriers du sanctuaire de Mars dans la Régia, et sont sans doute le symbole de la même idée.

Malheureusement nous ne savons pas au juste l'époque où Romulus et Quirinus s'identifient et se confondent ; dans tous les cas, cette fusion n'eut lieu qu'à une époque où la population de Rome n'avait pas la conscience de sa dualité primitive. Depuis lors, Romulus Quirinus s'est substitué aux deux divinités dont les Romains se disaient issus ; et, à l'époque de Cicéron et d'Auguste, Romulus et Quirinus ne faisaient plus qu'un seul et même héros.

La fête annuelle de Quirinus, les Quirinalia, tombait le 17 février, à l'approche du printemps. Nous n'avons de données sur cette fête qu'à l'occasion des Fornacalia. L'ancien temple de Quirinus fut rebâti en 293 av. J.-C., par L. Papirius Cursor pour remplir un vœu fait par son

père ; il y déposa les dépouilles des Samnites et l'orna du premier cadran solaire. C'est dans ce temple qu'on éleva à César, le descendant de Romulus, une statue qui portait cette inscription : « Au Dieu invaincu. » Auguste, qui se regardait comme un descendant de Romulus et aimait à s'entendre appeler un second Romulus, répara le temple endommagé par l'âge et un incendie, et depuis lors, 15 ans avant J.-C., ce monument fut entouré d'une double colonnade.

III.

Picus, Picumnus et Pilumnus.

Une nouvelle preuve du caractère fabuleux de la légende italique, c'est que le Picus Martus, l'oiseau consacré à Mars est devenu, avec le temps, un démon, un génie des bois et des champs, même un roi et un héros guerrier. Ovide, dans une de ses fables, raconte que Numa jouait à Picus et à Faunus, ces dieux des bois et des sources, le même tour que Midas joue à Silène. Dans d'autres légendes, Picus figure comme un démon du labourage, il préside aux engrais, il est le fils de Stercutus auquel il élève un autel à Rome. D'autres mythes l'appellent Picumnus et nomment à ses côtés, comme son frère et sa doublure, Pilumnus ; le premier aurait inventé l'art des engrais auquel il devait son nom de Sterculinus, l'autre l'art de broyer le froment, ce qui avait fait de lui le dieu des

[redacted]

boulangers ; il aurait même donné son nom au pilum ; c'est une distinction toute populaire de deux oiseaux que l'on confond souvent, la huppe et le pic. Ailleurs la légende fait de Picumnus le mari de Pomone, de Pilumnus l'ancêtre de Turnus. Dans les prières de l'Italie primitive, Picumnus et Pilumnus étaient invoqués et adorés comme dieux protecteurs des femmes en couches et des enfants au maillot. Au même culte appartiennent une foule de détails, d'usages superstitieux sur lesquels nous ne pouvons insister ici.

Enfin, Picus figure dans la légende des Laurentins comme roi et héros belliqueux, les Laurentins faisaient de lui le fils de Saturne et le père de Faunus. Virgile nous fait de son palais une peinture très-poétique ; c'est là que les rois du pays recevaient et inauguraient leur dignité ; c'est là qu'ils tenaient conseil et festinaient à l'occasion. Picus y trônait revêtu de la trabée, un lituus à la main et un ancile au bras gauche. C'est le chevalier Picus que Circé, sa femme, transforme en un pic, et qui devient alors comme tous les anciens rois, à la fois augure et guerrier. Sa métamorphose nous est racontée tout au long par Ovide. Ce sont toujours chez le poëte la jalousie et les procédés magiques de Circé qui le métamorphosent en oiseau, seulement Circé n'est pas toujours sa femme : Ovide en fait le mari de la nymphe Canens. Picus était aussi beau que courageux, dans les belles années de sa jeunesse c'était un grand chasseur, le favori de toutes les nymphes du Latium. Mais lui n'aimait que Canens la fille de Janus et de Venilia. Elle était belle, mais son

[redacted]

chant, comme son nom l'indique, était plus beau encore. Un jour, tandis qu'elle chantait, et que Picus, à cheval sur un coursier fougueux, traversait la forêt, Circé qui était alors à recueillir des simples, attire par ses charmes Picus dans les profondeurs du bois. Il résiste à l'amour de Circé, elle le transforme en un pic, qui se retire, sauvage et farouche, dans les retraites obscures, et, dans sa fureur, frappe sans cesse de son bec les branches des arbres. La fidèle Canens le cherche six jours et six nuits, jusqu'à ce qu'elle succombe à la fatigue et exhale son souffle et son amour sur les bords du Tibre. Il est à peine nécessaire de remarquer que Canens n'est que la personnification du chant mystérieux qui sort partout de la nature, des bois, des fleuves et des sources. Nous aurons souvent à observer, dans le cours de nos recherches, que l'Italie primitive n'était pas moins sensible que la Grèce à ces manifestations, à ces voix de la nature qui jouent aussi un si grand rôle dans les légendes et les contes naïfs des peuples du Nord.

IV.

Faunus et Fauna.

Picus n'a jamais été qu'un symbole de Mars, il n'a jamais été un dieu à part comme son proche parent Faunus, l'un des dieux italiques les plus anciens, les plus nationaux dont l'importance a souvent échappé aux sa-

[redacted]

vants parce qu'il a été de bonne heure à Rome identifié avec le Pan des Grecs. Cependant le nom lui-même est essentiellement italique ; Faunus signifie le Bon, le Bienveillant, et dérive de faveo. On trouve sur des monuments de l'Ombrie le mot Fons avec le même sens, et les Faunes s'appellaient souvent Fones. Aussi Faunus est un génie protecteur des montagnes, des pâturages ; il préside à la fécondation, adoucit les mœurs ; c'est un ancien roi, père de races nombreuses. Ce sont là les traits généraux d'un culte répandu à travers toute l'Italie.

Horace nous peint à merveille la croyance populaire dans l'Ode 18 du IIIe livre, inspirée par les Faunalia des champs qu'on célébrait aux nones de décembre. Faunus est amoureux comme tous les dieux de la fécondation. Il préside à l'élève des bestiaux, les garantit contre les loups, et les bergers l'invoquent sous le nom d'Inuus ou de Lupercus. Inuus, ab ineundo, est le dieu qui féconde les brebis et les vaches ; Lupercus le dieu qui les protége contre le loup.

D'autres traditions populaires nous montrent Faunus et toute la race des Faunes comme des divinités des forêts avec tous les attributs qui s'y rattachent. Faunus apparaît quelquefois aux hommes à la manière d'un esprit mystérieux ; il fait entendre du fond des bois une voix redoutable qui fait trembler tous les cœurs. Il est souvent question dans l'histoire de Rome d'une voix de Faunus qui retentit tout à coup quand les Romains livrent bataille et remplit l'ennemi d'une frayeur panique. Les Faunes sont souvent représentés comme des

[redacted]

esprits qui se glissent partout, affectent les formes les plus diverses et viennent troubler l'homme, la nuit, dans ses rêves. Les Faunes et les Nymphes des bois sont toujours relégués par les poëtes sur les collines et les montagnes : c'est là que l'imagination populaire se plaît toujours à loger les êtres mystérieux et surnaturels.

Dans les légendes latines et romaines, Faunus apparaît d'abord et surtout comme dieu des prédictions, des révélations de toutes sortes. C'est en ce sens qu'il est appelé Fatuus ou Fatuelus, le Parleur dans la signification grecque de Προφήτης. Numa, quand il s'agit de pénétrer quelque mystère du monde d'en bas, commence par invoquer Faunus, l'enchaîne et lui arrache le secret qu'il désire connaître. Ovide, dans ses Fastes[1], nous raconte une révélation que fait encore Faunus à Numa. Virgile, dans l'Énéide[2], nous décrit un oracle de Faunus situé dans le bois sacré d'Albunea, près des cascades de Tibur. Un autre poëte, Calpurnius, nous parle d'un bois de hêtres consacré à Faunus et où se trouvait une caverne dans le voisinage de laquelle les pâtres trouvaient sur l'écorce des hêtres les oracles du dieu. Fronton appelle les Faunes vaticinantium incitatores. De là vient la tradition qui rattache à Faunus et aux Faunes les chants primitifs de l'Italie qui sont d'ordinaire d'un caractère magique, et le nom de vers Fauniques ou Saturnins.

Faunus est un dieu prophète ; il est aussi le dieu de

1. VI, 644 et sq.
2. VII, 79 et sq.

[redacted]

la fécondation surtout dans le mythe de Faunus et de Fauna, qui s'appelle quelquefois aussi Fatua parce qu'elle préside à l'extase et aux inspirations magiques. Nous reviendrons ailleurs avec plus de détails au culte de cette déesse; remarquons seulement ici le symbolisme très-développé qui se montre dans la légende fameuse de Faunus et Fauna. Les rameaux de myrte, dont Faunus frappe Fauna, n'étaient primitivement que l'image de la fécondation qui au printemps descend de l'air vivifiant des montagnes pour aller remplir d'une séve vigoureuse le sein virginal de la terre. Il en est de même du vin par lequel Faunus enivre sa déesse ; ce n'est que le symbole des sources qui renaissent, du vertige, de l'ivresse amoureuse qui s'empare de la nature entière. Enfin le serpent sous la forme duquel Faunus féconde Fauna, ne peut être, d'après la symbolique de l'antique Italie, que l'image du renouvellement, du rajeunissement éternel de l'année.

Enfin Faunus et Fauna figurent encore dans les antiques légendes sous un double aspect. Tantôt Faunus est un roi d'une population primitive; il est le père d'une race nombreuse de rois, le fondateur de l'ordre et de la paix; tantôt les Faunes et les Nymphes sont les déités d'un passé tout mythique qui répond en général à la période grecque des Pélasges, mangeurs de glands. A ces légendes se rattache souvent une conception cosmogonique; elles racontent l'origine de l'espèce humaine, et Faunus y joue souvent le rôle du premier ancêtre de l'humanité. D'autres traditions nous montrent les Faunes et les aborigènes comme des êtres de même famille ; Faunus y est

[redacted]

le roi de ces aborigènes et après sa mort il devient en quelque sorte un dieu Indigète qu'on célèbre par des sacrifices et des chants. A Lavinium, on en fait le père de la nymphe Marica qui n'est évidemment qu'une forme locale de Fauna ou Bona Dea.

Le culte de Faunus a toujours conservé son caractère primitif ; on l'adorait, à de très-rares exceptions près, en plein air, dans des cavernes et des bois sacrés. La superstition populaire lui avait, à lui aussi, consacré quelques arbres. A la campagne, on lui faisait un sacrifice mensuel ; les nones de décembre étaient sa fête officielle. C'était une fête toute champêtre à l'entrée de l'hiver. — A Rome, au contraire, c'était le 15 février, à l'approche du printemps, qu'avait lieu l'antique fête des Lupercales qui se rattachait au fameux sanctuaire du Palatin, le Lupercal. La tradition racontait que sous le règne de Faunus, le roi arcadien Évandre avait fait naufrage sur la côte latine, avait été généreusement accueilli par Faunus, avait fondé le Palatium sur le Palatin et avait consacré à Pan de Lycium, le dieu de sa patrie, une caverne qui se trouvait sur le versant de cette colline. Ce Pan était celui-là même que les Romains ont nommé plus tard Lupercus ou Inuus. Or, on a remarqué que le mot Évandre n'est qu'une forme grecque du latin Faunus, le dieu bienveillant, qui fonda ici lui-même son culte et ses sanctuaires. Au Lupercal répond la fête du même nom, fête d'expiation générale qui est toujours restée en grand honneur à Rome. De là vient le nom de *dies februatus* (de februare, purifier) qu'on donne souvent à cette fête, et celui

[redacted]

de Février. Deux colléges ou sodalités de Luperci étaient chargés du soin de ces cérémonies : c'étaient les Fabiani et les Quintiliani ; c'étaient d'ordinaire des jeunes gens et au nombre de douze dans chaque collége. La fête commençait par le sacrifice d'un bouc au Lupercal, auquel assistait le Flamen Dialis, et qui était naturellement suivi d'un festin. On pratiquait à cette fête le curieux usage que voici : Deux jeunes gens de noble origine étaient amenés au sacrificateur qui les touchait au front d'un couteau ensanglanté. D'autres prêtres étaient chargés d'essuyer le sang avec de la laine trempée de lait ; les jeunes gens devaient rire pendant cette cérémonie qui était sans doute toute symbolique et en souvenir des anciens sacrifices humains. Après le festin, les Luperci se couvraient de la peau des boucs immolés, en coupant d'autres en lanières, et dans ce costume allaient faire une procession à travers la ville. Le peuple nommait les Luperci creppi pour capri, c'est-à-dire boucs. Il est évident que leur promenade avait un caractère tout expiatoire ; on retrouverait ailleurs à l'appui de cette explication des usages analogues. Un passage de Varron interprète d'ailleurs ainsi cette singulière coutume. Les femmes avaient l'habitude de se faire donner dans la main un coup de ces lanières de bouc ; on sait que cet animal passait dans plusieurs cultes antiques pour avoir une singulière vertu de fécondation : c'est ce qui a fait rattacher évidemment les Lupercales au culte d'Inuus. On sacrifiait aussi des chiens et l'on a remarqué que cet animal, grâce à son flair et à je ne sais quel mystérieux instinct, répond

le roi de ces aborigènes et après sa mort il devient en quelque sorte un dieu Indigète qu'on célèbre par des sacrifices et des chants. A Lavinium, on en fait le père de la nymphe Marica qui n'est évidemment qu'une forme locale de Fauna ou Bona Dea.

Le culte de Faunus a toujours conservé son caractère primitif ; on l'adorait, à de très-rares exceptions près, en plein air, dans des cavernes et des bois sacrés. La superstition populaire lui avait, à lui aussi, consacré quelques arbres. A la campagne, on lui faisait un sacrifice mensuel ; les nones de décembre étaient sa fête officielle. C'était une fête toute champêtre à l'entrée de l'hiver. — A Rome, au contraire, c'était le 15 février, à l'approche du printemps, qu'avait lieu l'antique fête des Lupercales qui se rattachait au fameux sanctuaire du Palatin, le Lupercal. La tradition racontait que sous le règne de Faunus, le roi arcadien Évandre avait fait naufrage sur la côte latine, avait été généreusement accueilli par Faunus, avait fondé le Palatium sur le Palatin et avait consacré à Pan de Lycium, le dieu de sa patrie, une caverne qui se trouvait sur le versant de cette colline. Ce Pan était celui-là même que les Romains ont nommé plus tard Lupercus ou Inuus. Or, on a remarqué que le mot Évandre n'est qu'une forme grecque du latin Faunus, le dieu bienveillant, qui fonda ici lui-même son culte et ses sanctuaires. Au Lupercal répond la fête du même nom, fête d'expiation générale qui est toujours restée en grand honneur à Rome. De là vient le nom de *dies februatus* (de februare, purifier) qu'on donne souvent à cette fête, et celui

[redacted]

de Février. Deux colléges ou sodalités de Luperci étaient chargés du soin de ces cérémonies : c'étaient les Fabiani et les Quintiliani ; c'étaient d'ordinaire des jeunes gens et au nombre de douze dans chaque collége. La fête commençait par le sacrifice d'un bouc au Lupercal, auquel assistait le Flamen Dialis, et qui était naturellement suivi d'un festin. On pratiquait à cette fête le curieux usage que voici : Deux jeunes gens de noble origine étaient amenés au sacrificateur qui les touchait au front d'un couteau ensanglanté. D'autres prêtres étaient chargés d'essuyer le sang avec de la laine trempée de lait ; les jeunes gens devaient rire pendant cette cérémonie qui était sans doute toute symbolique et en souvenir des anciens sacrifices humains. Après le festin, les Luperci se couvraient de la peau des boucs immolés, en coupant d'autres en lanières, et dans ce costume allaient faire une procession à travers la ville. Le peuple nommait les Luperci creppi pour capri, c'est-à-dire boucs. Il est évident que leur promenade avait un caractère tout expiatoire ; on retrouverait ailleurs à l'appui de cette explication des usages analogues. Un passage de Varron interprète d'ailleurs ainsi cette singulière coutume. Les femmes avaient l'habitude de se faire donner dans la main un coup de ces lanières de bouc ; on sait que cet animal passait dans plusieurs cultes antiques pour avoir une singulière vertu de fécondation : c'est ce qui a fait rattacher évidemment les Lupercales au culte d'Inuus. On sacrifiait aussi des chiens et l'on a remarqué que cet animal, grâce à son flair et à je ne sais quel mystérieux instinct, répond

[redacted]

assez à la nature de Faunus. Enfin ces fêtes étaient l'occasion de folâtres ébats, quelquefois même assez lascifs. Les jeunes gens parcouraient la ville à demi nus, ruisselant de parfums, excités par le vin, et avaient le droit de se permettre avec les femmes mille licences. En 45, quand César revint d'Espagne, on fonda en son honneur un troisième collége de Luperci Julii ; et ce sont ces Luperci qui, le printemps suivant, lui offrirent, par l'entremise de leur chef Antoine, le diadème en plein marché. Pour réprimer les abus du passé, Auguste réforma la fête des Lupercales et interdit à l'avenir aux jeunes gens imberbes le droit de figurer à ces solennités. Sous cette nouvelle forme, les Lupercales subsistèrent jusqu'aux derniers jours du paganisme.

Outre le sanctuaire du Lupercal, Faunus en avait sans doute un autre aux environs de l'Aventin, là où Numa avait vaincu par ruse Picus et Faunus. Enfin, en 558 V. C., on avait élevé, grâce au produit des amendes, un temple à Faunus, sur l'île du Tibre. L'image de Faunus était d'ordinaire celle du Pan des Grecs, ou encore celle de Silène et de Marsyas. Du moins il semble probable que la figure de Silène qu'on retrouve sur différentes médailles italiques doit représenter le Faunus national. Les légendes dont est l'objet le roi phrygien Marsyas auprès du lac Fucin se rapportent sans doute aussi au culte de Faunus.

[redacted]

V.

Silvain.

Silvain répond sur tous les points essentiels à Faunus, seulement son activité se restreint au domaine des bois, à la vie des forêts; comme Faunus, Silvain est un génie favorable; quelquefois aussi c'est un spectre qui, comme Faunus, fait retentir du sein des bois un cri terrible. Comme Faunus, Silvain est un dieu du pâturage, du bétail; il écarte le loup des troupeaux, mais toute son action se renferme dans le monde des forêts. Son image ordinaire est celle d'un vieillard chevelu qui habite de mystérieuses retraites, et auquel les paysans et les bergers offrent le sacrifice d'un bouc ou d'un porc sur de modestes autels. Quelquefois aussi on le représente sous la forme d'un solide vieillard armé d'un lourd gourdin; c'est un ami des troupeaux et des pasteurs, souvent aussi des chasseurs. Souvent encore on se le figure comme un dieu présidant à l'arboriculture, soit dans les bois, soit dans les jardins. On trouve généralement son image dans les bois sacrés, dans les parcs, et Silvain à la campagne n'est pas l'objet d'un culte moins reconnaissant que les Lares, Cérès, Liber Pater. Il a toujours sa part dans les solennités et les fêtes qu'amène la moisson. La grande extension des forêts dans l'Italie primitive a fini par faire de Silvain un dieu des frontières, de la propriété, soit

[redacted]

privée, soit publique, et ce nouvel attribut lui a valu une immense popularité. Les lisières des forêts sont partout les plus antiques limites, aussi y consacrait-on à Silvain des clairières, des luci, pour mettre sous sa protection le domaine limitrophe. La vie des forêts a partout précédé le développement de l'agriculture, et dans l'antique Italie le souvenir de cette existence primitive semble être toujours resté populaire. Silvain était adoré dans toutes les fermes; on l'invoquait comme un dieu des forêts qui aurait cédé de son domaine des parcelles à défricher et aurait en même temps érigé la borne frontière de la propriété nouvelle. Dans chaque propriété, on invoquait trois Silvains différents : le Silvain domesticus, qui veillait sur la maison et sur la basse-cour; le Silvain agrestis, sous l'invocation duquel on mettait troupeaux et bergers; le Silvain orientalis [1], c'est-à-dire le Silvain des limites, le tutor finium. — On lui trouve encore sur les inscriptions d'autres épithètes : celle de casanicus ou vilicus, par exemple, ou encore celle de conservator, de custos, de salutaris. Ailleurs il est invoqué sous le nom de Lar agrestis : toutes épithètes qui s'expliquent d'elles-mêmes. Nous avons sur Silvain deux petits poëmes : le premier est d'un administrateur de l'empire et nous est conservé par Orelli (n. 1613); le second est une prière à Silvain; elle lui demande sa faveur pour les Antonins et leur entourage. Dans les jardins de Rome, Silvain était invoqué comme Sanctus Salutaris; c'est sous ce nom

1 La mesure du champ partait (oriebatur) de la pierre-limite.

[redacted]

qu'il est l'objet d'un culte sur l'Aventin. Les collegia Silvani étaient sans doute des entreprises de pompes funèbres ; souvent Silvain nous est dépeint un bouleau ou un cyprès à la main, et l'on sait que ces deux arbres sont l'emblême de la mort et des funérailles. Les Grecs ont identifié Silvain avec leur Pan. On sait l'histoire de Crathis chez Probus, dans Virgile. La flûte de Pan, la fable d'Écho, mille autres traditions encore, passèrent du dieu grec au dieu italique.

On ne trouve pas de Silvana qui corresponde à Silvanus ; les poëtes ne connaissaient que les nymphes et les dryades ; les légendes antiques ne parlent que que de Viræ, Vires, etc. Les Silvanæ, Suleviæ, Silviæ, citées quelquefois, appartiennent aux traditions germaniques, celtiques et slaves.

VI.

Maïa et Bona Dea.

Il faut rapprocher de Fauna, dont nous avons parlé, Bona Dea ; ce sont deux déesses de même famille, presque de même nom ; nous avons vu que Fauna signifiait la bonne. Bona Dea s'appelait aussi Maïa, du moins on l'invoquait sous ces deux noms au 1er mai, et l'identité de ces deux noms avec celui de Fauna nous est expliquée par un passage fort curieux d'un ancien écrivain[1]. Le

1. Macrob., I, 12, 21.

[redacted]

mot de Maïa a la même racine que mages, major, mactus, et représente par conséquent l'accroissement et la déesse qui y préside ; le nom du mois de mai, a la même origine. Dans les anciennes prières romaines, Maïa était invoquée sous le nom de Maïa Volcani, on en faisait la femme de Vulcain, une déesse de l'agriculture à laquelle vient s'associer, au mois de mai, la force vivifiante et fécondante du feu, pour produire les fleurs et les fruits. Bona Dea est l'objet de contes, de légendes qui répondent tout à fait aux attributs et au rôle de la déesse Maïa ; elle portait un sceptre à la main gauche ; on lui attribuait la puissance royale de Junon; d'autres la comparaient à Proserpine, parce qu'on lui immolait des porcs comme à la femme de Pluton, en Grèce. On la rapprochait souvent encore d'Hécate et de Sémélé. On en faisait quelquefois la fille de Faunus, résistant aux désirs amoureux de son père qui la frappe d'une baguette de myrte, mais qui, pour satisfaire sa passion, se transforme en serpent et fait ainsi violence à sa fille : légende toute symbolique encore. A Rome, dans le temple de Bona Dea, le rameau de myrte était interdit, la déesse avait au-dessus de sa tête un cep de vigne, à ses côtés une cruche de vin. Il y avait aussi dans le voisinage de la déesse un serpent sacré. D'autres savants ont comparé Bona Dea à la Médée grecque, parce qu'on gardait dans son temple toutes sortes de simples, et Varron nous donne, sur la chasteté de Bona Dea, les détails les plus précis. Cependant il est d'autres légendes où la tempérance de Bona Dea est révoquée en doute : elle

[redacted]

aurait furtivement absorbé toute une cruche de vin d'août, et c'est dans son ivresse que Faunus l'aurait frappée de la baguette de myrte. On la regardait à Rome comme une déesse de la pureté virginale, et par suite elle était comme Junon une déesse de la dignité des matrones, sur laquelle on n'entendait pas raillerie à Rome. On sait la sévérité du culte de Junon et les principes de chasteté rigoureuse qui y présidaient. L'antique sanctuaire de Bona Dea se trouvait à Rome, sur le versant de l'Aventin, non loin de la Piscina Publica, au-dessous du rocher du haut duquel Remus avait observé les oiseaux. La légende racontait qu'Hercule, tourmenté par la soif et cherchant à l'apaiser, avait été repoussé par la prêtresse de Bona Dea ; il interdit alors l'accès de son culte aux femmes. Le temple de Bona Dea avait été consacré par une vestale, le 1er mai.

Livie, la femme d'Auguste, rétablit pour la dernière fois ce sanctuaire. Les femmes y célébraient une fête nocturne au commencement de décembre, c'était un sacrifice et une prière pro populo romano; et la cérémonie avait lieu dans la maison du plus haut fonctionnaire public. A cet usage se rattache l'histoire de Clodius, l'amant de Pompeia, la femme de César, qui se glisse la nuit dans la maison de César sous le costume d'une joueuse de harpe, pour prendre part au sacrifice de la Bonne-Déesse. La cérémonie commençait par le sacrifice expiatoire, accompagné sans doute d'une prière solennelle pro populo romano. Puis les femmes se laissaient aller à de folâtres ébats, et la fête prenait un caractère

[redacted]

esprits qui se glissent partout, affectent les formes les plus diverses et viennent troubler l'homme, la nuit, dans ses rêves. Les Faunes et les Nymphes des bois sont toujours relégués par les poëtes sur les collines et les montagnes : c'est là que l'imagination populaire se plaît toujours à loger les êtres mystérieux et surnaturels.

Dans les légendes latines et romaines, Faunus apparaît d'abord et surtout comme dieu des prédictions, des révélations de toutes sortes. C'est en ce sens qu'il est appelé Fatuus ou Fatuelus, le Parleur dans la signification grecque de Προφήτης. Numa, quand il s'agit de pénétrer quelque mystère du monde d'en bas, commence par invoquer Faunus, l'enchaîne et lui arrache le secret qu'il désire connaître. Ovide, dans ses Fastes[1], nous raconte une révélation que fait encore Faunus à Numa. Virgile, dans l'Énéide[2], nous décrit un oracle de Faunus situé dans le bois sacré d'Albunea, près des cascades de Tibur. Un autre poëte, Calpurnius, nous parle d'un bois de hêtres consacré à Faunus et où se trouvait une caverne dans le voisinage de laquelle les pâtres trouvaient sur l'écorce des hêtres les oracles du dieu. Fronton appelle les Faunes vaticinantium incitatores. De là vient la tradition qui rattache à Faunus et aux Faunes les chants primitifs de l'Italie qui sont d'ordinaire d'un caractère magique, et le nom de vers Fauniques ou Saturnins.

Faunus est un dieu prophète ; il est aussi le dieu de

1. VI, 644 et sq.
2. VII, 79 et sq.

[redacted]

la fécondation surtout dans le mythe de Faunus et de Fauna, qui s'appelle quelquefois aussi Fatua parce qu'elle préside à l'extase et aux inspirations magiques. Nous reviendrons ailleurs avec plus de détails au culte de cette déesse; remarquons seulement ici le symbolisme très-développé qui se montre dans la légende fameuse de Faunus et Fauna. Les rameaux de myrte, dont Faunus frappe Fauna, n'étaient primitivement que l'image de la fécondation qui au printemps descend de l'air vivifiant des montagnes pour aller remplir d'une séve vigoureuse le sein virginal de la terre. Il en est de même du vin par lequel Faunus enivre sa déesse ; ce n'est que le symbole des sources qui renaissent, du vertige, de l'ivresse amoureuse qui s'empare de la nature entière. Enfin le serpent sous la forme duquel Faunus féconde Fauna, ne peut être, d'après la symbolique de l'antique Italie, que l'image du renouvellement, du rajeunissement éternel de l'année.

Enfin Faunus et Fauna figurent encore dans les antiques légendes sous un double aspect. Tantôt Faunus est un roi d'une population primitive; il est le père d'une race nombreuse de rois, le fondateur de l'ordre et de la paix; tantôt les Faunes et les Nymphes sont les déités d'un passé tout mythique qui répond en général à la période grecque des Pélasges, mangeurs de glands. A ces légendes se rattache souvent une conception cosmogonique; elles racontent l'origine de l'espèce humaine, et Faunus y joue souvent le rôle du premier ancêtre de l'humanité. D'autres traditions nous montrent les Faunes et les aborigènes comme des êtres de même famille ; Faunus y est

[redacted]

le roi de ces aborigènes et après sa mort il devient en quelque sorte un dieu Indigète qu'on célèbre par des sacrifices et des chants. A Lavinium, on en fait le père de la nymphe Marica qui n'est évidemment qu'une forme locale de Fauna ou Bona Dea.

Le culte de Faunus a toujours conservé son caractère primitif ; on l'adorait, à de très-rares exceptions près, en plein air, dans des cavernes et des bois sacrés. La superstition populaire lui avait, à lui aussi, consacré quelques arbres. A la campagne, on lui faisait un sacrifice mensuel ; les nones de décembre étaient sa fête officielle. C'était une fête toute champêtre à l'entrée de l'hiver. — A Rome, au contraire, c'était le 15 février, à l'approche du printemps, qu'avait lieu l'antique fête des Lupercales qui se rattachait au fameux sanctuaire du Palatin, le Lupercal. La tradition racontait que sous le règne de Faunus, le roi arcadien Évandre avait fait naufrage sur la côte latine, avait été généreusement accueilli par Faunus, avait fondé le Palatium sur le Palatin et avait consacré à Pan de Lycium, le dieu de sa patrie, une caverne qui se trouvait sur le versant de cette colline. Ce Pan était celui-là même que les Romains ont nommé plus tard Lupercus ou Inuus. Or, on a remarqué que le mot Évandre n'est qu'une forme grecque du latin Faunus, le dieu bienveillant, qui fonda ici lui-même son culte et ses sanctuaires. Au Lupercal répond la fête du même nom, fête d'expiation générale qui est toujours restée en grand honneur à Rome. De là vient le nom de *dies februatus* (de februare, purifier) qu'on donne souvent à cette fête, et celui

[redacted]

de Février. Deux colléges ou sodalités de Luperci étaient chargés du soin de ces cérémonies : c'étaient les Fabiani et les Quintiliani ; c'étaient d'ordinaire des jeunes gens et au nombre de douze dans chaque collége. La fête commençait par le sacrifice d'un bouc au Lupercal, auquel assistait le Flamen Dialis, et qui était naturellement suivi d'un festin. On pratiquait à cette fête le curieux usage que voici : Deux jeunes gens de noble origine étaient amenés au sacrificateur qui les touchait au front d'un couteau ensanglanté. D'autres prêtres étaient chargés d'essuyer le sang avec de la laine trempée de lait ; les jeunes gens devaient rire pendant cette cérémonie qui était sans doute toute symbolique et en souvenir des anciens sacrifices humains. Après le festin, les Luperci se couvraient de la peau des boucs immolés, en coupant d'autres en lanières, et dans ce costume allaient faire une procession à travers la ville. Le peuple nommait les Luperci creppi pour capri, c'est-à-dire boucs. Il est évident que leur promenade avait un caractère tout expiatoire ; on retrouverait ailleurs à l'appui de cette explication des usages analogues. Un passage de Varron interprète d'ailleurs ainsi cette singulière coutume. Les femmes avaient l'habitude de se faire donner dans la main un coup de ces lanières de bouc ; on sait que cet animal passait dans plusieurs cultes antiques pour avoir une singulière vertu de fécondation : c'est ce qui a fait rattacher évidemment les Lupercales au culte d'Inuus. On sacrifiait aussi des chiens et l'on a remarqué que cet animal, grâce à son flair et à je ne sais quel mystérieux instinct, répond

assez à la nature de Faunus. Enfin ces fêtes étaient l'occasion de folâtres ébats, quelquefois même assez lascifs. Les jeunes gens parcouraient la ville à demi nus, ruisselant de parfums, excités par le vin, et avaient le droit de se permettre avec les femmes mille licences. En 45, quand César revint d'Espagne, on fonda en son honneur un troisième collége de Luperci Julii; et ce sont ces Luperci qui, le printemps suivant, lui offrirent, par l'entremise de leur chef Antoine, le diadème en plein marché. Pour réprimer les abus du passé, Auguste réforma la fête des Lupercales et interdit à l'avenir aux jeunes gens imberbes le droit de figurer à ces solennités. Sous cette nouvelle forme, les Lupercales subsistèrent jusqu'aux derniers jours du paganisme.

Outre le sanctuaire du Lupercal, Faunus en avait sans doute un autre aux environs de l'Aventin, là où Numa avait vaincu par ruse Picus et Faunus. Enfin, en 558 V. C., on avait élevé, grâce au produit des amendes, un temple à Faunus, sur l'île du Tibre. L'image de Faunus était d'ordinaire celle du Pan des Grecs, ou encore celle de Silène et de Marsyas. Du moins il semble probable que la figure de Silène qu'on retrouve sur différentes médailles italiques doit représenter le Faunus national. Les légendes dont est l'objet le roi phrygien Marsyas auprès du lac Fucin se rapportent sans doute aussi au culte de Faunus.

[redacted]

V.

Silvain.

Silvain répond sur tous les points essentiels à Faunus, seulement son activité se restreint au domaine des bois, à la vie des forêts; comme Faunus, Silvain est un génie favorable; quelquefois aussi c'est un spectre qui, comme Faunus, fait retentir du sein des bois un cri terrible. Comme Faunus, Silvain est un dieu du pâturage, du bétail; il écarte le loup des troupeaux, mais toute son action se renferme dans le monde des forêts. Son image ordinaire est celle d'un vieillard chevelu qui habite de mystérieuses retraites, et auquel les paysans et les bergers offrent le sacrifice d'un bouc ou d'un porc sur de modestes autels. Quelquefois aussi on le représente sous la forme d'un solide vieillard armé d'un lourd gourdin; c'est un ami des troupeaux et des pasteurs, souvent aussi des chasseurs. Souvent encore on se le figure comme un dieu présidant à l'arboriculture, soit dans les bois, soit dans les jardins. On trouve généralement son image dans les bois sacrés, dans les parcs, et Silvain à la campagne n'est pas l'objet d'un culte moins reconnaissant que les Lares, Cérès, Liber Pater. Il a toujours sa part dans les solennités et les fêtes qu'amène la moisson. La grande extension des forêts dans l'Italie primitive a fini par faire de Silvain un dieu des frontières, de la propriété, soit

[redacted]

nommé Palatuar, tous noms qui appartiennent à la même racine que Palès. Ajoutez-y encore Pallas, qui est tantôt le grand-père d'Évandre, tantôt son fils; et Pallantia sa fille, et Palanto la femme de Latinus. Ce qui prouve que le mot de Palès avait une valeur très-générale, c'est que cette déesse était adorée à travers toute l'Italie primitive. Dans les environs de Brindes, par exemple, où il y avait de magnifiques pâturages et où la pastoricia Palès promit, en 267, la victoire à Régulus, à la condition qu'on lui élèverait un temple. Il y avait aussi plus d'un Palatium en Italie, les inscriptions nous en signalent un dans les environs de Réate, un autre chez les Sabins. Or, la philologie comparée nous apprend que tous ces mots Palas, Palès, etc., dérivent d'une racine pâ (πάομαι. pa-sco), dont nous avons fait paître, et à laquelle se rattache le nom du dieu Pan qui répond au dieu Palès.

Quant au mot Palatium, il ne signifie pas précisément un lieu de pâturages, mais plutôt le siége provisoire d'une famille de bergers qui avec le temps finit par former une colonie régulière. Le Palatium restait le centre du culte des bergers; ils venaient y adorer leur Mars, leur Faunus, leur Fauna, leur Palès, cette dernière comme déesse fondatrice et protectrice du Palatium; le 21 avril, date de sa fête, fut toujours regardé comme le jour de la fondation du Palatium. Ovide nous donne dans les Fastes (IV, 721 et sqq.) des détails fort précis sur les Palilia, ou plutôt sur les Parilia, comme on disait à Rome. Tout sacrifice sanglant était interdit ce jour-là, c'était une fête de purifica-

[redacted]

tion, et qu'on accomplissait avec un mélange dont Ovide nous enseigne les ingrédients. On purifiait les écuries, les bestiaux; on allumait un grand feu de romarins, de hêtres, d'oliviers et de lauriers; on faisait à la déesse l'offrande de gâteaux de millet. Enfin on finissait par un festin expiatoire et des libations de lait. D'autres descriptions de la même fête nous montrent que les bergers se donnaient du bon temps à cette occasion, et que le vin coulait à flots. On faisait aussi un feu de paille, ce qui est évidemment une purification. La fête avait lieu au milieu de l'été, à cette époque où dans plusieurs parties de l'Allemagne on allume encore des feux sur les hauteurs. Il y avait aussi en Allemagne, surtout dans le Nord, une fête à Pâques qui rappelait sans doute l'antique fête de la déesse du printemps, Ostara. Placée à l'entrée du printemps, cette fête répondait sans doute à la célébration des Palilia romains. Plus tard, à l'époque d'Adrien, la fête de Palès se fondit avec celle de Dea Roma et fut célébrée par des jeux de toutes sortes.

XII.

Ruminus et Rumina.

Sur le Palatin et dans le voisinage immédiat du Lupercal, là où était le figuier national, on adorait un autre couple de divinités champêtres : Jupiter Ruminus et la Diva Rumina qui ont donné leur nom au figuier du

[redacted]

Ruminal et à la ville de Rome elle-même. Jupiter Ruminus et sa compagne étaient des divinités qui présidaient à l'allaitement. Les bergers, dit Varron, faisaient à la déesse Rumina des libations de lait pour le jeune bétail encore à la mamelle. D'autres chercheurs ont naturellement songé à la louve et aux deux jumeaux et qui n'étaient sans doute qu'un ancien symbole de Rumina la mère nourricière, si proche parente de Fauna Luperca. Le figuier, lui aussi, avec ses fruits abondants, était l'image de la bonté, de la fécondité de cette déesse; en Grèce, il était consacré à Démétèr et Dionysius.

APPENDICE.

Expiations, consécrations dans le culte de Mars et des dieux de même famille.

L'expression consacrée pour ces sortes de cérémonies, était le mot lustrare. qui se distingue des mots februare, purgare, expiare, en ce qu'il renferme une idée de procession. A cette catégorie de solennités appartiennent les Ambarvalia et l'Amburbium : ce sont des processions à travers les champs ou la ville, et où figurent des victimes qu'on immole ensuite avec force prières. Ces victimes étaient d'ordinaire, dans ces occasions, les Suovetaurilia, ou. comme on disait primitivement. les Solitaurilia, c'était un sacrifice traditionnel dans le culte de Mars. Le sacrifice des Suovetaurilia consistait,

[redacted]

comme le nom l'indique, en un porc, un bouc, et un taureau. Ces trois victimes devaient être arrivées à leur entier développement, aussi les appelait-on quelquefois Solitaurilia [1]. Aux divinités féminines on immolait des femelles, quelquefois aussi des petits animaux qu'on appelait, pour cette raison, Suovetaurilia minora ou lactentia. La cérémonie la plus fréquente était sans doute celle des Ambarvalia qu'on célébrait à différentes occasions, surtout à l'époque où les champs étaient en fleurs et où les dangers de l'atmosphère et de la température sont le plus à redouter. Caton, dans son *De re rustica*, 141, nous donne tout le détail de cette cérémonie. C'est encore Mars qui y figure comme le dieu des champs par excellence. Plus tard Cérès et Bacchus prennent sa place. L'Amburbium n'était pas moins répandu, c'était une procession expiatoire à travers la ville ou quelque quartier de la ville, soit à des époques fixes, soit à l'occasion de quelque événement extraordinaire. C'est un sacrifice de ce genre que nous raconte le monument d'Iguvium, dont nous avons déjà parlé. A Rome, c'était le vieux quartier du Palatin qui, aux Lupercales, était l'objet des lustrations. Dans les circonstances exceptionnelles, quand il s'agissait d'apaiser la colère céleste, on avait recours à ce genre de cérémonie. Lucain nous raconte un Amburbium qui eut lieu lorsque éclata la guerre entre César et Pompée. A l'époque d'Aurélien, les expiations officielles sont encore en honneur. N'oublions pas de

1. Quintil, 1, 5, 67. Quia sollum Osce totum et solidum significat.

citer la cérémonie du lustre présidée d'abord par les rois, puis par les consuls, puis enfin par les censeurs. Les Solitaurilia de Mars devaient faire trois fois le tour de toute l'armée des citoyens (exercitus); de là le nom *Ambilustrum*. On connaît d'ailleurs le détail de ces solennités. Ce lustre avait lieu également à l'établissement d'une colonie ou dans les camps; c'était une des cérémonies les plus nationales en Italie, les plus répandues, les plus religieusement respectées.

[redacted]

CINQUIÈME PARTIE

VÉNUS ET LES DIVINITÉS DE MÊME FAMILLE.

Il y avait en Italie une déesse des fleurs, du printemps, de la joie, de tous les charmes terrestres, dont le culte se célébrait aux mois d'avril et de juin, dans les bois sacrés et les jardins. Elle était de la même famille que l'Aphrodite des Grecs, avec laquelle elle finit par se confondre. Cependant c'était primitivement une déesse italique. Parmi les différentes formes sous lesquelles on la rencontre, citons d'abord :

I.

Feronia.

Cette déesse était adorée surtout chez les Sabins, les Ombriens, les Étrusques, mais aussi chez les Latins et les Volsques. Varron en fait une déesse sabine, et c'est

[redacted]

sous ce caractère qu'elle apparaît dans la guerre de Tullius Hostilius contre les Sabins. Des citoyens romains qui étaient allés à la fête de la Feronia sabine, y sont arrêtés, et la guerre éclate. Denis d'Halicarnasse nous raconte que le sanctuaire de Feronia était en grand honneur auprès des Latins, et que les Grecs traduisaient le nom de cette déesse par : la déesse des fleurs, ou la déesse qui aime les guirlandes, ou encore par celui de Perséphone. La fête annuelle qu'on célébrait en l'honneur de Feronia était l'occasion d'une foire champêtre très-fréquentée. Fabretti a démontré que cet antique sanctuaire devait se trouver non loin de Trebula Mutuesca ; il y a trouvé des inscriptions qui se rapportaient à ce culte. L'image de la déesse, qui nous a été conservée par les médailles des familles Petronia et Plætoria, est celle d'une jeune femme dans la fleur de l'âge, dont les cheveux sont ornés de fleurs. On retrouve d'ailleurs dans tout le centre de l'Italie des inscriptions qui font allusion à ce culte. Le picus Feronius devait évidemment son nom à cette déesse. Chez les Étrusques, le temple de Feronia était aux pieds du Soracte ; toutes les populations des environs y apportaient les prémices de la récolte et des vendanges, et il s'y était amassé avec les années une quantité considérable d'or et d'argent dont les soldats d'Annibal firent leur proie. Feronia était ici adorée à côté d'Apollon Soranus ; elle était ici, comme ailleurs, la déesse des affranchis : ceux de Rome apportaient leurs offrandes à ce sanctuaire. Il y avait dans l'intérieur de l'Étrurie un autre Lucus Feroniæ, près d'un endroit appelé plus tard Petra

[redacted]

Sancta ; une inscription trouvée à Florence nous prouve qu'elle y était également adorée comme déesse des affranchis. Chez les Latins cette déesse avait un culte à Preneste, et la légende locale en faisait la mère d'Herilus, qu'Évandre, c'est-à-dire Faunus, abattit. Enfin, sur la côte volsque, non loin de Terracine, il existait un sanctuaire fameux également consacré à Feronia. Ici elle était invoquée à côté de Jupiter Anxur, ce dieu proche parent d'Apollon Soranus. Servius remarque à ce propos que Feronia était ici adorée sous le nom de Juno Virgo ; il faut sans doute entendre ce mot de virgo dans le même sens que celui de Divæ Virgines, et faire de cette Feronia une déesse de la végétation et des sources. Servius nous cite encore une inscription qui se trouvait dans le temple de la Feronia des affranchis : « Benemeriti servi sedeant, surgent liberi. » Aussi Varron voulait rattacher le nom de Feronia à celui de Fidonia, au lieu de le rapprocher, comme il l'aurait dû faire, de celui de Ferentina. Une légende conservée par Denis d'Halicarnasse, II, 49, pourrait nous autoriser à faire de Feronia une déesse des côtes et de la navigation.

II.

Flora.

Cette déesse est, elle aussi, d'origine italique ; elle était l'objet d'un culte très-répandu dans l'Italie cen-

[redacted]

trale. Varron la range parmi les dieux de Tatius, et des inscriptions trouvées chez les Sabins, les Marses et les Samnites justifient son assertion. Elle est la déesse des fleurs dans la plus large acception du mot, la déesse de tout ce qui fleurit ; elle est la déesse du printemps, de la récolte, de toutes les bonnes espérances dont la fleur est le symbole. Elle est sans doute plus près de Vénus que Junon ; elle préside à la légèreté plutôt qu'à la dignité des femmes, et à ce titre elle figure dans une foule de contes joyeux, et est l'objet de fêtes fort dégagées. A Rome, il y avait un Flamen Floralis et deux temples de Flora, dont l'un, situé sur le Quirinal, était sans doute d'origine sabine; dont l'autre, situé près du temple de Cérès et du Circus Maximus, fut fondé avec les jeux de Flora. Le culte de Flora était donc d'une haute antiquité; on le célébrait à l'époque où les champs sont en fleurs, et sans doute par des usages et des rites qui n'étaient rien moins que sévères. Après la première guerre punique, on institua les jeux de Flora, très-populaires, mais également lascifs. Ovide et Tacite s'accordent à nous apprendre que les deux Publicii, en leur qualité d'édiles plébéiens, élevèrent à Flora le temple du Cirque Maximus et lui instituèrent ces jeux, grâce au produit des amendes publiques. Ces jeux furent d'abord irrégulièrement célébrés, et ce n'est qu'à partir de 173 av. J.-C. qu'ils devinrent annuels. Avec le temps ils prirent un développement tel qu'ils occupaient cinq jours, du 28 avril au 3 mai. Le 28 avril était le jour anniversaire de la fondation du temple. Le peuple avait, dans ces fêtes, le

[redacted]

droit d'exiger que les danseuses qui y figuraient sur la scène se dépouillassent de tout vêtement, et le vieux Caton aima mieux quitter le théâtre que de gêner le peuple à cette occasion. Ce jour était d'ailleurs l'occasion de bruyants et joyeux éclats à travers la ville entière. Les chênes et les lierres qu'on traînait dans le Cirque en l'honneur de Flora sont en harmonie avec ce culte ; on sait que le lierre était chez les Grecs consacré à Aphrodite. A en croire certaines traditions, on faisait, le jour des Floralia, des distributions de pois et de haricots, ou bien encore il y avait des courses de personnes ornées de roses, qui par la rapidité de leur course devaient représenter la valeur éphémère de tous les charmes terrestres. Les fêtes de Flora restèrent toujours une des solennités les plus populaires du printemps.

III.

Vénus.

D'après le témoignage authentique des savants qui font autorité, de Cincius et de Varron, par exemple, le nom de Vénus ne figurait ni dans les chants saliens, ni dans aucun des monuments publics du culte sous la royauté. Ce n'est pourtant pas une raison pour contester à ce culte une haute antiquité. Vénus pouvait être adorée sous un autre nom, ou elle pouvait être adorée dans le Latium avant de l'être à Rome, car le nom de Vénus

[redacted]

n'est qu'une forme, entre mille, qui étaient en usage pour désigner cette déesse du printemps, de la végétation dont le culte semble avoir été, chez les Latins surtout, très-répandu. Chez les Latins et à Rome elle n'était pas seulement la déesse de l'Amour, elle présidait à tous les rapports sociaux, à toutes les confraternités, ce qui lui fit plus tard donner le nom de Concordia. De là l'importance singulière de ce culte pour la ligue latine et l'emprunt qu'on fit plus tard à la Grèce et à l'Orient de leur Aphrodite pour la combiner avec la Vénus italique.

Le nom même de Vénus est essentiellement national en Italie, car il se rattache à la racine ven, qui signifie aimer, désirer, racine d'où dérive sans doute οἶνος, vinum. *Vana* veut dire en sanscrit aimable. *vanas* est le latin venustas. Ainsi, Vénus est la belle, l'aimable déesse du printemps, des fleurs, de tous les charmes de la nature, comme d'autres déesses que nous avons déjà rencontrées. Avant de s'appeler Vénus à Rome, elle s'appela, à ce qu'il semble, Murcia, nom qui se rattache à mulcere, Cloacina, et Libentina, noms qui désignaient d'autres attributs de Vénus. Chez les peuples qui parlaient osque, elle s'appelait Herentatis, nom qui annonce une déesse du désir, comme Voluptas, Volumnus, Voleta, divinités qu'on trouve dans les Indigitamenta. Cette déesse osque Herentatis nous met en même temps sur la voie pour trouver le sens de la déesse latine Ferentina, qui ne peut, elle aussi, avoir été autre chose qu'une forme particulière de Vénus. Le nom de Ferentina doit avoir été très-répandu dans l'ancienne Italie,

[redacted]

car on y trouve différentes villes de ce nom chez les Étrusques, les Herniques et en Apulie.

Nous retrouvons Vénus présidant la ligue latine à Ardée, à Lavinium, dans tous les centres de la ligue ; à Albe et à Gabies, Vénus doit avoir été l'objet d'un culte très-antique.

Quant à la tradition qui nous montre Énée apportant avec lui de Sicile, sur la côte latine, une image de sa mère, elle se rattache à une ancienne image des environs du mont Éryx, et qui semble avoir eu pour Ardée et pour Lavinium une valeur tout analogue à celle qu'avait le Palladium pour Rome et Lavinium. Ces infiltrations en Italie des cultes grec et phénicien d'Aphrodite remontaient, sans contredit, plus haut encore, car cette déesse, entre autres attributs, avait celui de régner sur la mer; elle était adorée sur les côtes de la Méditerranée. La Vénus Érycine de Sicile, dont le culte était de même famille que les cultes très-répandus de Vénus Urania, et qui, dans ces régions occidentales, formait comme le noyau de tout un monde de mythes et de légendes, absolument comme les Vénus de Cythère et de Paphos, la Vénus Érycine, dis-je, fut de bonne heure invoquée en Italie par les Grecs et les Étrusques. Ces derniers avaient, pour désigner la déesse de l'Amour, un vocabulaire très-nombreux, et il nous reste une grande quantité d'images étrusques de Vénus qui nous attestent clairement que le culte de cette déesse et de ses différentes formes, de Pandemos à Uranie, avait trouvé chez ces peuples un sol fécond et favorable.

[redacted]

A Rome il y avait trois sanctuaires de Vénus, trois anciens du moins, celui de Murcia, celui de Cloacina, celui de Libitina. Le mot de Murcia est de la même famille que Mulier et Mulciber. Plus tard on écrivit quelquefois Murtea et on fit de cette divinité la déesse des myrtes. Elle s'appelait Murcia tout court, ce n'est que plus tard qu'on l'a fait précéder du nom de Vénus. Ce sanctuaire était situé sur le versant de l'Aventin, derrière le cirque Maxime. Murcia avait fini par donner son nom à tout le quartier. Plus tard on éleva, dans les mêmes parages, les temples de Venus Obsequens et de Venus Verticordia, et c'est dans ces environs qu'on célébrait, en l'honneur de Vénus, la fête du printemps et celle des vendanges. Comme cette région de la ville fut peuplée par Ancus Marcius de Latins conquis, ces cultes pourraient bien être à Rome d'importation latine. Le temple de Cloacina ou Cluacina passait pour être plus ancien encore; il se trouvait dans les environs du Comitium, il a pour nous une valeur plutôt historique que religieuse. La tradition raconte en effet que Romulus et Tatius, les Romains et les Sabins, avant de sceller solennellement leur alliance, auraient fondé en cet endroit un temple à Vénus, et qu'ils s'y seraient purifiés par des rameaux de myrte; ainsi Vénus est ici encore la déesse de l'alliance pacifique. Enfin Libitina, qui, en sa qualité de déesse du plaisir, s'appelle ordinairement Lubentina, Lubentia et Lubia, était en même temps une déesse des jardins, des vignobles, des vendanges. On célébrait, le 19 août, le jour des vendanges, l'anniversaire de la fondation de

[redacted]

son temple; elle était aussi la déesse des morts; c'est à son bois sacré qu'on allait chercher les instruments, les ustensiles nécessaires aux funérailles. Fusion éloquente dans la même divinité de la vie et de la mort, rapprochement qui se retrouve dans nombre de cultes antiques, dans celui d'Aphrodite par exemple, et qui, en Italie, se manifeste d'une manière sensible dans les cultes de Feronia et d'Acca Larentia.

Dans le culte ordinaire, Vénus avait à côté de ces attributs spéciaux la valeur plus générale d'une déesse du printemps, des fleurs, des jardins, etc. Les jardins étaient surtout son ressort; elle était la déesse des jardiniers, et nous avons déjà remarqué que les Vinalia du 19 août et ceux du 23 avril s'adressaient à Jupiter et à Vénus. Ces jours-là on célébrait dans les bois de Murcia et dans celui de Libitina des cérémonies correspondantes. De plus, le 1er avril était consacré à Vénus, bien que les fêtes qu'on y célébrait, comme le nom du mois lui-même, semblent se rattacher au culte d'Aphrodite. Pour moi, je préfère l'étymologie qui dérive aprilis d'aperio, quod ver omnia aperit. A ces formes simples et toutes primitives du culte de la Vénus latine s'ajoutèrent avec le temps les formes étrangères, parmi lesquelles la Venus Victrix et la Venus Genitrix figurent comme les plus anciennes. Elles se rattachent toutes deux au culte de la Venus Urania qui était à la fois une déesse des combats et la mère fécondante de toutes choses. La Venus Victrix est souvent identifiée à Rome avec la Victoria, et elle est à ce titre adorée souvent en Italie et au dehors.

Elle trouva dans le Latium un très-facile accès, car l'emploi du myrte dans la cérémonie du triomphe semble témoigner qu'il s'agit ici de Vénus. A Rome, elle avait un temple sur le Capitole : temple élevé sans doute pendant la guerre des Samnites. Sylla et Pompée accordèrent à cette déesse de grands honneurs : ce dernier lui avait élevé un temple au-dessus de son théâtre. César enfin dut à son origine de fondre en une seule divinité la Venus Victrix et la Venus Genitrix. Cette dernière fut dès lors la mère des Énéades, de la race d'Albe, des Jules ; elle devint une déesse nationale quand l'histoire conventionnelle de la famille de César prit un caractère officiel et public. Déjà à l'époque de la première guerre punique la croyance à l'origine troyenne du peuple romain s'était profondément enracinée dans les esprits : aussi pour remonter jusqu'à sa naissance, jusqu'au commencement de ce culte, il faut aller jusqu'à la guerre de Samnium. La poésie romaine y ajouta du sien pour transfigurer cette Vénus : Ennius et Lucrèce la célébraient à des titres différents, mais avec un égal amour. Jules César lui éleva un temple : on sait que César parlait volontiers de son origine, et qu'il prenait pour idéal dans sa conduite les anciens favoris de Vénus, Énée, Iulus et d'autres qui unissaient à la valeur et au courage le bonheur et le succès. On regardait sa chance comme un présent de Vénus, et c'est ce qui explique le culte ardent que César voua à cette déesse. A Pharsale, César lui voua un temple par suite d'un songe, et ce temple, il l'éleva avec un luxe inouï sur son Forum et l'inaugura avec force

fêtes le 24 juillet 46. Auguste était tout à fait homme à développer ce culte domestique, à le concilier avec les prétentions de sa dynastie ; Mars et Vénus sont désormais les ancêtres de la race des Jules ; ils président aux destinées de l'État. Ce culte de Venus Genitrix survécut à la race des Jules ; cette déesse resta la mère du peuple romain, et Adrien lui élevait encore à elle et à Roma un temple magnifique avec deux statues colossales.

Après avoir fait connaissance avec ces diverses formes du culte de Vénus Uranie, les Romains, dans le cours de la première guerre punique, entrèrent en contact immédiat avec le culte de Vénus Erycine, avec les traditions qui s'y rattachent. En 241, les Romains devenaient maîtres de la Sicile et de ces sanctuaires, et il en résulta que Rome s'appropria directement le culte de Vénus Erycine. L'année de Trasimène (217 av. J.-C.), sur l'injonction des livres sibyllins, on voua à cette déesse son premier temple et un lectisternium où Mars et Vénus figuraient comme couple. Quant au temple, il fut inauguré l'année suivante sur le Capitole. Cette déesse avait un autre temple plus vénéré encore devant la porte Colline, inauguré, celui-là, en 181 av. J.-C. Comme son original en Sicile, elle était une puissance féminine du ciel, une force créatrice ; elle présidait au calme des mers, elle était la mère d'Aphrodite, de la prostitution, et ce dernier attribut lui valut à Rome comme ailleurs des honneurs considérables.

Le culte de Vénus avec le cours des années avait revêtu des formes nouvelles, de nouvelles Vénus avaient



[redacted]

été adoptées par la croyance populaire, et on leur avait élevé des sanctuaires, soit dans le quartier de Murcia, soit ailleurs. Ainsi près du cirque Maxime, il y avait un temple de la Venus Obsequens, élevé en 295 par Q. Fabius Gurges du produit des amendes payées par les matrones adultères. Dans le même quartier, il y avait un temple de la Venus Verticordia, qui fut fondé à l'occasion d'actes scandaleux commis par des femmes de familles nobles et d'un incident honteux qui eut lieu en 114. On sait le crime des trois vestales Æmilia, Licinia et Marcia, dont deux sont sauvées par Crassus et par un autre avocat, dont la troisième est victime de sa faute. La même année un autre incident se produit qui semble révéler la colère des dieux, leur mécontentement de voir tant d'indulgence accordée au crime. L'enquête recommence, les deux vestales sont vouées au supplice; les livres sibyllins prescrivent la fondation de ce sanctuaire et demandent une image de la Venus Verticordia pour laquelle on fit poser Sulpicia, la femme de Q. Fulvius Flaccus, regardée comme la plus chaste matrone de Rome. L'intention qui présidait à cette fondation, c'était de détourner désormais le cœur des femmes et des filles des plaisirs de la volupté. Remarquons encore une Venus Calva à laquelle les femmes, pendant le siége du Capitole par les Gaulois, auraient fait le sacrifice de leur chevelure. Il y avait aussi une Vénus Équestre, à cheval, c'était sans doute une fondation d'Énée. Il est plus que probable que cette déesse équivalait à la πελαγία grecque, car le cheval, dans le langage symbolique des anciens, représente souvent la vague, et

[redacted]

Vénus à cheval signifie la dominatrice des mers. Citons une Vénus Myrica, Myrtea et Purpurissa, déesse du myrte et de la pourpre qui rentre elle aussi dans le cercle d'Aphrodite ; une Vénus Salacia, déesse des courtisanes, mais qui n'était primitivement que la déesse de l'agitation des flots. On adorait aussi en Campanie et à Rome une Venus Felix, déesse de la fécondité féminine, et qu'on représentait un enfant dans les bras. Il faut sans doute l'identifier avec la Venus Fisica, car le mot grec de φυσικὸς répond dans ce sens au latin felix. Cette Fisica était la déesse protectrice de Pompéies ; d'ailleurs Vénus était en général très-honorée en Campanie, de Capoue à Sorrente et Baïes, dans ces régions où la nature est si féconde, la mer si pleine de charmes, la société si avide de jouissances. Les peintures de Pompéia et d'Herculanum nous témoignent éloquemment de cette influence partout présente de Vénus ; à côté d'elle un nombre infini d'Éros et de Psychés. Éros devenait Cupido ; Peitho, cette compagne inséparable d'Aphrodite, se transformait en Suada, à côté de laquelle figurait d'ordinaire Venus Mimnermia ou Meminia.

Avec le temps, le culte de Vénus subit à Rome de sensibles modifications ; de déesse de la végétation, du printemps, des vignobles qu'elle était d'abord, elle finit par devenir exclusivement la déesse des attraits féminins et de la volupté. Avril était le mois qui lui était particulièrement consacré. Le 1er avril était le jour de Venus Genitrix ; ce jour-là les femmes adressaient de ferventes prières à la Fortuna virilis, cette déesse du bonheur

conjugal. Il est question quelque part d'un bain qu'on faisait prendre ce jour-là à Vénus, c'est-à-dire à son image. On dépouillait cette image de tous ses ornements, on la plongeait dans l'eau, et, après le bain, on la revêtait de fleurs nouvelles, surtout de myrtes. Enfin, Ovide recommande aux femmes de prendre ce jour un breuvage de lait, de miel et de têtes de pavots. Venus Verticordia était également, le 1er avril, l'objet d'un culte particulier, comme déesse de la chasteté féminine. Le 23 avril, au contraire, était plutôt consacré à la Vénus des prostituées, que Lucrèce appelle Volgivaga, et que les Grecs nommaient Pandémos. Un autre détail qui nous prouve que Vénus présidait au sexe et à la maturité féminines, c'est l'usage où étaient les jeunes filles, quand elles sortaient de l'enfance, de consacrer leurs poupées à Diane ou à Vénus.

IV.

Priape.

Priape avait émigré avec Vénus en Italie et à Rome. Il y avait conservé son caractère oriental, il était le démon de toute végétation exubérante, le symbole de tous les appétits charnels. Son domaine spécial, c'étaient les jardins et les plants d'arbres où son image, décrite avec tant de verve par Horace, servait à la fois d'épouvantail et délivrait du mauvais œil. Il

[redacted]

figure dans le cortége de Bacchus ou de Vénus, sous la forme d'un vieillard enveloppé d'une robe orientale, qui porte dans son sein des raisins et des fruits; c'est le dieu de la prospérité des champs. On plaçiat même son image sur les tombeaux comme celles de Vénus et de Cupidon. C'était un emblême de l'éternelle force de régénération qui anime la nature et la renouvelle sans cesse ; et, singulier contraste, sa tenue lascive faisait de lui un des personnages favoris de la scène populaire.

V.

Vertumnus et Pomona.

Vertumnus ou Vortumnus, passait à Rome pour être un dieu d'origine étrusque, mais seulement parce que son image se trouvait au Vicus Tuscus, passage très-populeux entre le Forum, le Velabre et le cirque Maxime et où des Étrusques avaient, dans le temps, élu domicile. Cependant ce Dieu était également en honneur chez les Latins, les Sabins et en Italie, c'était un dieu proche parent de Cérès et de Pomone. Son nom est essentiellement italique, ce qui prouve que sur ce point comme sur bien d'autres, les croyances étrusques ont dû s'enter sur celles du reste de l'Italie et se combiner avec elles. Ce nom se rattache évidemment à la racine vertere. Vertumnus est spécialement le Dieu de l'annus vertens, le dieu de l'année dont les évolutions merveilleuses se reflètent dans la

[redacted]

mobilité de ce dieu. Il est à la fois un dieu du printemps et de l'automne, mais surtout de l'automne, aussi le représente-t-on d'ordinaire sous la forme d'un jardinier, des fruits sur le sein et la faucille à la main. La croyance populaire lui prêtait une mobilité de Protée, la facilité de revêtir toutes les formes du monde. Properce nous dépeint le Vertumne du Vicus Tuscus dans un charmant poëme (IV, 2), et la légende latine de Vertumne et de Pomone, chez Ovide (Met. XIV, 623 et sqq.), est plus charmante encore. Il y avait, en Italie, à côté de Pomone, un dieu masculin du même nom, qui, dans les monuments d'Iguvium porte le nom de *Puemunus* et qui était sans doute identique à Vertumnus. Pomone avait à Rome un flamine à elle, sans doute le moins élevé dans la hiérarchie des flamines; mais le domaine naturel de Pomone, comme celui de Vertumnus, était la campagne. Ainsi, il y avait sur l'ager ou le campus Solonius, qui s'étendait entre Ardée et Ostie et qu'on cultivait alors avec ardeur, un endroit nommé Pomonal, un antique bois sacré de Pomonia, qui avait conservé un caractère profondément religieux. Enfin, nous savons qu'elle était l'objet d'un culte dans les environs d'Amiternum. Vertumnus, outre la chapelle qu'il avait au Vicus Tuscus, en avait une autre sur le versant de l'Aventin où on lui faisait un sacrifice, le 13 août, sans doute pour saluer la saison des fruits.

[redacted]

SIXIÈME PARTIE

DIVINITÉS DE LA TERRE ET DE L'AGRICULTURE.

L'Italie antique avait, dans son culte religieux, la même idée du sol et de ses dieux que la Grèce de ses dieux chthoniques. Ces divinités sont naturellement des deux sexes, puisque la terre réunit en soi une force virile de fécondation à une force féminine de conception. Ainsi Tellumo et Tellus, Saturne et Ops, Dis Pater et Mater Larum. Les noms et les cultes de tous ces dieux, pris à part, diffèrent sans doute, mais nous retrouvons chez tous certains traits communs qui établissent clairement leur parenté. Ici encore, l'influence grecque se fait fortement sentir : le culte de Déméter et de Perséphone a de bonne heure pénétré dans la vieille Italie, et l'idée que Rome se fit du monde inférieur se développa sans aucun doute sous l'influence des conceptions grecques et étrusques. Malgré tout, on reconnaît ici, comme partout, la base, le fond italique, surtout quand, des formes simples et

agrestes du culte primitif, on passe peu à peu aux formes plus compliquées du culte de la ville.

Nous parlerons d'abord des dieux de la terre et de l'agriculture, en y comprenant le culte de la Magna Mater, culte phrygien de date très-moderne. Puis, dans une section particulière, nous parlerons du monde inférieur, et nous dirons comment Rome s'est représenté les dieux infernaux, la destinée des morts.

I.

Tellumo, Tellus, Cérès.

Tellus et Cérès étaient toujours invoquées ensemble, dans les fêtes. Quant à Tellumo, il n'est que la doublure masculine de la déesse Terre, ce qu'était le Ζεὺς χθόνιος à côté de la Déméter grecque. La Tellus latine est d'abord la Terre, opposée au ciel, ce qui explique pourquoi on la retrouve souvent associée à Jupiter dans les invocations. Elle personnifie ensuite le sein maternel de la Terre, sa nature nourricière et bienfaisante. C'est pour cela que le nom de Mater lui est si fréquemment attribué. Ce n'est pas tout : Tellus est aussi le tombeau commun des choses, ce qui fait souvent associer son nom dans les prières à celui des Mânes. Elle est encore le globe terrestre, le principe de la solidité, de la fixité de l'univers ; c'est pour cela qu'on l'invoque dans les tremblements de terre, et que les médailles des empereurs,

[redacted]

pour symboliser le rétablissement de l'ordre universel, portent une Tellus stabilita. Enfin, comme déesse de la conception féminine, elle préside aussi à l'hymen Tellus eut un temple à Rome, bâti par P. Sempronius, en 268, av. J.-C., après une victoire sur les Picentins : la terre avait tremblé pendant la bataille. Ce temple était dans l'élégant quartier des Carènes, près de la maison de Pompée. Quant au nom de Cérès, les anciens eux-mêmes l'ont rapproché, avec raison, de *creare,* qui appartient à la même famille que le vieux mot *cerus* ou *kerus*. Varron fait venir Cérès de *gerere* (a gerendis frugibus), en changeant *g* en *c,* étymologie qui nous paraît assez peu justifiée.

II.

Fêtes agraires.

Les fêtes des champs étaient telles qu'on les célébrait à la campagne, presque toutes des popularia sacra ou fêtes populaires, c'est-à-dire que tout père de famille, sans le secours d'un prêtre, pouvait les célébrer chez lui. Elles étaient aussi, et on le comprendra sans peine, fêtes mobiles. Les autorités locales et les prêtres les annonçaient à l'avance, d'année en année.

Commençons par l'époque des semailles, qui va de l'automne jusqu'au milieu de janvier. Les fêtes de cette saison portent le nom général de *Feriæ sementinæ;* elles semblent avoir lieu au début et à la fin des semailles. Au

commencement, un flamine, nous ne savons lequel, invoque tous les dieux et génies de la terre, et demande leur bienveillance ; puis viennent, en décembre, les *Consualia* et les *Saturnales*, au moment où la semence déjà confiée à la terre promet d'en bientôt sortir. Ensuite vient la fête des *Paganalia*, au milieu de janvier, qui couronne et termine les longs labeurs des semailles. Aussi la fête-t-on dans les campagnes avec une grande gaieté. Les Paganalia sont, en réalité, la fête du Pagus : on se réunit pour la célébrer ; on s'y livre à mille réjouissances champêtres, dont Ovide nous a laissé une vive et riante description (*Fastes*, I, 663).

Continuons notre revue. L'hiver passe ; les travaux des champs, interrompus par la gelée, recommencent avec le printemps qui revient. Nous trouvons, le 15 avril, la fête des *Hordicidia*, dédiée, elle aussi, à Tellus, à la Terre féconde, qui maintenant fait sortir les épis du sol et donne l'espérance d'une belle récolte. C'est encore là une très-vieille fête, instituée, dit-on, par Numa ou Faunus, après de mauvaises moissons ou des maladies persistantes survenues aux troupeaux. « Bos horda ou forda, » c'est la vache pleine. Les pontifes en font un sacrifice à Tellus, symbole de la récolte qui mûrit. De là sans doute vient aussi l'usage d'arracher du sein de la vache qu'on immole le veau encore à naître, et de le brûler à part. La cendre du veau ainsi immolé, mêlée par les Vestales à d'autres substances, sert, six jours après, le jour des Palilies, à la purification de l'assemblée.

[redacted]

Vers la même époque, ou un peu plus tard, commencent les processions expiatoires des *Ambarvalia.* Ici encore, ce sont des divinités champêtres, et surtout Cérès, qu'on invoque. Puis, aux mois de juillet et d'août, l'époque de la moisson, qui interrompt régulièrement les affaires et les occupations de la ville. Les fêtes de la moisson commencent par certains sacrifices expiatoires, surtout la *porca præcidanea.* Chaque ferme, avant la récolte, immole une truie en l'honneur des morts, et pour expier les négligences qu'on a pu commettre en les ensevelissant ; car ici, comme partout, le culte des dieux champêtres confine au culte des dieux infernaux. Bien plus, toutes les fois qu'on enterrait un mort, on offrait aussi à Cérès la même victime, pour purifier toute la maison : c'était la *porca præsentanea.* Quant au sacrifice la *porca præcidanea,* Caton nous en enseigne tout au long les règles dans son *De re rustica.*

Un autre usage qu'on observait avant la moisson, c'était ce qu'on appelait le *præmetium,* c'est-à-dire l'offrande à Cérès de la première gerbe. La vendange était inaugurée par la même cérémonie, et Liber Pater recevait aussi, à la fin de l'automne, les prémices du vin nouveau (V. Virgile, *Géorg.*, I, 347). On le conçoit aisément, le peuple des campagnes saisissait l'occasion de toutes ces fêtes pour faire éclater sa joie et sa reconnaissance par des danses et des chants. La moisson faite, on célébrait les deux grandes et vieilles solennités nationales des *Consualia* (21 août), jour de l'enlèvement des Sabines, et des *Opeconsiva* (25 août), dont nous allons reparler plus bas.

Enfin je voudrais rattacher aussi à ces fêtes la fête primitive des *Fornacalia*, institution, dit-on, de Numa Pompilius. C'était une sorte d'hommage de reconnaissance destiné à inaugurer l'usage de la dernière récolte. On n'y consommait, d'après l'antique coutume, que le far, le blé national de l'Italie. On rôtissait du blé dans des fours de construction aussi simple que possible : de là une déesse particulière, Fornax, et le nom même de la fête, *Fornacalia*. Elle tombait en février, mais le jour en était mobile. Elle consistait surtout en festins, où les curies se réunissaient sous leurs curions, pour parler du bon vieux temps et s'amuser ensemble. Les absents étaient appelés des fous (*stulti*). Ces fous célébraient alors leurs *Fornacalia* plus tard, le 17 février, pendant les Quirinalia, ce qui a fait donner aussi à ce jour le nom de Fête des Fous (*Stultorum Feriæ*).

III.

Saturne et Ops.

Voici un couple de divinités qui, dans l'Italie entière, étaient des plus antiques et jouissaient de la plus grande popularité. Une grande partie de l'Italie s'appelait autrefois Saturnia, dit-on, et Denis d'Halicarnasse nous affirme expressément que Saturne a donné son nom à beaucoup de vieilles villes et d'endroits.

Si Ops est sans contestation la Terre, la mère bien-

[redacted]

veillante, il s'ensuit que Saturne est tout aussi évidemment le dieu masculin de la terre, surtout le dieu des semences ; car Saturne vient de *satu* ou de *sationibus*. Une inscription trouvée sur un vase antique nous donne son nom sous la forme *Saeturnus*, qui est très-probablement la forme primitive avant la contraction. Saturne est le fondateur, le dieu de l'agriculture italienne dans son acception la plus étendue. La faucille, son attribut ordinaire, est une preuve de ce caractère universel. Toutes les inventions agronomiques remontent à lui, même celle du fumier. De là vient qu'en Latium Saturne ou son fils Picus jouissent, sous le nom de Sterculus ou de Stercutus, d'une considération toute particulière. Enfin il est considéré comme le représentant historique de l'agriculture et de ses bienfaits ; il a exercé une royauté légendaire, et il a fini par se confondre avec le Kronos grec, émigré en Italie. Ainsi s'est formée la légende, si répandue parmi les auteurs grecs et romains, de l'expulsion de Saturne par son fils Jupiter, de sa fuite, de ses voyages, et enfin du refuge qu'il trouve en Latium, d'où le nom du pays (*latere*). On racontait à Rome que, venu par eau jusqu'au Janicule, il avait trouvé auprès du roi Janus un accueil favorable et fixé son séjour sur l'autre rive du Tibre, au pied du mont qui devait être le Capitole. C'était en effet au pied de cette colline, au commencement du Clivus Capitolinus, que se trouvait le temple de Saturne, vieil édifice dont on attribuait la construction tantôt à Janus, tantôt à Hercule. On parlait aussi d'une antique popu-

lation saturnienne, qui aurait habité la campagne et la ville ; aussi disait-on de ceux qui, fidèles à l'ancienne coutume, vivaient de la culture des champs, qu'ils restaient seuls de la race du roi Saturne. Le vieux vers italique, grossier, mais national, des poëtes antérieurs à Ennius, le vers des oracles primitifs, s'appelait le vers faunique ou saturnien. Partout et toujours Saturne apporte avec lui une idée de culture et d'heureuse récolte : son nom se rattache à tous les vieux souvenirs de prospérité et d'abondance que le peuple romain a conservés, comme tous les autres peuples, souvenirs auxquels tiennent surtout ceux qui souffrent et qui travaillent. Esclaves, valets et opprimés de toute sorte se rappelaient avec plaisir le bon temps du roi Saturne, temps d'abondance, d'égalité, de liberté commune. Saturne disparut, comme tous les rois bienfaiteurs des époques primitives, mais son culte lui survécut, intimement lié au culte de Janus, et les monnaies de ce dernier roi portaient sur une de leurs faces le vaisseau qui avait amené Saturne en Italie.

D'autres faisaient remonter à Tullus Hostilius la fondation du culte romain de Saturne, surtout l'institution des Saturnales. Nous apprenons d'autre part, et par des documents certains, que le premier temple consacré à ce culte si antique fut bâti par Tarquin le Superbe, et inauguré seulement après l'expulsion de ce prince, en 256 ou 257 après la fondation de Rome. On y travailla plus tard encore, et il est probable que les ruines actuelles, les huit colonnes qu'on déclare avec grande apparence

[redacted]

de raison être le temple de Saturne, sont une restauration de l'époque impériale. Le temple était commun à Saturne et à Ops : devant lui se trouvait, à côté de l'autel, une chapelle de Dis Pater. Sous le temple était, dans une sorte de cave voûtée, le trésor de Rome (ærarium Saturni), qu'on avait mis sous la protection spéciale du dieu de l'âge d'or, de même aussi, qu'au petit marché voisin, l'achat, la vente et les jours de marché eux-mêmes, étaient, dit-on, consacrés au dieu. Chose assez singulière, la statue de Saturne, placée dans le temple, avait pendant toute l'année, excepté pendant les Saturnales, qui tombaient en décembre, les jambes liées et comme enchaînées par des bandages de laine. La plus simple explication de cet usage se tire de l'opinion qu'avaient les anciens, qu'en liant la statue du dieu ils retiendraient sa protection et s'assureraient sa présence. Un autre rite particulier de ce culte est l'habitude qu'on avait d'aborder l'autel de Saturne et d'y prier, non pas la tête couverte (*velato capite*), mais la tête nue (*aperto capite*), ce qui s'appelait aussi *lucem facere*. Ceci est à coup sûr un effet de l'influence grecque. L'Hercule grec, disait la légende, avait, pendant son séjour à Rome, aboli les anciens sacrifices humains qu'on faisait à Saturne, et fondé cet autel avec des sacrifices plus simples et des rites étrangers.

La fête de Saturne, l'antique fête toujours si chère aux Romains, se célébrait au milieu de décembre, au cœur de l'hiver. Ce n'est donc pas une fête de moisson, comme on l'a dit souvent. Saturne est bien plutôt, à cette épo-

que, le dieu caché, le dieu de la profondeur, celui qui a donné son nom de *latere* au Latium. De tout temps, à ce qu'il semble, on a célébré les Saturnales pendant sept jours. Cette fête est un retour vers la vieille et heureuse époque de l'âge d'or ; c'est un temps de joie, de liberté, de bombances et de festins par toute la ville. Les plus favorisés, ce sont les esclaves, que les Saturnales, en souvenir de l'ancienne égalité, rendent égaux aux maîtres, asseyent à leur table ou font même servir par eux. Toute lutte, toute rivalité est suspendue pendant cette époque privilégiée : on remet les supplices, on suspend les tribunaux, on craint même de livrer une bataille à l'ennemi pendant la durée des Saturnales. C'était aussi l'usage d'échanger alors toutes sortes de cadeaux, entre autres des bougies de cire (*cerei*) et des *oscilla* ou *sigillaria,* petites figures d'argile qui d'ordinaire servaient de jouets aux enfants. On se livrait en outre à mille jeux, de dés ou autres, et ces jeux servaient à élire le roi du festin.

Depuis la seconde guerre punique, sur l'indication des livres sibyllins, les fêtes commençaient le quatorzième jour de janvier, par un sacrifice qu'on offrait à Saturne dans son temple ; puis on préparait un lectisternium, on célébrait un banquet public, et, à partir de ce banquet, on permettait dans toute la ville le fameux cri de *Io Saturnalia*, chargé d'appeler chaque citoyen au plaisir et à la liberté. La durée des fêtes, nous l'avons dit, était de sept jours, et il en demeura ainsi pendant toute l'histoire romaine, malgré certaines prescriptions des empereurs. Il suffit

[redacted]

de consulter les auteurs latins, surtout ceux de la décadence, pour trouver le tableau des Saturnales et la peinture des folies que cette époque privilégiée autorisait à Rome. Les princes eux-mêmes donnèrent l'exemple. Auguste envoyait à ses amis des cadeaux accompagnés d'épigrammes, et Domitien imagina un jour de jeter au peuple, assemblé dans le Colisée, des friandises, des mets, tout un gigantesque repas, permettant à Rome de dîner copieusement sans interrompre les jeux des gladiateurs.

Ops ou Opis, la bonne mère, était généralement regardée comme la femme de Saturne, et adorée comme telle à ses côtés, dans le vieux temple du Clivus Capitolinus. Elle avait sa fête le même jour que le dieu son époux, le 17 décembre, jusqu'à la réforme introduite par César dans le calendrier, le 19 à partir de ce moment. C'était une déesse issue de la terre, et ce qui en est une preuve manifeste, c'est l'habitude qu'on avait de la prier assis et en touchant la terre. C'est ainsi que les Grecs, pour conjurer les dieux infernaux, se traînaient sur leurs genoux et frappaient le sol de leurs mains. D'ailleurs Ops partage tous les caractères de Saturne, surtout cette idée d'abondance et de richesse dont le nom *ops* lui-même n'est qu'une expression. L'ancien nom de la race méridionale de la population italienne, le nom d'Opici ou d'Opsci, dont le temps a fait Osci, se rattache évidemment à ce mot Ops et au souvenir légendaire d'une ancienne abondance, de même que le Latium et Saturnia rappellent les semences et leur séjour caché

[redacted]

sous la terre, de même que le nom des Siculi, les premiers habitants du Latium, se traduit avec assez de vraisemblance par coupeurs (*secare*) ou moissonneurs des présents de Saturne. Ops était adorée expressément comme déesse des semences et de la moisson ; elle portait alors le nom de *Consivia*, sous lequel on l'adorait dans la Regia, dans un temple où seules les vestales et les pontifes pouvaient entrer, et où on lui offrait, le 25 août, au moment de la moisson, un sacrifice d'actions de grâces, *opeconsiva*.

Presque partout, les divinités de l'agriculture et de la fécondation des champs sont en même temps, par analogie, divinités de la conception et de la naissance des hommes, et président au commencement de la vie humaine : il en est de même du couple de dieu que nous étudions. Saturne et Ops étaient invoqués à ce titre dans les Indigitamenta, Saturne à côté de Janus Consivius, comme veillant sur le fœtus dans le sein maternel, Ops comme la mère bienveillante qui reçoit dans ses bras le nouveau-né.

Une très-curieuse divinité, c'est la *Lua Saturni*, qu'Aulu-Gelle nous cite comme une des plus vieilles divinités romaines, et dont Varron aussi fait mention. Ailleurs, on l'appelle *Lua Mater*, et on la nomme parmi les dieux à qui on offrait, après la victoire, les dépouilles de l'ennemi, dépouilles qu'on brûlait sur le champ de bataille. Enfin Servius la nomme, à côté de Saturne, comme déesse de la stérilité et de la destruction. Probablement c'est encore une déesse de la terre, mais prise comme

[redacted]

le contraire de la bienfaisante Ops ; c'est la déesse de la mort, et on la joint à Saturne comme on lui joint aussi, en hiver, Dis, le dieu de la mort. Ce serait aussi la meilleure explication du mot *lua*, qui viendrait de *luere*, pris dans le sens de *solvere*, dissoudre.

Ces deux divinités devaient inévitablement, elles aussi, subir l'influence commune de la Grèce et perdre plus d'un trait de leur antique et originale figure. A partir d'Ennius, Saturne se confondit avec le Kronos grec, Ops avec Rhea ; Saturne devint peu à peu le symbole de l'éternité, tandis que Ops, adorée au Capitole comme la mère de Jupiter, était regardée comme une des plus puissantes déités qui président aux destinées humaines. C'est ainsi que, le 10 août de l'an 7 après J.-C., on fonda dans le Vicus Jugarius deux autels de Ceres Mater et d'Ops Augusta, sans doute en l'honneur de Livia, qui aimait, en général, à prendre la figure de Rhea.

IV.

Consus.

Ce culte était aussi un des plus anciens cultes romains. Denis le fait remonter aux Arcadiens d'Évandre, et la tradition commune fixait au jour des *consualia*, qui tombaient en août, la date de l'enlèvement des Sabines. Le nom de ce dieu venait, dit-on, des conseils (a consiliis) qu'il avait donnés à Romulus en cette occasion.

[redacted]

Mais, en réalité, il vaut bien mieux le regarder comme un ancien dieu de la terre et de l'agriculture, une sorte de Tellumo ou de Dis Pater, chez qui nous retrouverons le rite de l'autel souterrain. Ce qui appuie cette opinion, c'est la date de ces sacrifices et de ces fêtes, qui tombent, en partie au moment de la moisson, en partie au moment des semailles. Le nom viendrait alors, soit de *condere*, *conditus* (le dieu caché), soit de la racine sanscrite *su*, d'où *sero*, *consero*. Consus serait alors comme Consivius et Ops Consivia, un dieu des semences ; cette étymologie en ferait en même temps, par une analogie déjà observée, un dieu du mariage, et rattacherait parfaitement à lui la vieille légende de l'enlèvement des Sabines. Quoi qu'il en soit, nous pouvons ranger ce dieu parmi ceux qui nous occupent, et expliquer dans ce sens les données, malheureusement trop pauvres, qu'on nous a transmises sur son culte. Le vieil autel de Consus se trouvait à l'extrémité inférieure du Cirque de Tarquin, plus récent que lui. Recouvert ordinairement de terre, on le découvrait les jours des fêtes et des sacrifices, qui arrivaient trois fois par an et se célébraient sous la présidence des prêtres les plus considérés. On y sacrifiait le jour des nones de juillet, mais la fête du dieu tombait le 21 août. Le Flamine Quirinus et les Vestales y faisaient le sacrifice d'usage, tandis que les pontifes tenaient les courses du cirque, celles où l'on avait invité les Sabines. Enfin, le 16 décembre, on célébrait encore d'autres *consualia*, peu de jours avant les Saturnales.

[redacted]

V.

Acca Larentia et Dea Dia.

Il est impossible de séparer ces deux déesses, qui toutes deux président au sol de la cité romaine, et dont l'une fonda le culte de l'autre. Acca Larentia est la face mythologique et légendaire, Dea Dia la face plus sérieuse d'une seule et même déesse, qui doit avoir été identique à la vieille Tellus italique, à Ops et à Cérès, et qui ne peut avoir acquis un caractère particulier et local que par le soin tout spécial qu'elle avait de garder le sol de la cité de Rome.

Acca Larentia est en réalité la mère des Lares, la déesse de la profondeur féconde de la terre, qui reçoit les semences et les morts. Acca, c'est le mot Atta, qui se retrouve chez tous les peuples dans la langue des enfants, et qui même en sanscrit, sous la forme *akkâ*, signifie mère. Quant à Larentia, la parenté de ce mot avec celui de Lares est évidente. Dans la légende romaine, Acca Larentia apparaît tantôt comme l'amante d'Hercule, tantôt comme la nourrice des jumeaux et la mère des douze premiers frères Arvales. La légende qui la rattache à Hercule se racontait également à propos de Flore et d'une autre déesse, Favola ou Faula, d'ailleurs inconnue, qu'on pourrait bien rapprocher de Fauna. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les trois déesses Flore, Fauna et Acca Larentia,

[redacted]

se touchaient de très-près. Acca Larentia, disait-on, une jeune fille d'une grande beauté, avait été pendant une nuit la maîtresse d'Hercule. Elle rencontre, en sortant des bras du dieu, un propriétaire toscan, Tarutius, qui, frappé de sa beauté, l'épouse. Il meurt peu de temps après et laisse tous ses biens à sa femme. Celle-ci, à son tour, les cède, selon les uns à Romulus, selon d'autres au peuple romain, et Caton va jusqu'à nommer les endroits qui sont tombés ainsi dans le domaine de la ville. Enfin Acca Larentia disparaît au lieu même où, dès ce moment, le 23 décembre, jour des *Larentales*, on lui offre un sacrifice. Ce lieu était dans le Vélabre, et on y montrait son tombeau. Quant au sacrifice, il était offert par le Flamine Quirinal et les Pontifes, et on y invoquait aussi Jupiter. La légende qui faisait d'Acca Larentia la nourrice de Romulus était plus connue, aussi l'a-t-on fréquemment combinée avec celle que nous venons de raconter. On a souvent donné à Acca Larentia le nom de courtisane; mais d'après l'ancienne tradition, elle était la femme du berger Faustulus, que je regarde comme le Faunus Palatin. C'est précisément cette Acca Larentia, la femme de Faustulus, la nourrice de Romulus, qui, dit-on, avait douze fils, et sacrifiait avec eux *pro agris* une fois tous les ans. Un de ses fils étant mort, Romulus prit sa place et fonda alors avec ses frères adoptifs le collége des Frères Arvales, qui se faisait reconnaître par sa couronne d'épis à bandelette blanche et passait pour une des plus vieilles et des plus saintes institutions de ce genre. Leur nom et leur insigne, leur couronne

[redacted]

d'épis, suffisent bien à démontrer que les Frères Arvales étaient institués pour le culte d'une déesse du sol ou des champs, déesse qui sans doute portait un autre nom que celui d'Acca Larentia, fondatrice du culte avec ses douze fils, mais qui, dans le fait, ne pouvait guère en différer.

Ce qui nous fournit des données plus exactes sur ce culte et sur la corporation sacerdotale instituée à cet effet, ce sont les procès-verbaux dont nous avons déjà parlé plus haut. Quoique d'une date très-postérieure (ils vont d'Auguste jusqu'à Gordien), quoique peu clairs quelquefois dans leurs expressions, ils ne laissent pas de nous donner du sujet une vue d'ensemble aussi complète qu'instructive. Ainsi, à propos du collége des Frères Arvales, nous apprenons que, comme toutes les autres institutions de ce genre, il se recrutait par cooptation, et les familles les plus considérées regardaient comme un grand honneur de voir le choix tomber sur un de leurs membres. Le chef du collége s'appelait comme d'ordinaire Magister : Romulus était considéré dans les actes du collége comme ayant le premier revêtu cette dignité. Le magister était réélu d'année en année, le jour de la fête, dans le bois de la déesse, et il avait auprès de lui un promagister pour le remplacer à l'occasion. Il y avait en outre un flamine avec un proflamine, et, pour aider aux sacrifices, des *Camilli*, sortes de garçons de service qui devaient être, comme toujours, patrimes et matrimes, c'est-à-dire issus des meilleures familles. Ajoutez-y un grand personnel de gardiens, de crieurs, de scribes, etc. Les assemblées et les fonctions sacerdotales

des Frères étaient ou ordinaires ou extraordinaires, selon qu'elles étaient amenées par certaines obligations du culte, régulières et fixes, ou nécessitées par des circonstances particulières. Le centre de tout leur culte était celui de la *Dea Dia :* c'est le nom donné par les rapports dont nous parlons à la déesse des Frères Arvales, tandis que d'autres sources ne nous parlent pas d'une déesse ainsi nommée. Évidemment la déesse qu'adoraient les Frères Arvales était une divinité de la terre et des champs, probablement identique à Tellus, à Cérès et à Ops, mais aussi à Flora et à Fauna, une divinité du sol romain. Son bois sacré se trouvait près de la ville, sur la rive droite du Tibre, près de la via Campana (route des champs), à cinq milles de la porte de Rome. C'était là que s'accomplissaient les actes les plus importants du culte de la Dea Dia, tandis que les autres se faisaient à la ville, dans la maison du Magister. Les fêtes avaient lieu en mai, au moment où la moisson mûrissait dans les campagnes. Comme la plupart des fêtes agraires, elles étaient mobiles, et le Magister en fixait l'époque au début de l'année, soit pour les 17, 19 et 20, soit pour les 27, 29 et 30 mai. Le premier et le troisième jours se fêtaient dans la maison du Magister; le second, le plus important, dans le bois sacré de la déesse. La veille des fêtes était remplie, le matin par un service divin, l'après-midi par un repas commun des Frères et des Camilli. Le lendemain commençait par un sacrifice d'encens et de vin, puis venait la dégustation des fruits secs, productions de l'année écoulée, et de fruits nouveaux, prémices

[redacted]

de l'année courante. L'après-midi, les Frères se réunissaient : nouveau repas commun, nouveau sacrifice, nouvelle offrande des produits de l'année. On se séparait ensuite aux cris de *feliciter!* Le surlendemain, qui était soit le 19, soit le 29 mai, les Frères Arvales se réunissaient dès le matin dans le bois de la Dea Dia. Les solennités de la journée étaient inaugurées par le sacrifice de deux porcs et d'une vache blanche. Le sacrifice accompli, les Frères, la tête couverte, se rendaient du petit temple, où s'était accomplie cette première cérémonie, au bois lui-même. Ils portaient, dans cette procession, la couronne d'épis à bandelette blanche portée par Romulus. Une fois au bois, on immolait encore un agneau gras, dont on examinait soigneusement les entrailles ; puis on revenait au temple : on faisait de nouveaux sacrifices, on distribuait aux assistants des pains couronnés de laurier. Enfin on fermait le temple ; on écartait tous les serviteurs, et les Frères commençaient alors une danse (tripudium) autour de l'autel, la robe retroussée, partagés, à ce qu'il semble en trois groupes. Ils chantaient en dansant des paroles dont on leur distribuait le texte d'avance, et qui sont, heureusement, parvenues jusqu'à nous comme un des monuments les plus antiques de la littérature latine. Cette cérémonie faite, les Frères élisaient leur Flamine et leur Proflamine pour l'année suivante, faisaient un nouveau repas en commun et se rendaient ensuite au Cirque, où leur arrivée donnait le signal des courses. Les prix des lutteurs étaient des palmes et des couronnes d'argent, probablement des cou-

[redacted]

ronnes d'épis. Puis les Frères retournaient à la maison du Magister, où recommençaient les offrandes et les festins. Ainsi se passait le second jour. Quant au troisième, destiné à clore la fête, il ne faisait que répéter trait pour trait les cérémonies du premier jour.

Outre ces fêtes solennelles, les sources déjà citées nous parlent de différentes expiations, nécessitées par certaines circonstances, et qui avaient lieu dans le bois sacré de la Dea Dia. Tantôt c'est un arbre tombé de vieillesse ou frappé de la foudre qu'il faut écarter, tantôt une pierre à graver, une dégradation à réparer : toutes occasions qui exigeaient l'introduction du fer dans le bois sacré, et par conséquent, chaque fois, un *piaculum*, une expiation particulière. Quelquefois il fallait, en des cas pareils, la présence de tout le collége, comme par exemple le jour où il fallut écarter de force un figuier qui s'était niché sur le toit du temple de la déesse. Toujours, dans ces nécessités, un sacrifice doit être fait, tant avant l'entreprise de l'ouvrage qu'après son accomplissement. Les Frères se réunissaient, en dehors du culte de leur déesse, pour une foule d'autres solennités romaines, surtout au Capitole. Souvent aussi ils s'assemblaient pour délibérer dans la Regia, dans le palais impérial, ou ailleurs encore; c'était quand il s'agissait de fixer la fête de la Dea Dia, de décider des réparations au bois sacré, de choisir de nouveaux Frères, de prendre part à certains jeux votifs, ou enfin de faire des vœux, de célébrer des actions de grâces pour la santé et la sécurité de l'empereur.

[redacted]

VI.

Angerona.

Comme toutes les villes anciennes, Rome avait son dieu caché, son dieu protecteur, qu'on se représentait dans l'origine comme un génie sans nom et sans généalogie ; aussi l'identifiait-on tantôt avec un dieu, tantôt avec un autre, masculin ou féminin. Ce qui faisait préférer Angerona dans cette confusion, c'est la figure qu'on lui donnait généralement. On la représentait avec un doigt sur la bouche, dans une attitude silencieuse. Tout ce que nous en savons, c'est qu'on l'adorait aussi sous le nom de Diva tout court, ou de Diva Angerona, et que, comme telle, les pontifes lui offraient un sacrifice, le 21 décembre, dans la Curia Accaleia, consacrée à Volupia ; la statue d'Angerona était même sur l'autel de cette divinité. La date de sa fête la rapproche de celle de Saturne, d'Ops et d'Acca Larentia, avec laquelle elle semble d'ailleurs avoir un rapport très-étroit. Peut-être le doigt qu'elle met sur sa bouche est-il une allusion aux mystérieuses profondeurs du monde souterrain. Le nom d'Angerona est expliqué très-arbitrairement, comme d'ordinaire, par les anciens : tantôt on le rapporte à *angores* (les soucis et les chagrins dont elle délivre), tantôt à *angina*, une maladie contagieuse qui frappait hommes et bestiaux, jusqu'au jour où Angerona leur a

porté secours. Probablement l'étymologie d'Angerona n'est autre que celle de l'Angitia Marse et du Jupiter Anxur des Volsques.

VII.

Cérès, Liber, Libera.

Ces trois dieux, portant des noms italiques, sont évidemment aussi d'origine italique; mais le groupe qu'ils forment à eux trois, le groupe où Cérès répond à la Déméter hellénique, Liber à Dionysos, Libera à Perséphone, comme fille de Cérès, ce groupe est certainement d'invention grecque, et a d'autant plus d'importance pour l'histoire du culte romain, qu'appartenant au plus vieux culte grec célébré à Rome, il semble avoir exercé une grande influence sur la forme extérieure de la religion romaine. Le temple des trois dieux, communément appelé Ædes Cereris, était voisin du Cirque. Les Romains l'avaient fondé au commencement de la république, vers le moment où les guerres, conséquences de l'expulsion des Tarquins, avaient fortement menacé l'*annona* romaine et occasionné une disette. Les livres sibyllins consultés, en ce besoin pressant, avaient renvoyé les Romains aux dieux grecs de l'agriculture et de toute production régulière, aux dieux qu'on adorait dans toute l'Italie méridionale et dans la Sicile. Ce fut alors que le dictateur A. Postumius, le vainqueur du lac

[redacted]

Régille, fonda ce temple, qui fut inauguré, trois ans après, par le consul Sp. Cassius, l'auteur même de l'alliance latine. Peu auparavant avait été instituée, en même temps et dans les mêmes circonstances que le tribunat, l'édilité plébéienne, chargée spécialement de veiller à l'approvisionnement et au marché des blés, et par conséquent rattachée par un lien très-étroit au nouveau culte et au nouveau temple de Cérès. Ce culte était tellement un culte grec, qu'on cherchait les prêtresses de Cérès dans l'Italie méridionale, surtout à Naples, la colonie de Cumes, et à Élée ; la langue, la terminologie du culte, tout resta grec. Le temple, lui aussi, était tout grec dans son architecture, son aménagement et sa décoration : des artistes grecs l'avaient construit ; aussi fit-il époque, étant le premier monument de l'art hellénique, dans une ville où jusque-là l'art étrusque avait dominé. Le rite même de l'inauguration par les femmes, rite complétement grec, fut observé en cette circonstance. Pour ce qui est de la surveillance des édiles plébéiens (qui devaient probablement leur nom au rapport qu'ils ont avec le temple : ædes), elle paraît s'être exercée seulement sur la partie pratique de l'*annona* et sur les jeux de Cérès. Comme surveillants de l'*annona*, ils avaient leur local officiel près ou dans l'intérieur du temple de leur déesse, et faisaient là leur police ou distribuaient du blé et du pain entre les pauvres plébéiens. C'est pour cela que Cérès et son temple devinrent bientôt le symbole des libertés plébéiennes, et que, dans les cas où ces libertés étaient violées, la déesse avait toujours sa part

dans l'expiation. Plus tard, même quand, en 365 av. J.-C., on eut créé des édiles curules à côté des édiles plébéiens, ceux-ci ne laissèrent pas de conserver parmi leurs attributions le soin du marché et celui des jeux de Cérès; ils partageaient ce dernier avec les édiles curules. Enfin César confia ces deux fonctions à deux nouveaux édiles plébéiens que, pour les distinguer de leurs collègues déjà existants, on appela *ediles cereales*.

La vieille et principale fête des trois dieux tombait en avril; le jour le plus important, celui des jeux, était le 19 de ce mois. Ces jeux s'appelaient *Cerialia* ou *Ludi Cereales*. Comme tous les autres, on commença par les célébrer à intervalles inégaux et dans des occasions extraordinaires, puis leur célébration devint annuelle et régulière. Leur idée fondamentale était l'institution de l'agriculture, avec le mythe de l'enlèvement de la fille de Cérès et son partage entre le monde supérieur et le monde souterrain : toutes traditions que les Romains empruntaient à la Grande-Grèce et surtout à la Sicile. Ainsi, au temps des Gracques, quand on voulut apaiser l'ancienne Cérès, sur le conseil des livres sibyllins, on envoya une députation à Enna, parce qu'on considérait le culte Romain de Cérès comme fils du culte Sicilien de Déméter, et Cicéron a bien soin de relever cette parenté quand il veut flétrir Verrès, le ravisseur impudent des images de Catane et d'Enna. De là vient aussi que les poëtes Romains, quand ils racontent l'enlèvement de Proserpine, adoptent de préférence la légende d'Enna. Ovide, dans ses Fastes, nous parle tout au long de Cérès

[redacted]

et de son culte, il nous raconte le rapt de la fille de la déesse, les courses de Cérès par monts et par vaux, la promesse que fait Jupiter, la condition qu'il met au retour de la jeune fille, et enfin le partage qui se fait de Proserpine entre le monde d'en haut et celui d'en bas. Alors Cérès retrouve son ancienne bienveillance, et rompt les greniers sous le poids de ses présents. C'est ainsi qu'il la faut adorer, la déesse apaisée, la bonne divinité de la moisson, quand les champs reprennent leur éclat et leur verdure ; elle veut une joie reconnaissante et les habits souriants de la gaieté. Des vêtements blancs, voilà la parure qui convient à Cérès ; c'est la couleur que tout le monde porte aux *cerialia ;* c'est la couleur des prêtresses et de tous ceux qui sont consacrés à la déesse. La fête durait huit jours, du 12 au 19 avril. Elle commençait comme les jeux romains par une procession solennelle faite à travers le cirque. Puis venaient les jeux, qui suivaient de fort près les Mégalésies, finissant le 10 avril. Les édiles plébéiens, surveillants des jeux, prenaient part aussi, le 19, le grand jour des solennités, au sacrifice qui inaugurait les jeux du cirque. Ce sacrifice fait, le peuple s'amassait dans le cirque et les courses commençaient. Un spectacle fort populaire de ce jour était une chasse au renard, faite dans le cirque, et dans laquelle on attachait à la queue de ces animaux des flambeaux allumés. C'était une allusion symbolique au mal que fait aux moissons la nielle (*robigo*), et un moyen de conjurer cette maladie. Ovide nous explique l'origine de cette fable sur l'autorité d'un paysan de

Carseoli. On peut voir son histoire au livre IV des Fastes. D'ailleurs Robigo ou Robigus avait elle-même son bois sacré aux environs de Rome et son culte très-ancien. On célébrait même des jeux en son honneur, les *Robigalia,* entre les jeux de Cérès et ceux de Flore; c'était, disait-on, une institution de Numa. Au moment où la canicule se lève, moment où cette maladie a coutume d'éclater, on sacrifiait à cette déesse Robigo de jeunes chiens rouges, ce qui a fait donner à la porte de Rome, qui était voisine, le nom de *Catularia.* Ovide nous raconte encore avoir rencontré un jour et suivi la procession de Robigo, conduite par le Flamine Quirinal. Après les prières et les offrandes, on célébrait à cette occasion, à ce qu'il semble, certains jeux, comme dans le bois sacré de la Dea Dia.

Il y avait une autre fête de Cérès, celle-ci spécialement attribuée aux femmes, qui tombait au mois d'août, peu après la date (2 août) de la bataille de Cannes. Lors de cette défaite, la douleur et la consternation générale avaient fait négliger cette fête, ce qui fit assigner au deuil, par une loi particulière, une durée de trente jours. Ce terme expiré, on célébra la solennité oubliée; ce qu'on fêtait en ce jour, c'était la réunion de Cérès et de sa fille Proserpine. Pour cette occasion, les femmes se séparaient pendant neuf nuits de leurs époux et paraissaient ensuite, vêtues de blanc, la tête couronnée des épis de la moisson nouvelle. Cette abstinence demandée par son culte, et aussi le mythe fondamental de sa douleur lors du rapt de sa fille, la faisaient regarder à Rome

[redacted]

comme une divinité contraire au mariage, quoique Cérès eût été considérée primitivement avec Tellus comme une déesse de l'hymen, et bien qu'on célébrât même en grande pompe une noce de Cérès et d'Orcus. De cette idée venait sans doute l'usage qui, dans les divorces peu motivés, forçait le mari à donner une moitié de sa fortune à la femme répudiée, l'autre moitié à Cérès, et lui enjoignait en outre de faire un sacrifice aux dieux infernaux.

Enfin, à partir de l'an 191 av. J.-C. et toujours sur l'avis des livres sibyllins, on observa, tous les quatre ans d'abord, puis tous les ans, le 4 octobre, un jeûne de Cérès (jejunium Cereris), qui répondait, chronologiquement du moins, aux Thesmophories de la Grèce.

Le culte de Cérès et son vieux temple voisin du cirque jouirent toujours à Rome de la plus grande considération. Le culte s'était même si complétement nationalisé, si nous en croyons Cicéron, que Rome semblait en réalité l'avoir donné aux autres peuples, et non l'avoir reçu d'eux. En 31 av. J.-C., Auguste rebâtit l'édifice, qu'un incendie avait détruit, et Tibère l'inaugura de nouveau. Claude fit même une tentative pour transporter à Rome les mystères d'Éleusis.

A côté de Cérès, on adorait aussi Liber et Libera, dans le sens du Dionysos et de la Perséphone grecs, qu'on réunissait souvent à Cérès, tant à Éleusis qu'en Grèce et en Sicile. La Campanie était surtout le pays où la déesse des moissons et le dieu de la vigne avaient prodigué leurs présents avec une égale libéralité, le pays, comme on di-

sait, où les deux divinités s'étaient combattues l'une l'autre. Ces cultes grecs se trouvèrent en présence de vieux cultes italiques, de dieux tout nationaux, d'usages et de fêtes primitives. Liber, ou comme on l'appelait communément, Liber Pater, c'est le libérateur, le dieu de la plaisanterie et de la joie désordonnée, de même que Libertas, la liberté de paroles était représentée sous les traits d'une belle femme, richement ornée. C'est cet air d'abondance et de prospérité qu'on donne toujours à Liber et à Libera, et toujours la fête des vendanges est considérée comme une époque de liberté illimitée dans le langage et dans les mœurs. Liber et Libera sont d'ailleurs les dieux de toute production féconde, ce qui fait qu'on les implore, non-seulement pour la fertilité des champs, mais encore pour celle des hommes et des animaux. De là vient sans doute le symbole si répandu du phallus, ou, comme on disait en latin, du fascinum, qu'au temps de la vendange on promenait de place en place dans la ville, au milieu de cérémonies religieuses. A Lavinium, la vieille ville des Pénates latins, tout un mois était consacré à Liber, temps de désordre et de gaieté. Le fascinum était là une sorte de talisman contre l'envie, le mauvais œil, la magie et la matrone la plus considérée de l'endroit le couronnait publiquement. Le nom de fascinum est la meilleure étymologie qu'on puisse donner aux vers fescennins, grossières poésies où éclatait toute la gaieté des vendanges et qu'on chantait d'ordinaire dans le cortége nuptial. Nous savons d'autre part que ce symbole de Liber Pater était tout spécialement

révéré et que, dans les temples, on en suspendait comme offrandes.

Ces deux anciens dieux italiques s'identifièrent si bien avec le Dionysos et la Perséphone grecs que désormais Dionysos porta chez les Romains le nom de Liber et de Liber Pater, tandis que Perséphone s'appelait Libera ou Proserpina, transformation primitive du nom grec de la déesse. Dès cette époque, par conséquent, ces deux dieux grecs furent adorés, à Rome et à la campagne, à côté de Cérès et des autres divinités protectrices de la campagne ; mais seulement dans le sens tout populaire d'une bienfaisante libéralité, non pas comme le Bacchus de la Grèce, avec cette importance mystique et extatique que la religion et les lois de Rome repoussèrent toujours. Pour ce qui regarde spécialement Liber Pater, on le regardait comme le gardien et le bienfaiteur des propriétés rurales, et, dans les villes, on l'adorait souvent comme le symbole de la liberté municipale. C'était ce dernier caractère qui faisait fréquemment placer son image dans les marchés, à côté de celle de son compagnon, le fameux Marsyas de l'Asie mineure. La principale fête de Liber et de Libera resta toujours à l'époque de la vendange qui se célébrait par toute l'Italie avec une grande gaieté et interrompait comme la moisson toutes les affaires politiques et judiciaires. Tous les instruments de la vendange et du pressoir étaient consacrés à Liber ; on lui offrait, ainsi qu'à Libera, les prémices du moût au milieu des danses et des jeux. On célébrait encore à Rome d'autres *Liberalia*, le

ronnes d'épis. Puis les Frères retournaient à la maison du Magister, où recommençaient les offrandes et les festins. Ainsi se passait le second jour. Quant au troisième, destiné à clore la fête, il ne faisait que répéter trait pour trait les cérémonies du premier jour.

Outre ces fêtes solennelles, les sources déjà citées nous parlent de différentes expiations, nécessitées par certaines circonstances, et qui avaient lieu dans le bois sacré de la Dea Dia. Tantôt c'est un arbre tombé de vieillesse ou frappé de la foudre qu'il faut écarter, tantôt une pierre à graver, une dégradation à réparer : toutes occasions qui exigeaient l'introduction du fer dans le bois sacré, et par conséquent, chaque fois, un *piaculum*, une expiation particulière. Quelquefois il fallait, en des cas pareils, la présence de tout le collége, comme par exemple le jour où il fallut écarter de force un figuier qui s'était niché sur le toit du temple de la déesse. Toujours, dans ces nécessités, un sacrifice doit être fait, tant avant l'entreprise de l'ouvrage qu'après son accomplissement. Les Frères se réunissaient, en dehors du culte de leur déesse, pour une foule d'autres solennités romaines, surtout au Capitole. Souvent aussi ils s'assemblaient pour délibérer dans la Regia, dans le palais impérial, ou ailleurs encore; c'était quand il s'agissait de fixer la fête de la Dea Dia, de décider des réparations au bois sacré, de choisir de nouveaux Frères, de prendre part à certains jeux votifs, ou enfin de faire des vœux, de célébrer des actions de grâces pour la santé et la sécurité de l'empereur.

[redacted]

VI.

Angerona.

Comme toutes les villes anciennes, Rome avait son dieu caché, son dieu protecteur, qu'on se représentait dans l'origine comme un génie sans nom et sans généalogie; aussi l'identifiait-on tantôt avec un dieu, tantôt avec un autre, masculin ou féminin. Ce qui faisait préférer Angerona dans cette confusion, c'est la figure qu'on lui donnait généralement. On la représentait avec un doigt sur la bouche, dans une attitude silencieuse. Tout ce que nous en savons, c'est qu'on l'adorait aussi sous le nom de Diva tout court, ou de Diva Angerona, et que, comme telle, les pontifes lui offraient un sacrifice, le 21 décembre, dans la Curia Accaleia, consacrée à Volupia; la statue d'Angerona était même sur l'autel de cette divinité. La date de sa fête la rapproche de celle de Saturne, d'Ops et d'Acca Larentia, avec laquelle elle semble d'ailleurs avoir un rapport très-étroit. Peut-être le doigt qu'elle met sur sa bouche est-il une allusion aux mystérieuses profondeurs du monde souterrain. Le nom d'Angerona est expliqué très-arbitrairement, comme d'ordinaire, par les anciens : tantôt on le rapporte à *angores* (les soucis et les chagrins dont elle délivre), tantôt à *angina*, une maladie contagieuse qui frappait hommes et bestiaux, jusqu'au jour où Angerona leur a

[redacted]

porté secours. Probablement l'étymologie d'Angerona n'est autre que celle de l'Angitia Marse et du Jupiter Anxur des Volsques.

VII.

Cérès, Liber, Libera.

Ces trois dieux, portant des noms italiques, sont évidemment aussi d'origine italique; mais le groupe qu'ils forment à eux trois, le groupe où Cérès répond à la Déméter hellénique, Liber à Dionysos, Libera à Perséphone, comme fille de Cérès, ce groupe est certainement d'invention grecque, et a d'autant plus d'importance pour l'histoire du culte romain, qu'appartenant au plus vieux culte grec célébré à Rome, il semble avoir exercé une grande influence sur la forme extérieure de la religion romaine. Le temple des trois dieux, communément appelé Ædes Cereris, était voisin du Cirque. Les Romains l'avaient fondé au commencement de la république, vers le moment où les guerres, conséquences de l'expulsion des Tarquins, avaient fortement menacé l'*annona* romaine et occasionné une disette. Les livres sibyllins consultés, en ce besoin pressant, avaient renvoyé les Romains aux dieux grecs de l'agriculture et de toute production régulière, aux dieux qu'on adorait dans toute l'Italie méridionale et dans la Sicile. Ce fut alors que le dictateur A. Postumius, le vainqueur du lac

[redacted]

Régille, fonda ce temple, qui fut inauguré, trois ans après, par le consul Sp. Cassius, l'auteur même de l'alliance latine. Peu auparavant avait été instituée, en même temps et dans les mêmes circonstances que le tribunat, l'édilité plébéienne, chargée spécialement de veiller à l'approvisionnement et au marché des blés, et par conséquent rattachée par un lien très-étroit au nouveau culte et au nouveau temple de Cérès. Ce culte était tellement un culte grec, qu'on cherchait les prêtresses de Cérès dans l'Italie méridionale, surtout à Naples, la colonie de Cumes, et à Élée ; la langue, la terminologie du culte, tout resta grec. Le temple, lui aussi, était tout grec dans son architecture, son aménagement et sa décoration : des artistes grecs l'avaient construit ; aussi fit-il époque, étant le premier monument de l'art hellénique, dans une ville où jusque-là l'art étrusque avait dominé. Le rite même de l'inauguration par les femmes, rite complétement grec, fut observé en cette circonstance. Pour ce qui est de la surveillance des édiles plébéiens (qui devaient probablement leur nom au rapport qu'ils ont avec le temple : ædes), elle paraît s'être exercée seulement sur la partie pratique de l'*annona* et sur les jeux de Cérès. Comme surveillants de l'*annona*, ils avaient leur local officiel près ou dans l'intérieur du temple de leur déesse, et faisaient là leur police ou distribuaient du blé et du pain entre les pauvres plébéiens. C'est pour cela que Cérès et son temple devinrent bientôt le symbole des libertés plébéiennes, et que, dans les cas où ces libertés étaient violées, la déesse avait toujours sa part

[redacted]

crachée par Saturne et dont parle déjà Hésiode. A peine les Romains furent-ils maîtres de l'objet sacré qu'un des ambassadeurs prit les devants pour porter la bonne nouvelle et découvrir le plus honnête homme demandé. L'année suivante, en 204, le vaisseau qui portait la déesse arriva à Terracine. Scipion Nasica, le cousin du jeune général qui allait précisément passer en Afrique, avait été déclaré par le sénat le plus honnête homme de la république. Il alla, avec les matrones, à la rencontre de la déesse jusqu'à Ostie, reçut la pierre et la remit aux dames romaines qui l'apportèrent jusqu'à Rome. Toute la ville se porta au-devant de la procession : dans toutes les rues qu'elle traversait, l'encens fumait devant les portes; partout on implorait pour la république la clémence et la protection de la déesse. Et, en effet, tant de foi fut justifiée par les événements : la moisson de l'année surpassa les espérances; Annibal quitta l'Italie pour s'aller faire battre à Zama, et, après peu d'années, la guerre de Macédoine fut également terminée par la victoire de Cynocéphales.

Ainsi l'arrivée à Rome de la Magna Mater de l'Ida est comme une limite entre deux époques différentes de l'histoire de la religion romaine, qui désormais sort de l'Italie pour se perdre dans le chaos des cultes étrangers et orientaux. Le culte phrygien de la Magna Mater avec son attirail de superstitions est déjà un de ces cultes asiatiques qui dès ce moment vont toujours plus avidement se presser dans la ville éternelle. A Rome, c'était la noblesse qui affectionnait particulièrement ce culte

[redacted]

exotique : aussi fut-il toujours célébré avec un grand éclat. On lui donna dès l'abord un jour de fête le 12 avril, anniversaire de l'arrivée de la déesse et de son installation provisoire dans le temple de la vieille Victoria Palatine. On établit un Lectisterne, et aussi des jeux qu'on appela, d'après les Grecs, Mégalésies, du nom de μεγάλη μήτηρ. En même temps, dès cette année 204, on commença la construction d'un temple, et dix ans plus tard on ajouta aux Mégalésies des jeux scéniques, spectacle qui commençait à attirer de plus en plus l'attention et la curiosité de Rome. Enfin, en 191, le nouveau temple fut inauguré, naturellement par des jeux, où on représenta, entre autres pièces, le Pseudolus de Plaute. L'édifice n'était pas éloigné de celui d'Apollon Palatin; plusieurs fois brûlé, il fut rebâti à plusieurs reprises, nommément par Auguste.

Voilà le récit de Tite-Live dans toute sa simplicité: chez les écrivains postérieurs, surtout chez Ovide (Fastes, IV, 247), la chose nous apparaît tout à fait à l'état de légende. La mère des dieux nous est représentée comme une déesse liée de très-près à Énée, et par conséquent à la noblesse romaine; peu s'en est fallu qu'elle ne vînt dès l'abord avec les Troyens en Italie : du moins leur a-t-elle donné, pour construire des vaisseaux, ses arbres sacrés et inviolables. Puis, quand les Romains viennent redemander la Mater, Attale la refuse. Une voix sort alors du sanctuaire qui déclare que c'est la volonté expresse de la déesse et que Rome est digne de rassembler tous les dieux dans ses murs. On construit

encore un vaisseau avec les pins sacrés : le vaisseau arrive à Ostie, et tout Rome se porte à sa rencontre, entre autres les Vestales. On fait remonter le Tibre au navire à force de bras : mais il s'engrave ; impossible de le remettre à flot. Alors Claudia Quinta, une vestale que son élégance et sa liberté de langue avaient légèrement compromise, s'avance, prie la déesse de la suivre, aussi vrai qu'elle-même est pure et sans tache, et, par un léger effort, tire le vaisseau du banc de sable. Claudia (qui n'est dans le récit primitif qu'une grande dame de conduite fort suspecte) devient ainsi une sorte de sainte que les bateliers invoquent à l'entrée si dangereuse du Tibre. Le vaisseau, ainsi délivré, arrive au coude du Tibre où l'on fait halte. Le lendemain, on se remet en marche ; on lave la déesse dans les eaux de l'Almo, qui lui est désormais consacré, et on entre dans la ville par la porte Capène, où Scipion Nasica reçoit le char de la déesse au milieu de l'allégresse populaire.

Le culte de la déesse fut, au fond, organisé comme il l'avait été en Asie pendant la période hellénique ; seulement ici, comme partout ailleurs, on prit soin d'exclure tout fanatisme trop violent et de repousser aussi toute la mythologie correspondante, produit du mauvais goût de l'Asie Mineure. Le service fut confié à un prêtre et à une prêtresse d'origine phrygienne, qui faisaient tous les ans avec leur suite d'eunuques une procession à travers la ville, quêtant pour la Mater au bruit des chansons et des cymbales. Mais il était défendu à tout citoyen romain de prendre part à ces processions avec la flûte et dans un

[redacted]

costume bariolé ; de plus, tous les chants sacrés de ce culte étaient spécialement en langue grecque. Les prêtres mendiants et eunuques restèrent toujours, à Rome comme à Athènes, un objet de mépris, malgré le succès qu'ils ne tardèrent pas à obtenir parmi le petit peuple avec leurs drogues, leurs reliques et leurs amulettes. Ce qui importait à la noblesse dans ce culte, c'étaient les *Mégalésies* et ce qu'on appelait *mutitationes*. C'étaient des banquets que les nobles se donnaient réciproquement pour rappeler la translation de la déesse : usage que les plébéiens observaient d'ailleurs, eux aussi, aux jeux de Cérès qui suivaient les Mégalésies. Ces repas, simples d'abord, devinrent peu à peu si riches que les principaux du sénat durent, en 161 av. J.-C., promettre, par un serment particulier, de ne pas dépasser une certaine dépense. Quant aux jeux, présidés par un préteur, ils restèrent toujours jeux de scène et du cirque, et se célébrèrent du 4 au 10 avril. C'était le 10 avril que le Cirque fêtait la Magna Mater, qui pour cette raison prenait la première place parmi les dieux du Cirque, place que lui accordaient d'ailleurs toutes les généalogies traditionnelles du monde des dieux.

[redacted]

SEPTIÈME PARTIE

MONDE SOUTERRAIN ET CULTE DES MORTS.

Nous l'avons déjà remarqué, les idées du monde souterrain se ressemblent beaucoup dans la vieille Italie et dans la Grèce antique. La terre est en même temps le séjour des semences et le séjour des morts : de là vient que la croyance à l'immortalité, et tout le culte des morts s'est développé dans ce cercle d'idées, en Grèce, par exemple, dans le domaine des dieux chthoniques. En Italie, ce sont Tellus, Terra mater, Cérès, Dis-Pater, et d'autres qui remplacent ces dieux grecs. Partout la déesse de la terre nous apparaît, sous diverses formes, comme mère des Lares, c'est-à-dire comme mère de tous les bons esprits, et entre autres des Mânes, c'est-à-dire de ceux qui sont transfigurés par la mort. La description poétique du monde souterrain, avec ses fleuves, ses peines et ses récompenses, est tout à fait celle que nous donne la mythologie grecque. D'autant plus originales étaient à Rome les différentes coutumes de l'ensevelissement des morts et leurs fêtes. On les observait avec un soin

minutieux, parce que, suivant l'opinion commune, ces rites s'adressaient, non-seulement aux morts, mais encore aux dieux infernaux qui les retenaient; de sorte que la situation de l'âme du mort auprès de ces dieux et sous la terre dépendait de la manière dont les parents du défunt, restés dans le monde d'en haut, avaient accompli les coutumes prescrites.

I.

Le monde souterrain et ses dieux.

Ici aussi on croyait à des dieux mâles et femelles. On se représentait les dieux mâles, Orcus et Dis-Pater, comme puissances actives de la mort et comme rois de l'empire d'en bas. On se figurait les déesses, au contraire, Lara, Larunda, la mère des Lares, Mania, plutôt comme des nourrices maternelles. L'idée populaire qu'on se fait de ces divinités est en général sombre, effrayante : leur couleur est celle de la nuit; les bois, les animaux qu'on leur consacre sont noirs et stériles. Cependant plusieurs restes isolés d'anciennes croyances, la figure d'Acca Larentia, par exemple, et de Consus, de Tellus et de Cérès, divinités à la fois des champs et du monde inférieur, nous montrent qu'ici aussi le côté sombre de ce monde ne domine pas complétement, elles nous apprennent qu'ici encore la poitrine du paysan faisant ses semailles palpitait à la fois de frayeur et d'espérance.



[redacted]

Orcus est celui des deux dieux mâles de la mort qui semble avoir le plus occupé la croyance populaire, du moins poëtes et légendes le nomment-ils plus souvent que Dis-Pater. Son nom primitif était, dit-on, Uragus, et Verrius Flaccus le fait venir d'*urgere;* mais on aime mieux maintenant rattacher Orcus au mot grec ἕρκος, enclos. C'était, en effet, l'image qu'on se faisait à Rome de l'empire de la mort, et la fameuse Porte de la mort, si répandue parmi les Grecs, se rencontre fort souvent dans la bouche des poëtes et des écrivains romains. Il est vrai que l'image d'un trésor d'Orcus est aussi fréquente, et qu'on a représenté ce dieu comme un moissonneur entassant sa récolte, conception qui rapprocherait Orcus du cycle des dieux agraires, et qui, comme telle, pourrait bien être la plus ancienne. On se représente aussi Orcus, à l'instar de l'Aïdès grec, comme le dieu personnifié de la mort, tantôt sous des images plus douces, tantôt sous des formes effrayantes. Tantôt il apparaît comme un guerrier armé qui donne au mourant le dernier coup, ou l'atteignant à la course, le frappe par derrière; tantôt il fait silencieusement sa tournée et va frapper à toutes les portes, ou bien il vole dans les airs, démon nocturne, avec ses ailes noires; tantôt encore c'est lui qui donne à tout le monde le repos si désiré, et introduit les hommes dans l'empire silencieux. En un mot, Orcus était regardé comme le dieu actif de la mort, Dis-Pater comme le prince du monde souterrain, par conséquent comme l'époux de Proserpine, dont le nom est souvent associé au sien dans les

inscriptions funéraires. Le nom de Dis-Pater est expliqué ordinairement par Dives; ce qui le ferait correspondre au Πλούτων grec.

Les morts mêmes s'appellent communément mânes, ou les purs, les transfigurés. On se les représente comme des esprits, c'est-à-dire comme dépouillés de la vie matérielle et comme doués de l'immortalité; de là vient l'expression si répandue dans les inscriptions de *Divi* ou *Dii manes*. Le domicile réel de ces mânes, ce sont les profondeurs de la terre : ils n'en sortent qu'à certaines saisons, et la nuit, pour errer sur la terre, toujours dans le cercle sublunaire. Souvent on emploie l'expression de Dii manes pour tout le monde souterrain et l'empire des esprits en général, et la Terre, mère de ces esprits, porte entre autres noms celui de Mania.

La description du *mundus*, surtout tel qu'on le pratiquait lors de la fondation des villes nouvelles, probablement d'après le rite étrusque, est ici fort caractéristique. Le mundus est une fosse avec la forme d'un ciel renversé; la partie inférieure en est consacrée aux dieux mânes, c'est-à-dire aux esprits des morts et aux dieux du monde d'en bas. On fermait cette partie, le fond du mundus, par une pierre (lapis manalis), qu'on regardait comme la porte de l'empire souterrain. Quand on fondait une ville, on commençait par creuser cette fosse, on y jetait les prémices des productions agraires, et chacun des assistants y lançait une partie de sa terre natale. On traçait alors les limites de la ville, en prenant le mundus comme centre, avec une charrue où on attelait un tau-

[redacted]

reau et une génisse, tous deux blancs, la génisse attelée du côté de la ville, le taureau vers le dehors. Ainsi se traçait le *primigenius sulcus*, et on avait soin de rejeter toutes les mottes de terre en dedans du sillon. Ces limites ainsi fixées sont le pomœrium : là où doit être une porte, on soulève la charrue. De là vient que toute l'enceinte de la ville est sacrée, à l'exception des portes, qui voient entrer et sortir tant de choses impures. On ouvrait le *mundus* trois fois par an, toujours à l'époque, soit de la moisson, soit des nouvelles semailles ; ce qui montre une fois de plus que toutes les cérémonies, expiatoires et dédicatives, s'adressaient à la Terre, à la Terre qui fait germer les semences et qui recouvre les morts. Ces trois jours, le 24 août, le 5 octobre et le 8 novembre, où l'empire des esprits était ouvert aux entrants comme aux sortants, on les respectait avec une crainte religieuse ; on interrompait pour eux toute affaire importante d'état ou de famille : batailles, conscription, expéditions, assemblées, embarquement, noces, rien de tout cela ne se faisait les jours où l'on ouvrait le mundus.

Quant aux déesses du monde inférieur, malgré la diversité de leurs noms et de leurs images, on peut les regarder en masse comme des personnifications de la Terre, de la bonne mère ; Mania surtout a ce caractère, Mania qui a fini par devenir un épouvantail dans la comédie populaire, et qu'on adorait en réalité avec les Lares le jour des Compitalia. On leur offrait autrefois des sacrifices humains, qu'on remplaça dans la suite par des poupées suspendues devant les maisons et nommées

maniæ ou *maniolæ*. D'autres appelaient Maniala grand'-mère des Lares ou des Larves; ces dernières, comme nous l'avons dit ailleurs, étant des divinités malfaisantes et servant aux nourrices à épouvanter les enfants. D'autres encore mentionnent, à côté de Mania, certaines déesses infernales, sombres et noires, appelées *Furinæ* ou *Furrinæ*. Ainsi il y avait à Rome un bois de Furina, célèbre par la mort de C. Gracchus, et situé au delà du Tibre, au bout du pont Sublicius. Il y avait aussi un Flamine Furinalis, et un jour des *Furinalia*, le 25 juillet. Mais on savait peu de choses sur ces vieilles divinités, et Cicéron les rapproche des Furies, dont le nom est évidemment de la même famille. Les voleurs (*fures*) avaient aussi à Rome leur déesse particulière, Laverna, divinité qui se rapproche beaucoup de la mère des Lares : Lara ou Larunda, qu'on adorait aussi sous le nom de Dea Muta ou Tacita. C'est Tatius, dit-on, qui enseigna aux Romains le culte de cette dernière déesse : sous la dénomination de mère des Lares, elle était spécialement regardée comme la mère des couples de Lares qu'on adorait à tous les carrefours; sous l'appellation de Dea Muta, elle était encore invoquée à l'epoque d'Ovide, le jour des *Feralia*, par les femmes et les jeunes filles superstitieuses. On chercha plus tard à rattacher le nom de déesse silencieuse, quoique tout expliqué par le nom analogue de *manes silentes*, à une légende grecque de Jupiter. Elle était, racontait-on, une nymphe de la vallée du Tibre, une fille de l'Almo; son nom était Lala. Quand Jupiter poursuivait Juturne, Lala, malgré Jupiter et malgré son



père, avait averti la belle nymphe et même fait la rapporteuse auprès de Junon. Le roi des dieux, pour la punir, l'avait privée de la parole et transportée chez les Lares. Mais Mercure l'avait aimée, et elle avait eu de lui les *Lares compitales*. On l'invoquait encore sous le nom de Genita Mana, et on la suppliait de ne rendre bon, c'est-à-dire de ne tuer aucun membre de la famille. C'est donc une déesse de la vie et de la mort, de la naissance et du trépas, qui rappelle fort la Venus Libitina.

Les Étrusques avaient aussi deux dieux mâles de la mort, l'un correspondant à Dis Pater et appelé Mantus (d'où Mantoue et d'autres noms de ville), auquel se rattachent probablement les cérémonies du mundus que nous venons de décrire. L'autre répond à l'Orcus Latin, au dieu terrible de la mort; seulement les Étrusques l'appelaient ordinairement du nom grec de Charun (Charon). C'est la divinité violente, effroyable, qui déchire impitoyablement tous les liens, qui n'épargne ni jeunesse, ni beauté, l'image commune et populaire de la mort. Charun est une apparition horrible, à l'aspect monstrueux. Il est armé, tantôt d'un marteau gigantesque, tantôt d'une épée. Outre ce dieu, fort commun dans les images étrusques, nous trouvons encore plusieurs génies de la mort, mâles et femelles, de formes différentes. Le dieu de la mort avec son marteau figura plus tard fort souvent à Rome parmi les masques et dans les jeux sanglants de l'amphithéâtre, où il venait, entre deux massacres, enlever les cadavres, sa propriété.

Ici aussi bien et plus même que partout ailleurs, l'in-



fluence de la mythologie grecque se fit très-fortement sentir, sur les Romains comme sur les Étrusques. L'Achéron devint, en Italie comme en Grèce, le symbole de toutes les terreurs et de toutes les craintes qu'inspire le monde souterrain ; si bien que les Étrusques donnèrent le nom d'Achérontique à toute une partie de leur littérature sacerdotale, celle qui traite des âmes des morts, de leur culte et de tout ce qui s'y rattache. Cette influence est due d'abord à l'épopée, puis sans doute au culte de Cumes. La renommée antique de ce culte s'était répandue dans toute l'Italie, grâce à la légende ulyssienne de l'évocation des morts et au fameux oracle du lac Averne. Cette réputation, malgré des éclaircies qu'Agrippa fit faire dans les forêts environnantes, dura jusqu'à la fin du paganisme.

Ennius avait été le premier poëte romain à parler dans ses chants de la migration des âmes. Plus tard Virgile, guidé par d'anciens chants, incorpore à son Énéide cette belle et profonde peinture des Enfers, qui mérite une attention toute spéciale, d'abord à cause de son originalité, puis à cause de l'influence qu'elle a exercée sur tous les tableaux du même sujet, jusqu'à Dante. Nous ne reprendrons pas toute cette belle description : mieux vaut la lire dans l'auteur lui-même.

Tous les poëtes postérieurs ont imité Virgile quand ils ont parlé des Enfers, mais en lui prenant plutôt le dehors de ses figures que le sens profond qui anime sa conception. De plus, tous ces poëtes plus récents aiment trop l'horrible et les aventures : c'était d'ailleurs la des-

[redacted]

tinée du paganisme à son déclin d'aller s'abîmant de plus en plus dans la sombre superstition. Il est curieux de trouver chez Stace l'idée d'un prince des démons caché au fond du Tartare et dominant toutes les autres puissances du monde souterrain; c'est une image empruntée probablement à l'Orient; du moins les éditeurs croient y reconnaître le Belzébuth de la Bible.

II.

La Devotio.

Le côté terrible du monde d'en bas éclate surtout dans l'antique usage de la *devotio*. C'est une espèce particulière de vœu, adressé aux dieux infernaux pour la mort et la destruction totale des ennemis, contre lesquels on excite leur colère par certains sacrifices et certaines cérémonies. Dans quelque cas, la devotio était accompagnée d'un sacrifice volontaire, quand il y avait un grand malheur à craindre pour une ville, une armée ou un pays. Alors un citoyen ou le général lui-même appelait sur lui la colère des dieux en s'offrant à eux comme victime pour tous les autres. Le premier fait de ce genre que nous présente l'histoire romaine est le fameux dévouement de Curtius, qui se précipite tout armé, après les cérémonies expiatoires, dans un gouffre ouvert subitement à Rome; un second dévouement est celui des vieillards après la bataille de l'Allia; un troisième, et le plus connu, c'est celui des deux Décius père et fils, pendant les rudes

guerres du Latium et du Samnium. On connaît la légende. Averti par une apparition nocturne que l'armée latine deviendra la proie des dieux infernaux si l'un des deux consuls romains ne se dévoue, Décius, voyant son corps d'armée plier pendant la bataille, appelle le pontife, pour le consacrer, lui et l'armée ennemie, aux dieux du monde souterrain. Le pontife le revêt de la prétexte, lui fait voiler la tête, porter, sous sa toge, la main à son menton, lui met une épée sous les pieds, et lui fait répéter la formule consacrée. Décius monte alors à cheval et s'élance au milieu des troupes latines. Il semble que le génie de l'épouvante le précède et qu'il entraîne avec lui les ennemis dans les enfers. A peine est-il tombé, qu'une terreur panique saisit les Latins, et on ne retrouve que le lendemain le corps du général, tel est le nombre des cadavres ennemis qui sont entassés sur le sien. Tite-Live, pour expliquer cet usage, ajoute que le dévouement du général même n'est pas nécessaire, que tout citoyen romain et tout légionnaire peut prendre sa place, et que, si la victime dévouée n'est pas tuée dans la bataille, une image de lui, haute de sept pieds, doit être enterrée et un sacrifice sanglant célébré sur la fosse : défense était faite à tout magistrat romain de mettre le pied sur l'emplacement d'une pareille sépulture. Si le général, après s'être dévoué, échappait à la mort, il ne pouvait plus désormais prendre part au culte des dieux. L'épée, sur laquelle la victime s'était tenue pendant la *devotio*, ne devait pas tomber au pouvoir de l'ennemi, sinon, il fallait apaiser Mars par des Suovetaurilia.

[redacted]

Ces sacrifices volontaires d'individus rappellent les cas où des troupes entières se vouaient à la mort, comme les Étrusques à Fidènes, dans la guerre du Samnium, et aussi les serments que faisaient des armées avant la bataille. Des villes assiégées se dévouaient aussi de cette manière, avec des formules particulières dont nous ne connaissons qu'une partie. Il faut probablement rattacher aussi à ces usages le sacrifice qu'on fit souvent à Rome d'un homme et d'une femme étrangers enterrés vifs en un certain endroit du Forum Boarium. Probablement ces couples, grecs ou gaulois, représentaient la nation entière qu'il s'agissait de dévouer. Ces sortes de malédictions et de sortilèges, par lesquels on cherchait à se débarrasser de ses ennemis, quels qu'ils fussent, devinrent fort communs dans la vie publique et privée, surtout sous les mauvais empereurs. Tacite et Pline nous en font foi[1].

III.

Jeux tarentins et jeux séculaires.

En d'autres occasions, les dieux d'en bas nous apparaissent comme des forces salutaires et fortifiantes ; c'est un double caractère que nous avons déjà observé dans Tellus, dans Consus et dans Saturne. C'est ainsi que nous

1. Tacit. Ann., II, 69; III, 13; IV, 52, etc. Plin., H. N. XXVIII, 2, 4.

les montre la vieille légende de l'autel des dieux souterrains à Térentum, un endroit du Champ de Mars, avoisinant le Tibre, légende à laquelle s'est rattachée plus tard l'institution des jeux séculaires. Le nom de Térentum se rapproche probablement du sabin, *terenum*, terre molle, rivage vaseux. Les traditions des jeux séculaires rapportent qu'un jour un feu sortit de là, ce qui fit donner à la partie voisine du Champ de Mars le nom de *Campus ignifer*. Cet événement décida à bâtir en cet endroit un autel aux dieux infernaux, autel souterrain comme celui de Consus, et qui fut établi, dit-on, dès la guerre de Rome avec Albe-la-Longue. Cet autel fut recouvert de terre, et on attendit, pour le remettre au jour, que les dieux infernaux donnassent un témoignage éclatant de leur vertu bienfaisante. L'occasion s'en présenta lors d'une épidémie qui vint désoler Rome et ses environs. Valesius, un riche propriétaire sabin, vit ses enfants, deux fils et une fille, tomber mortellement malades. Au désespoir, il tombe aux pieds des Lares et les implore ; alors une voix mystérieuse lui ordonne de mener ses enfants par le Tibre à Tarente, pour leur faire boire l'eau sacrée de Dis Pater et de Proserpine. Valesius s'embarqua avec sa famille, la nuit le force à s'arrêter près du Champ de Mars. Là il apprend du batelier qu'une colonne de fumée s'élève dans le voisinage, en un endroit nommé Tarentum. Reconnaissant son erreur, il puise l'eau du Tibre et la fait chauffer en cet endroit, puis l'apporte aux enfants qui la boivent et guérissent. Ceux-ci, pendant le sommeil qui suit leur guérison, ra-

[redacted]

content avoir vu un dieu, qui leur ordonnait de sacrifier des victimes noires sur l'autel de Dis Pater et de Proserpine, d'y tenir des lectisternes et des jeux nocturnes. Le père fait creuser à cette place, trouve, à vingt pieds sous terre l'autel des dieux infernaux, y sacrifie les victimes noires, et y célèbre pendant trois nuits consécutives, en souvenir de ses trois enfants guéris, des lectisternes et des jeux.

Cette légende de la gens Valéria est l'origine des jeux séculaires. Nous la trouvons racontée ailleurs plus singulièrement encore : la foudre frappe les arbres du bois des Lares situé devant la maison de Valesius, c'est le présage de la mort des enfants. Le père au désespoir offre aux dieux infernaux son âme et celle de sa femme. Alors se fait entendre la voix mystérieuse, et Valesius est nommé, après le miracle, Manius Valesius Térentinus.

Nous avons donc affaire ici à des *gentilitia sacra* devenus dans la suite, comme tant d'autres, jeux publics. Malheureusement l'histoire des jeux séculaires nous est arrivée fort embrouillée. Les prétentions contraires des Valerii et des Quindecemvirs sibyllins qui s'occupaient de ces jeux, enfin les différentes méthodes de calculer le *seculum* se croisent et s'entre-croisent, au point de rendre fort difficile l'intelligence nette des points principaux.

Le *seculum,* venu de l'Étrurie, veut dire l'espace d'une génération, la période précise qui renferme la vie des particuliers ou des États. Les États vivent beaucoup de

siècles, les hommes n'en vivent qu'un ; de tous les enfants venus au monde le jour de la fondation d'une ville, celui qui meurt le dernier donne par la durée de sa vie la mesure du premier siècle ; puis, de tous les enfants nés le dernier jour de ce premier siècle, celui qui vit le plus longtemps donne la mesure du second, et ainsi de suite. D'ailleurs, pour annoncer la fin d'un siècle, les dieux envoient des signes précurseurs. Les livres de l'histoire étrusque donnaient des renseignements sur le nombre de siècles qu'avait vécu leur nation, et aussi sur la durée de chaque siècle en particulier. Ainsi les quatre premiers avaient duré chacun cent ans ; le cinquième, cent vingt-trois ; le sixième, cent quatre-vingts ; le septième, autant ; le huitième était le siècle courant. Restaient le neuvième et le dixième, qui devaient, au dire des Étrusques, être les derniers de leur histoire. A Rome aussi, des signes miraculeux annonçaient la fin du *seculum :* l'étoile, par exemple, qui apparut au ciel en 43, pendant les jeux funèbres de César ; Octave déclara y reconnaître l'âme de son père adoptif. Mais l'aruspice étrusque Vulcatius dit devant le peuple que c'était une comète annonçant la fin du neuvième siècle et le début du dixième. Il ajouta qu'il allait mourir pour avoir trahi le secret contre la volonté des dieux : et, en effet, il tomba sans connaissance avant même d'avoir fini son discours. La merveilleuse quatrième églogue de Virgile se rapporte aussi à ces traditions sur les changements des siècles.

Ce fut vers la première guerre punique, et sur l'indication des livres sibyllins, qu'on institua des jeux sécu-

[redacted]

laires; car tous les jeux séculaires précédents ont été introduits par contrebande et plus tard dans les annale romaines. On rattacha ces jeux aux fêtes que depuis longtemps la famille Valeria célébrait dans le Terentum, et ce fut alors, non pas plus tôt, comme beaucoup d'auteurs l'ont prétendu, que ces fêtes, particulières jusque-là, devinrent publiques et régulières.

Les véritables premiers jeux séculaires, qu'on regardait généralement comme les troisièmes, furent probablement établis en 249 ou en 236 av. J.-C., sous le nom de *Ludi Tarentini*, avec cette clause qu'ils seraient célébrés au commencement de chaque siècle. Les revers de la première guerre punique furent probablement l'occasion de cette institution nouvelle. Quant aux seconds jeux séculaires, qui étaient les quatrièmes dans l'opinion commune, ils furent probablement célébrés juste 100 ans après les premiers, en 149 av. J.-C., au commencement de la troisième guerre punique.

Les jeux qui suivirent furent ceux d'Auguste, dix-sept ans av. J.-C. Les troubles qui signalèrent la fin de la république avaient fait négliger les jeux séculaires, comme tant d'autres : non content de les célébrer, Auguste se permit même certaines innovations dont j'ai parlé plus haut à propos d'Apollon. J'ai rappelé cette fusion, faite par Auguste, du culte des dieux infernaux avec celui des dieux capitolins et de son dieu favori, Apollon Palatin. A cette occasion aussi la fixation des jeux séculaires fut abandonnée aux quindecemvirs sybillins, qui attribuant 110 ans au siècle, remontèrent alors

[redacted]

dans l'histoire romaine et assignèrent aux jeux séculaires précédents, en dépit des meilleures autorités, les dates qui s'adaptaient à leurs calculs. Quant aux fêtes elles-mêmes, nous en avons, par Zozime, un compte rendu assez détaillé. Un héraut parcourait d'abord Rome et l'Italie, annonçant des jeux que personne n'avait jamais vus et ne devait jamais revoir. Puis, après quelques cérémonies préliminaires, les fêtes commençaient et duraient trois jours et trois nuits consécutives. On sacrifiait à tous les grands dieux célestes et infernaux, puis, dans la première nuit, l'empereur se rendait au Terentum pour y sacrifier, sur trois autels, trois brebis noires, que le feu consumait entièrement. En même temps, sur une scène artificiellement éclairée, on chantait un chant composé pour la circonstance et on célébrait les jeux traditionnels. Le lendemain une procession sortie du Capitole se rendait à la scène des jeux de la veille. Enfin le troisième jour, neuf jeunes garçons et neuf jeunes filles chantaient des hymnes dans le temple d'Apollon palatin, ainsi que diverses poésies latines et grecques. On sait qu'Horace composa une ode pour cette circonstance.

Nous retrouvons, dès l'an 46 ap. J.-C., de nouveaux jeux séculaires célébrés sous Claude, parce que ce prince, savant archéologue, était persuadé qu'Auguste s'était trompé dans ses calculs. Il revint donc à la tradition qui plaçait vers 500 et 600 de la ville les troisièmes et quatrièmes jeux séculaires, déclara que les cinquièmes eussent dû être célébrés en 700, et célébra lui-même les sixièmes. Le héraut recommença donc sa tournée, annon-

[redacted]

çant des jeux que personne n'avait jamais vus, et que beaucoup de vieillards se rappelaient avoir contemplés soixante-trois ans auparavant. Il y eut même un mime qui dansa dans les deux solennités. Il y eut donc, à partir de cette époque, deux règles différentes pour la fixation du siècle, et les empereurs suivants choisirent à leur gré entre les deux, ce qui ne pouvait pas manquer, vu le goût toujours croissant que Rome prenait pour les représentations de toutes sortes. Ainsi Domitien suivit Auguste, et célébra des jeux séculaires en 87, quarante et un ans après ceux de Claude. Septime Sevère en célébra à son tour, en 203, les huitièmes de la série. La règle établie par Claude eut de son côté ses partisans, Antonin le pieux, peut-être, puis, à coup sûr les deux Philippes qui, en 246, d'après de nombreux témoignages, célébrèrent de nouveaux jeux séculaires. On alla même plus loin dans la suite. Tout en maintenant les deux règles, celle d'Auguste et celle de Claude, on réduisit la durée du siècle à cinquante ans; c'est ce qui explique la célébration des jeux séculaires sous Gallien, en 258, cinquante-cinq ans après ceux de Septime-Sévère, et en 297, sous Dioclétien, cinquante ans après ceux des deux Philippes. Ce furent là les derniers jeux séculaires. Le paganisme, au temps de Constantin, devint trop impuissant pour qu'on pût faire revivre les traditions antiques.

IV.

Les jeux Tauriens.

Les jeux tauriens sont, comme les jeux séculaires, consacrés aux dieux infernaux. Ils remontaient, disait-on, à Tarquin le Superbe, et on les avait établis à l'occasion d'une épidémie. Leur nom venait des victimes stériles (hostia taurea), qu'on y sacrifiait. Comme les jeux se célébraient au cirque Flaminius, les jeux séculaires au Champ-de-Mars, ils en étaient distincts apparemment, et tombaient aussi à une autre époque. C'étaient donc, selon toutes les probabilités, des jeux du même genre que les jeux séculaires, mais qu'on célébrait à des intervalles irréguliers, et dans des circonstances toutes spéciales.

V.

Sépultures et enterrements.

Les usages que l'on observait en enterrant les morts jettent beaucoup de lumière sur l'idée que Rome se faisait du monde inférieur et de notre destinée future.

L'enterrement peut se diviser en quatre actes : l'exposition du corps (collocatio), la procession funèbre (exsequiæ), l'ensevelissement (humatio et plus tard funus),

[redacted]

enfin, la fête des morts qui suivait immédiatement (feriæ denicales et ludi funebres). Tant que le mort est dans la maison, même tant qu'il n'est pas enseveli avec les cérémonies d'usage, la maison de la famille est réputée impure et les parents aussi (domus funesta). De là toute une série de purifications et d'expiations, qui commençaient par le cercueil du mort. Pour avertir tous les passants, surtout les prêtres, on met devant la porte une branche de sapin ou un cyprès : on nettoie la maison même avec une sorte de balai. Puis, devant le mort même, on immolait la porca præsentanea, et plus tard, avant la moisson, la porca præcidanea. L'exposition une fois finie, et elle durait sept jours, le convoi funèbre se rendait à travers le forum, ordinairement avec un très-nombreux cortége et une grande magnificence, avec musique, pleureuses, mimes, etc. Enfin on passait à la sépulture, qu'on appelait *humatio*, malgré l'usage presque universel où l'on était de brûler les corps. Cet usage était venu probablement de l'Étrurie et de la Grèce, car, originairement, en Italie on inhumait les cadavres, les rendant à la terre pour les couvrir et les protéger. Toute la loi pontificale de Numa, où le soin des morts occupe une très-grande place, supposait l'inhumation des morts, et cette vieille habitude se conserva très-longtemps dans certaines familles ; par exemple, dans celle des Cornelii jusqu'à Sylla qui, dit-on, craignant les représailles du parti de Marius, ordonna le premier de consumer ses restes. D'ailleurs, même quand l'usage du bûcher se fut répandu, la loi pontificale maintint certaines cérémonies symboliques,

remplaçant l'ancienne inhumation et dont elle fit la condition d'une bonne sépulture. Ainsi, on mettait une pelletée de terre avec le mort, dans son tombeau, et on avait soin de ne pas le brûler tout entier, mais d'inhumer à part un de ses doigts. A cela se joignaient diverses autres cérémonies, libations et sacrifices, destinées à faire du lieu de l'enterrement un *sepulcrum*, c'est-à-dire un lieu sacré, à apaiser l'esprit du mort, et aussi à le purifier, à en faire un être supérieur comme les autres dieux mânes. On arrosait le tombeau de vin, et on offrait au Lar, c'est-à-dire à l'esprit du mort, un sacrifice de béliers : puis on lui préparait un banquet qu'on lui servait à côté de sa tombe (*silicernium*). On avait soin en outre de l'entourer de fleurs, d'arbres, de myrtes, de roses et d'autres plantes gracieuses; car on croyait en Italie, comme ailleurs, qu'entre le mort couché dans la tombe et les plantes poussant par-dessus lui il y avait un étroit rapport. La cérémonie de l'enterrement se terminait par une purification d'eau et de feu, et par une fumigation de baies de laurier pour tous ceux qui avaient pris part au cortége. Neuf jours après se faisait dans la famille le *sacrificium novemdiale* ou *feriæ denicales*, et le repas funèbre. C'était aussi ce jour-là que se célébraient les jeux que les puissantes familles offraient à leurs morts. Ces jeux étaient principalement composés de combats de gladiateurs, reste de l'ancienne croyance où l'on était que du sang humain devait être répandu sur une tombe. Ce fut en effet sous la forme de jeux funèbres, et, dit-on, après la mort d'un certain D. Junius Brutus, en 264 av. J.-C., que les com-

[redacted]

bats de gladiateurs parurent à Rome pour la première fois.

Outre ces fêtes de famille, qui revenaient tout naturellement à époques fixes, aux anniversaires du jour de la mort, et s'appelaient *parentatio*, il y avait aussi une fête publique et générale des morts, assez semblable à la nôtre, qui se célébrait à la fin de l'année, dans le mois des purifications par excellence, en février. Ainsi, dans la semaine qui précédait le 21 février, chaque famille fêtait ses morts : le 21 était le jour des *Feralia*, le 22, celui des *Caristia;* nous retrouvons dans la distribution de ces fêtes la division traditionnelle dès funérailles en sacrifices qui se font près du tombeau, et en banquet qui se célèbre à la maison. Les *Feralia* étaient toutes consacrées aux tombeaux et aux dieux mânes qui y sont cachés : on cherchait à les apaiser par toutes sortes de mets et de cadeaux. Ovide nous donne des détails sur ces offrandes, qui doivent être modestes, mais qu'il est imprudent de négliger. On oublia un jour, au milieu d'une guerre, les soins accoutumés ; aussitôt une épidémie mortelle se mit dans la ville, et les cadavres sortirent la nuit de leurs tombes pour n'y rentrer que quand on eut réparé l'oubli commis à leur égard. Dans ce jour des morts, on ne peut sacrifier que sur les tombes : toute autre cérémonie est suspendue ; les temples des autres dieux restent fermés. Le lendemain des *Feralia* viennent les *Caristia*, qu'on appelle aussi la fête de la *Cara Cognatio*. C'était, en effet, une joyeuse fête de famille qu'on célébrait dans chaque maison, avec des chants et

des banquets, et qui semblait doublement gaie après la tristesse de la veille. On se réunissait pour se réjouir de la vie, pour parler ensemble de sa famille et de sa gloire; on adorait les Lares, bienveillants protecteurs de la maison, et on se séparait le soir dans la plus cordiale entente, avec des souhaits de bonheur et de prospérité.

VI.

Le culte des Lares.

Le mot de Lares semble avoir signifié autrefois, comme celui de mânes, les bons esprits de la terre; seulement, mânes exprimait spécialement le caractère bienveillant et pur de ces esprits, tandis que Lares voulait dire les maîtres. Mais avec le temps Les lares étaient devenus les seigneurs, les ἥρωες des Grecs, les esprits des ancêtres, avec une certaine acception idéale, et sans aucune idée de mort ou de tombeau. La sphère où s'exerce l'action des Lares est trop large pour qu'on puisse les regarder comme les simples esprits des morts. De là vient un certain vague dans les représentations et les explications des anciens sur ce sujet. La croyance populaire voit principalement en eux les gardiens des rues et des places, tandis que Nigidius Figulus les regarde plutôt comme les protecteurs des maisons, et que Varron les compare, tantôt aux mânes italiens, tantôt aux héros

[redacted]

grecs. Plus tard, quand on confondit les génies de toutes sortes et de toutes classes, pour ne plus admettre entre eux qu'une distinction de bons et de mauvais esprits, la croyance ordinaire fut que les gens de bien devenaient Lares après leur mort, tandis que les mauvais prenaient la forme de larves.

Quoi qu'il en soit, le culte de ces bons esprits de la terre était commun à toute l'Italie; on le retrouve en Latium, comme chez les Sabins et les Étrusques. On peut supposer que la croyance aux Lares a commencé dans les campagnes, où on les adorait comme protecteurs du sol, de la vigne, des chemins, et de toute la vie champêtre. On les honorait aussi dans la maison : spécialement, le *Lar familiaris*, que l'on considérait comme le gardien de toute la famille, et quelquefois même comme son membre actif. Ainsi, la croyance latine voyait dans Servius Tullius le fils du *Lar familiaris* de la maison des Tarquins, et faisait remonter à ce fils des Lares la fête urbaine des *Compitales;* tandis que, dans la tradition de la famille Valeria, les Lares du foyer avaient indiqué au père désespéré le moyen de guérir ses enfants. C'est aussi aux Lares que se rapporte la vieille légende de l'augure Atta Navius. Tout jeune encore, et gardant les pourceaux de son père, Navius pendant son sommeil en avait laissé échapper quelques-uns. Fort affligé de cette perte, il alla à la chapelle des Lares, dans la vigne voisine, et leur redemanda ses pourceaux, leur promettant en retour la plus grosse grappe de raisin de toute la vigne. Il retrouva ses bêtes, mais se trouva fort

embarrassé, quand il s'agit d'exécuter son vœu, pour trouver la plus grosse grappe. Il trouva alors d'inspiration l'art d'observer le vol des oiseaux. Cicéron et Tibulle nous apprennent que les campagnes furent les premières à adorer les Lares, et la fête des *Compitalia* n'est probablement que la fête des champs transportée à la ville.

Quant au *Lar familiaris*, plusieurs passages de Plaute nous le font connaître de plus près. Ainsi, dans le prologue de l'Aululaire, c'est lui-même qui paraît en scène pour nous expliquer l'intrigue de la pièce. Il est, dit-il, le génie protecteur de la maison; le père et le grand-père du propriétaire actuel ont été ses bons amis. Le grand-père lui a confié un trésor qu'il garde soigneusement près du foyer, pour le donner maintenant à la fille unique de la maison, une bonne et pieuse enfant, qui lui fait des cadeaux tous les jours. De même dans le Trinummus, où le père de famille, en changeant de logement, prie sa femme de couronner le dieu Lare, pour que leur nouveau domicile en soit aussi protégé. A côté de ce Lare familier, qu'on appelle aussi Lare tout court, ou Lar Pater, il y a un grand nombre de petits Lares familiers, que chaque famille honore avec ses pénates, et qui sont souvent confondus avec eux. Tout ce que la famille avait de chers et de doux souvenirs, tous les actes un peu importants de la vie journalière, on les mettait sous la garde de ces divinités; on en délibérait avec elles. Aussi l'antiquité romaine n'a-t-elle aucune expression plus intime, plus spéciale pour indiquer ce que nous appelons

[redacted]

le foyer domestique, que les noms de ces dieux, les Lares et les Pénates.

L'atrium, d'après l'ancienne coutume, était la salle à manger commune de la famille, et c'était là que, devant le foyer, se trouvait la place des Lares et des Pénates. Là se trouvaient les statues des Lares, faites de simple bois sculpté, que la ménagère était spécialement chargée de soigner. Aussi Caton lui prescrit-il sur toutes choses de tenir propre le foyer domestique, de le balayer tous les soirs avant de se coucher et, toutes les Calendes, Ides et Nones du mois, d'y faire sa prière, d'y déposer une couronne et d'y faire une libation selon sa fortune. Les Calendes de chaque mois étaient principalement un jour d'offrandes pieuses, surtout celles de mai que le calendrier de Venusia désigne sous le nom de Laralia. Ces Laralia étaient d'après Festus au nombre des fêtes qui n'avaient point de caractère officiel et que chaque famille célébrait dans son intérieur. Presque toujours, surtout aux fêtes de la famille, les Lares étaient ornés d'une grande et épaisse couronne, en sorte qu'ordinairement leurs statuettes étaient comme enfouies sous les fleurs et les feuilles. Les Lares recevaient en outre à chaque repas leur offrande déterminée de mets et de boisson, offrandes qu'on déposait sur le foyer après le premier service dans un religieux service et sur de petits plateaux (*patellæ*) faits exprès. Puis on versait l'offrande dans le feu, et, après le cri de *Dii propitii!* le repas pouvait continuer. C'est de là que vient l'expression de *Dii patellarii*, employée par Plaute pour indiquer les

dieux domestiques. Les Lares, considérés comme les bons génies de la maison, prennent part à toutes les fêtes. Quand le jeune homme de la maison prend la robe virile, on consacre aux dieux Lares la bulle, ornement de son enfance. Quand un parent revient de la guerre, on leur offre une part du butin. Les images des Lares, qu'on faisait de cire à la campagne dans les occasions solennelles et qui à la ville étaient généralement de pierre ou de métal, avaient généralement la toge retroussée, des cornes, et dans la main des coupes ou des aiguières.

Après les Lares familiers, les plus importants sont ceux des carrefours et des chemins, les Lares compitales ou viales. On peut les appeler Lares publics en opposition aux Lares privés; car leur culte était tout officiel. Cependant ils ne concernaient que le carrefour mis sous leur protection et le quartier de la ville avoisinant. C'était le plus souvent sur le compitum même, au croisement de deux rues, que les Lares avaient leurs chapelles, à la campagne comme à Rome, et la chapelle des Lares appartenait si bien au culte de tous les habitants du quartier que toute jeune femme, en entrant pour la première fois dans la maison de son mari, devait non-seulement faire l'offrande d'un as à son époux et aux Lares de la maison, mais aussi à ceux du compitum voisin. Ces dieux sont les protecteurs de tout le voisinage: ils sont toujours au nombre de deux, et on les considère comme les fils de Mercure et de Lara. Ils avaient leurs fêtes à la campagne comme à Rome, et ces fêtes s'appe-

[redacted]

laient *compitalia* ; mais celles de la ville, fondées par Servius Tullius, le fils d'un Lare, disait-on, et en réalité l'organisateur de toute une division municipale de Rome, des *vici,* avaient bien plus d'importance. Tous les habitants du *vicus* avaient au carrefour voisin une chapelle commune des Lares où les réunissait une fête annuelle. Pour cette fête, chaque maison du quartier devait payer la contribution d'un gâteau. Les sacrificateurs devaient être aidés non par des hommes libres, mais par des esclaves : usage qui était probablement un reste de la familiarité où les anciens vivaient avec les esclaves. Les Compitales tombaient peu après les Saturnales, mais n'avaient pas d'époque fixe : on les annonçait d'année en année. Parmi les usages alors observés, beaucoup nous rappellent le culte des morts et font même penser à d'anciens sacrifices humains. Ainsi les gens du peuple suspendaient pendant la nuit dans les carrefours et devant les portes toutes sortes d'objets, surtout des poupées de laine, et sacrifiaient chez eux des têtes de pavots ou des gousses d'ail qui représentaient les têtes et les corps des membres de la famille ; on racontait à ce propos que Tarquin le Superbe avait immolé autrefois des enfants aux Lares et à Mania, leur mère, mais que Brutus avait substitué à ce cruel usage le sacrifice moins sanglant des têtes de pavots. D'autre part ces Compitales étaient une fête très-gaie, très-populaire, qu'on célébrait dans chaque carrefour avec des jeux et des réjouissances, et où reparaissait bien clairement le caractère champêtre de la grande ville. Souvent les ambitieux, pour se faire

aimer du menu peuple, lui donnèrent de ces jeux de Compitales qu'ils savaient très-populaires ; et même, au temps de la démocratie et de la démagogie, des colléges spéciaux se formèrent qu'on appela *compitalicia*, protégés par les meneurs du moment, chargés de donner au peuple les jeux des Compitales et aussi de seconder, avec leur séquelle, tous les coups de main des Clodius et consorts : ce qui faisait de ces jeux et de ces clubs un assez grand sujet d'épouvante pour le sénat et le parti des nobles. Quand Auguste eut brisé les clubs politiques, organisé la police des *vici* et *compita* et créé un surveillant responsable (*magister vicorum*), alors enfin les Compitales revinrent en honneur. Auguste fit encore dans ce culte une réforme qui sans doute contribua plus que tout autre chose à fortifier son souvenir dans le petit peuple. Aux dieux Lares, qui étaient adorés dans chaque carrefour, on ajouta le génie d'Auguste, c'est-à-dire son esprit personnifié, dont on fit un dieu après sa mort : en sorte que désormais le peuple romain non-seulement à Rome, mais dans l'Italie entière, à côté des anciennes divinités qui protégeaient son quartier, s'habitua à adorer aussi le génie de ce prince et à en faire un de ses esprits tutélaires.

Il nous reste à parler de certaines modifications et de certains noms particuliers de ce culte urbain des Lares, restes isolés d'anciennes croyances qui disparurent probablement à la restauration d'Auguste. Nous trouvons d'abord les *Lares Grundules* (de grunnire?) ; probablement une vieille chapelle où on adorait, à côté des dieux

[redacted]

Lares, une truie et ses trente petits, allusion sans doute à la fameuse tradition des colonies albaines. Puis les *Lares præstites*, gardiens de la ville, et comme tels accompagnés de chiens et couverts même de peaux de ces animaux. Les *Lares hostilii*, protecteurs de la ville contre les ennemis, représentés sur une monnaie de la famille Cæsia comme deux jeunes gens assis, armés d'épées, et ayant un chien entre eux deux. On parle aussi de *Lares permarini*, qui avaient un temple sur le Champ de Mars, bâti par L. Æmilius Regillus aprés une victoire navale, et aussi une fête particulière le 22 décembre. Il y avait encore un autre temple situé sur la Voie Sacrée, près du Palatin, et qu'Auguste nomme parmi ses constructions. Il était dédié aux Lares publics. Enfin on cite des *Lares alites* ou ailés qui avaient donné leur nom à une rue de Rome.

De tous ces éléments divers se forma à la longue un culte des Lares qui différait de l'ancien culte sur plus d'un point. D'abord on identifia de plus en plus les Lares avec les génies des vivants et des morts, et c'est ainsi que le génie d'Auguste put devenir Lare public et les anciens Lares compitales Lares d'Auguste. On les fêtait comme tels le 1[er] août, qui était la fête de cet empereur. En même temps on s'habitua de plus en plus à confondre les Lares de la famille avec le culte des morts illustres et des dieux protecteurs de la maison. Enfin, les arrangements plus commodes de l'architecture perfectionnée chassèrent les Lares de l'ancienne salle de famille pour les reléguer dans des *Lararia*, armoires ou chapelles

spéciales, qu'on plaçait soit à l'entrée de la maison, soit à côté de la chambre à coucher du propriétaire. On associa aussi au culte des Lares le culte de toutes sortes d'esprits et de génies protecteurs, celui de l'empereur régnant d'abord, puis celui d'amis, de professeurs aimés, etc. La rage de l'apothéose se fit sentir dans le culte privé comme dans le culte public. C'est ainsi que l'empereur Alexandre Sévère eut à côté de sa chambre à coucher deux Lararia ; dans l'un, où tous les matins il faisait sa prière, avec les portraits des meilleurs empereurs, les images des hommes les plus sages et les plus saints du passé, Apollonius de Tyane à côté du Christ, Abraham à côté d'Orphée ; dans l'autre se trouvait une galerie des poëtes et des héros les plus connus de l'antiquité grecque et romaine, Virgile, Cicéron, Achille et d'autres.

VII.

Larves et Lémures.

Si les Lares étaient les génies bons et bienfaisants, les Larves étaient les mauvais esprits, les créations fantastiques et monstrueuses de la superstition populaire. Les fantômes des morts qui revenaient la nuit sur la terre, soit parce qu'on avait négligé quelque cérémonie de leur enterrement, soit parce qu'une force quelconque les y poussait. Naturellement, on supposait qu'une faute com-

[redacted]

mise ou une terrible injustice soufferte, surtout une mort violente, empêchait ces âmes malheureuses de rester en repos; aussi se représentait-on les Larves comme des esprits damnés, d'effroyable apparence. Quant aux Lémures, apparitions du même genre, on les rattachait, en supposant le changement de r en l, à la légende de Rémus, tué par son frère, et dont Romulus dut apaiser l'esprit irrité par l'institution d'une fête spéciale, les *Lemuries*. Cette fête se célébrait pendant trois nuits : les 9, 11, et 13 mai. Elle semble n'avoir été à l'origine qu'une fête générale des morts, comme celle des Feralia en février. Seulement, dans cette dernière, on apaisait les morts auprès de leurs tombeaux mêmes, tandis qu'aux Lemuries, on les représentait comme revenants, et on les invoquait dans la maison même où ils étaient censés reparaître. Ovide nous raconte tout au long ce que fait le père de famille. Il se lève à minuit, traverse pieds nus la maison, et fait de la main un signe qui écarte les esprits. Puis il se lave les mains, se met des fèves noires dans la bouche, et les jette par la maison en disant : « Voilà ce que je donne, et avec ces fèves je me rachète, moi et les miens. » Les esprits se glissent invisibles sur ses pas et ramassent les fèves. Il se lave alors les mains encore une fois, et prie les esprits d'abandonner son logis. Quand il a répété neuf fois la formule : *Manes, exite paterni,* il peut se retourner, car il a satisfait au rite antique. Ovide nous apprend d'ailleurs que cette fête était autrefois bien plus importante. Les Larves furent représentées de plus en plus exactement comme objets de

la superstition populaire. Elles frappent les vivants de folie et torturent les morts même dans les enfers. On se les représente sous une forme maigre et efflanquée, et même sous la figure de squelettes, et Mania, la mère des Lares, est souvent considérée dans le sens de cette croyance populaire, comme la mère ou la grand'mère des Larves.

[redacted]

HUITIÈME PARTIE

LES DIEUX DE L'ÉLÉMENT LIQUIDE.

La mythologie de la mer est restée assez stérile en Italie; preuve incontestable que ni Rome ni les villes qui la précédèrent ne sentirent jamais cet attrait pour la mer et ses merveilles, qui est un caractère de l'histoire et de la mythologie grecques. De ce côté, la religion de l'Italie est restée élémentaire; on a d'ailleurs remarqué récemment que la langue latine est très-pauvre de son fonds en termes de navigation et de marine, et qu'elle a dû emprunter à la Grèce tous les mots de cette nature. Mais la force merveilleuse, vivifiante de l'élément liquide dans les sources et dans les fleuves, son influence fécondante sur la terre, la végétation, les animaux et les hommes, frappèrent de bonne heure et fort vivement les populations italiques. Le culte des sources et des rivières fut fort répandu en Italie, et il semble même que les Grecs du sud de la Péninsule et de la Sicile,

[redacted]

chez qui les dieux-fleuves étaient aussi très en renom, aient reçu, sous ce rapport, leur impulsion, des populations indigènes.

I.

Neptune.

Le nom de Neptune, Nethuns ou Nethunus chez les Étrusques, paraît se rapprocher de nare, νέω, et de ναῦς grec. Il semble donc avoir désigné originairement un dieu de tout ce qui coule, comme chez les Grecs, Océan et Poseidon, Nérée et Achéloüs. Cependant il s'appliquait plus spécialement à la mer, comme le prouve l'épouse qu'on lui attribue généralement, Salacia, la déesse des flots salés. L'influence étrusque s'est probablement fait très-fortement sentir dans tout le culte de ce dieu. C'est d'ailleurs aux Étrusques, peuple éminemment marin, qu'il faut rapporter toutes les fables nationales qui couraient, en Italie, sur les merveilles de la mer et ses monstres. Peut-être même certaines fables grecques, comme celles de Charybde et de Scylla, celle des Sirènes, celle de Phorcus, roi de la Corse, remontent-elles aux Étrusques. Toujours est-il que Rome a emprunté surtout à la Grèce tout le tableau si connu de la vie maritime : les Tritons, les Néréïdes, les dieux et les déesses des flots, et que ce ne sont point là des créations nationales. Poseidon, le souverain de tout ce monde de

[redacted]

merveilles, apparaît à Rome pour la première fois, avec d'autres dieux helléniques, peu d'années avant la prise de Troie, lors du premier lectisterne, célébré sur l'avis des livres sibyllins. Dès lors on l'adora, sous le nom national de Neptune, à la fois comme dieu de la mer et comme Dieu des exercices équestres, tout à fait comme le Poseidon grec. Tantôt il est sauvage et terrible, tantôt calme et placide, comme on l'aime dans les ports, à côté de la Tranquillité et des vents favorables. Comme dieu des exercices équestres, il a été surtout honoré, à ce qu'il semble, au cirque Flaminius, tandis que le cirque Maxime conservait le culte du vieux Consus. C'était aussi près du cirque Flaminius que se trouvait l'unique temple de Neptune, avec un groupe très-renommé du sculpteur grec Scopas. On célébrait le 23 juillet des *Neptunalia,* avec des jeux spéciaux, soit près du Tibre, soit à Ostie, en plein air. Somme toute, Neptune ne semble pas avoir joui à Rome d'une très-grande popularité. Sextus Pompée fut le premier qui prit le nom et les allures du fils de Neptune. Auparavant c'étaient le vieux dieu Portanus et les Lares qu'on remerciait pour les victoires navales. Après Pompée, Agrippa, par ses grands triomphes maritimes, donna aux guerres navales une importance qu'elles n'avaient pas jusqu'à lui, et fonda un temple à Neptune dans le Champ de Mars, en l'honneur de la victoire d'Actium. Sur les murs du portique joint à ce temple, étaient représentées les aventures des Argonautes.

II.

Sources et Fleuves.

C'était Janus et son fils Fons ou Fontus qu'on regardait comme l'origine commune des sources et des rivières. Ce dieu Fontus, qu'on représentait comme Janus, sous une forme plus jeune, avait sa fête à Rome le 13 octobre : ce jour-là on jetait des couronnes dans les sources et on en ornait les fontaines. Partout où l'eau apparaissait par la force même de la nature, où elle avait, comme disait le droit romain, une cause perpétuelle, on reconnaissait un *numen*, une divinité particulière, qu'on honorait d'un culte spécial ; aussi, près de toutes les sources et le long des ruisseaux importants on trouvait des bois, des autels et des temples, et on observait des usages religieux. C'est pour cela qu'on ne se décidait jamais sans scrupule à jeter un pont sur un fleuve, à modifier son cours, et qu'on regardait comme un sacrilége de souiller une source en s'y baignant. Il y avait même des eaux où toute navigation était interdite.

Fons est toujours du masculin, tandis que les fleuves et les ruisseaux sont tantôt d'un sexe, tantôt de l'autre, selon leur nature plus douce ou plus impétueuse. Ainsi le mot *amnis*, quoique ordinairement du masculin et désignant tout cours d'eau important, est quelquefois du féminin, tandis que *lympha*, diumpa en osque, désigne

[redacted]

spécialement la divinité féminine résidant dans les fontaines et les ruisseaux. Ordinairement on se représente les dieux des fleuves comme des vieillards à l'air royal et paternel, demeurant dans le lit du fleuve, mais qui ont pu autrefois régner dans le pays sous la forme humaine. Les déesses des sources sont des ondines, chantantes et enchanteresses, qui, d'après la croyance populaire, rendent fous ceux qui les voient dans l'eau, mais qui président aussi aux couches des femmes, et qui, comme telles, sont adorées tout spécialement des matrones et des jeunes filles. De là viennent les Nymphées, fort communes à Rome comme en Grèce, sorte de petits édifices artistement construits et richement ornés, qui servent à la fois au culte des nymphes et à d'autres cérémonies qui s'y rattachent, principalement à celles des noces.

A Fontus, dieu de toutes les sources, répond sous certains rapports Juturne, la bonne et bienfaisante nymphe (de *juvare*, aider). Elle semble avoir occupé de fort bonne heure la croyance populaire du Latium ; car les poëtes nous racontent sur elle toutes sortes de vieilles fables latines. Tantôt elle est aimée de Jupiter, qui lui donne l'empire de toutes les eaux du Latium, tantôt elle est la femme de Janus et la mère de Fontus ; chez Virgile, elle est la sœur de Turnus et l'amie de la Junon albaine. On l'adore aussi près du fleuve Numicius et d'Ardée, où il existe une source Juturna. A Rome aussi, différentes sources portent son nom, et ce sont ces sources dont l'eau est réputée la plus pure, employée pour tous les

sacrifices et donnée aux malades. Tous les métiers qui se servent d'eau célèbrent, le 11 janvier, en l'honneur de Juturne une fête particulière, les Juturnalia.

Une autre croyance non moins antique et non moins merveilleuse, c'est celle qui se rattache à la nymphe Égérie. Elle est surtout connue par son amour pour le roi Numa ; mais elle doit avoir eu anciennement une bien plus grande importance, et la légende même de Numa n'est qu'un symbole de la foi qu'on avait à la force inspiratrice et prophétique des sources et des nymphes. Le nom même d'Égérie (d'*egerere*) prouve d'autre part qu'on attribuait à cette divinité une certaine influence sur l'accouchement. Enfin nous savons que les Vestales, probablement d'après l'ordre même dicté par la nymphe à Numa, puisaient, pour les purifications quotidiennes de leurs sources, l'eau de la fontaine Égérie. On rencontre son culte au Latium, aussi bien qu'à Rome, dans le bois de Diane, à Aricie, par exemple, et à Rome, dans le fameux bois de la porte Capène, aux environs des Camenæ, qui devinrent les Muses romaines.

Parmi tous les fleuves, celui qui naturellement occupa le plus les Romains, ce fut le Tibre. Dans la religion, il s'appelait Tiberinus ou Pater Tiberinus; on l'invoquait dans les prières, avec la formule « Adesto cum tuis undis, » ou « tuo cum flumine sancto. » La légende en faisait un vieux roi du pays, tantôt un prince véien, tantôt un souverain des Latins aborigènes ou un roi d'Albe la Longue, qui avait disparu dans le fleuve, comme Énée dans le Numicius. Une autre

[redacted]

tradition faisait de Tiberinus un fils de Janus et de Camasène. On ajoutait à Rome que Rhéa Sylvia, après avoir enfanté les deux jumeaux fils de Mars et avoir été précipitée dans le Tibre par son oncle, avait été accueillie par le fleuve pour sa femme et était devenue la reine du fleuve. D'ailleurs c'était une chose inévitable qu'un fleuve aussi puissant figurât sous mille formes dans le culte des Romains, surtout à cause de ses inondations fréquentes qui jetaient à chaque instant la terreur dans la ville. Aussi les Pontifes et les Augures avaient-ils l'habitude de l'invoquer dans les prières qu'ils faisaient pour le bien de Rome, et cela avec divers surnoms tirés de la nature même de son cours, comme *Coluber*, le serpent, à cause de la direction tortueuse de son lit, *Serra*, la scie, à cause de son action envahissante sur ses rivages. Le culte du Tibre remonte jusqu'à Romulus, qui institua, dit-on, ces actes pontificaux dont nous venons de parler. Quant à la demeure du dieu, on s'accordait à la placer à Rome, et cela dans l'île, où on lui offrait un sacrifice le 8 décembre, ou encore à Ostie, à son embouchure. Des jeux étaient célébrés en son honneur le 7 juillet par les pêcheurs de son cours. Les poëtes le représentent en général avec des cornes sur la tête, ou comme un majestueux vieillard qui sort quelquefois de l'onde, couvert de fine toile bleuâtre et couronné de roseaux. C'est ainsi que le figurent les artistes à Rome et à Ostie.

Les preuves les plus merveilleuses de la haute estime dont jouit toujours chez les Romains le culte de ce dieu,

[redacted]

ce sont les attributions et l'étymologie des pontifes, et aussi le singulier sacrifice des Argiens. On sait que le nom des pontifes vient a ponte faciendo. L'antiquité, qui divinisait toutes les forces de la nature, regardait comme une grande audace de la part des hommes de soumettre au joug d'un pont le libre cours d'un fleuve ou d'une rivière. C'est ainsi que la tentative de Xerxès, jetant un pont sur l'Hellespont, passait pour un sacrilége aux yeux des Grecs. Le Tibre était, en outre, souvent violent et dangereux, et quand ses inondations venaient ravager la ville et entraîner le pont, on était fort tenté d'y reconnaître les éclats de la colère du dieu. Voilà d'où vient l'ancienne tradition de la république, tradition toute basée sur des croyances religieuses, de ne souffrir qu'un pont sur le Tibre, le pont Sublicius, et encore d'éviter soigneusement dans le pont toute intervention du fer, qu'on regardait comme une profanation pour les lieux sacrés. De plus, toutes les fois que cet unique pont de bois était réparé et remis à neuf, il fallait faire sur les deux rives et sur le pont même toutes sortes de sacrifices et de cérémonies présidées par les pontifes, qui en tirèrent leur nom. De même, à Athènes, une famille spéciale de prêtres, chargée d'entretenir le pont de l'Ilissus, s'appelait γεφυραῖοι.

Les Argiens étaient des mannequins d'osier que, le jour des ides de mai, on jetait dans le fleuve, probablement en souvenir d'anciens sacrifices humains. On les regardait généralement comme des compagnons d'Hercule, venus avec lui d'Argos à Rome et restés en Italie

[redacted]

après son départ. Le mal du pays les prit, et ils se jetèrent dans le Tibre. On les adora dès lors dans vingt-quatre chapelles dispersées à travers la vieille ville, comme les génies locaux des vingt-quatre quartiers. On faisait une procession auprès de ces chapelles les 16 et 17 mars. Le 13 mai avait lieu, sur le pont Sublicius, la fête expiatoire qui portait leur nom : les Pontifes et les Vestales y assistaient. Après quelques sacrifices préliminaires, les Vestales, en présence des préteurs et d'autres magistrats, jetaient dans le fleuve vingt-quatre mannequins d'osier, de forme humaine, les mains et les pieds liés ensemble, probablement en souvenir des compagnons d'Hercule, ou parce que le dieu avait établi cet usage plus humain à la place des sanglants sacrifices qui se faisaient jusqu'à lui. On immolait autrefois, d'après la tradition, des êtres humains, ce qui semble expliquer le proverbe *sexagenarii de ponte*.

A côté du Tibre, les augures citaient, dans la prière dont nous avons parlé, plusieurs de ses petits affluents : le Spino, l'Almo et le Nodinus, et des usages particuliers étaient observés chaque fois qu'un magistrat traversait un cours d'eau, fût-ce le plus petit, se jetant dans le Tibre. Toute eau coulant d'une source perpétuelle était appelée *fons manalis* par les pontifes, mais on ne jugeait nécessaire de célébrer, pour le traverser, des cérémonies spéciales (*auspicia peremnia*), que quand le ruisseau en question devenait un *amnis*, c'est-à-dire quand il allait se perdre dans un fleuve plus important. Toutes ces cérémonies se pratiquaient surtout pour le

[redacted]

passage de la Petronia Amnis, située dans le Champ de Mars, et que tous les magistrats, quand ils avaient une affaire à y régler, étaient obligés de traverser.

Les grands affluents du Tibre ont été sans doute adorés comme le grand fleuve qu'on regardait comme leur maître et leur père commun, entre autres le Nar aux eaux sulfureuses et l'aimable Anio (Teverone). Cependant nous trouvons peu de renseignements certains sur le culte de ces cours d'eau, même sur celui de l'Anio, plus voisin de Rome; à moins que le dieu Tiburnus ou Tiburtus, qu'on adorait à Tibur près des cascades de l'Anio, n'ait été en réalité le dieu du fleuve, adoré sous la forme de Divus Pater et d'Indiges. C'était là aussi qu'on adorait la nymphe prophétesse, ou, comme on l'appela plus tard, la sibylle Albunea, dont on avait un jour trouvé l'image dans l'Anio, avec un livre de prophéties. Évidemment Albunea est la nymphe, la faune de la solfatare de Tibur, dont nous avons déjà parlé plus haut. La source Albunea devint avec le temps un endroit de bains très-fréquenté, à cause de ses eaux sulfureuses. Une inscription venue de là témoigne de la reconnaissance d'un chasseur qui, blessé à la chasse, et guéri par la vertu de cette source, offrit à la nymphe sa propre statue équestre qu'il dressa sur les bords mêmes de la source.

Le culte champêtre des sources nous est connu par l'aimable poésie d'Horace, à propos de la fontaine Bandusia, située dans son bien de la Sabine. On couronnait la source de fleurs, on versait du vin dans ses eaux, et même on y immolait un chevreau dans les occasions so-

[redacted]

lennelles. Pline le jeune nous apprend à son tour de quelle manière on honorait les ruisseaux plus importants, et cela à propos du Clitumne, fleuve de l'Ombrie. Le dieu de ce fleuve avait un temple et un bois sacré, où il rendait ses oracles. Autour du temple étaient rangées beaucoup de petites chapelles pour des dieux de rang inférieur, dont chacun avait son nom et son culte particulier. Quant au dieu, on l'appelait Jupiter Clitumnus. Un pont était jeté sur le fleuve qui en séparait la partie sacrée de la partie profane, et au delà duquel il était permis de se baigner.

Le fleuve qu'on adorait à Lavinium, le Numicus ou Numicius, joue un rôle fort important dans la légende des Latins et des Romains. C'est le fleuve sacré de Vesta et des Pénates de Lavinium; c'est dans ses ondes qu'Énée a disparu pour se purifier dans son sein et y devenir Indiges ou Jupiter Indiges, nom sous lequel on l'adore aux environs. C'est au milieu d'un sacrifice ou pendant une victoire que le héros troyen tombe dans le courant de la rivière : on lui fonde alors un temple où les pontifes romains et les consuls venaient sacrifier tous les ans. C'est à l'eau du fleuve qu'on attribue la vertu merveilleuse de changer Énée de mortel en dieu : bien plus, on considère ordinairement ce dieu même, Æneas Indiges, comme la divinité souveraine du Numicius.

Parmi les fleuves de la Campanie, le Vulturne (Volturnus, de *volvere*), celui qui se roule, qui se tord, a été de la part de tout son voisinage l'objet d'un culte assez important, dont il s'est conservé quelques vestiges dans le *feriale*

Capuanum. Un fait assez singulier, c'est que nous rencontrons le même culte aussi à Rome, où le 27 août se trouve une fête des *Volturnalia*, expressément indiquée comme dédiée au fleuve du Vulturne. Évidemment c'est un usage de Capoue transporté à Rome, et cela probablement vers l'an 211 av. J.-C., où les Romains supprimaient presque complétement cette ville rivale de la leur.

Il y a toute une autre série d'usages religieux et de légendes qui se rattachent aux nombreuses sources thermales et médicinales fort répandues et fort visitées en Italie. Les bains d'eaux chaudes étaient en général consacrés à Hercule, d'après la mode grecque. Quelquefois aussi on les regardait comme des bienfaits de la divinité locale, et, à ce titre, on jetait dans l'eau toutes sortes de vases, de statuettes, ou bien encore des images de têtes, de membres humains que la vertu de la source avait guéris. Partout, au contraire, où les eaux subissaient une influence volcanique, surtout aux endroits où l'on observait des vapeurs de soufre, on invoquait d'ordinaire la déesse Méfitis, que nous rencontrons assez souvent comme une vieille divinité dans l'Italie centrale, au lac d'Amsanctum, par exemple, dans le pays des Hirpins. Là, on voyait une caverne consacrée à Méfitis, d'où s'élevaient d'étouffantes vapeurs, et qui passait, par cette raison, pour une entrée des enfers. A Tibur aussi, on adorait Mefitis, mais comme un dieu mâle, à côté d'Albunea ; il y avait à Rome un bois Méfitis, aux Esquilies ; on retrouve ce nom à Bénévent, à Crémone et en beaucoup d'autres endroits. Dans l'île d'Ischia, tout



[redacted]

hellénique, les sources sulfureuses étaient dédiées à Apollon et aux nymphes Nitrodes, comme nous le font connaître des images et des inscriptions.

On peut aussi rattacher à ces cultes celui des Paliques Siciliens, qui semble être venu plutôt de la population indigène que des colons grecs. Ces Paliques étaient les démons de certaines sources volcaniques dont l'apparence et les effets, fort étranges, frappaient vivement les imaginations. Eschyle en parlait dans une de ses tragédies et beaucoup de voyageurs modernes s'en sont occupés. Les sources se trouvaient près du fleuve Symèthe, dans la partie montagneuse du pays, entre Enna et Syracuse. C'est probablement un cratère écroulé dans l'intérieur duquel se ramassent de grandes quantités d'eau pendant les pluies, pour ressortir ensuite poussées par des vapeurs volcaniques qui viennent de l'intérieur. L'action de ces sources doit avoir été autrefois beaucoup plus énergique, si nous en croyons les peintures que nous font les anciens. C'était aux environs qu'on adorait les Paliques, qu'on regardait, tantôt comme les enfants d'Adranus, un demi-dieu fort populaire en Sicile; tantôt comme des fils de Vulcain et de la nymphe Etna; tantôt encore, et c'était la fable adoptée par Eschyle, comme des enfants de Jupiter et de la fille de Vulcain, Thalia. Les Paliques, leur temple et les sources voisines étaient fort respectés dans toute la Sicile : on y faisait des sacrifices, on y prêtait des serments solennels. Le temple était un asile pour les esclaves, qui en firent même, lors de leur grande révolte, le foyer de leur rébellion.



[redacted]

NEUVIÈME PARTIE

LES DIEUX DE L'ÉLÉMENT DU FEU.

Cette classe de dieux comprend Vulcain d'abord, le dieu de la force physique du feu, qui intervient pour donner la vie, mais aussi pour détruire; puis Vesta, la déesse du foyer, condition indispensable de l'existence humaine et de toute vie domestique. Ces deux divinités, mais Vulcain surtout, rappellent fort l'Agni indien (*ignis*), le dieu du feu dans les Védas. Au culte de Vesta s'associe, dans la religion romaine, celui des Pénates, les bienveillantes divinités de la maison et du foyer.

I.

Vulcain.

Le nom de ce dieu s'écrit ordinairement sous la forme Volcanus; celle de Vulcanus est de date plus récente. On

ne lui a pas trouvé, jusqu'à ce jour, d'étymologie satisfaisante. Le nom de Mulciber, que porte le dieu quand on l'adore comme divin forgeron, s'explique beaucoup mieux : on le rapporte à *mulcere;* car c'est son influence qui amollit les durs métaux pour les plier aux usages de l'homme. Les Étrusques l'appelaient Sethlans, nom qu'on peut rapprocher du grec αἴθειν, et de l'ancien nom de Lemnos, Αἰθάλη, que portait aussi l'île d'Elbe, si riche en mines de fer et de cuivre.

Dans les vieilles légendes, Vulcain apparaît, tantôt comme un dieu destructeur, tantôt comme un dieu bienfaisant, quelquefois aussi comme le dieu qui anime et qui crée, parfois même, comme Vesta et l'Agni indien, comme un dieu du foyer. C'est ainsi que, dans la légende de Préneste, Cæculus, le fondateur de la ville, passe pour un fils du dieu du feu, trouvé près du foyer de la ville. D'après la légende latine et romaine, Servius Tullius est aussi un fils de Vulcain, qui apparaît, à cette occasion, dans la flamme du foyer comme Lare familier du palais des Tarquins. Plus tard, pendant le sommeil de Servius, on voit une flamme éclatante briller autour de sa tête et de ses cheveux.

Vulcain est aussi un dieu bienfaisant et fécondant quand il est l'époux de la vieille déesse latine Maia, qu'on adorait à Rome sous le nom de Maia Volcani, et à qui, le 1er mai, le flamine de Vulcain offrait un sacrifice. Cette alliance rappelle celle de l'Héphæstos grec et d'Aphrodite, la Vénus latine : aussi ce groupe était-il familier aux Romains et le trouvons-nous cité dans les odes

[redacted]

d'Horace. Parmi les endroits qui, à Rome, étaient consacrés au dieu du feu, il faut remarquer spécialement le vieux Volcanal du Comitium, sorte de foyer public comme celui de Préneste, dont nous avons parlé tout à l'heure. Ce n'était pas un temple, mais une simple plateforme élevée au-dessus du Comitium. Ce lieu avait pour la ville et pour l'État une importance toute particulière, en ce qu'il rappelait l'alliance des Romains et des Sabins, et la tradition non moins vieille des assemblées publiques. Là s'étaient passées les entrevues de Romulus et de Tatius : là se réunissaient, pour délibérer, Romains, quirites et patriciens. Le Volcanal était donc le foyer consacré du Comitium. Romulus, disait-on, l'avait fondé et y avait établi un quadrige de bronze, monument de son triomphe sur Camerie; on y voyait aussi un lotus, qui vécut jusqu'au temps de Pline, et qui passait pour aussi ancien que la ville. Le Volcanal fut, après Romulus, encore une fois le théâtre d'une réconciliation pacifique, quand Cn. Flavius, le même qui publia les Fastes, y éleva une chapelle en mémoire de la concorde rétablie entre les patriciens et les plébéiens.

La principale fête de Vulcain tombait dans le brûlant mois d'août, le 23 de ce mois. Un usage qu'on observait en ce jour, usage curieux et, sans aucun doute, fort ancien, c'est que les Romains, probablement chaque père de famille au nom des siens, jetaient certains poissons dans le feu du foyer domestique. C'étaient sans doute de ces petits poissons appelés *mænæ*, qu'on trouve désignés ailleurs encore comme tenant la place d'âmes hu-

[redacted]

maines. Ces victimes importantes étaient fournies par les pêcheurs du Tibre, mais non pas au marché aux poissons ordinaire : c'était sur la place située devant le temple de Vulcain, dans le Champ de Mars. La ville récompensa les pêcheurs de ce service en faisant célébrer tous les ans le 7 juin, par le préteur urbain, des jeux spéciaux (*ludi piscatorii*) pour la corporation des pêcheurs. Quant aux jeux consacrés à Vulcain, les *Volcanalia*, on les célébrait à Ostie, non pas à Rome, et un préteur spécial, souvent cité, les présidait. Vulcain avait une autre fête, le 23 mai, où l'on polissait les trompettes servant au culte et tout le métal employé au même usage. Vulcain était donc adoré, en cette occasion, comme le forgeron adroit et le chef de tous les métiers qui se servent du feu pour leurs travaux.

D'autres fois, Vulcain est le dieu dévorant, le dieu de l'élément avide et destructeur : tantôt on le considère comme celui à qui l'on voue ce qui doit être brûlé, tantôt comme celui qui commande aux incendies, et par conséquent qui peut en préserver. Dans le premier sens, il est souvent un dieu de la guerre, grâce à cet ancien usage qu'on avait en Italie de brûler, sur le champ de bataille même, une partie du butin. D'autre part, on avait généralement l'habitude d'invoquer le même dieu pour se préserver des incendies : on mettait les maisons sous sa protection, en inscrivant sur leurs murailles toutes sortes de formules. L'Étrurie dut, avec ses superstitions, avoir une grande influence sur cette partie du culte de Vulcain. A Rome, on adorait à côté de lui une déesse, Stata

[redacted]

Mater (de *stare*), préservatrice des incendies, protectrice des places et des rues, qui arrêtait le feu, et préservait les maisons de ses désastreux ravages. Le premier exemple d'une image de cette Stata Mater qu'on vit à Rome était sur le Forum, et y fut mise après le pavage de cette place par Cotta; son culte se propagea rapidement dans tous les quartiers de la ville. Plus tard, Auguste joignit sur le Forum, à la statue de Stata Mater, celle de Vulcain, et l'inscription dédicatoire nous en est parvenue. On fit de même dans le reste de Rome et dans les provinces. C'est pour des motifs de ce genre qu'on préférait établir au dehors des villes les temples de Vulcain, considéré comme dieu des incendies. Et, en effet, le seul temple de Vulcain qui existât à Rome était dans le Champ de Mars, probablement non loin du cirque Flaminius, où se célébraient aussi, le 23 août, les jeux des Volcanalia.

II.

Vesta et les Pénates.

Le nom de Vesta ne vient pas du grec ἑστία, comme on l'a cru plus tard à Rome; mais tous deux viennent de la racine commune sanscrite *was*, qui signifie habiter, demeurer. C'est donc une déesse du foyer, en tant que centre et principe de la vie domestique, et aussi comme centre de la vie politique et municipale; car la ville ou l'État n'est autre chose que la grande famille de toutes

[redacted]

les familles particulières. A Vesta se joignent étroitement les Pénates, qui sont en réalité des esprits de la maison, qu'on révère dans l'atrium. Cette partie du logis, le centre de toute la maison, originairement la cuisine et la salle à manger, contenait le foyer domestique, et avec lui les Lares et les Pénates. L'atrium et le vestibule, voilà où s'exerce le culte de Vesta et des Pénates; ces derniers tirent leur nom de *penus*, c'est-à-dire des provisions, des comestibles qui étaient préparés dans cette partie de la maison. Le culte de ces derniers dieux ressemblait assez à celui des Lares; on leur faisait, à chaque repas, leur offrande de sel et d'autres mets, ou bien, dans certaines maisons, on laissait en se levant de table certains plats destinés à ces bienveillants esprits de la maison. On s'expliquera bien mieux ces usages, si l'on se rappelle l'organisation des vieilles fermes allemandes. Le foyer placé au milieu de la pièce commune, sous les yeux de la maîtresse du logis; le lit qui se trouve derrière le foyer; le feu allumé nuit et jour, tout nous remet sous les yeux l'aspect de la ferme romaine. Les bons esprits domestiques n'y manquent même pas : on leur donne une place et leur offre à manger à côté du foyer, et, de temps en temps, ils reçoivent un peu de bois, un vieil habit, une casquette, en récompense de leurs bons services. Ce que nous avons dit plus haut du soin des Lares pour la maison s'applique aussi aux Pénates. Eux aussi se réjouissent, souffrent avec la famille, en un mot partagent ses destinées. Il est donc inutile de répéter ici ce que nous avons dit tout à l'heure. Comme le culte des Lares, celui des Pénates et

[redacted]

de tous ces dieux domestiques s'est maintenu jusqu'à la fin du paganisme, et alors il s'est transformé insensiblement pour revêtir la forme chrétienne des croyances à l'Ange gardien, aux saints tutélaires, etc.

C'est donc à ces habitudes domestiques et intimes que correspond fort exactement le culte public de Vesta et des Pénates. Chaque ville avait sa Vesta et ses Pénates, divinités du foyer public, et, en Italie comme en Grèce, les colonies allumaient le feu de leur Vesta au foyer de leur métropole, et adoraient les mêmes Pénates qu'elle : de là est venue la tradition, fort altérée avec le temps, des Pénates de Lavinium, d'Albe-la-Longue et de Rome. Sans doute Albe-la-Longue a été la métropole commune de Lavinium et de Rome ; mais il arriva dans la suite que, grâce à la destruction d'Albe et à la dissolution de la ligue latine, Lavinium devint la métropole de Rome dans l'opinion commune, et vit ses Pénates devenir de la part des Romains l'objet d'une grande dévotion. Quand les consuls et les dictateurs romains, à l'entrée et à la sortie de leur charge, allaient à Lavinium adorer les dieux de la ligue latine, ils sacrifiaient, non pas seulement au Jupiter Indiges du Numicius, qui passait pour être Énée, mais encore à Vesta et aux Pénates de Lavinium, qu'on regardait comme ceux mêmes de Troie. D'autres traditions de cet ancien culte de Vesta à Lavinium se sont conservées : la principale est que l'eau servant au culte de Vesta devait être puisée au Numicius. Toutes ces antiquités sacrées de Lavinium sont encore appelées, dans une inscription du règne de Claude : *sacra*

principia populi romani, c'est-à-dire les objets sacrés auxquels se rattachent les traditions de l'origine de Rome et de toute la nation latine.

Albe-la-Longue avait eu aussi un culte très-important de Vesta et des Pénates. De là venait la légende que deux fois Ascagne avait emmené à Albe les Pénates établis par Énée à Lavinium, et que deux fois les dieux étaient retournés d'eux-mêmes à leur premier séjour; aussi se décida-t-on à les laisser au lieu de leur choix et à renvoyer, pour les soigner, six cents colons d'Albe à Lavinium. Ceci est évidemment un écho défiguré de la vraie tradition, qui faisait de Lavinium une colonie d'Albe-la-Longue. Aussi, malgré la ruine de cette capitale, le culte de sa Vesta et de ses Pénates se conserva à la place même où une voix mystérieuse ordonna plus tard à Rome de les reprendre et de les maintenir. C'est la Vesta albaine, qui dut plus tard se contenter d'une place inférieure à côté de la Vesta romaine, comme le Jupiter d'Albe à côté de Jupiter Capitolin.

Pour ce qui est du culte public de Vesta à Rome, on disputa dans la suite pour savoir si Romulus ou si Numa devait en être regardé comme le fondateur. Il était impossible que Romulus, fils d'une Vestale, élevé à Albe au milieu des traditions de ce culte, eût négligé de donner à Rome sa Vesta particulière. Cependant la tradition la plus répandue et la plus vraisemblable faisait remonter à Numa l'établissement de toute la constitution religieuse de Rome, de son unité politique, et par conséquent aussi du foyer public de Vesta, centre de la commune romaine.

Le temple de la déesse, avec le bois y attenant, était situé sur la pente du Palatin, vers le Forum et la Voie Sacrée; l'atrium de Vesta ou atrium royal, appelé communément Regia, demeure du Pontife Maxime et des Vestales, était tout à côté du temple. Ce dernier édifice, fondé par Numa lui-même, disait-on, était de forme circulaire; c'était, en réalité, non pas un temple dans le sens ordinaire du mot *templum*, mais tout simplement le foyer de Vesta qu'on avait recouvert d'une voûte; aussi le sénat n'y pouvait-il pas tenir de séances. Une partie spéciale du temple, entourée de nattes, était appelée le magasin (*penus*) de Vesta; c'était là qu'on gardait tout le mobilier nécessaire au culte de la déesse. En un autre endroit du temple, ouvert aux seules Vestales, se trouvait le Palladium avec d'autres objets sacrés; quant au temple lui-même, avec son feu toujours ardent, l'entrée en était, le jour, permise à tout le monde, et, seulement la nuit interdite aux hommes. Il n'y avait pas dans le temple de statue de la déesse, mais il en existait une dans le vestibule. Une grande simplicité, une grande propreté, une grande pureté, voilà les points dominants du culte de Vesta : de là viennent les nombreuses purifications qu'on y faisait; de là aussi les lois toutes particulières auxquelles étaient soumises les Vestales, chargées d'entretenir le feu sacré et de puiser l'eau nécessaire au service du temple.

C'est encore au roi Numa qu'on attribue généralement l'établissement de ces Vestales. Autrefois elles étaient quatre; on en prit six à partir de Tarquin l'ancien ou de

Servius Tullius, et ce chiffre resta plus tard le chiffre normal. Choisies par le Pontife Maxime, dans les meilleures et les plus irréprochables familles de la ville, avec leurs deux parents en vie, elles restaient sous la surveillance immédiate du Pontife, qui présidait, en général, à tout le culte de Vesta. Elles étaient prises âgées de six à dix ans, et s'engageaient à un service de trente années. Sur ces trente années, elles en passaient dix dans le noviciat, dix autres à s'occuper directement du culte et le dernier tiers à instruire les novices. Leur existence s'écoulait ainsi, au milieu de grands honneurs, mais aussi sous des charges fort rigoureuses. Il leur fallait jour et nuit garder le feu sacré, éviter toute souillure, rejeter toute idée de bonheur domestique, car elles ne se mariaient guère, une fois leur service expiré. Il est vrai qu'elles jouissaient de mille distinctions flatteuses, que le peuple avait pour elles un respect sans bornes, que, dans la rue, les magistrats les plus importants leur cédaient le pas; que leur seule rencontre sauvait un condamné qu'on menait au supplice; que leurs prières étaient pour tous les accusés le plus solide appui. Mais malheur à celle qui oubliait par hasard son devoir et ses serments! Si le feu sacré venait à s'éteindre, la Vestale coupable était frappée jusqu'au sang par le grand Pontife. Si par hasard on la surprenait dans un commerce illicite, si même elle éveillait les soupçons par une tenue trop négligée, une conduite trop libre, et si la faute était prouvée, alors la Vestale était enterrée vive et le séducteur fouetté à mort sur une place publique. Ces tristes

[redacted]

faits se reproduisirent souvent dans l'histoire romaine. Mais souvent aussi, quand les soupçons étaient mal fondés, l'accusation injuste, Vesta sauvait ses prêtresses par des prodiges et des signes inouïs. C'est ce qu'elle fit pour l'une d'elles, Emilia, coupable d'avoir, par négligence, laissé le feu sacré s'éteindre ; la déesse la sauva en le rallumant avec un pan de sa robe. Une autre, Tuccia, réfuta une accusation d'impudicité, en allant droit au Tibre, en puisant de l'eau dans un crible, et en venant alors, en plein Forum, verser cette eau auprès des Pontifes.

Une fois éteint, le feu de Vesta ne pouvait se rallumer qu'à une source naturelle, soit par une branche d'arbre purifiée qu'on frottait jusqu'à l'enflammer, soit par la concentration des rayons du soleil. On renouvelait même ce feu tous les ans, le 1er mars, comme à Lemnos on renouvelait annuellement le feu employé dans l'île par de nouvelles flammes plus pures, cherchées à Délos. De même aussi l'eau employée au culte de Vesta devait être une eau courante, celle du Tibre ou des sources de la ville. L'eau des aqueducs était aussi formellement proscrite. Il était, de plus, défendu aux Vestales de poser à terre l'eau qu'elles apportaient au temple ; aussi se servaient-elles pour cela de vases spéciaux, pointus par le fond, qu'on ne pouvait poser à terre sans que le contenu s'en épanchât ; un tel vase s'appelait *futile;* de là *homo futilis*.

On célébrait en juin une fête de Vesta, avec des usages particuliers fort caractéristiques. Le 7, on ouvrait le magasin de Vesta pour nettoyer pendant quelques jours,

[redacted]

avec le plus grand soin, tout le matériel du service. Le 9, venait la vraie fête, les *Vestalia*. Les matrones se rendaient, pieds nus, au temple de la déesse, pour y apporter, dans de simples plateaux, les mets qu'elles avaient coutume d'offrir, devant leur foyer domestique, aux Lares et aux Pénates. Ce jour était aussi, en souvenir du vieux temps où chacun cuisait lui-même son pain chez lui, la fête des meuniers et même de leurs ânes ; ces derniers étaient couronnés de guirlandes, comme nous le montre encore une peinture retrouvée à Pompéi. Enfin, le 15 juin, on achevait le nettoyage du temple, et les fêtes finissaient.

Outre le feu de Vesta, le temple renfermait encore certains objets sacrés, accessibles aux seules Vestales et aux Pontifes. Lors de la prise de Rome par les Gaulois, ces objets furent en partie enterrés près de la demeure du Flamine Quirinal, en partie emmenés à Céré. Ordinairement on les conservait dans le magasin intérieur, dans le sanctuaire du temple, dans des tonneaux d'argile. L'un de ces objets était le Palladium de Troie, tellement mystérieux et redoutable, que le Pontife Metellus lui-même perdit la vue, disait-on, pour l'avoir saisi et porté hors du temple lors d'un incendie. Il y avait, en outre, des figures, des symboles de métal ou d'argile, des statuettes regardées comme les Pénates de Troie, des talismans de toute sorte, et aussi l'antique symbole de la puissance génératrice, si répandu en Italie. Quant aux Pénates de Rome, ils eurent un temple spécial, dans la rue qui conduisait du Forum aux Carènes.

[redacted]

C'est là que Denys vit leurs statues, sous la forme de deux jeunes gens armés. Toutefois cet écrivain prend soin d'établir une distinction entre ces images des Pénates, accessibles à tous, et certains autres objets sacrés enfermés dans le temple de Vesta. Tacite précise encore mieux la chose, en nous apprenant que lors de l'incendie de Rome, sous Néron, le temple de Vesta fut consumé avec les Pénates du peuple romain.

Vesta n'était pas seulement la déesse du feu sacré de la ville, elle était aussi la déesse du feu sacré en général, c'est-à-dire de tous les feux allumés sur les autels. C'est pour cela que son nom figurait dans toutes les cérémonies religieuses, avec celui de Janus. De la déesse, cette attribution générale passe aussi aux prêtresses, les Vestales, qui paraissent en beaucoup d'occasions, le 1er mai, par exemple, où elles prennent part au sacrifice de la Bonne Déesse, et aussi le 25 mai, à celui d'Ops Consivia. En général on attribuait une vertu toute particulière aux prières des Vestales, et on y avait recours fort souvent. C'étaient encore elles qui préparaient la *mola salsa*, trois fois par an, le jour des Lupercales, celui des Vestalia et celui des ides de septembre. Les épis nécessaires pour produire le *far* étaient cueillis, séchés et moulus par elles. Elles ajoutaient alors à la farine du sel préparé de même avec un soin minutieux et conservé dans le temple de Vesta. C'était avec ces éléments qu'elles préparaient, de leurs pures mains, le *far pium* ou la *mola salsa*, qu'elles employaient ensuite pour les sacrifices dont nous avons parlé.

On avait admis et cru, dans les temps primitifs, que les Pénates de Lavinium, d'Albe la Longue et de Troie étaient les vrais Pénates troyens; mais on voulut, dans la suite, découvrir le fond historique de cettre tradition, et dès lors on fut égaré par toutes sortes de complications, qui ne firent qu'embrouiller le problème. En Grèce, Timée de Sicile, le premier, s'était occupé de cette question, et s'était rendu dans ce but à Lavinium : son exemple fut suivi de beaucoup d'autres, dont on peut lire, dans Denys d'Halicarnasse, les savantes et aventureuses combinaisons. Varron et Nigidius Figulus, à Rome, mirent aussi la plus grande ardeur à cette enquête. Nous ne rappellerons pas ici toutes leurs théories, très-fausses pour la plupart.

Lorsqu'à l'époque d'Auguste le grand Pontificat fut devenu une dignité impériale, le culte de Vesta passa sous la surveillance immédiate des empereurs, ce qui eut de bonnes comme aussi de mauvaises conséquences. Auguste restaura ce culte comme tout le reste, agrandit la Regia, donna aux Vestales des places spéciales au théâtre, etc. Malgré tout, les familles de haute noblesse en étaient venues à donner leurs filles avec répugnance, quand on les leur demandait pour en faire des Vestales, et Auguste dut admettre à la concurrence les familles d'affranchis. Il fonda aussi, à côté de l'ancien, un nouveau culte de Vesta et des Pénates impériaux, dans le Palatin, ce qui créa un nouveau jour de fête. Quand le feu eut dévoré le vieux temple de Vesta, sous Néron, Vespasien le reconstruisit, et l'institut des Vestales, dont la moralité

s'était fort affaiblie sous les premiers successeurs d'Auguste, retrouva un surveillant sévère dans Domitien, qui appliqua plusieurs fois à des Vestales séduites et à leurs séducteurs, toute la rigueur des anciennes pénalités. Caracalla et Héliogabale se permirent les procédés les plus outrageux vis-à-vis des Vestales et de leur déesse. Son culte se maintint pourtant jusqu'aux derniers jours du paganisme. Il y avait encore, du temps de Symmaque, des Vestales romaines et albaines. Le culte de Vesta survécut à Constantin; ce fut sous Gratien qu'il s'évanouit définitivement.



[redacted]

DIXIÈME PARTIE

LA DESTINÉE ET LA VIE HUMAINE.

Nous comprenons sous ce titre les divinités dont la source est plutôt l'abstraction et la foi aux influences démoniaques que l'ancien polythéisme de la religion naturelle. Ce sont d'abord les puissances du destin et le culte des Génies qui en dépend, puis les dieux des Indigitamenta pontificaux, enfin tous les dieux tutélaires et les personnifications de la vie pratique. Nous trouvons chez les Romains beaucoup de ces puissances démoniaques, créées par la réflexion et l'abstraction, qui portent, dans les premiers temps, le cachet d'une piété primitive et naïve, mais s'altèrent peu à peu, deviennent plus sèches à mesure que s'en va la fraîcheur et la foi des anciennes pratiques, et finissent par n'être plus que les conventions d'une religiosité moitié politique, moitié panthéiste.

I.

Fortuna.

La Destinée et la Fortune sont en réalité deux conceptions différentes, et nous voyons par plus d'un signe qu'on se doutait en Italie de cette différence. Cependant le culte de Fors ou de Fortuna répondait à la fois à ces deux besoins divers de l'âme humaine. Cette puissance démoniaque était déjà fort répandue dans l'ancienne Italie. Varron la rencontra chez les Sabins, et une ville d'Ombrie portait le nom de Fanum Fortunæ, nom qui fait conjecturer en cet endroit l'existence d'un ancien temple. Enfin, en Latium, la Fortuna d'Antium et celle de Préneste étaient renommées dès la plus haute antiquité, et Tite-Live en cite une autre sur l'Algide, la fameuse montagne des Èques. Partout Fortuna a été considérée primitivement comme une déesse spéciale du bonheur, pour devenir plus tard une déesse indifférente du bien et du mal. Du moins c'est le cas à Rome, où Servius Tullius, le roi favori du peuple, le fils de la Fortune, comme on disait, passait pour avoir fondé ce culte. On montrait à Rome deux temples de la Fortune, l'un dit de Fors Fortuna, situé hors de la ville, au premier mille de la Via Portuensis, l'autre de Fortuna tout court, situé sur le Forum Boarium. La première était tout spécialement la déesse de la bonne chance, et, comme

telle, elle était surtout adorée du petit peuple. Le 24 juin, jour de notre Saint-Jean, on célébrait sa fête, et tous les opprimés, entre autres les esclaves, traversaient joyeusement le Tibre, sur des barques couronnées de fleurs, célébrant le bon roi Servius et sa protectrice. La Fortuna du Forum Boarium rappelait, au contraire, les tristes souvenirs de la fin du roi Servius, et inspirait de tristes pensées. On y voyait ou croyait y voir, à côté de la statue de la déesse, une statue de ce prince, statue toute voilée, qu'il était défendu de toucher, et dont on racontait de merveilleuses choses. La statue était en bois doré, recouverte de deux toges d'un vieux tissu que, disait-on, la reine Tanaquil avait filé. Pourquoi ces voiles? on ne le savait pas : on disait généralement que Fortuna, amoureuse de Servius, venait chez lui la nuit, en cachette, voilée, et que pour cela elle avait couvert de toges épaisses l'image de son amant. Les habiles assuraient qu'après la mort de Servius on avait dû cacher son image au peuple, furieux de son trépas. Les superstitieux croyaient que la fille dénaturée du roi, ayant osé mettre le pied dans le temple, la statue elle-même s'était voilé les yeux pour ne pas la voir. Le vrai, c'est que cette déesse n'était pas du tout une déesse de la fortune dans le sens ordinaire du mot, mais bien plutôt de la pudeur féminine, et que cette image voilée n'était qu'un symbole de cette pudeur : aussi les gens instruits l'appelaient-ils *Fortuna virgo*. Mais le peuple tint bon dans sa croyance, et quand, lors d'un incendie qui dévora le temple, cette statue seule échappa aux

flammes, tout le monde reconnut dans ce nouveau prodige la main de Vulcain, du dieu qui avait engendré Servius au milieu du foyer des Tarquins.

Plutarque, qui a consacré un article spécial à la Fortune des Romains, a rassemblé un grand nombre de surnoms sous lesquels cette déesse était adorée à Rome. Ces surnoms expriment les différentes attributions pratiques de cette puissance démoniaque, ou bien encore, ils se rapportent à l'inconstance naturelle de la divinité. La plus importante de ces Fortunes est la Fortune publique ou Fortune du peuple romain, moins vieille que les autres, mais fort .souvent citée. Après avoir parcouru d'une course volage toutes les grandes villes de l'antiquité, elle a fini, dit Plutarque, par se fixer à Rome, pour y rester éternellement. C'était donc la Fortune de l'État romain, et elle avait, comme telle, un culte tout spécial à Rome, avec deux temples, l'un au Capitole, fondé aussi par Servius Tullius, l'autre au Quirinal, fondé pendant la deuxième guerre punique, le 25 mai 204. Il y avait encore une autre Fortune publique, que l'on fêtait le 5 avril. En opposition avec cette déesse, Plutarque cite aussi une Fortune privée, adorée sur le Palatin. On invoquait aussi et on adorait une *Fortuna muliebris*, en souvenir de la retraite de Coriolan. Son temple se trouvait sur la Voie Latine, au quatrième mille, au lieu même où le général des Volsques s'était arrêté, fléchi par les prières maternelles, et l'anniversaire de ce jour était fêté par les femmes, en cet endroit même, par des sacrifices et des prières. On y voyait deux statues, l'une



[redacted]

élevée aux frais de l'État, l'autre aux frais des dames romaines, et cette dernière avait ouvert, la bouche lors de son inauguration, pour exprimer son contentement. Outre ces différentes Fortunes, il y avait aussi un temple de la Fortune équestre, voué par Flavius Flaccus en 179 av. J.-C., lors d'une victoire en Espagne, qui était surtout due à la cavalerie. Cet édifice était voisin du théâtre de Pompée. Joignons-y la Fortune barbue, à qui le jeune homme consacrait les prémices de sa barbe naissante; et la Fortune virile, qu'on adorait dans les bains des femmes comme déesse de la fécondation; puis encore la *Fortuna Seia*, dont le temple était près du Vicus Sandaliarius, et dont le nom s'explique probablement comme celui d'Ops consivia. Il y avait en outre une infinité de Fortunes, génies tutélaires des individus, des terrains, des cohortes, des corporations, des édifices, etc. De même aussi, à côté du génie de l'empereur et dans le même sens, on adorait une Fortune de César ou d'Auguste et on jurait par elle, et les empereurs eux-mêmes avaient dans leur palais et emmenaient en voyage une Fortune *regia* ou *aurea* qui se transmettait d'un souverain à son successeur.

D'autres surnoms, fort nombreux aussi, s'appliquent à l'inconstance de la Fortune et aux façons différentes dont elle accueille les prières qu'on lui fait. Ainsi la *Fortuna respiciens* ou favorable, adorée au Palatin et aux Esquilies, ou bien encore dans le même sens, la *Fortuna obsequens*, souvent citée, et qui donne son nom à une rue romaine; puis une *Fortuna hujusce diei*, déesse de l'occasion favorable qui change d'un jour à

l'autre. Elle avait un temple près du cirque Maxime et un autre au Champ-de-Mars : l'un des deux avait été voué par Catulus pendant la bataille décisive qu'il livra aux Cimbres. La fête de cette déesse était célébrée le 30 juillet et accompagnée de jeux du cirque. Ajoutons-y une Fortune visqueuse (*viscata*) ou douteuse, celle qui séduit et abuse par de vaines espérances; une *Fortuna brevis* opposée à la *Fortuna manens*, cette dernière citée par Horace; puis une Fortune mauvaise, dans les endroits malsains, et, en regard, une bonne Fortune; une changeante, dont nous n'avons que le nom grec; une autre aux mamelles pendantes, dans la région de la Piscine publique; enfin la *Fortuna redux*, souvent citée sur les inscriptions et les monnaies, déesse des heureux retours, fort adorée surtout pendant les voyages des empereurs. On la fêtait le 12 octobre, jour où Auguste était revenu d'Asie. On trouve encore une *Fortuna dux*, guide des voyageurs, et une Fortune tranquille, qui préside aux bonnes traversées, et qu'on adore dans les ports à côté de Portunus. Enfin, Trajan réunit toutes ces appellations différentes en fondant à la Fortune, comme puissance universelle, un temple où l'on fit des sacrifices tous les premiers jours de l'an. C'est de ce culte que parle Pline quand il dit qu'on l'invoque avant tous les autres dieux, et Lucien, quand son Momus se plaint dans l'assemblée des dieux de se voir enlever tous ses adorateurs par la Fortune. Les attributs ordinaires de cette déesse dans les images qu'on en faisait étaient la corne d'abondance, le gouvernail, symbole de sa toute-

[redacted]

puissante direction, des plumes sur sa tête, une boule sous ses pieds, une roue à côté d'elle.

Si nous passons aux cultes de la Fortune hors de Rome, nous trouvons la Nortia de Volsinies, dans le temple duquel on fichait un clou tous les ans, comme dans celui de Jupiter Capitolin. Nous connaissons mieux la *Fortuna primigenia* de Préneste, déesse de la nature et de la destinée, qu'on regardait comme la mère de Jupiter et de Junon. Une légende se rattachait à elle. Numérius Sufficius, un noble Prénestin, averti, disait-on, par de nombreux signes, avait creusé le roc en un certain endroit et trouvé des *sorts*, c'est-à-dire des baguettes de chêne où étaient gravées, en lettres antiques, les volontés de la déesse. On montrait le lieu du prodige dans le temple même de la Fortune, à côté de l'image qui la représentait, tenant ses deux enfants sur ses genoux. Pour interroger l'oracle, on sacrifiait d'abord à la déesse, puis un enfant mêlait ces baguettes et en tirait une. Le nom de cette divinité, Primigenia, voulait dire la première créée, puisque les plus grands dieux, Jupiter et Junon, étaient sortis de son sein. On adorait les deux enfants à côté de leur mère, Jupiter sous le nom de Jupiter Puer. On y célébrait une grande fête le 11 avril, et on fixait alors un jour où l'oracle serait accessible à tout venant. Ce culte remontait sans doute à une très-haute antiquité; mais il ne fut que plus tard reconnu de Rome, qui voyait dans Préneste une dangereuse rivale. Dans la première guerre punique, un consul qui s'était rendu à Préneste pour y consulter l'oracle

[redacted]

avant d'entrer en campagne, fut rappelé en toute hâte par le Sénat, sous peine de la vie. Mais quand, dans la seconde guerre punique, Préneste eut mérité, par sa vaillante défense de Casilinum, la reconnaissance et l'amitié des Romains, sa Fortune acquit une très-grande popularité. Lors des luttes civiles, l'édifice fut dévasté par Sylla, mais reconstruit ensuite avec plus d'éclat par le dictateur lui-même, dans une position où il dominait toute la ville.

La vieille ville d'Antium, sur les bords de la mer, avait aussi une Fortune fort renommée, chantée par Horace à propos d'une expédition d'Auguste, pour laquelle on avait probablement consulté l'oracle de cette déesse. C'étaient en réalité deux divinités qu'on adorait dans ce culte, deux sœurs, l'une armée et guerrière, l'autre pacifique. L'une s'appelait, à ce qu'il semble, Fortune équestre, l'autre Fortune heureuse, *felix*. Elles rendaient leurs oracles d'après les mouvements qu'on leur imprimait en les portant sur une civière, sorte de prophétie qu'on retrouve en Égypte, en Syrie et à Carthage.

On peut parler ici incidemment des Parques et des autres puissances du Destin. Les Parques sont originairement des déesses de la naissance, comme les Carmentes : elles tiraient leur nom de *partus*. Elles s'appelaient : la première Parca, les autres Nona et Décima, par allusion aux deux mois où expire la grossesse. Plus tard seulement, et pour les assimiler aux déesses si populaires de la Grèce, on laissa Parca de côté, et on ajouta une Morta, déesse du trépas, à Nona et à Décima, en

[redacted]

sorte qu'elles présidèrent à la fin comme au début de la vie humaine. Ce sont là les trois sœurs fileuses, que les poëtes et les artistes romains ont représentées tout à l'image de la mythologie grecque. Il est aussi beaucoup question du *fatum* et des *fatis*. C'est en réalité, au singulier, la parole, la volonté formulée de Jupiter, et même des autres dieux. Le pluriel, d'autre part, signifie en même temps les destinées des villes, des hommes, et les volontés divines exprimées à cet égard par la bouche des prophètes et des sibylles. On l'a appliqué aussi, ce qui est fort singulier, aux prophétesses elles-mêmes. De là vient le nom très-populaire de Fata Scribunda, donné aux Carmentes; de là aussi le nom de Fata, qu'on s'habitua peu à peu à donner aux Parques; de là, enfin, le nom et l'idée de nos fées. C'est aussi à cette origine qu'il faut rapporter les Tria Fata, du Forum romain, et une rue nommée In Tribus Fatis.

On adorait aussi à Rome la Némésis grecque, probablement par crainte des sortiléges et du mauvais œil. Les triomphateurs rendaient leurs hommages à cette Némésis, et le peuple aussi, pour se préserver des enchantements, mouillait le second doigt de la main droite et se le mettait sous l'oreille droite, parce que la salive était un préservatif contre les sortiléges, et qu'on attribuait à cette place située derrière l'oreille droite une relation toute spéciale avec Némésis.

II.

Le culte des Génies.

Comme nous avons parlé déjà ailleurs de la nature et des différentes classes des Génies, nous n'avons ici qu'à ajouter ce qui concerne leur culte dans la vie privée et publique. Dans la maison, le Génie était considéré tantôt comme le protecteur du lit conjugal, par lequel se perpétue la race; tantôt comme l'esprit tutélaire des membres individuels de la famille. C'est le lit conjugal qui lui est consacré (*lectus genialis*). Autrefois le lit même où reposaient le père et la mère, plus tard un lit symbolique. La figure sous laquelle on représentait d'ordinaire les Génies était celle du serpent : aussi aimait-on à avoir de ces animaux dans les chambres à coucher, et leur nombre était-il fort grand à Rome. De là vint aussi la légende de la miraculeuse naissance de Scipion. On racontait la même chose du père des Gracques, et on peut en voir le récit au commencement du Tibérius Gracchus de Plutarque. Le Génie est donc dans ces cas le Génie propagateur de la famille. D'autres fois, il s'identifie spécialement avec les individus : on dit alors mon Génie, ton Génie, etc.; et tout naturellement c'est l'anniversaire de la personne qui est la fête de son Génie tutélaire, et ce jour-là on lui offre de l'encens, du vin, des couronnes, évitant avec soin les offrandes



[redacted]

sanglantes, parce que le jour où l'on a reçu l'existence ne doit coûter la vie à aucune créature vivante. Dans ce sens, le Génie est toujours un bon esprit : c'est lui qu'on remercie de tout ce qu'on éprouve d'heureux, comme aussi de la santé ; c'est aussi par lui qu'on jure et qu'on supplie. Cependant le Génie, protecteur de l'individu, est aussi soumis aux faiblesses et aux erreurs de l'humaine nature. Par exemple, quand de deux frères l'un s'adonne aux plaisirs, l'autre à un travail assidu, c'est le Génie différent qu'Horace en rend responsable. De même aussi, on dit que le Génie d'un homme est plus fort que celui d'un autre, et cette acception se retrouve même chez nos poëtes. Le Génie accompagne son protégé de la naissance à la mort, partageant ses joies, ses peines et ses terreurs, quelquefois cependant l'abandonnant avant qu'une mort inévitable ne le saisisse. Quant à la distinction entre deux génies attachés à chaque homme, et dont nous avons déja parlé, elle appartient beaucoup plutôt à la philosophie qu'à la croyance populaire.

Les personnalités collectives qu'on appelle États ou peuples avaient leurs Génies tutélaires, tout comme les individus, et les adoraient avec une piété superstitieuse. Ainsi, Rome croyait à un Génie public ou Génie du peuple romain, qui avait été dans l'origine un être vague, sans sexe et sans nom, et qu'on personnifia dans la suite comme tout le reste. La première donnée qui nous en soit parvenue date de la seconde guerre punique, au début de laquelle, sur l'ordre des livres Sibyllins, on lui fait un sacrifice de cinq grands animaux. Très-probablement il

avait déjà à cette époque sa statue sur le Forum, à côté du temple de la Concorde, sous la forme d'un homme barbu, couronné du diadème, portant le sceptre et la corne d'abondance. Plus tard ce fut un jeune homme, avec des attributs à peu près semblables. On lui faisait un sacrifice le 9 octobre : son culte était d'ailleurs fort répandu, comme nous l'attestent un grand nombre de monnaies et d'inscriptions. Aurélien lui dressa une statue sur les Rostres, et Julien, dit-on, à qui il s'était montré en Gaule avant son avénement, le revit en Perse, peu de temps avant sa mort. Naturellement ce Génie était aussi adoré hors de Rome ; mais chaque ville ne laissait pas d'avoir son Génie particulier, comme aussi chaque peuple et chaque pays. Ainsi, sur une monnaie italienne du temps de la guerre sociale, on voit le Génie de l'Italie, armé de pied en cap, et foulant aux pieds un étendard ennemi ; le taureau national est à ses côtés. Quelquefois ces divinités locales ont des noms particuliers, et Varron nous en cite des exemples. Mais en général ils portent tout simplement le nom du lieu qu'ils protégent. Ainsi le Génie de la colonie d'Ostie, de la colonie de Pouzzoles, ce dernier fort en honneur, celui de Stabies, de Bénévent, etc.; puis des Génies de pays, de bourgades, de légions, de marchés. Beaucoup de rues, d'édifices, avaient leurs Génies, dont la figure, peinte sur les murs, les préservait de toute souillure. Enfin partout, dans la campagne, où un beau site parlait à l'âme, où une belle moisson éveillait la reconnaissance humaine, on aimait à rappeler, par un autel d'une simplicité champêtre, et par l'image d'un ser-

[redacted]

pent, l'idée du Génie qui présidait à l'endroit, Génie invisible et bienveillant. Souvent, dans tous ces cas, on adorait à côté, ou même au lieu du Génie local, Fortuna ou Tutela.

Sous l'empire, le culte des Génies personnels prit une extension encore bien plus grande. A côté du Génie public, on adora le Génie de l'empereur régnant. Rien de plus naturel si ce culte avait été volontaire et libre. Mais le despotisme s'en empara pour l'imposer aux particuliers, sous peine des punitions les plus sévères. Ce pli fut pris dès Auguste, qui mit son Génie à côté des Lares dans toutes les chapelles des Compita. On continua après lui à marcher dans cette voie, et, tout en maintenant ce qu'il avait fait, chaque empereur voulut aussi se faire adorer de son vivant. On se mit à jurer par le Génie du prince, on célébra son anniversaire, etc.

On adorait aussi les Génies des dieux, ceux des tombeaux, figurés comme les autres par des serpents. Ce dernier usage se répandit de plus en plus, et les Feralia, fête du mois de Février, finirent même par s'appeler Genialia. Enfin, il est bon de remarquer que les dieux eux-mêmes figurent dans le culte privé comme Génies tutélaires de certaines maisons.

III.

Les dieux des Indigitamenta.

Censorinus rapproche à bon droit des Génies toutes ces puissances si nombreuses qu'on invoquait dans les Indigitamenta des pontifes, et qui ne diffèrent en réalité des Génies ordinaires que parce qu'elles n'apparaissent qu'en certaines circonstances de la vie humaine, au lieu de s'attacher, une fois pour toutes, au même homme ou au même endroit. A ce titre, ils ont une certaine analogie avec les anges de nos croyances populaires. Ce culte des puissances pratiques de la vie était fort ancien à Rome et en Italie, puisqu'il remontait à Numa et aux prières pontificales formulées par lui et appelées Indigitamenta. C'est par Varron, ou plutôt encore par les extraits qu'ont faits de Varron les Pères de l'Église, par conséquent d'une manière fort indirecte, que nous connaissons ces dieux. Varron les avait divisés en deux classes, ceux qui concernent immédiatement la vie humaine, de la naissance à la mort, et ceux qui regardent moins l'homme lui-même que ses besoins extérieurs, sa nourriture, son habillement, et ainsi de suite. Varron a-t-il trouvé tous ces noms de dieux rassemblés en corps, comme il nous les présente, ou étaient-ils au contraire divisés, dans les documents des pontifes, en différentes catégories avec prières et litur-

[redacted]

gies spéciales? Nous penchons pour la dernière hypothèse. Quoi qu'il en soit, et sans entrer dans une longue dissertation sur la nature des Indigitamenta, il faut nous engager, sur les traces de Varron, notre seule autorité, dans la nomenclature de tous ces dieux.

Commençons par les dieux qui président à la grossesse, aux couches de la mère et aux premiers jours du nouveau-né. Il y en a toute une série, dont les noms sont comme les centres de tous ces petits cultes différents, et à côté d'eux des puissances secondaires, dont les noms, fort précis, s'appliquent à toutes les circonstances des débuts de la vie. D'abord nous trouvons Janus Consivius, le principe de toute vie; puis Saturne, le dieu des semences, adoré tout naturellement dans le mariage. Ensuite viennent Liber et Libera, l'un dieu de la force virile de la fécondation, l'autre déesse de la conception féminine. Ces divinités sont celles qui fécondent le lit conjugal. D'autres, qui sont en grande partie subordonnées à Junon, sont invoquées comme formant et soignant le fœtus dans le sein de sa mère. Ainsi, Fluonia, qui n'est en réalité qu'un surnom de Junon; Alemona, qui nourrit l'enfant; Nona et Decima, déesses des deux derniers mois de la grossesse; enfin, Partula, qui aide à l'accouchement même. A ces dieux se rattache l'invocation nécessaire de la déesse même de l'accouchement, Junon Lucine, et des divinités mâles Vitumnus et Sentinus, qui donnent à l'enfant la faculté de vivre et de sentir. Enfin, Jupiter lui-même y apparaît comme Diespiter, c'est-à-dire comme dieu de la lumière et du jour :

[redacted]

Vitumnus et Sentinus ne sont d'ailleurs en réalité que des abstractions particulières de la conception générale de Jupiter.

Viennent maintenant les véritables aides de l'accouchement, qui sont chargées, pour ainsi dire, de la manœuvre. Ce sont les déesses Candelifera, parce qu'un cierge est allumé dans la chambre, les deux Carmentes, qui récitent et chantent des formules magiques, une nommée Prosa et une Postverta, qui interviennent selon que la tête ou les pieds de l'enfant paraissent d'abord au jour; la nymphe Égérie; Numérie, déesse de la naissance rapide et facile; une vieille déesse Natio, adorée aux environs d'Ardée. Quant aux Nixi dii, ils sont d'origine grecque et ne sont cités ici que par analogie. On appelait de ce nom trois images agenouillées de dieux qu'on voyait au Capitole devant la nef consacrée à Minerve, et qu'on avait rapportées soit de Syrie, soit de Corinthe. On les adorait, à côté de Lucine, comme dieux de l'accouchement.

Enfin, il y avait une série de dieux chargés de protéger le nouveau-né et de lui donner des soins. Opis d'abord, la terre, la mère commune, en l'honneur de laquelle on déposait sur le sol l'enfant à peine venu au monde; puis Deus Vagitanus, qui ouvre la bouche à l'enfant pour pousser son premier vagissement; Dea Levana, qui le relève de terre (on sait que le père, pour reconnaître le nouveau-né, le relevait et le prenait dans ses bras); les deux déesses Cunina et Rumina, protectrices, l'une du berceau, l'autre du sein nourricier de

[redacted]

la mère ou de la nourrice; la déesse Nundina, ou du neuvième jour, fort importante, parce que ce jour (dies lustricus) était celui où l'enfant recevait son nom, sa bulle et certains talismans contre les sortiléges. C'était aussi alors qu'on faisait le pronostic de la vie de l'enfant, en invoquant toutes les puissances de la destinée. On avait choisi ce jour parce que c'était celui des relevailles, et qu'alors l'accouchée quittait son lit pour reprendre sa part de la vie de famille.

Passons de la naissance à l'enfance. Il y a une autre série de dieux et de déesses qui veillent à la jeunesse délicate de l'enfant, éveillent en lui les facultés de l'âme, l'accompagnent à l'école, jusqu'au moment où Juventas et la Fortune barbue s'en empare, et où une nouvelle période de sa vie commence. A ce cercle appartiennent d'abord Potina et Educa, qui, après le sevrage, accoutument l'enfant au manger et au boire. Un autre écrivain emprunte à Varron le nom d'une déesse Cuba, qui fait paser l'enfant du berceau dans un lit. Ossipago affermit ses os et son corps. Ce sont toutes des divinités féminines, des nourrices, tandis qu'au contraire les divinités qui président au développement de l'intelligence et des facultés en général, sont du genre mâle. Ainsi, Divus Statanus qui lui apprend à se tenir, Fabulinus qui lui apprend à parler. A ce dernier s'en rattachent deux autres, Farinus et Locutius : tous trois répondent aux différents perfectionnements du langage enfantin, passant des sons indistincts (fari), à la parole articulée et sensée (fabulari);

enfin au langage parfait (loqui). Arrivé là, l'enfant commence à sortir, à aller à l'école, à s'instruire. Deux divinités le guident dans ses premières excursions hors du logis, Iterduca quand il sort, Domiduca quand il rentre. Son intelligence se cultive : c'est Mens qui la dirige ; sa volonté s'affermit : Volumnus et Voleta y président. Paventia ou Paventina est la déesse de ses premières frayeurs; Venilia de ses espérances enfantines; Volupia, Lubentina, Lubia sont les déesses de ses joies et de ses premières passions ; Præstana, Valentia et Pollentia de ses forces. A elles se joignent Agonius ou Peragenor et Agenoria, présidant à cette activité énergique qu'on éveillait sitôt chez les Romains. Ajoutons-y Stimula, qui excite les instincts ardents, et Murcia, l'opposée de celle-ci, la déesse de l'abattement qui suit une trop violente excitation; Strenua, la déesse de la santé; Numeria et Camena, qui apprennent à calculer et à chanter; enfin Divus Catius, qui rend les enfants prudents et avisés; Consus, qui leur apprend à réfléchir; Sentia, qui leur enseigne à penser. Enfin, la marche est fermée par la Jeunesse et la Fortune barbue, qu'adore l'adolescent devenu homme, tandis que les jeunes filles, à la même époque de leur existence, rendent leurs hommages à Vénus, à Diane et à la Fortune virginale.

Une nouvelle série est formée par les divinités du mariage et du lit conjugal, qu'on peut appeler en général dieux nuptiaux. A côté d'eux, les fiancées invoquaient certaines vierges Camelæ, probablement un groupe de nymphes à qui on donna avec le temps le nom

[redacted]

grec de γαμήλιαι. Les autres dieux, dont les noms, d'ailleurs, nous sont parvenus dans un grand état de confusion, peuvent se ranger d'après les différents actes du mariage romain. Citons d'abord la Dea Juga et le Deus Jugatinus; la première n'est èn réalité que Junon qui, dans tout ce cercle, est encore la divinité dominante. Ces deux dieux sont les dieux du mariage en général, du *conjugium*. Puis la Dea Afferenda, ainsi nommée de la dot qu'on apporte et des cadeaux offerts à la mariée; Domiducus et Domiduca ou Iterduca, qui se rapportent à l'acte le plus gai des noces antiques, à la conduite de la jeune femme, voilée du flammeum (*nupta*), vers la maison de son mari qui l'attend. Menée par deux jeunes gens, précédée par une jeune fille qui porte une coupe pleine, par un gâteau de far, une quenouille et un rouet, la mariée va remettre trois as aux lares du logis dont elle devient la ménagère et à ceux du Compita voisin. Tous ses amis et ceux du mari l'accompagnent, et les chants fescennins retentissent autour d'eux. Un autre usage traditionnel était la distribution de noix, confiée, dans l'épithalame de Catulle, à un personnage allégorique, Concubinus, personnification des aventures amoureuses que le mari abandonne pour se fixer auprès de sa nouvelle épouse. Quant aux cris de Talassius et de Talassio, poussés en cette circonstance, on les explique généralement en remontant à l'enlèvement des Sabines, et en faisant de ce nom, soit celui d'un noble romain, soit un surnom de Quirinus lui-même. Enfin le cortége arrivait au seuil pompeusement orné de la maison maritale, et là

on observait de nouveaux usages. D'abord la fiancée frottait d'huile ou de graisse et enveloppait de bandelettes les montants de la porte. De là le surnom d'Unxia donné à Junon. D'autres dieux spéciaux, Forculus, Limentinus et Cardea, dont nous reparlerons, protégeaient le seuil lui-même. La fiancée devait éviter avec le plus grand soin de trébucher sur le seuil; aussi le plus souvent, par crainte de ce funeste présage, on la soulevait pour le passer. Elle arrivait ensuite par le vestibule dans la salle de famille, où le mari venait à sa rencontre avec l'eau et le feu du foyer domestique. Elle le recevait par ces mots : *ubi tu Gaius, ego Gaia*, allusion, disait-on, à Gaia Cæcilia ou Tanaquil, l'idéal d'une bonne ménagère. Alors elle s'asseyait dans la salle sur une toison de laine; car, entrée sous la protection de Manturna, elle ne doit pas rester inactive, mais filer activement la laine, comme la chaste Lucrèce, au milieu de ses femmes. C'est ainsi qu'elle est conduite en mariage, c'est-à-dire introduite dans la maison où elle doit désormais, après avoir consommé son union dans le lit conjugal consacré au Génie, vivre et agir comme mère de famille. Ce dernier acte du mariage est consacré, lui aussi, par une série d'invocations et d'usages qui indignent les Pères de l'Église et reviennent à chaque instant sous leur plume. D'abord on invoque Junon, sous le nom de Cinxia ou Virginensis, parce que la mariée dénoue sa ceinture et perd sa virginité; puis un Génie spécial, assez obscène, il est vrai, à nos yeux modernes, Mutunus Tutunus, qui préside à la fécondation et à la conception, et d'autres dieux plus

spéciaux encore, Subigus, Dea Prema, Dea Pertunda, Dea Perfica, dont les noms indiquent assez les attributions. Toutes ces divinités n'existaient pas seulement dans les formules pontificales : leur culte était populaire et fréquenté des femmes aussi bien que des hommes. Ainsi il y avait à Rome une chapelle de Mutunus Tutunus où les femmes venaient sacrifier voilées.

Pour ce qui est des autres circonstances de la vie, les extraits des Pères nous donnent assez peu de renseignements. La seule série qui se puisse reconstruire jusqu'à un certain point, est celle des divinités qui concernent la mort et l'enterrement. Tout au plus est-il question d'une Viriplaca, qu'on adorait dans une chapelle au Palatin, et devant laquelle maris et femmes, quand ils étaient en dispute, venaient s'expliquer franchement et se réconcilier. La série des dieux de la mort commence chez Tertullien par un Deus Viduus, qui sépare l'âme du corps, et qu'on adore hors la ville. A lui se rattachent le dieu Cæculus, qui enlève la vue au mourant, et la déesse Orbona, dont les attributions sont à peu près les mêmes; puis la déesse même de la mort, Mors ou Morta ; Libitina, qui préside aux enterrements; Nænia, personnification des lamentations funèbres poussées pendant l'enterrement par les parents ou les pleureuses à gages. C'est par cette déesse Nænia que se termine la série des dieux de la mort et de la sépulture.

Une seconde classe des dieux des Indigitamenta répondait à tous les besoins extérieurs de la vie humaine, à la nourriture, à l'habillement, etc.; mais malheu-

reusement nous n'avons pour nous guider dans cette étude que quelques fragments épars. Cependant on peut distinguer quelques groupes. D'abord les divinités dont la sphère d'action se rapporte à la vie urbaine, aux logements, à la construction des maisons, à leur aménagement. A leur tête, nous trouvons Janus, dieu des voûtes et des passages, et à ses côtés une déesse, Diva Arquis et Jana. Puis venait probablement la fête très-ancienne du Septimontium, où, sur sept collines de la ville, on adorait sept divinités tutélaires, avec des usages dont malheureusement nous ne savons presque rien. Il y avait un Divus Ascensus et une Diva Clivicola, personnifications des nombreuses montées qu'il fallait parcourir à Rome pour aller d'un quartier à l'autre, et les Divi Limones, génies protecteurs des pentes obliques. A cette classe appartiennent encore les dieux du seuil, Forculus, Cardea, Limentinus et Lateranus. Beaucoup d'autres Génies et d'autres divinités s'occupaient des cuisines, des bains, des prisons, des étables (Epona). Une autre série de ces personnifications s'appliquait aux ressources de la vie de chaque jour, du commerce, etc. Honorinus, dieu des affaires d'honneur; les dieux Lucrii ou du gain, Pecunia ou de l'argent. Les différentes sortes d'argent ont même leurs dieux : Æsculanus est celui de la monnaie d'airain, son fils Argentinus celui de l'argent proprement dit. Le dieu Arculus protége les cassettes et les armoires où l'on enferme l'or. Il y a une déesse Fessonia pour les gens fatigués; une autre, Quies, pour ceux qui se reposent; une Pellona, qui chasse les enne-

[redacted]

mis ; cette dernière peut se rapprocher du dieu Tutanus et du dieu Rediculus, qu'on adorait à la place où Annibal, arrivé devant la ville, effrayé par des prodiges, avait battu en retraite.

La série des dieux de l'agriculture est plus complète. Outre les dieux principaux, dont nous avons parlé tout au long, Tellus, Cérès, Ops, etc., nous y trouvons le dieu Jugatinus, les déesses Rusina, Collatina, Vallonia, selon que le champ à protéger est sur la pente d'une montagne, en plaine, sur une colline ou dans un vallon. Seia et Segetia protégent la semence, l'une au moment où on la confie à la terre, l'autre, appelée aussi Segesta, au moment où la moisson future sort déjà du sol. Proserpine veille sur l'épi quand il sort de terre; Divus Nodotus le fait pousser d'un nœud à l'autre ; Volutine l'enveloppe de sa gaîne, Patelena ouvre cette gaîne pour que l'épi puisse en sortir. Cette dernière, appelée encore Patella, est en réalité Cérès, la blonde déesse des moissons, et c'est sous ce nom, à ce qu'il paraît, qu'on adorait Cérès chez certains peuples de l'Italie centrale. Après elle venaient encore un certain nombre de divinités chargées de protéger jusqu'à la fin la moisson déjà née. On invoquait une déesse Hostilina, pour la prier d'égaler (*hostire* en vieux latin) les têtes des épis; Flore, pour qu'elle veillât à leur floraison ; Lacturcia et Lactans, pour conserver l'épi encore laiteux; Matura, pour le faire mûrir. Runcina enlève les mauvaises herbes ; Messia procède à la coupe du blé ; Tutilina à sa rentrée dans les granges; Terensis à son battage. Citons ensuite toute

[redacted]

cette série de dieux dont il est question dans cette prière des Flamines lors du sacrifice de Cérès, prière que nous avons déjà citée. Ces dieux sont : Vervactor, qui brise le premier les terres du champ moissonné; Imporcitor, qui avec la herse rejette les parties proéminentes (porcas) entre les sillons; Insitor, qui y remet les semences; Obarator et Occator, qui remuent le champ; Sarritor et Subruncinator qui, une fois la semence sortie de terre, sarclent les mauvaises herbes; enfin, Messor coupe la moisson; Convector la rentre; Conditor l'emmagasine; Promitor l'en retire pour les usages qu'on en fait. Il est aussi question d'un Deus Spinensis, qu'on priait d'écarter des champs les ronces et les épines.

Il y avait probablement aussi des prières et des personnifications du même genre s'appliquant à la culture de la vigne et des vergers, à l'apiculture, à l'élève des bestiaux; mais il nous est parvenu sur tout cela peu de renseignements. Rappelons pourtant quelques divinités de ce genre dont les noms nous sont connus : Meditrina, par exemple, qui se rapporte au culte de la vigne; Vertumne et Pomone; une déesse des ruches : Mellona ou Mellonia; Sylvanus, Palus, etc., qui veillent aux bestiaux, et un dieu Nemestrinus, qui s'occupe des bois. Enfin, il y avait deux déesses particulières : Bubona et Epona, pour les bœufs et les chevaux. La première avait des jeux spéciaux, appelés ludi Bubetii; l'autre, dont le nom vient de epus pour equus (ἵππος, epo en celtique), était fort adorée dans toutes les écuries de l'Italie,

[redacted]

comme protectrice, non-seulement des chevaux, mais aussi des ânes et des mulets. On l'adorait dans une niche ou petite chapelle pratiquée au milieu de la grande poutre qui soutenait le toit de l'écurie, et, aux jours solennels, on couronnait son image de roses ou d'autres fleurs. Quelquefois aussi on la représentait sur des tableaux entourés d'animaux de toute sorte, et ces tableaux lui étaient consacrés.

Ce qui nous montre jusqu'où allait chez les anciens cette tendance à personnifier tous les actes sacrés, ce sont les protocoles des cérémonies pratiquées par les frères Arvales dans le bois de la Dea Dia. Une fois, il faut éloigner un figuier, niché sur le sommet du temple. Avant et après l'ouvrage, on sacrifie, d'abord aux dieux de l'endroit, puis à Adolenda, Commolenda et Deferunda, personnifications de toutes les manœuvres nécessaires pour déranger l'arbre de sa place. Un autre jour, il faut enlever du bois un arbre qui a été frappé de la foudre, on sacrifie encore, outre les dieux ordinaires, à Adolenda et à Coinquenda.

IV.

Autres dieux et personnifications de la vie pratique.

Aux dieux des Indigitamenta nous allons faire suivre toute une série de dieux et de personnifications qui, comme eux, s'appliquent surtout aux besoins et aux oc-

cupations de la vie pratique. Ce sont en partie des dieux anciens de la vie domestique, en partie des personnifications plus modernes de conceptions abstraites, en partie enfin des dieux grecs, expressions de besoins et de choses que l'Italie antique ne connaissait pas du tout. A cette dernière classe appartiennent surtout les intérêts du commerce avec leur dieu grec Hermès. C'est par lui, ou plutôt par son remplaçant romain, Mercure, que je vais commencer, pour passer ensuite aux dieux thérapeutiques, et enfin à ceux qui expriment une abstraction quelconque.

A. *Commerce.*

MERCURE.

Le nom même de ce dieu nous apprend quelles sont ses attributions: il préside au commerce, qui a commencé à Rome en même temps que son culte, par conséquent sous l'influence du commerce grec, à Cumes et en Sicile. Rome, dans ses premiers temps, n'avait ni pensé, ni beaucoup tenu à avoir un commerce indépendant : la fondation même d'Ostie, sous Ancus Martius, n'indique que le désir très-prononcé d'occuper l'embouchure du Tibre. Ce fut seulement aux Tarquins que Rome dut, sous ce rapport, une vive et forte impulsion, comme le prouve le premier traité de commerce conclu entre Rome et Carthage. De là vient l'absence complète d'un dieu, soit de la mer, soit du commerce, parmi les dieux na-

tionaux de Rome. Cependant, un immense commerce grec s'était établi sur les côtes de la mer Méditerranée et de la mer Tyrrhénienne, et force fut à l'Italie, soit romaine, soit étrusque, quand elle prit part à ce commerce, d'emprunter à la Grèce, avec les avantages de sa mythologie, ses ressources, sa terminologie et ses dieux. En Étrurie, l'Hermès grec s'appela *Turms*, nom formé du grec comme Turan d'Urania. Rome lui donna le nom de Mercure, c'est-à-dire dieu du commerce; car c'était sous cette seule face qu'Hermès apparaissait aux Romains, et pendant longtemps ils ne lui reconnurent que ces attributions. Le temple de Mercure fut fondé en 495 av. J.-C., à propos d'une disette, le jour des ides de mai. En même temps qu'on en faisait la dédicace, on régla l'annone publique, et on organisa une corporation spéciale de marchands qui s'appelèrent, tantôt *mercatores*, tantôt *mercuriales*. A mesure que le commerce s'étendit à Rome, son dieu prit aussi une plus grande importance. Toutes les rues marchandes eurent leurs statues, leurs chapelles, et même leurs surnoms particuliers de Mercure. Le vieux temple principal était situé vers l'extrémité sud du cirque Maxime, où on en a retrouvé des vestiges. Les marchands sacrifiaient le jour des ides de mai à Mercure et à Maïa sa mère ; en même temps, par un usage superstitieux, ils croyaient s'assurer plus infailliblement encore la faveur de ce dieu de la ruse et de la tromperie, si nécessaire au succès de leur négoce. Près de ce temple de Mercure était une source qui lui était consacrée, le marchand y puisait de l'eau,

[redacted]

trempait dans cette eau une branche de laurier, en arrosait sa tête et ses marchandises, et priait Mercure d'écarter de lui-même et de son étalage l'odieux de toutes les fautes qu'il avait pu commettre. Chez Plaute, dans le prologue de l'Amphitryon, Mercure est encore tout simplement le dieu du commerce. Plus tard, chez Horace et chez Ovide, le sens plus large et plus délicat de l'Hermès grec anoblit la conception de Mercure. En même temps que ce dieu, son attribut ordinaire, symbole des relations pacifiques, le caducée (κηρύκειον) s'était répandu en Italie de fort bonne heure : cependant les Féciaux n'en ont jamais fait usage. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, peu en faveur à Rome, le symbole est devenu au contraire fort commun avec le temps dans les provinces septentrionales de l'empire, et qu'aujourd'hui on en retrouve beaucoup de monuments dans la Lorraine, dans l'Alsace, dans les vallées du Rhin et du Danube, où le commerce romain était en grande activité. Il est vrai que ces monuments peuvent souvent s'attribuer aux cultes indigènes, sur lesquels la mythologie romaine exerça une grande influence. Nous savons que l'artiste grec auteur du colosse de Néron, Zénodore, fit aussi aux Arvernes une statue fort précieuse de leur Mercure.

B. *Dieux de la guérison et des maladies.*

Ici encore, avec le temps, l'influence grecque a prévalu, et d'autant plus facilement que les dieux de la

[redacted]

guérison n'avaient pas, dans la vieille Italie, une grande variété. Jupiter est la source de toute guérison, à côté de lui Vejovis, Juventas et Mars Averruncus. Mais à côté de ces divinités nationales vint bientôt se placer l'Apollon grec, et après lui son fils Esculape. Cependant on peut ranger ici quelques divinités fort anciennes, que nous allons énumérer.

STRENIA OU STRENUA.

Son nom a été éternisé par l'usage des étrennes du premier de l'an. Son culte remonte, dit-on, au roi Sabin T. Tatius. C'est la même déesse qui à Rome s'appelait Salus. Elle avait un temple, avec un bois sacré, près du Colysée, au bout de la Via Sacra. Au début de chaque année, on y coupait des branches qu'on portait au Capitole. De là est venu avec le temps l'usage populaire des étrennes.

SALUS.

C'est le nom ordinaire de la déesse de la guérison; elle est aussi d'origine sabine, aussi son temple était-il sur le Quirinal, près d'une colline qui reçut le nom de Salutaire. On lui avait fondé ce temple pendant la guerre du Samnium, et il était particulièrement cher aux Romains parce qu'un de leurs concitoyens, Fabius Pictor, en avait peint les murs. La fête de cette déesse était le 8 août; on l'invoquait aussi dans les prières pour la ville et pour l'empereur; de là une Salus publique qu'on nommait à côté

[redacted]

des trois dieux capitolins, et cette Salus Augusta, si souvent retrouvée sur les médailles et inscriptions. On l'invoquait très-souvent sous ces deux noms, mais surtout lors de l'Augurium Salutis, l'une des plus importantes cérémonies de Rome. Les augures, les pontifes, les magistrats, allaient solennellement appeler sur Rome, sur tout l'État, la bienveillance de la déesse. Quelquefois aussi, mais exceptionnellement, on invoquait Salus pour une seule personne : on le fit pour Pompée, par exemple, lors de sa maladie à Naples. Sous les empereurs, ce devint l'usage ordinaire, et Néron fonda même des jeux spéciaux, les Neronia, pour le bonheur et la durée de son règne. On s'habitua aussi à jurer par le salut de l'empereur, les chrétiens surtout, qui regardaient ce serment comme innocent, tandis qu'ils repoussaient comme criminel celui par le Génie ou la Fortune de l'empereur. D'ailleurs, il arriva avec le temps de Salus ce qui arrivait de tous les autres cultes indigènes, elle s'identifia peu à peu avec l'Hygiéia grecque, la fille d'Esculape, et son nom ne rappela plus à l'esprit que cette déesse hellénique.

CARNA OU CARDEA.

Voici encore une déesse de la vieille croyance populaire : elle porte deux noms, quoiqu'au fond elle soit une et simple. Quelques écrivains en font une déesse qui fortifie le cœur et les entrailles. D'autres l'appellent Cardea, et, comme déesse des gonds, la rapprochent de

[redacted]

Forculus et de Limentinus. Cette contradiction apparente nous est expliquée par Ovide à l'aide de la légende qui suit. Il y avait près du Tibre un bois d'Helernus où les pontifes faisait des sacrifices. Là demeurait une nymphe, aimée de Janus, qui devint, sous le nom de Carna, la déesse des portes. Chargée de veiller aux entrées et aux sorties, elle avait surtout à écarter ces effroyables striges (de *stridere*), oiseaux venimeux qui viennent la nuit sucer le sang des enfants. Elle sauva ainsi Procas, le roi d'Albe, encore enfant, en immolant à sa place un cochon de lait, offrant au dieu cœur pour cœur, entrailles pour entrailles, âme pour âme. Le jour de sa fête, aux calendes de juin, on mange des fèves et du lard, dont on lui offre les prémices, parce que ce sont mets nourrissants et qui fortifient les entrailles. De là le nom de Calendæ Fabariæ donné à ces calendes. Son temple était sur le Cælius; Brutus l'avait bâti, disait-on, aussitôt après l'expulsion des tyrans. On la priait de protéger le cœur, les reins et toutes les artères, soit que par cœur (*cor*) on entendît l'estomac, si essentiel à la vie humaine, et si populaire à Rome (Ménénius Agrippa et son apologue en font foi), soit que ce mot signifiât l'esprit, la prudence, explication qui nous ferait mieux comprendre l'intervention de Brutus dans ce culte.

Revenons un peu sur ces striges que Carna est chargée de tenir à distance, et qui semblent avoir fort préoccupé la superstition grecque et romaine. Ce sont des sortes de vampires qui rongent le cœur des enfants, mettent de la paille à la place et traversent l'air en sifflant comme nos

sorcières. L'aubépine est employée pour les chasser, aussi cette plante figure-t-elle toujours dans la main de Cardea.

FEBRIS.

Cette divinité, toujours à demeure dans la vallée du Tibre, avait trois chapelles à Rome, au Palatium, sur l'Esquilin et sur le Quirinal. Les malades une fois guéris suspendaient dans ces chapelles les remèdes qu'ils avaient portés sur eux, le plus souvent des amulettes.

ESCULAPE.

Ce fut en 291 av. J.-C., après une de ces pestes terribles qui servaient souvent d'occasion pour la pratique de religions nouvelles, que les livres sibyllins conseillèrent de chercher Esculape à Épidaure pour l'amener à Rome. On envoya une ambassade en Épire, et, quand les envoyés eurent été introduits dans le temple, le serpent sacré d'Esculape se mit de lui-même en marche, et les accompagna jusqu'à leur vaisseau. Les Romains, une fois instruits des cérémonies du culte, emmenèrent à Rome cet animal, qu'on regardait comme le génie d'Esculape. Pendant une relâche qu'on fit à Antium, le serpent s'échappa du navire et alla s'enrouler autour d'un palmier dans le bois d'Apollon. Il y resta trois jours et revint ensuite sur le vaisseau. On fonda à cette place un temple qui jouit d'une grande réputation. Arrivé à

[redacted]

Rome, le serpent gagna à la nage l'île du Tibre, s'y choisit une place, et la peste de cesser aussitôt. Le temple était à peu près au milieu de l'île; on y a retrouvé beaucoup d'*ex-voto* en terre cuite, offrandes de malades reconnaissants. La fête était le .6 janvier, le même jour que celle de Véjovis, dont le temple était d'ailleurs voisin. Le culte d'Esculape était tout à fait grec : la statue du dieu avait le bâton et la couronne; on lui sacrifiait des coqs et aussi des chiens. Les Romains admirent la signification symbolique du serpent avec d'autant plus de facilité que leur croyance attribuait à ces animaux un caractère sacré. Au temple était joint une sorte d'édifice sanitaire, probablement comme chez les Grecs, une salle où les malades passaient la nuit, attendant pendant leur sommeil les secours et les révélations du dieu. Toute l'île du Tibre devint un endroit consacré à Esculape, et, pour éterniser le souvenir de l'arrivée du serpent, on donna à cette île la forme d'un vaisseau. Avec le dieu vinrent aussi toutes sortes de médecins et de charlatans, malgré l'opposition du vieux parti national. Caton a bien soin de prémunir les Romains contre les remèdes de ces Grecs, et de leur recommander au contraire les vieilles recettes de la médecine domestique. Aussi les médecins ne se sont-ils jamais établis à Rome sur un pied très-solide, et les Grecs ont-ils eu presque toujours l'apanage exclusif de cette profession. Si l'art de la médecine resta toujours sous le coup d'un certain discrédit, son dieu n'en fut que plus en vogue, avec tout son cortége de superstitions. Escu-

lape le roi, le savant, l'ami des hommes, fut, de tous les dieux païens, celui qui eut la vie la plus dure et qui résista le plus longtemps aux progrès victorieux du christianisme.

c. *Dieux de la victoire, de la guerre et de la paix.*

VICTORIA.

Cette déesse, l'amie fidèle des Romains, nous apparaît aussi sous différentes formes, une antique et nationale, une autre grecque. Nous trouvons d'abord une déesse de la Victoire qu'on adorait sur le Palatin ; puis cette *Vica Pota*, qu'on adorait au pied des Vélies, sur l'emplacement de la maison de Valérius Publicola, et qui était probablement une divinité du même genre. L. Postumius, en 294 av. J.-C., construisit un autre temple à la Victoire, probablement au Capitole. Ce fut aussi au Capitole que fut dressée plus tard la série de ces Victoires, toutes modelées sur l'image grecque de la déesse, que des triomphateurs romains ou des rois étrangers offraient à Rome. Bientôt aussi on établit des jeux de la Victoire, en souvenir de différentes batailles, par exemple, le 27 octobre en souvenir de celle de la Porte Colline, et le 20 juillet en souvenir de celle de Pharsale. Auguste, après la victoire d'Actium, offrit aussi une statue à la déesse, et dressa son image en bronze doré dans la curie Julia. Cette belle statue figura aux funérailles d'Auguste et devint peu à peu comme la protectrice ordinaire des

[redacted]

séances du sénat. On sait le grand débat qu'elle excita vers les derniers temps de l'empire, et le plaidoyer que Symmaque fit pour elle.

Il y avait naturellement, à côté des édifices spéciaux, une infinité de monuments épars, consacrés en souvenir de quelques victoires remportées, et fort communs dans cette ville, qui semblait avoir enchaîné à ses drapeaux la fortune des batailles. On la représentait sur les monnaies, dans les trophées, sur les arcs de triomphe avec mille surnoms (Arménienne, Parthique, Médique) et sous mille formes différentes, tantôt sur un char, tantôt volant dans les airs, tantôt assise, le plus souvent avec une palme dans la main.

BELLONE.

C'est une déesse de la guerre; elle s'appelle aussi Duellona : probablement c'était une divinité d'origine sabine. Du moins, c'est une famille de ce pays, celle des Appius Claudius, qui joua le principal rôle dans l'histoire de ce culte. Le temple de Bellone avait été fondé en 296 av. J.-C. par le fameux Appius Claudius Cæcus, près de la lisière du Champ de Mars, hors des portes de la ville. Aussi le sénat y avait-il ses séances quand il s'agissait de traiter avec un général attendant le triomphe, ou avec des envoyés de peuples étrangers, qui ne devaient pas entrer dans la ville. Les mythologues faisaient de Bellone, tantôt la femme, tantôt la sœur de Mars. Quoi qu'il en soit, il faut distinguer cette déesse de la Bellone asiatique plus moderne, sur laquelle nous reviendrons.

[redacted]

PAVOR ET PALLOR.

Tullus Hostilius fonda le premier des temples spéciaux à ces deux divinités de la terreur panique, qui se rattachaient probablement à Faune et à Sylvain. Plus tard on les identifia avec les démons grecs Δεῖμος et Φόβος. Pavor, c'est l'épouvante en tant qu'affection de l'âme; Pallor, sa manifestation extérieure, la pâleur. Leurs images nous sont parvenues sur des monnaies : Pavor est un homme à la barbe mince, aux cheveux hérissés; Pallor, un enfant dont la figure est toute bouleversée par la frayeur.

HONOS ET VIRTUS.

L'honneur et le courage sont deux divinités que nous trouvons presque toujours réunies : l'un est la récompense de l'autre. Elles avaient à Rome différents temples, où on les adorait, tantôt séparées, tantôt réunies : le plus connu de ces édifices était celui de la Porte Latine. Fabius Verrucosus avait commencé, en 233 av. J.-C., par élever à cette place un temple d'honneur. Marcellus, le conquérant de Syracuse, y adjoignit une chapelle, dédiée à Virtus, et faisant corps avec l'autre. Plus tard, Scipion Émilien, le vainqueur de Numance, fonda un temple spécial à la déesse du Courage, et on en dédia aussi un second à l'Honneur, devant la porte Colline. Enfin, il y avait encore un temple des deux divinités réunies, qui avait été construit par Marius. Ce sont donc, en général,

[redacted]

les monuments de grands faits militaires. On voit souvent, sur des monnaies de la république, les têtes de ces dieux. Honos est un jeune homme aux boucles flottantes et couronné de laurier; Virtus, une belle jeune fille coiffée d'un casque. Ils avaient tous deux une fête, le 29 mai.

PAX.

C'est la déesse de la paix, aussi ne trouvons-nous guère mention d'elle qu'après la pacification générale du monde par Auguste. Ce prince lui dédia un autel au Champ de Mars, avec trois sacrifices annuels, le 30 janvier, le 30 mars et le 4 juillet. Vespasien, venu lui aussi après d'effroyables guerres civiles pour rendre à l'univers l'ordre et la tranquillité, construisit à la Paix un temple magnifique dans le voisinage du Forum. Ce temple fut dévoré par un incendie sous Commode. Les attributs ordinaires de cette déesse sont l'olivier et le caducée ou bien la corne d'abondance. Certaines monnaies nous la montrent ailée comme la Victoire, accompagnée d'un serpent, et avec une draperie qui est particulière d'habitude à Némésis, ce qui a fait donner à cette figure le nom de Victoria Némésis. Une autre personnification analogue à Pax est Securitas, la sécurité du peuple romain, une figure à l'air nonchalant, qu'on nous représente la main gauche armée de la lance, et la tête appuyée sur la droite.

[redacted]

D. *Dieux de la liberté et du bonheur.*

LIBERTAS.

Ce nom se rattache à Jupiter Liber, à Liber Pater et à Libera : c'est donc dans le principe la déesse de la libre jouissance d'une heureuse et insouciante vie. Plus tard cette déesse personnifia la liberté du citoyen romain en opposition avec l'esclavage, et plus tard encore la haine des tyrans. Aussi la figure de la Liberté, qui dans l'origine est celle d'une belle femme, richement vêtue, assez semblable à Vénus, s'arme-t-elle, avec le temps, de la lance et du bonnet phrygien. Où se trouvait à Rome le fameux atrium de la Liberté? C'est là ce qui est difficile à établir. C'était un local consacré aux affaires de la vie publique, où on affichait les lois, où on tenait des archives, où on affranchissait des esclaves. Outre cet atrium, il y avait un temple de la déesse, sur l'Aventin, si riche en vieux souvenirs de liberté : Sempronius Gracchus, le père du vainqueur de Bénévent, avait fondé cet édifice. Enfin, on nous parle d'un autre atrium de la liberté, qu'Asinius Pollion restaura, et où il fonda la première bibliothèque publique. On parla peu de liberté sous les empereurs, tout au plus sous les bons, et encore d'une liberté relative. Nous savons pourtant qu'après la mort de Commode, le sénat fit abattre une statue que ce prince s'était dressée sous les habits d'Hercule, et mit à la place la statue de la Liberté.

SPES.

C'est la déesse de l'espérance, de celle du laboureur, de la femme enceinte, etc. Nous retrouvons son image sur les monnaies et ailleurs : d'une main elle soulève gracieusement sa robe, de l'autre elle porte une fleur prête à éclore. Pendant la première guerre punique on lui bâtit un temple, qui fut souvent restauré, sur le Forum Olitorium ou des Légumes. Il y avait, en outre, une Spes Vetus devant la porte Esquilin, et elle donna son nom à tout ce quartier de Rome, où il y avait beaucoup de jardins. La fête de la déesse du Forum Olitorium était le 1er août, jour de la naissance de Claude, de là vient qu'on voit souvent son image sur les monnaies de cet empereur. Elle devint peu à peu, sous le nom de Bona Spes, une déesse de bonheur dans le sens ordinaire de ce mot, et on l'adora avec les mêmes attributs et dans les mêmes circonstances que la Fortune.

FELICITAS.

C'est la déesse du bonheur proprement dit, dans tous les sens de ce mot, mais surtout dans celui d'une richesse féconde et bénie. C'est ce que prouve l'étymologie du mot, qui est de la même famille que feo, fetus, fecundus. Ainsi, on disait des arbres heureux pour dire fertiles, des enfants heureux pour ceux qui étaient sortis d'un mariage encore florissant, et cette dernière

condition était requise de tous les prêtres, particulièrement des vestales. On disait dans le même sens Venus felix, Mercure felix, Portus Trajani felix, parce que ce port servait à amener à Rome la nourriture et le blé de la ville. Ce mot de felix revient à chaque instant dans le langage des Romains : feliciter est le cri qu'ils poussent en guise de bravo ; presque tous les discours des consuls commencent par un souhait de bonheur, et on sait que Sylla, le protégé du bonheur, se fit donner le surnom de Felix. Le premier temple de Felicitas à Rome fut bâti, dit-on, par Lucullus, qui était fort dévoué à Sylla. Ce temple était dans le Vélabre, et renfermait beaucoup d'objets d'art, enlevés à la Grèce : le char triomphal de César rompit son essieu en passant devant ce temple, et cela fut regardé comme un mauvais présage. On bâtit un second temple de Felicitas, après que la curie Hostilia, restaurée par Sylla, eut été renversée par César. Enfin, il y avait une Felicitas au Champ de Mars et une Felicitas publique au Capitole, où on l'adorait à côté des grands dieux avec la Salus publique. On voit son image sur les monnaies de Lollia, la tête surmontée d'un bandeau, ailleurs elle a la corne d'abondance et le caducée pour attributs. Sous l'empire on parla beaucoup de la Felicitas d'Auguste ou d'autres princes, et on invoque Felicitas pour la fécondité des impératrices.

BONUS EVENTUS.

Nous avons affaire ici à une divinité champêtre ; car

[redacted]

eventus indique spécialement la bonne venue des moissons. En général, c'est ce dieu qui amène tous les événements favorables de la vie. Il y avait à Rome, près du Panthéon, un temple de Bonus Eventus : son nom figure souvent dans les dédicaces.

ANNONA.

Voici une divinité d'une importance toute spéciale pour Rome, surtout pour la Rome impériale; c'est elle qui préside à la fourniture aunuelle du marché et au prix du grain, qui en dépend. Dans l'origine, la production de l'Italie suffisait à nourrir Rome, et le prix du blé était fort bas. Dans les cas extraordinaires, on nommait un préfet de l'annone, et à ce titre, L. Minucius Augurinus mérita si bien la reconnaissance populaire, que la plèbe lui éleva un monument devant la porte Trigemina. C'était une statue, sur une colonne formée de boisseaux de blé. Plus tard, un descendant de ce magistrat, qui fut consul en 110 av. J.-C., bâtit des halles particulières pour le blé, qui portèrent le nom de Porticus Minuciæ. Peu à peu, les besoins de Rome s'agrandirent et les arrivages par mer devinrent plus considérables. Pompée, en purgeant la mer des pirates qui interceptaient les communications, rendit un grand service à l'annone publique. Après lui, beaucoup d'empereurs s'occupèrent activement de rendre sûre l'embouchure du Tibre, si nécessaire aux approvisionnements de la grande ville, et Trajan, entre autres, contribua beaucoup à assurer à Rome un

[redacted]

marché proportionné à ses besoins. Souvent nous trouvons l'Annona sur des monnaies, avec ou sans Cérès, portant la corne d'abondance et ayant à côté d'elle une mesure de blé. C'était, on le sait, d'Afrique et d'Égypte que venaient ordinairement les envois de blé, aussi les monuments de ces deux pays parlent-ils souvent de l'Annona Urbis.

E. *Virtutes.*

Cicéron fait des Vertus consacrées une division spéciale du monde divin, tant leur personnification était devenue de son temps une chose commune. Cependant, parmi les Vertus qu'il énumère, Fides est la seule qu'on puisse admettre comme ancienne, et encore plutôt comme une puissance morale, abstraite, du culte de Jupiter, que comme une Vertu personnifiée. Il en est à peu près de même de Concordia, de Pudicitia et de Mens, autrefois abstractions des cultes de Vénus, de Junon, de la Fortune, et qu'avec le temps on a érigées en porsonnifications de Vertus.

CONCORDIA.

La bonne entente entre les citoyens, surtout entre les deux ordres de l'État, si souvent divisés, devait être une déesse assez populaire à Rome. A diverses reprises, quand, après de longues discussions les patriciens et les plébéiens se sont réconciliés, on fonde à Rome un temple

à la Concorde. Camille en donna, le premier, l'exemple en 367 av. J.-C., après les discordes élevées par les lois liciniennes. Fort probablement ce temple se trouvait derrière l'arc de Septime Sévère, là où l'on voit maintenant encore une ruine de la Concorde. Après de nouvelles dissensions, l'édile Q. Flavius bâtit une autre chapelle à la Concorde sur l'Area Vulcani. Puis le consul Opimius, le triste vainqueur du plus jeune des Gracques, bâtit en 121, sur l'ordre du sénat, un troisième temple à la Concorde. Enfin, il y avait dans la citadelle (Arx) un quatrième temple de cette déesse, bâti au début de la seconde guerre punique, à l'occasion d'une sédition militaire heureusement comprimée. Ce dernier édifice avait été fondé le 5 février, celui de Camille le 16 janvier. On adorait aussi la Concorde à la fête de famille des Caristia en février; le 1er avril, jour de Vénus et de la Fortune virile, les femmes l'invoquaient pour qu'elle maintînt la bonne entente entre elles et leurs maris. On lui adressait aussi des prières le 30 mars, à côté de Pax, de Vénus et de Salus. Cette déesse prit naturellement sous l'empire un tout autre caractère : elle reçut le nom d'Augusta et fut subordonnée aux intérêts de l'empereur et de la famille impériale. Ainsi Livie, la première impératrice, fonda un nouveau temple de la Concorde dont la fête fut le 11 juin, et restaura le temple de Camille en donnant à la Concorde qui y était adorée le surnom d'Augusta. Tibère l'inaugura sous cette nouvelle forme le 16 janvier de l'an 10 ap. J.-C. Plus tard, la Concorde est souvent le symbole de l'union

[redacted]

qui règne dans la famille impériale, représentée sur les monnaies des Antonins. Quand les deux fils de Septime Sévère, Caracalla et Géta, montèrent ensemble sur le trône, la Concorde détruisit elle-même le sacrifice qu'ils lui offraient, présage certain des malheurs qui devaient suivre. La Concorde était aussi fort adorée hors de Rome, toujours comme présidant à la bonne entente des différents ordres, ou bien encore à l'alliance de deux villes différentes.

PIETAS.

C'est la déesse de tous les liens naturels d'affection ou de respect, entre hommes et dieu, entre père et fils, entre parents en général, etc. Elle avait un temple particulier sur le forum Olitorium; ce temple avait été bâti, disait-on, à l'occasion suivante : Une jeune femme, dont le père avait été condamné à mourir de faim, avait été surprise par le geôlier donnant en cachette à son père le lait destiné à son enfant. On acquitta le condamné et on bâtit le temple en question à la place de la prison. C'est une légende nomade qu'on racontait dans différentes villes, à Athènes entre autres. La vérité, c'est que ce temple était le résultat d'un vœu fait en 191 par M. Acilius Glabrion pendant la bataille des Thermopyles. Il y avait encore une autre Pietas près du cirque Flaminius ; on y sacrifiait le premier jour de décembre. Quand en 22 ap. J.-C., Livie tomba gravement malade, Tibère fit faire beaucoup de prières pour sa guérison, et le

[redacted]

sénat fonda à cette occasion un monument en l'honneur de la Pietas Augusta. En général, c'est la cigogne qui est l'emblème de cette vertu, tandis qu'Énée en est l'exemple mythologique le plus connu.

PUDICITIA.

Cette vertu est l'ornement de la femme, comme le courage est celui de l'homme. Il y avait sur le Forum Boarium une chapelle de la Pudeur où les matrones d'origine patricienne venaient sacrifier. C'est une dispute survenue entre les dames romaines, dispute qui jette un grand jour sur l'histoire des passions de rang dans la république romaine, qui nous a conservé le souvenir de ce monument. Une Virginia, patricienne du meilleur sang, avait épousé en 296 le consul plébéien L. Volumnius. C'était une mésalliance, et les patriciennes ne voulurent plus admettre la transfuge au culte de la Pudeur. Elle eut beau protester de son droit, l'orgueilleuse aristocratie tint bon, et Virginia dut établir dans sa maison du Vicus Longus une nouvelle chapelle de la Pudeur, destinées aux matrones plébéiennes. Les deux cultes furent oubliés vers la fin de la république en même temps que la vertu qu'ils personnifiaient. Sous l'empire, on félicitait de leur pudeur les impératrices à qui ce compliment pouvait décemment s'adresser. L'image de la Pudicité est celle d'une femme voilée, qui cache sa main droite dans les plis de sa robe.

MENS.

C'est moins une conception abstraite qu'une autre forme de Vénus Erycine, avec laquelle on l'adorait dans un temple fondé en 217 sur l'avis des livres sibyllins. Nous savons d'ailleurs que Vénus portait aussi le nom de Mimnernia ou Meminia. Plus tard, lors de la guerre des Cimbres, M. Æmilius Scaurus fonda un nouveau temple destiné aux mêmes déesses. En général, Mens est appelée Mens Bona, et personnifie alors la loyauté privée ou publique, on l'associe comme telle à Fides et à d'autres déesses analogues. Son opposé est Mens Læva ou Mala, qui répond à l'Até grecque.

ÆQUITAS.

On distinguait, à Rome comme en Grèce, l'Équité de la justice légale. La première de ces divinités était fort répandue dans toute l'Italie, comme nous le prouvent beaucoup de monuments. Souvent aussi les monnaies impériales nous parlent d'une Æquitas Publica. Le symbole ordinaire de l'Équité est la main gauche ouverte et souvent la balance.

CLEMENTIA.

C'est la vertu prédominante de César, aussi a-t-on fondé un monument spécial où lui et cette déesse sont

[redacted]

représentés se donnant la main. Il est triste de voir rendre le même hommage aux plus cruels tyrans, à un Tibère, à un Caligula. Même chose de la Constance, qui apparaît sur les monnaies de l'imbécile Claude, sous la forme d'une femme assise et la main droite sur la bouche.

PROVIDENTIA.

On distingue par ce nom, tantôt la prévoyance des dieux, tantôt celle des hommes, mais c'est toujours une flatterie adressée aux empereurs. Tantôt, en effet, on remercie les dieux d'avoir donné les empereurs à la terre, tantôt on remercie les empereurs d'avoir donné au monde l'ordre et la tranquillité. Nous trouvons ainsi une Providence de César, d'Auguste, sur beaucoup de monnaies.

[redacted]

ONZIÈME PARTIE

DEMI-DIEUX ET HÉROS.

Il ne faut pas chercher dans l'Italie ancienne une légende ni un culte des héros dans le sens grec du mot. Ces figures mythologiques ont un rapport très-étroit avec l'épopée, et on sait que l'Italie n'en eut pas. Cependant on éprouva, ici comme partout, le besoin de croire à un commencement merveilleux de l'histoire nationale, à un temps où les dieux vivaient et régnaient parmi les hommes. A cela s'ajouta la foi aux Semones et aux Indigètes, aux Génies et aux Lares, créations à moitié divines, à moitié humaines. Mais partout manque ce besoin esthétique, cet instinct poétique qui poussait la Grèce à localiser ces fables, et lui donnait une épopée; partout ces légendes italiennes sont restées à l'état de contes populaires; les tendances pratiques des classes supérieures, l'action absorbante de la vie politique et aussi l'invasion de la civilisation étrangère les ont arrêtées dans leur développement. Il résulte de tout cela que nous trouverons devant nous peu de figures de héros

[redacted]

originales et nationales, sauf le Semo Sancus des Sabins, l'Hercule latin (encore ce dernier tient-il son nom et tout son mythe du héros grec), enfin les vieilles légendes, aussi fort altérées, d'Énée et de Romulus. Tout le reste est d'origine grecque. Il faut reconnaître d'ailleurs que bien des traits de cette vieille mythologie romaine sont perdus pour nous. Rome s'occupa trop longtemps de réalités et d'action pour avoir le loisir de nous raconter ses traditions, à plus forte raison celles des autres peuples de l'Italie. Si nous avions d'autres sources pour juger les Sabins, les Samnites, Albe la Longue et les Latins, l'histoire des légendes italiennes serait bien plus complète et bien plus claire.

I.

Semo Sancus ou Dius Fidius.

Les Sabins, les Ombriens et les Romains adoraient sous ce nom un être qui devait se rapprocher fort de Jupiter, considéré comme dieu de la lumière céleste. Le nom de Dius Fidius s'explique de lui-même. C'est selon toute probabilité un demi-dieu, représentant terrestre de Diespiter, chargé de veiller à la justice et à l'ordre, aux relations des hommes entre eux : Fidius se rattache ainsi à fides et à fœdus, comme Dius à dies. Nous avons parlé plus haut du sens de Semo. Quant à Sancus ou Sangus, car les deux formes étaient employées, il se

rattache évidemment à *sancio* et à *sanctus*, ce qui nous ramène au sens de Fidius que nous venons d'expliquer. Nous avons vu à diverses reprises que des images d'une religion de la lumière étaient fort communes chez les Sabins, aussi est-ce principalement à ce peuple qu'on attribue le culte du demi-dieu dont nous parlons. Les Ombriens l'adoraient pourtant aussi avec une grande vénération, et invoquaient leur *Fisovius Sancius*, c'est-à-dire Fidius Sancus, aussitôt après Jupiter.

Ælius Stilo remarque que Sancus en langue sabine est le même être qu'Hercule en langue grecque, observation d'une très-grande importance, car nous établirons tout à l'heure qu'en effet Hercule a remplacé et éclipsé, non-seulement à Rome, mais encore dans l'Italie entière, un être antérieur à lui, de même nature et jouissant des mêmes attributions. Ainsi nous apprenons qu'il y avait chez les Sabins une classe de prêtres appelés *Cupenci*, et spécialement destinés au culte d'Hercule, c'est-à-dire de Semo Sancus.

Sous J. Tatius, les Sabins apportèrent ce culte de Cures, leur métropole, à Rome, et fondèrent à Dius Fidius un temple sur le Quirinal, près de leur autre dieu Quirinus. Ce dieu présidait souvent aux serments, comme Jupiter et Diespiter. De là vient cette vieille formule *Me Dius Fidius*, qui était à peu près l'équivalent de Mehercule. D'après la mode sabine, ce serment ne pouvait être fait qu'à ciel ouvert, usage où l'on reconnaît bien le caractère primitif de ce dieu de la lumière. C'est aussi pour cela que le toit de son temple avait une ouverture

[redacted]

destinée à laisser passer le jour. Dius Fidius présidait en outre au droit des gens et aux relations internationales, c'est pour cela que Tarquin le Superbe déposa dans son temple le traité conclu avec les Gabiens. Enfin, il devait avoir aussi une grande importance dans la science augurale des Sabins, puisque une espèce d'aigles était sous sa protection et s'appelait pour cela Avis Sanqualis. Tarquin le Superbe acheva le temple bâti par Tatius; mais on ne l'inaugura qu'en 466, le jour des Nones de juin, qui resta dans le calendrier romain la fête de Dius Fidius in colle. Dans ce monument on conservait le rouet, la quenouille et les sandales de Gaia Cæcilia ou Tanaquil, l'idéal de la ménagère romaine; on y voyait aussi une statue en bronze de cette reine, détails qui semblent indiquer que Sancus était aussi, comme Quirinus et Juno Curitis, le protecteur des matrones.

Il y avait un autre temple de Semo Sancus, situé dans l'île du Tibre; les chrétiens, qui lurent mal l'inscription de cet édifice, s'imaginèrent que les Romains avaient divinisé le sorcier Simon le Mage. Enfin on cite des temples de Sangus et de Semo Sancus situés à Vélitres et près de Marino.

II.

Débris de legendes sabines.

Nous rattachons ici les débris qui nous sont parvenus des légendes de la race sabine, et que Denys nous

raconte d'après Varron, Zénodote, et Caton. D'après ce dernier, le plateau d'Amiterne était la demeure primitive des Sabins, et Testrina, un endroit ouvert, leur métropole. De là était sortie leur race et le héros qui le premier porta leur nom. Ce héros s'appelait Sabus ou Sabinus : c'était le fils de Sancus, du dieu de la lumière. Sabinus avait, disait-on, enseigné le premier à son peuple l'art de faire le vin avec le jus de la vigne. Les Sabins s'avancèrent peu à peu dans le pays, d'Amiterne à Réate, où Semo Sancus, l'Hercule sabin, fut fort adoré, de Réate à Cures, qui devint leur capitale, et d'où partirent Tatius et Numa. Cette dernière ville avait dû, disait-on, sa fondation aux motifs suivants : Une jeune fille de famille noble, séduite par Mars, donna naissance à un enfant, Modius Fabidius (nom qui rappelle Metius Fufetius, l'osque *medix,* qui signifie chef, et la famille romaine des Fabii, qui prétendait remonter à Hercule). Ce Modius Fabidius devint en grandissant un redoutable guerrier ; vainqueur dans tous les combats, il fonda une ville dont il devint le chef et à laquelle il donna le nom de Quirinus, son père.

Une autre légende faisait descendre les Sabins des Lacédémoniens. Sabus était, disait-on, un fugitif de Sparte, abordé en Italie. Cette explication plaisait assez en général, parce qu'il y avait entre les deux peuples certains traits de ressemblance, surtout la rigueur de la discipline. Mais on se demande si ce n'est pas un jeu d'esprit généalogique des Grecs, spécialement des Tarentins, qui a donné lieu à cette tradition. Les Tarentins

[redacted]

se glorifiaient volontiers de descendre d'Hercule par Phalanthe, et comme le Sabin Sancus répondait à l'Hercule grec, il était fort naturel de voir aussi dans Sabus un Héraclide, un Lacédémonien. Les Tarentins et les Samnites leurs voisins devinrent naturellement alliés, et la légende d'une origine lacédémonienne, appliquée d'abord aux Samnites, ne fut transportée que plus tard aux autres Sabins, pour donner naissance à l'histoire romanesque d'une descente des Spartiates sur le rivage occidental de l'Italie.

III.

Hercule.

On a voulu récemment voir dans le nom de ce dieu un nom latin, à tort, selon moi. C'est tout simplement le mot grec Ἡρακλῆς, modifié par la prononciation osque en Herecles ou Hereclus, par la prononciation latine et romaine en Hercoles ou Hercules. Tandis que les Étrusques l'appelaient Hercle, et que le peuple en Sicile adoptait la forme particulière Ἡρύκαλος ou Ἥρυλλος. Ainsi la renommée du héros grec s'était partout répandue. Les Phéniciens l'avaient apporté eux aussi en Sicile ; ils l'adoraient en effet sous une forme qui ressemble en plus d'un point à la forme grecque, et on peut même supposer que les Étrusques, se vantant de descendre des Héraclides, et par conséquent considérant Hercule comme leur héros national, avaient apporté directement les

mythes de l'Asie Mineure. Les colonies grecques de l'Italie méridionale, Tarente et surtout Cumes, eurent une grande influence sur la transformation spéciale de ces fables primitives. A Rome, Hercule parut pour la première fois lors du premier lectisterne, qui fut tenu à l'occasion d'une peste, en 402 av. J.-C. Il y fut invoqué sous le nom d'ἀλεξίκακος, comme Apollon, et très-probablement ce fut de Cumes, où il était fort en honneur, de Cumes où il avait terrassé les Géants et accompli d'énormes travaux, qu'il vint à Rome. Tout nous porte même à croire que la forme sous laquelle on raconta à Rome de fort bonne heure la fable d'Hercule était une fable originaire de Cumes.

Cette légende herculéenne est un épisode de la légende de Géryon, où les éléments grecs se mêlent d'une façon merveilleuse aux élements occidentaux. D'après ce que nous savons, un Sicilien contemporain de Servius Tullius, Stésichore d'Himère, avait le premier composé une Géryonide, et dans ce poëme il touchait probablement certaines légendes locales du littoral de la mer Tyrrhénienne. Après lui, un autre Sicilien, Timée de Tauroménium, qui vécut vers l'époque de la guerre de Pyrrhus et voyagea lui-même en Latium, donna à la légende d'Hercule la forme sous laquelle Diodore de Sicile nous la présente. Cependant les historiens romains nous parlent évidemment d'une histoire cumienne, où les légendes de Cacus, d'Évandre, d'Hercule et d'Énée sont narrées d'après la tradition ordinaire. Rappelons-nous de plus qu'après ses aventures à Rome, Hercule se tourna

[redacted]

vers Cumes. N'oublions pas que le personnage du bon Évandre, et aussi celui de son opposé, le méchant Cacus, sont les résultats de l'esprit grec et campanien travaillant sur des fables latines. Il résulte de tout cela que nous devons très-probablement chercher à Cumes la place par laquelle ces créations grecques se sont glissées furtivement dans l'histoire romaine et latine.

Essayons d'opposer à ces masques d'invention grecque le véritable noyau de la tradition, le fonds italique de toute cette histoire. Nous avons déjà fait remarquer que le Semo Sancus ou Dius Fidius sabin est l'équivalent de l'Hercule grec. La croyance à ce génie de la lumière et de la vérité paraît avoir été fort répandue en Italie et dans le Latium, et on se le représentait aussi comme héros et dompteur de monstres. On le regardait dans les campagnes comme un génie de l'abondance analogue à Sylvain ; il protége les fermes ; mais en même temps il mène paître les troupeaux, comme Sylvain ; à ce caractère se rattache la légende de Géryon, qui même, dans certaines traditions, fait venir le nom de l'Italie de l'un des veaux sacrés (vitulus) de ce pâtre nomade. Des traits du même genre formaient la base du culte de l'Hercule romain ; ici aussi il était le génie protecteur du sol et passait pour le dispensateur de toute richesse inespérée, aussi lui offrait-on la dîme de toute acquisition importante et célébrait-on à cette occasion le repas solennel appelé *polluctum*. Mais en même temps, comme Faune et Sylvain, on le considérait comme dieu des champs et comme l'origine des familles les plus anciennes. De

là une foule de traditions : d'abord la légende d'Acca Larentia, de ses richesses et du legs qu'elle en fit à Romulus; puis celle qui fait naître d'Hercule et d'une fille d'Évandre Palas, le démon des bergers; puis celle qui fait de Latinus, le célèbre Éponyme des Latins, un fils d'Hercule et de Fauna. Une nymphe du pays, aimée d'Hercule, mit au jour le premier Fabius. La prêtresse Rhéa devient, par lui, mère d'Aventinus. Enfin, une tradition, qui n'est pas du tout à dédaigner, refusait à Hercule l'honneur d'avoir tué Cacus, pour l'attribuer à un berger nommé Garanus, auquel on ne donna que plus tard le nom grec collectif d'Hercule. Nous avons déjà vu plus haut que ce nom de Garanus s'explique par celui de *cerus*, Génie. Cependant l'Hercule romain n'était pas seulement un Génie de l'abondance et des champs, il était aussi, tout comme le Dius Fidius des Sabins, un Génie de la vérité et de la bonne foi. On jurait par son nom; les contrats solennels s'accomplissaient devant le monument le plus sacré et le plus ancien de son culte, l'Ara Maxima qu'il avait fondé lui-même sur le Forum Boarium. Comme Dius Fidius, il protégeait les voyageurs, et ceux-ci lui sacrifiaient avant leur départ ; d'un autre côté, nous savons que Dius Fidius à Réate et à Amiterne recevait aussi la dîme de tous les gains inespérés. D'autres cultes sabins et latins insistent plutôt sur le caractère politique et guerrier d'Hercule, la ville de Cæcina, par exemple, où Acron, celui même à qui Romulus enleva les premières dépouilles opimes, passait pour le fils de ce héros. Tibur

[redacted]

avait aussi un culte fort renommé et un magnifique temple d'Hercule, desservi par une corporation de Saliens analogue à celle de Rome. A Cures et à Réate, même quand l'Hercule grec eut remplacé le Sancus sabin, il garda, à côté des noms de Victor et d'Invictus, celui de Sanctus ou de Sancus Pater, quelquefois même, comme à S. Agnone, en Samnium, ce culte garda fidèlement, malgré l'influence grecque, son vieux caractère champêtre. En un mot, dans ce culte d'Hercule qui devint si répandu, dont les autels remplirent peu à peu toutes les rues et toutes les places, nous devons, comme pour tant d'autres cultes, grecs en apparence, penser toujours à une origine ancienne et nationale, défigurée, avec le temps, par l'influence de l'imagination grecque.

Nous dirons la même chose des deux figures qui accompagnent ordinairement celle d'Hercule, Évandre et Cacus. Dans le premier nous avons déjà signalé à diverses reprises Faune, l'ancien dieu national des Latins. Quant à Cacus, nous croyons y voir un dieu souterrain du feu, comme le Dis Pater de Tarentum au Champ de Mars. La vraie forme du nom est en effet κᾶκος, avec la première longue, et les Grecs ne l'ont transformé que plus tard en κακὸς, pour l'opposer au bonhomme Évandre. Cacus, et cette déesse Câca analogue à Vesta, qui est probablement sa sœur, est le même mot que Cæcus, et que Cæculus, ce dieu de Préneste, fils de Vulcain. Tous ces mots sont de la même famille que καίω, *caleo*, *caldus*, *canus*, *candere*. Cacus, lui aussi, est un fils de Vulcain, le dieu du feu; il vomit des flammes et une fumée qui

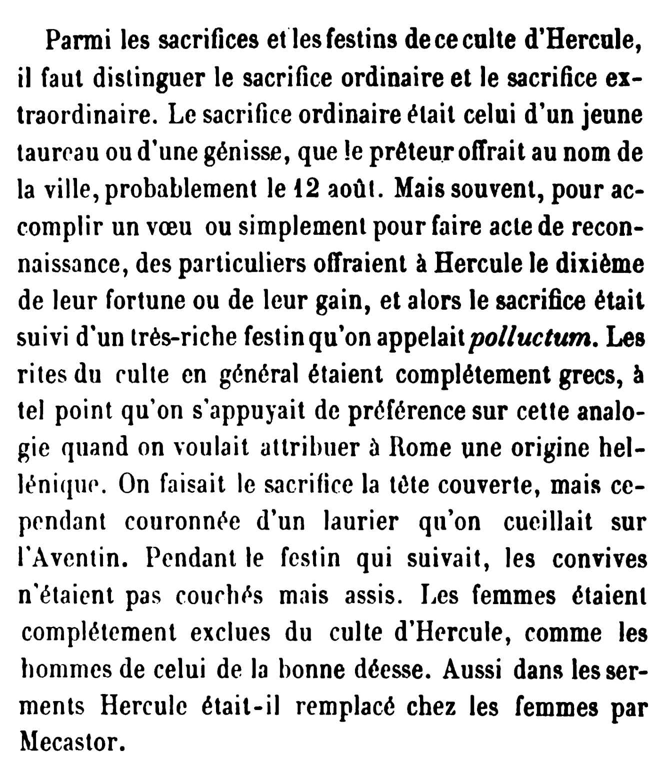
cache sa demeure ; Hercule est obligé d'ouvrir sa maison par en haut et de l'écraser sous un rocher. Ce combat est tout à fait celui d'un génie protecteur du sol contre la force volcanique, si connue aux Latins et aux Romains entre autres; qu'on se rappelle les exhalaisons fameuses du Campus ignitus et le caractère que leur prêtaient les Romains.

Voici quelle était la légende ordinaire. Revenant d'Érythée, où il avait tué le géant Géryon, Hercule ramène les bœufs de sa victime à travers l'Italie. Il rencontre sur le Palatin le bon Évandre, dans une caverne de l'Aventin le brigand Cacus, la terreur des environs. Évandre le reçoit amicalement, mais Cacus lui vole quelques génisses et les traîne à reculons dans sa caverne; leur mugissement découvre le larcin; Hercule furieux assomme Cacus et, sur le lieu du combat, devant la caverne, il fonde à Jupiter son père un autel où il sacrifie une des génisses retrouvées. Évandre et les siens l'accueillent en triomphe, et Hercule, après leur avoir donné le dixième de son butin, fonde chez eux son propre culte, qu'il confie à deux nobles familles, les Potitii et les Pinarii. Il établit son autel sur le Forum Boarium, à l'endroit où ses bœufs ont brouté l'herbe, et cet autel, l'Ara Maxima, devient un des monuments les plus sacrés de Rome, qui s'établit à la place de la ville d'Évandre. L'Ara Maxima était entre le Palatin et l'Aventin, au pied de la première des deux collines. Non loin de là on montrait une rampe dite de Cacus, qui descendait du Palatin au Forum Boarium, et un atrium de Cacus, qui rappelait d'une façon

[redacted]

plus précise encore le monstre abattu par Hercule. Cet atrium était probablement un de ces bâtiments qui s'élevèrent peu à peu autour de l'Ara Maxima, soit pour les besoins du service, soit pour attester la reconnaissance d'un marchand heureux dans ses affaires ou d'un général victorieux. Dans un autre *fanum* ou salle consacrée, on conservait la massue d'Hercule et sa statue, fondée probablement par Évandre. On y voyait aussi un temple particulier d'Hercule Vainqueur, avec beaucoup d'inscriptions et une statue de bronze, le tout remontant à l'époque impériale. Un deuxième temple de cet Hercule Vainqueur se trouvait dans les environs de cet autel de Jupiter Inventor, qu'Hercule avait, dit-on, fondé sur la pente de l'Aventin après la découverte de ses bœufs.

Quant aux deux familles qu'Hercule avait instruites lui-même des cérémonies de son culte, il en est souvent question. Les Potitii présidaient au sacrifice et recevaient les parties d'honneur de la victime ; les Pinarii ne jouaient qu'un rôle secondaire ; chargés de surveiller l'édifice, ils ne prenaient point de part aux riches festins que faisaient leurs collègues avec les dîmes offertes au dieu. Cette inégalité venait, disait-on, de ce que les Potitii s'étaient offerts les premiers et dès le matin pour se faire initier, les Pinarii seulement le soir. Dans la suite, les Potitii, sur l'avis d'Appius Claudius, abandonnèrent à l'État leurs importantes attributions. Ils en furent terriblement punis ; car leur famille s'éteignit en moins d'une année, et Appius Claudius, qui avait donné ce funeste conseil, fut frappé de cécité.



Parmi les sacrifices et les festins de ce culte d'Hercule, il faut distinguer le sacrifice ordinaire et le sacrifice extraordinaire. Le sacrifice ordinaire était celui d'un jeune taureau ou d'une génisse, que le préteur offrait au nom de la ville, probablement le 12 août. Mais souvent, pour accomplir un vœu ou simplement pour faire acte de reconnaissance, des particuliers offraient à Hercule le dixième de leur fortune ou de leur gain, et alors le sacrifice était suivi d'un très-riche festin qu'on appelait *polluctum*. Les rites du culte en général étaient complétement grecs, à tel point qu'on s'appuyait de préférence sur cette analogie quand on voulait attribuer à Rome une origine hellénique. On faisait le sacrifice la tête couverte, mais cependant couronnée d'un laurier qu'on cueillait sur l'Aventin. Pendant le festin qui suivait, les convives n'étaient pas couchés mais assis. Les femmes étaient complétement exclues du culte d'Hercule, comme les hommes de celui de la bonne déesse. Aussi dans les serments Hercule était-il remplacé chez les femmes par Mecastor.

L'usage de consacrer à Hercule le dixième du gain n'était pas particulier à Rome, il était traditionnel dans d'autres parties de l'Italie, et tellement d'accord du reste avec tout le culte primitif d'Hercule, qu'on ne peut guère croire qu'il ait été postérieurement introduit à Rome. La légende qu'on cite d'ordinaire pour motiver cette opinion, s'applique tout simplement, selon nous, à la translation de cet usage du culte de l'Hercule primitif à celui de l'Hercule vainqueur. On raconte en effet qu'un nommé

Octavius Hersennius, de joueur de flûte devenu commerçant, et préservé par Hercule d'une attaque de pirates, fonda un temple à ce dieu sous le nom de Victor. Après ce premier exemple, l'usage se propagea de plus en plus à Rome d'adorer l'Hercule de l'Ara Maxima surtout comme un dieu guerrier, de l'invoquer en partant pour une expédition et, au retour, d'offrir en grande pompe à son autel un dixième du butin ; dans ces occasions on revêtait d'un costume magnifique la vieille statue du dieu fondée par Évandre, et on lui donnait le nom d'Hercule triomphal. Suivait un riche banquet, où le triomphateur régalait Rome entière. Les festins de Sylla, de Lucullus et de Crassus eurent des proportions fabuleuses ; le dernier surtout, avec le dixième de sa fortune, régala pendant trois mois la ville entière de Rome. C'est sans doute à de pareilles occasions qu'il faut attribuer toutes ces statues, tous ces temples d'Hercule dont la ville était remplie, et qui se désignaient ordinairement par le nom du général victorieux qui les avait fondés. Un de ces monuments, qui est des plus intéressants et qu'on a retrouvé près du Latran, porte l'inscription de L. Mummius, le vainqueur de l'Achaïe. A cette catégorie appartiennent aussi un Hercule tunicatus sur le Forum, fondation de Lucullus, un Hercule syllanus, un pompeianus, et enfin une Ædes Æmilia, sur le Forum Boarium, qui remonte probablement au triomphe du vainqueur de Pydna.

Outre cet Hercule, nous trouvons aussi à Rome un Hercules Custos, qui avait un temple spécial près du cir-

que Flaminius, puis un Hercule défenseur et salutaire qui répond au grec ἀλεξίκακος. Naturellement, avec la civilisation grecque, toutes les formes du culte universel d'Hercule envahirent la religion romaine. Il y eut un culte d'Hercule pour les bains, les gymnases et les palestres. Il y en eut un spécial, Hercule Saxanus, pour les soldats employés dans les carrières. Les cercles distingués aimèrent mieux envisager Hercule comme se reposant de ses travaux, l'appelèrent Pacifer, et le firent présider à leurs festins. Il y eut un Hercule des Muses, à qui M. Fulvius Nobilior éleva près du cirque Flaminius un temple artistement orné. De même aussi les représentations matérielles d'Hercule et de ses actions, étaient grecques pour la plupart, quoique les fables lydiennes et carthaginoises aient exercé sous ce rapport une certaine influence. L'Hercule grec, le héros victorieux, resta la figure prédominante, et les empereurs ne manquèrent pas de prendre ce dieu, le vainqueur du monde, pour en faire le symbole de leur toute-puissance. Le triumvir Antoine donna l'exemple, il se vanta de descendre de ce héros, et se plut à en jouer le rôle : Galba, Trajan, Adrien, les empereurs d'origine espagnole, aimèrent à mettre sur leurs monnaies l'image de l'Hercule de Gadès. On sait le goût de Commode pour le costume, le nom et les amusements du héros grec. Septime Sévère et Caracalla comptèrent aussi Hercule, le vainqueur de l'Orient, parmi les dieux de leur maison. Enfin, sous Dioclétien et Maximien, le monde étonné vit une fois encore un Jupiter et un Hercule, le père et le fils, mon-

ter sur le trône impérial. Cette croyance entra dans le cérémonial de la nouvelle cour, et même la dignité d'Hercule se transmit par l'adoption au successeur présomptif, qui fut nommé César Herculius.

IV.

Castor et Pollux.

Le culte des Dioscures s'était aussi de fort bonne heure propagé en Sicile et en Italie. Dans la Grande Grèce, Tarente et Locres adoraient avec grand zèle les deux jeunes gens; l'Étrurie a dû les adorer beaucoup, car leurs figures nous apparaissent souvent sur les miroirs de cette nation; ils s'appellent chez elle Kastur et Pultuc ou Pulutuke. Ils avaient un temple à Ardée avec de vieilles peintures grecques; parmi les villes latines, Tusculum semble de toute antiquité leur avoir été surtout dévouée. A Rome, l'ordre équestre les adorait spécialement comme les modèles de la chevalerie; il en était de même de toutes les villes de la Grande Grèce dont une brillante cavalerie faisait la force principale. A Tarente, par exemple, les Tyndarides jouissaient du plus grand respect. Les Dioscures de Locres s'étaient fait connaître en Italie et en Grèce par leur intervention miraculeuse dans la bataille du fleuve Sagra, que les Locriens, avec l'aide des deux frères, gagnèrent aux Crotoniates. Des monnaies des Bruttiens, de l'Apulie, de la Lucanie,

nous attestent que ces pays adoraient aussi les Dioscures. On connaît la légende du lac Régille, où les Dioscures combattirent en tête de l'armée romaine, tout comme ils avaient fait à Sagra pour l'armée locrienne, et vinrent même à Rome, aussitôt la victoire remportée, pour en annoncer la nouvelle et faire boire leurs chevaux à la fontaine de Juturne. On montrait encore du temps de Cicéron la marque du pied du cheval de Castor, imprimé sur un rocher. Les deux frères apparurent encore à Rome lors de la bataille de Pydna et de celle de Verceil, toujours à l'époque du solstice d'été, qui chez les Grecs était probablement la fête de ces dieux de la lumière. Les faits merveilleux du lac Régille décidèrent les Romains à bâtir un temple aux Dioscures à la place même où ils étaient apparus pour annoncer la victoire, et à établir une fête annuelle en leur honneur le 15 juillet. Cette solennité fournissait aux chevaliers romains l'occasion d'étaler aux yeux de la ville tout l'éclat de leur équipement. Ils célébraient ce qu'on appelait leur *transvectio*, c'est-à-dire une procession pompeuse à travers la ville. Partant de la porte où jadis le dictateur victorieux avait fait son entrée, ils s'avançaient, divisés en escadrons, comme s'ils revenaient directement du combat, couronnés d'olivier, revêtus de la trabée à bandes de pourpre, et décorés de leurs insignes militaires. Dans les bons temps leur nombre atteignait cinq mille hommes : c'était la fleur de la jeunesse romaine et le légitime orgueil de la république. Ainsi équipés, ils traversaient le Forum, où ils rendaient hommage aux Dioscures, puis

[redacted]

se rendaient au Capitole, où ils adoraient aussi le père des Dioscures, Jupiter. Le nom des deux jeunes gens était Castor et Pollux ; mais souvent on les désignait tous deux sous le nom collectif de Castores, ce qui faisait dire à Bibulus, le malheureux et impuissant collègue de César, qu'il était traité comme Pollux à côté de son frère Castor. De même aussi le temple du dictateur Postumius s'appelait d'ordinaire tout simplement le temple de Castor ; c'était un édifice important qui servait souvent aux séances du sénat, et que nous trouvons fréquemment cité à cause de sa position sur le Forum. On jurait beaucoup par Castor et Pollux, les hommes et les femmes par Edepol, les femmes spécialement par Mecastor. Comme dieux équestres, les Dioscures appartenaient aux dieux les plus renommés du cirque, où on leur offrait des jeux spéciaux aux Ides du mois d'août. Comme dieux de la mer et de la calme navigation, on les adorait dans les ports, à Ostie, par exemple. Cela donne l'occasion de les identifier avec les dieux de Samothrace, et ils portèrent le nom de Dii Magni, nom venu de ce pays.

V.

Diomède, Ulysse, Télèphe.

La renommée de deux héros de la guerre de Troie, de Diomède et d'Ulysse, s'était fort répandue en Italie par l'entremise des Grecs. A côté de ces deux héros, on

en nommait encore d'autres comme les premiers colons de l'Italie, Philoctète et Idoménée, par exemple, et nous savons qu'à Tarente, on offrait des sacrifices réguliers, non-seulement à Diomède et à Ulysse, mais encore aux Atrides et aux Éacides, c'est-à-dire à tout le cycle des héros grecs de la guerre de Troie. Mais les deux héros, fils de Tydée et de Laërte, restèrent toujours les plus populaires en Italie, et leur légende hellénique se modifia, dans les lieux où ils s'établirent, par la fusion de certaines traditions nationales. Un fait digne de remarque, c'est que le domaine de la légende diomédique est sur tout le littoral de la mer Ionienne et Adriatique, celui de la légende d'Ulysse, sur le rivage de la mer Tyrrhénienne. Diomède était adoré comme dieu, il est vrai, à Métaponte et à Thurium; mais sa renommée était bien plus grande encore parmi les Dauniens de l'Apulie, qui montraient dans leur pays, de Canuse à Arpinum, beaucoup de monuments de son règne. C'était là que le héros, chassé d'Argos, avait, disait-on, fondé un nouvel et puissant empire; il avait fini par disparaître sur une petite île de la mer Adriatique, et dès lors on l'adora comme un dieu. Ses compagnons furent métamorphosés en une sorte d'oiseaux dits diomédiques, de l'espèce des hérons. Partie du pays des Dauniens, cette légende avait remonté le littoral jusqu'aux Ombriens, aux environs d'Ancône, et même jusqu'aux Vénètes, à l'embouchure du Pô. On peut supposer qu'il avait existé dans ces pays un dieu national et primitif de l'équitation et de la navigation, et que le souvenir de Diomède se con-

[redacted]

se rendaient au Capitole, où ils adoraient aussi le père des Dioscures, Jupiter. Le nom des deux jeunes gens était Castor et Pollux ; mais souvent on les désignait tous deux sous le nom collectif de Castores, ce qui faisait dire à Bibulus, le malheureux et impuissant collègue de César, qu'il était traité comme Pollux à côté de son frère Castor. De même aussi le temple du dictateur Postumius s'appelait d'ordinaire tout simplement le temple de Castor ; c'était un édifice important qui servait souvent aux séances du sénat, et que nous trouvons fréquemment cité à cause de sa position sur le Forum. On jurait beaucoup par Castor et Pollux, les hommes et les femmes par Edepol, les femmes spécialement par Mecastor. Comme dieux équestres, les Dioscures appartenaient aux dieux les plus renommés du cirque, où on leur offrait des jeux spéciaux aux Ides du mois d'août. Comme dieux de la mer et de la calme navigation, on les adorait dans les ports, à Ostie, par exemple. Cela donne l'occasion de les identifier avec les dieux de Samothrace, et ils portèrent le nom de Dii Magni, nom venu de ce pays.

V.

Diomède, Ulysse, Télèphe.

La renommée de deux héros de la guerre de Troie, de Diomède et d'Ulysse, s'était fort répandue en Italie par l'entremise des Grecs. A côté de ces deux héros, on

en nommait encore d'autres comme les premiers colons de l'Italie, Philoctète et Idoménée, par exemple, et nous savons qu'à Tarente, on offrait des sacrifices réguliers, non-seulement à Diomède et à Ulysse, mais encore aux Atrides et aux Éacides, c'est-à-dire à tout le cycle des héros grecs de la guerre de Troie. Mais les deux héros, fils de Tydée et de Laërte, restèrent toujours les plus populaires en Italie, et leur légende hellénique se modifia, dans les lieux où ils s'établirent, par la fusion de certaines traditions nationales. Un fait digne de remarque, c'est que le domaine de la légende diomédique est sur tout le littoral de la mer Ionienne et Adriatique, celui de la légende d'Ulysse, sur le rivage de la mer Tyrrhénienne. Diomède était adoré comme dieu, il est vrai, à Métaponte et à Thurium; mais sa renommée était bien plus grande encore parmi les Dauniens de l'Apulie, qui montraient dans leur pays, de Canuse à Arpinum, beaucoup de monuments de son règne. C'était là que le héros, chassé d'Argos, avait, disait-on, fondé un nouvel et puissant empire; il avait fini par disparaître sur une petite île de la mer Adriatique, et dès lors on l'adora comme un dieu. Ses compagnons furent métamorphosés en une sorte d'oiseaux dits diomédiques, de l'espèce des hérons. Partie du pays des Dauniens, cette légende avait remonté le littoral jusqu'aux Ombriens, aux environs d'Ancône, et même jusqu'aux Vénètes, à l'embouchure du Pô. On peut supposer qu'il avait existé dans ces pays un dieu national et primitif de l'équitation et de la navigation, et que le souvenir de Diomède se con-

[redacted]

avait aussi un culte fort renommé et un magnifique temple d'Hercule, desservi par une corporation de Saliens analogue à celle de Rome. A Cures et à Réate, même quand l'Hercule grec eut remplacé le Sancus sabin, il garda, à côté des noms de Victor et d'Invictus, celui de Sanctus ou de Sancus Pater, quelquefois même, comme à S. Agnone, en Samnium, ce culte garda fidèlement, malgré l'influence grecque, son vieux caractère champêtre. En un mot, dans ce culte d'Hercule qui devint si répandu, dont les autels remplirent peu à peu toutes les rues et toutes les places, nous devons, comme pour tant d'autres cultes, grecs en apparence, penser toujours à une origine ancienne et nationale, défigurée, avec le temps, par l'influence de l'imagination grecque.

Nous dirons la même chose des deux figures qui accompagnent ordinairement celle d'Hercule, Évandre et Cacus. Dans le premier nous avons déjà signalé à diverses reprises Faune, l'ancien dieu national des Latins. Quant à Cacus, nous croyons y voir un dieu souterrain du feu, comme le Dis Pater de Tarentum au Champ de Mars. La vraie forme du nom est en effet κᾶκος, avec la première longue, et les Grecs ne l'ont transformé que plus tard en κακός, pour l'opposer au bonhomme Évandre. Cacus, et cette déesse Câca analogue à Vesta, qui est probablement sa sœur, est le même mot que Cæcus, et que Cæculus, ce dieu de Préneste, fils de Vulcain. Tous ces mots sont de la même famille que καίω, *caleo*, *caldus*, *canus*, *candere*. Cacus, lui aussi, est un fils de Vulcain, le dieu du feu; il vomit des flammes et une fumée qui

[redacted]

cache sa demeure ; Hercule est obligé d'ouvrir sa maison par en haut et de l'écraser sous un rocher. Ce combat est tout à fait celui d'un génie protecteur du sol contre la force volcanique, si connue aux Latins et aux Romains entre autres; qu'on se rappelle les exhalaisons fameuses du Campus ignitus et le caractère que leur prêtaient les Romains.

Voici quelle était la légende ordinaire. Revenant d'Erythée, où il avait tué le géant Géryon, Hercule ramène les bœufs de sa victime à travers l'Italie. Il rencontre sur le Palatin le bon Évandre, dans une caverne de l'Aventin le brigand Cacus, la terreur des environs. Évandre le reçoit amicalement, mais Cacus lui vole quelques génisses et les traîne à reculons dans sa caverne; leur mugissement découvre le larcin; Hercule furieux assomme Cacus et, sur le lieu du combat, devant la caverne, il fonde à Jupiter son père un autel où il sacrifie une des génisses retrouvées. Évandre et les siens l'accueillent en triomphe, et Hercule, après leur avoir donné le dixième de son butin, fonde chez eux son propre culte, qu'il confie à deux nobles familles, les Potitii et les Pinarii. Il établit son autel sur le Forum Boarium, à l'endroit où ses bœufs ont brouté l'herbe, et cet autel, l'Ara Maxima, devient un des monuments les plus sacrés de Rome, qui s'établit à la place de la ville d'Évandre. L'Ara Maxima était entre le Palatin et l'Aventin, au pied de la première des deux collines. Non loin de là on montrait une rampe dite de Cacus, qui descendait du Palatin au Forum Boarium, et un atrium de Cacus, qui rappelait d'une façon

plus précise encore le monstre abattu par Hercule. Cet atrium était probablement un de ces bâtiments qui s'élevèrent peu à peu autour de l'Ara Maxima, soit pour les besoins du service, soit pour attester la reconnaissance d'un marchand heureux dans ses affaires ou d'un général victorieux. Dans un autre *fanum* ou salle consacrée, on conservait la massue d'Hercule et sa statue, fondée probablement par Évandre. On y voyait aussi un temple particulier d'Hercule Vainqueur, avec beaucoup d'inscriptions et une statue de bronze, le tout remontant à l'époque impériale. Un deuxième temple de cet Hercule Vainqueur se trouvait dans les environs de cet autel de Jupiter Inventor, qu'Hercule avait, dit-on, fondé sur la pente de l'Aventin après la découverte de ses bœufs.

Quant aux deux familles qu'Hercule avait instruites lui-même des cérémonies de son culte, il en est souvent question. Les Potitii présidaient au sacrifice et recevaient les parties d'honneur de la victime; les Pinarii ne jouaient qu'un rôle secondaire; chargés de surveiller l'édifice, ils ne prenaient point de part aux riches festins que faisaient leurs collègues avec les dîmes offertes au dieu. Cette inégalité venait, disait-on, de ce que les Potitii s'étaient offerts les premiers et dès le matin pour se faire initier, les Pinarii seulement le soir. Dans la suite, les Potitii, sur l'avis d'Appius Claudius, abandonnèrent à l'État leurs importantes attributions. Ils en furent terriblement punis; car leur famille s'éteignit en moins d'une année, et Appius Claudius, qui avait donné ce funeste conseil, fut frappé de cécité.

Parmi les sacrifices et les festins de ce culte d'Hercule, il faut distinguer le sacrifice ordinaire et le sacrifice extraordinaire. Le sacrifice ordinaire était celui d'un jeune taureau ou d'une génisse, que le préteur offrait au nom de la ville, probablement le 12 août. Mais souvent, pour accomplir un vœu ou simplement pour faire acte de reconnaissance, des particuliers offraient à Hercule le dixième de leur fortune ou de leur gain, et alors le sacrifice était suivi d'un trés-riche festin qu'on appelait *polluctum*. Les rites du culte en général étaient complétement grecs, à tel point qu'on s'appuyait de préférence sur cette analogie quand on voulait attribuer à Rome une origine hellénique. On faisait le sacrifice la tête couverte, mais cependant couronnée d'un laurier qu'on cueillait sur l'Aventin. Pendant le festin qui suivait, les convives n'étaient pas couchés mais assis. Les femmes étaient complétement exclues du culte d'Hercule, comme les hommes de celui de la bonne déesse. Aussi dans les serments Hercule était-il remplacé chez les femmes par Mecastor.

L'usage de consacrer à Hercule le dixième du gain n'était pas particulier à Rome, il était traditionnel dans d'autres parties de l'Italie, et tellement d'accord du reste avec tout le culte primitif d'Hercule, qu'on ne peut guère croire qu'il ait été postérieurement introduit à Rome. La légende qu'on cite d'ordinaire pour motiver cette opinion, s'applique tout simplement, selon nous, à la translation de cet usage du culte de l'Hercule primitif à celui de l'Hercule vainqueur. On raconte en effet qu'un nommé

Octavius Hersennius, de joueur de flûte devenu commerçant, et préservé par Hercule d'une attaque de pirates, fonda un temple à ce dieu sous le nom de Victor. Après ce premier exemple, l'usage se propagea de plus en plus à Rome d'adorer l'Hercule de l'Ara Maxima surtout comme un dieu guerrier, de l'invoquer en partant pour une expédition et, au retour, d'offrir en grande pompe à son autel un dixième du butin ; dans ces occasions on revêtait d'un costume magnifique la vieille statue du dieu fondée par Évandre, et on lui donnait le nom d'Hercule triomphal. Suivait un riche banquet, où le triomphateur régalait Rome entière. Les festins de Sylla, de Lucullus et de Crassus eurent des proportions fabuleuses ; le dernier surtout, avec le dixième de sa fortune, régala pendant trois mois la ville entière de Rome. C'est sans doute à de pareilles occasions qu'il faut attribuer toutes ces statues, tous ces temples d'Hercule dont la ville était remplie, et qui se désignaient ordinairement par le nom du général victorieux qui les avait fondés. Un de ces monuments, qui est des plus intéressants et qu'on a retrouvé près du Latran, porte l'inscription de L. Mummius, le vainqueur de l'Achaïe. A cette catégorie appartiennent aussi un Hercule tunicatus sur le Forum, fondation de Lucullus, un Hercule syllanus, un pompeianus, et enfin une Ædes Æmilia, sur le Forum Boarium, qui remonte probablement au triomphe du vainqueur de Pydna.

Outre cet Hercule, nous trouvons aussi à Rome un Hercules Custos, qui avait un temple spécial près du cir-

[redacted]

que Flaminius, puis un Hercule défenseur et salutaire qui répond au grec ἀλεξίκακος. Naturellement, avec la civilisation grecque, toutes les formes du culte universel d'Hercule envahirent la religion romaine. Il y eut un culte d'Hercule pour les bains, les gymnases et les palestres. Il y en eut un spécial, Hercule Saxanus, pour les soldats employés dans les carrières. Les cercles distingués aimèrent mieux envisager Hercule comme se reposant de ses travaux, l'appelèrent Pacifer, et le firent présider à leurs festins. Il y eut un Hercule des Muses, à qui M. Fulvius Nobilior éleva près du cirque Flaminius un temple artistement orné. De même aussi les représentations matérielles d'Hercule et de ses actions, étaient grecques pour la plupart, quoique les fables lydiennes et carthaginoises aient exercé sous ce rapport une certaine influence. L'Hercule grec, le héros victorieux, resta la figure prédominante, et les empereurs ne manquèrent pas de prendre ce dieu, le vainqueur du monde, pour en faire le symbole de leur toute-puissance. Le triumvir Antoine donna l'exemple, il se vanta de descendre de ce héros, et se plut à en jouer le rôle : Galba, Trajan, Adrien, les empereurs d'origine espagnole, aimèrent à mettre sur leurs monnaies l'image de l'Hercule de Gadès. On sait le goût de Commode pour le costume, le nom et les amusements du héros grec. Septime Sévère et Caracalla comptèrent aussi Hercule, le vainqueur de l'Orient, parmi les dieux de leur maison. Enfin, sous Dioclétien et Maximien, le monde étonné vit une fois encore un Jupiter et un Hercule, le père et le fils, mon-

ter sur le trône impérial. Cette croyance entra dans le cérémonial de la nouvelle cour, et même la dignité d'Hercule se transmit par l'adoption au successeur présomptif, qui fut nommé César Herculius.

IV.

Castor et Pollux.

Le culte des Dioscures s'était aussi de fort bonne heure propagé en Sicile et en Italie. Dans la Grande Grèce, Tarente et Locres adoraient avec grand zèle les deux jeunes gens; l'Étrurie a dû les adorer beaucoup, car leurs figures nous apparaissent souvent sur les miroirs de cette nation; ils s'appellent chez elle Kastur et Pultuc ou Pulutuke. Ils avaient un temple à Ardée avec de vieilles peintures grecques; parmi les villes latines, Tusculum semble de toute antiquité leur avoir été surtout dévouée. A Rome, l'ordre équestre les adorait spécialement comme les modèles de la chevalerie; il en était de même de toutes les villes de la Grande Grèce dont une brillante cavalerie faisait la force principale. A Tarente, par exemple, les Tyndarides jouissaient du plus grand respect. Les Dioscures de Locres s'étaient fait connaître en Italie et en Grèce par leur intervention miraculeuse dans la bataille du fleuve Sagra, que les Locriens, avec l'aide des deux frères, gagnèrent aux Crotoniates. Des monnaies des Bruttiens, de l'Apulie, de la Lucanie,

[redacted]

nous attestent que ces pays adoraient aussi les Dioscures. On connaît la légende du lac Régille, où les Dioscures combattirent en tête de l'armée romaine, tout comme ils avaient fait à Sagra pour l'armée locrienne, et vinrent même à Rome, aussitôt la victoire remportée, pour en annoncer la nouvelle et faire boire leurs chevaux à la fontaine de Juturne. On montrait encore du temps de Cicéron la marque du pied du cheval de Castor, imprimé sur un rocher. Les deux frères apparurent encore à Rome lors de la bataille de Pydna et de celle de Verceil, toujours à l'époque du solstice d'été, qui chez les Grecs était probablement la fête de ces dieux de la lumière. Les faits merveilleux du lac Régille décidèrent les Romains à bâtir un temple aux Dioscures à la place même où ils étaient apparus pour annoncer la victoire, et à établir une fête annuelle en leur honneur le 15 juillet. Cette solennité fournissait aux chevaliers romains l'occasion d'étaler aux yeux de la ville tout l'éclat de leur équipement. Ils célébraient ce qu'on appelait leur *transvectio*, c'est-à-dire une procession pompeuse à travers la ville. Partant de la porte où jadis le dictateur victorieux avait fait son entrée, ils s'avançaient, divisés en escadrons, comme s'ils revenaient directement du combat, couronnés d'olivier, revêtus de la trabée à bandes de pourpre, et décorés de leurs insignes militaires. Dans les bons temps leur nombre atteignait cinq mille hommes : c'était la fleur de la jeunesse romaine et le légitime orgueil de la république. Ainsi équipés, ils traversaient le Forum, où ils rendaient hommage aux Dioscures, puis

[redacted]

Troie. La grande ville phrygienne fut dès lors considérée comme la métropole de Rome : la politique et la religion s'emparèrent de cette croyance.

Malgré cette influence asiatique et étrangère, qui devint toujours plus forte, bien des traits se sont conservés dans la légende d'Énée qui sont vraiment indigènes et méritent à ce titre une attention particulière. D'abord les deux signes qui décident Enée à se fixer en Italie. On connaît cette légende reproduite par Virgile : l'oracle de Dodone, selon Varron, la sibylle d'Érythrée, selon d'autres, la harpie Celæna, selon Virgile, ont prédit à Énée que sa vie errante se fixera, mais après que lui et ses compagnons, pressés par la faim, auront mangé jusqu'à leurs tables. C'est ce qu'ils font à leur arrivée en Italie; affamés, ils dévorent ces pains plats dont on se servait en Italie comme d'assiettes ou de tables, et la prophétie est accomplie. Il est évident que ce trait a un rapport fort intime avec le culte des Pénates latins, à qui on servait leur dîner sur des pains de cette nature, et que la légende dont nous parlons s'est formée sous l'influence des traditions italiennes, non sous celle des Grecs qui ne connaissaient rien de pareil. Le second de ces signes prophétiques est le miracle de la truie qui, au moment où Énée va la sacrifier aux Pénates, s'enfuit jusqu'à la colline de Lavinium et y fait trente petits. Puis, comme Énée s'effraye à l'idée de rester dans cette contrée infertile, il entend dans la forêt la voix de Faunus qui lui annonce que, après trente ans, son fils fondera Albe-la-Longue. C'est du moins ainsi que plus tard on

[redacted]

expliqua le prodige; mais, d'après les anciennes traditions, Albe-la-Longue existait déjà lors du débarquement des Troyens, et la truie blanche (*alba*), avec ses trente petits, représente évidemment cette ville avec ses trente villes alliées. La truie était en général la victime qu'on immolait dans les traités et les alliances; plusieurs médailles nous le prouvent.

Une fois débarqué, Énée s'allie avec le roi de Laurente, Latinus, contre Turnus, le roi des Rutules et d'Ardée. Il bat son rival, épouse la fille de Latinus, Lavinia, et donne à sa nouvelle ville le nom de sa nouvelle épouse. Ici, un nouveau prodige : pendant qu'on bâtit la ville, une flamme éclatante s'élève du bois le plus voisin; un loup apporte du bois sec pour activer le feu, un aigle l'anime en battant des ailes, un renard essaye perfidement de l'éteindre. Là-dessus, un violent combat s'engage entre ces animaux, et à la fin le renard est chassé. Une image de bronze, placée sur le marché de Lavinium, perpétue le souvenir du prodige. L'explication en est facile. Le feu, c'est la Vesta de Lavinium; le loup, c'est le symbole du dieu latin, de Mars; l'aigle, c'est le symbole de Jupiter. Quant au renard, il est évident qu'il représente les Rutules (les rouges), les ennemis éternels des Latins.

Enfin viennent les guerres avec Turnus, le roi d'Ardée, avec Mézence de Céré, puis la mort et l'apothéose de Latinus et d'Énée. Turnus est un proche parent d'Amata, femme de Latinus. Fiancé de Lavinia, il voit avec fureur un rival lui enlever cette princesse et ramène ses Rutules

[redacted]

contre Énée et Latinus. Une bataille se livre à Lavinium; les Rutules sont battus, mais Latinus tombe dans la mêlée. On l'élève au rang de Divus Latiaris, et on l'adore dorénavant comme l'ancêtre divin de la race latine. Dans une rencontre, Énée, en combattant contre Turnus et son allié Mézence, disparaît à son tour, et Ascagne lui élève un tombeau sur les bords du Numicius. Dans toutes ces légendes, nous retrouvons maints souvenirs de l'ancienne alliance latine. Elle eut sans doute à combattre beaucoup d'ennemis, et entre autres la puissante ville étrusque de Céré. Les Étrusques étendaient sans doute alors leur domination beaucoup plus loin que le Tibre, sur toute la côte latine et volsque, et jusqu'aux environs du Vésuve. Il fallut longtemps aux Latins pour briser cette chaîne de possessions étrusques; c'est de ces luttes primitives qu'un souvenir s'est conservé dans la légende d'Énée, de Latinus, de Turnus et de Mézence. Ce dernier prince est partout représenté sous les couleurs les plus noires, comme un tyran cruel et sans pitié, comme un de ces pirates étrusques dont alors la Méditerranée était infestée. Vaincus par les Latins, les Étrusques se retirèrent derrière le Tibre qui leur servit de frontière, et désormais ce fut, au lieu de Céré, la puissante Véies qui fut l'ennemie du Latium.

Turnus nous est représenté par Virgile comme un descendant de Pilumnus et comme le fils de la déesse des sources, Venilia. Daunus est son père; ce nom nous rappelle un peuple de Dauniens établi dans les environs, et aussi la translation sur cette côte de la fable argienne

[redacted]

de Danaé. Cette princesse, disait-on, poussée de ce côté dans son coffre d'airain, avait fondé Ardée avec Pilumnus. Virgile, s'appuyant sur cette tradition, nous représente Turnus comme un descendant des héros d'Argos et de Mycènes, opposé au Troyen Énée. Il ne faut pas négliger non plus une tradition que nous rencontrons chez différents auteurs latins : d'après elle, la famille romaine des Luceres viendrait d'un roi ou Lucumon d'Ardée établi à Rome sous Romulus; ce nom de Lucumon nous atteste une fois de plus les rapports primitifs et très-étroits d'Ardée avec l'Étrurie. Au commencement de la république, Rome envoya une colonie dans cette ville. On disait même que la ville espagnole alliée de Rome, Sagonte, avait été fondée par les Rutules d'Ardée, et Silius Italicus s'empara habilement de cette tradition pour donner un intérêt tout particulier au siége de Sagonte, dans son poëme de la deuxième guerre punique.

Lavinium, le dernier débris de l'alliance latine, reçut le droit de cité en 90 av. J.-C. par la loi Julia. Sa décadence fut rapide. Les empereurs durent à plusieurs reprises la coloniser de nouveau; mais elle garda toujours son caractère sacré de ville des Pénates et de Vesta. Quand la légende de la présence des Troyens en Latium se fut une fois fortement enracinée, on l'appuya sur mille circonstances auxquelles on n'avait pas pensé d'abord et qui prirent par là de l'importance. Ainsi on montra, sur la côte de Laurente, un endroit nommé Troie, dont on fit le lieu du débarquement d'Énée. Puis

[redacted]

Silvius d'abord, puis Æneas Silvius, Latinus Silvius, Albe, Capetus, Capys, Calpetus, Tiberinus, qui donna son nom au fleuve appelé jusqu'alors Albula, puis Agrippa, Romulus Silvius, le tyran contempteur des dieux, Aventinus, avec le nom duquel on baptisa une des sept collines; enfin Procas et ses deux fils Numitor et Amulius, par lesquels nous entrons dans l'histoire romaine.

L'histoire de la destruction d'Albe n'est pas moins incertaine que celle de sa fondation. On connaît la légende des Horaces et de Metius Tuffetius. Nous ne la raconterons pas. La seule chose bien avérée en tout ceci, c'est la translation à Rome de la plus grande partie de la population albaine et son établissement sur le Célius : les Luceres étaient surtout formés de ces familles transplantées.

Pour ce qui est des autres villes latines, nous avons déjà cité la plupart des légendes mutilées qui s'y rattachent. Quand on commença à Rome à s'occuper de ces souvenirs et de ces antiquités, il était déjà trop tard pour les préserver de l'oubli, sauf quelques traditions locales, apportées sur les bords du Tibre par des familles émigrées. Citons par exemple les Mamiliens de Tusculum. Une des villes où se maintinrent longtemps le plus de souvenirs anciens, c'est Préneste, la forte ville des Èques. De là vient la légende de Cæculus, ce fils de Vulcain et de la sœur des Divi Fratres, trouvé près d'un fleuve, élevé aux champs comme Romulus ou comme Cyrus, et fondateur de Préneste. Il signala son pouvoir

[redacted]

par mille actions d'éclat et même par des prodiges : ainsi, un jour que son peuple doutait de lui, il environna l'assemblée de flammes soudaines. D'aûtres légendes, natives aussi de Préneste, parlaient d'un combat singulier entre Évandre et le géant Herilus, le fils de Feronia, monstre qui avait trois âmes, et qu'il fallut tuer trois fois successivement. Cette fable nous rappelle celle du centaure Marès, racontée par les Grecs. Ce Marès, le premier habitant de l'Ausonie, était mort et ressuscité trois fois, disait-on, et avait atteint l'âge de 123 ans.

VIII.

Les origines de Rome.

La légende romaine, elle aussi, n'est pas une création de la poésie, mais bien un produit de la chronique, un tissu fabriqué par les historiens grecs et latins, surtout par les Grecs. Cependant il y a au fond de cette légende quelques faits véritables de l'ancien culte et de l'ancienne histoire de Rome, et ce sont ces traits qui donnent, quoique mal compris et défigurés, un grand intérêt à la fable des origines de Rome.

Cette chronique romaine, née avec la vieille littérature latine, puis perfectionnée et étendue peu à peu, commençait à Janus et à Saturne, l'un qui avait demeuré sur le Janicule, l'autre au Capitole. Elle racontait ensuite l'établissement sur le Palatin de l'Arcadien Évandre, avec

[redacted]

Carmenta sa mère et son fils Pallas. Venaient ensuite les légendes déjà rappelées d'Hercule et des Argiens. C'était là le commencement de la chronique. Elle arrivait après cela à la fondation même de Rome sur le Palatin de Romulus ; à cette fondation se rattachaient d'anciens cultes, celui du Mars Palatin, de Faunus et de Faune, enfin de Ruminus, de Rumina, et le souvenir du Figuier Ruminal, où la louve avait allaité les deux enfants. Cette tradition des jumeaux était de toute antiquité fort répandue en Italie, puisqu'à cause d'elle le mont Palatin s'appelait quelquefois Germalus, et que nous la retrouvons d'ailleurs à Tibur et à Préneste. Le nom de Rome était aussi fort ancien, c'était la ville des Ramnes, nom des tribus qui habitaient le Palatin, de là aussi le nom de Romulus et Romus ou Remus donné aux deux jumeaux. Il est bon de remarquer en passant que le Tibre porte aussi dans la liturgie romaine le nom de Rumon, qui veut dire probablement le nourricier, qu'il y avait près de Rome un endroit appelé Rémone, et dans le pays des Hirpins une ville nommée Romulée. Le Tibre et ses inondations, la caverne de Faunus dans le Lupercal, la louve, animal consacré à Mars ou à Faune, le pivert sacré, symbole de Vesta, tout cela vint se grouper peu à peu autour de l'histoire des jumeaux, noyau primitif de la légende. Le plus ancien monument que nous en ayons est une médaille de famille de Pompéia, où nous voyons Faustulus, le Figuier Ruminal, la louve et les deux enfants.

Une nouvelle occasion d'enjoliver et d'étendre la lé-

[redacted]

gende se présenta aux chroniqueurs, quand il s'agit de trouver une mère aux deux jumeaux. Sur ce point les combinaisons des Grecs s'écartèrent notablement de celles des Romains. Les Grecs rattachèrent tout simplement Romulus ou Roma, qu'ils lui donnèrent pour mère, soit à Ulysse, soit à Énée, soit à Latinus, ou bien ils firent de Roma une noble dame troyenne, venue avec Énée en Italie, et devenue, grâce à Latinus, mère des deux jumeaux. La légende romaine, au contraire, fait entrer dans la généalogie du fondateur certains traits de l'ancienne croyance ou de l'histoire nationale. C'est toujours le Mars albain qui est père de Romulus, une Vestale albaine qui est sa mère; le nom de cette Vestale est dans la tradition Rhéa ou Rhéa-Silvia, ou encore Ilia, nom que préféraient les Grecs. Cette Rhéa, les anciens poëtes, Nævius et Ennius, en faisaient encore la fille d'Énée, tant la chronologie leur était étrangère. Les écrivains postérieurs, plus respectueux pour les dates, imaginèrent d'intercaler toute la série des rois d'Albe.

Un autre indice qui nous prouve bien l'origine récente de l'histoire ordinaire de Romulus, c'est que, dans cette histoire, Romulus, le fondateur de la Rome du Palatin, et Quirinus, le dieu national des Sabins du Quirinal, ont cessé, à cette époque, d'être considérés comme deux personnalités différentes. Cette confusion se manifeste surtout dans la légende du trépas et de l'apothéose de Romulus. Nous voyons là tout simplement une invention postérieure de la famille albaine des Jules, dont un membre, Proculus Julius, déclara, comme on sait, avoir vu en

[redacted]

songe le fondateur de Rome, devenu dieu sous le nom de Quirinus, et lui éleva en conséquence un temple, au Quirinal. Ainsi, à l'époque où les Jules imaginèrent leur légende, on avait déjà totalement oublié l'origine vraie de ce temple sabin du Quirinal. Plus tard, la même raison poussa Auguste à restaurer brillamment le vieux temple et à l'inaugurer en grande pompe. Le 29 juin devint dès lors la fête de Quirinus, c'est-à-dire de Romulus divinisé, non plus de l'antique dieu des Sabins.

L'histoire complète des jumeaux, de la fondation de Rome et du règne de Romulus, fut racontée pour la première fois, dans toute son étendue, par Ennius et par Fabius Pictor. C'est dans Cicéron, dans Ovide, dans Tite-Live, dans Denis, dans Plutarque et ailleurs que nous la trouvons définitivement arrêtée. Rhéa Silvia, la fille de Numitor, une Vestale, surprise par Mars pendant qu'elle va puiser de l'eau, donne le jour aux deux jumeaux. Mais Amulius, son oncle, la fait noyer dans le Tibre ; le dieu du fleuve l'y recueille et en fait son épouse. Amulius condamne les deux enfants au même supplice et les fait exposer sur les bords du fleuve. Celui-ci déborde, porte le berceau au pied du Palatin, et le dépose au pied du Figuier Ruminal, près de la caverne de Lupercus. La louve, sortie de cette caverne, vient apaiser leur soif; le surveillant des troupeaux du roi, Faustulus, les trouve et les rapporte à sa femme, Acca Larentia. Ils grandissent dès lors au milieu des bergers, aimés et respectés de tous leurs compagnons. Numitor reconnaît ses petits-fils à l'occasion d'une rixe survenue entre les bergers, s'en-

[redacted]

tend avec eux, et ils renversent Amulius. Numitor restauré leur donne un local et des hommes pour fonder une ville. Cette ville est Rome.

On prend alors les auspices, et à ce propos les deux frères se prennent de querelle. Romulus tue Rémus, et c'est ainsi que la légende explique l'oubli où fut longtemps laissé l'Aventin, mieux situé, plus grand, plus facile à fortifier, mais colonie de Rémus, au profit du Palatin, séjour de Romulus. C'est du haut de ces deux montagnes que chacun des deux frères a pris les auspices, que Rémus a vu le premier six vautours, que Romulus ensuite en a vu douze. Forcé de céder, mais humilié dans son orgueil, Rémus franchit le mur naissant de la ville, et Romulus, pour venger la sainteté violée de son enceinte, le tue de sa propre main ou le fait tuer par Céler. Pour apaiser l'âme de son frère, Romulus fonde les Lémuries. C'était le 21 août, jour des Palilies, qu'on assignait comme date à la fondation de la Rome Palatine, et on montrait aussi l'endroit où Romulus avait commencé sa fondation, où avait été probablement le *mundus* de la ville ancienne. C'était près de la cabane de Romulus et de Faustulus, au pied du Palatin ou Germalus, ou mont des Jumeaux.

La jeune ville s'accrut notablement grâce à l'asile fondé par Romulus : nous avons trouvé dans le culte de Vejovis le noyau de cette tradition. Vient ensuite la fête de Consus et de l'enlèvement des Sabines, combinaison des vieilles traditions du mariage avec le fait historique d'un établissement sabin sur le Quirinal. Les

[redacted]

trente Sabines, car c'était le nombre reconnu par les vieilles traditions, étaient à la fois les mères des trente familles du patriciat romain et les héroïnes protectrices des trente tribus. L'enlèvement des matrones soulève des guerres, et Rome remporte ses premières victoires. La défaite d'Acron occasionne l'établissement du culte du Jupiter Férétrien et des dépouilles opimes. La guerre des Sabins avec Rome commence par la trahison de Tarpeia et la prise du Capitole, pour se terminer, après la bataille livrée sur le Forum et l'intervention des Sabines, par le traité du Comitium et l'établissement sur le Quirinal des Sabins et de leur roi Tatius. Ici encore on retrouve des souvenirs nombreux ; l'usage de la roche Tarpéienne, d'où l'on précipitait les traîtres, et la fondation du temple de Jupiter Stator, voué par Romulus pendant la bataille. Tatius, le roi des Sabins, est tué par les Latins en représailles de ravages commis sur leur territoire. Romulus lui élève un tombeau où, tous les ans, on offrira des sacrifices funèbres.

A dater de la mort de Tatius, Romulus règne seul à Rome ; mais à partir de ce moment son règne intéresse plus l'histoire de la constitution élémentaire de Rome que la mythologie. Après de nouvelles guerres avec Fidènes et Véies, il meurt et devient dieu sous le nom de Quirinus. La légende a encore beaucoup travaillé sur ce sujet : le récit qu'on nous en présente fait tout à fait l'effet d'une invention moderne. Il disparaît pendant une revue, au milieu de la tempête et des éclairs. Ennius fit de cette disparition un enlèvement calqué sur l'image de

[redacted]

l'Hercule grec. Mais le prodige n'a été vu que des assistants les plus rapprochés; aussi Romulus apparaît-il à Proculus Julius, noble romain, pour se déclarer dieu et demander un temple sur le Quirinal. Une autre tradition, œuvre de quelque rationaliste ou de quelque républicain zélé, racontait que Romulus, devenu tyran à la fin de sa vie, avait été mis en pièces et emporté en morceaux par les sénateurs, sous leurs robes : l'histoire de l'apothéose avait été un conte, disaient les sceptiques, forgé après coup pour abuser le peuple.

IX.

Dea Roma.

Les Grecs avaient aussi inventé à l'usage des Romains une déesse Roma, personnification de la ville éternelle, adorée d'ailleurs en Grèce et en Asie bien plus qu'à Rome. Smyrne se vantait d'avoir la première élevé un temple à la ville de Rome, dès l'an 195 av. J.-C. Une ville grecque, Alabanda, en fit autant en 170, pendant la guerre de Macédoine. A partir de cette époque, l'usage se répandit de plus en plus parmi ces peuples de diviniser Rome, le peuple romain, le sénat romain, et de représenter cette Dea Roma sur leurs monnaies, avec la couronne murale et la corne d'abondance. Les proconsuls romains se laissèrent aussi rendre des hommages et élever des temples. Auguste, qu'on suppliait de tous les

[redacted]

côtés de permettre qu'on l'adorât, finit par accorder à certaines villes cette autorisation, mais à la condition que son culte serait uni à celui de Dea Roma. Certaines autres villes adorèrent le divin César, toujours sous la même condition : ainsi Éphèse et Nicée. Les temples d'Auguste et de Dea Roma s'élevèrent alors en grand nombre; des jeux furent établis, à Naples, par exemple, en l'honneur du couple divin. A Rome, Roma est toujours représentée sur les monnaies comme une guerrière, armée et environnée de trophées : c'est l'ancienne Ῥώμη de la légende grecque, la déesse personnifiée de la toute-puissante ville, celle que les Romains appelaient quelquefois Valentia en traduisant son nom, celle qu'une fameuse ode grecque, composée vers la fin de la république, appelle la fille de Mars. Il existait à Rome, outre les nombreuses effigies empreintes sur les monnaies, de nombreuses représentations de cette déesse, au Capitole, par exemple.

Sous Adrien, Rome vit s'élever le magnifique temple Romæ et Veneris, dont on voit encore les derniers débris près de l'arc de triomphe de Titus. Il fut inauguré le 21 avril, jour des Palilies et de la fondation de Rome, et des jeux institués à ce propos. Les deux déesses étaient représentées dans le temple, assises sur des trônes, et les murailles étaient ornées de peintures, représentant les origines mythologiques et toute l'histoire légendaire de Rome.

C'est encore au temps d'Adrien que remonte le nom de Roma Æterna, et ce nom fut toujours invoqué avec

[redacted]

plus d'ardeur, toujours proclamé plus haut, à mesure que l'empire penchait davantage vers sa chute. Sous Commode, le sentiment de la grandeur romaine est encore assez légitime; mais le sentiment de la décadence ne tarde pas à prévaloir, et sous Septime Sévère, un jour, au théâtre, le peuple assemblé gémit sur le sort de la Ville éternelle. Ces prévisions devaient se réaliser. Une nouvelle Rome naquit sur les bords du Bosphore et déposséda l'ancienne capitale. Constantinople eut aussi sa déesse comme la ville aux sept collines, et cette déesse se vengeait, disait le peuple, par des tempêtes des négligences de Constantin. Elle se distinguait de l'ancienne Rome en ce qu'elle portait la couronne murale et mettait le pied sur l'avant d'un vaisseau.

[redacted]

DOUZIÈME PARTIE

DERNIERS EFFORTS DU PAGANISME.

La translation à Rome de la déesse de Pessinonte, en 204, avait été le premier pas fait vers l'Asie par la religion romaine. Bientôt après, Rome, devenue maîtresse de l'Asie et de la Grèce, subit la toute-puissante influence de la civilisation hellénique; la mythologie grecque envahit Rome en même temps, mais seulement dans sa forme esthétique et symbolique, car l'idée religieuse en avait disparu depuis longtemps. Ce n'était pas de la Grèce que devait venir désormais au monde l'impulsion religieuse, mais de l'Orient, patrie des religions. En attendant qu'il pût donner à l'Europe et à l'univers un culte nouveau, l'Orient commença par répandre dans le monde tous les vieux cultes païens dont il était rempli. Ce fut un merveilleux spectacle de voir alors tous ces dieux antiques, les immobiles divinités de l'Égypte, le fanatique Attis, le mol Adonis, les esprits célestes de Babylone, le Mithras persan, de les voir secouer leur

[redacted]

torpeur séculaire et marcher, avec leur cortége de mystères, de prêtres et de superstitions, à la conquête de Rome et du monde romain. Merveilleux spectacle sans doute, mais affligeant, car jamais la décadence totale, la complète impuissance d'une civilisation caduque n'ont apparu plus manifestement que dans ces derniers essais de restauration du paganisme. Ils remuèrent et corrompirent, voilà tout; ils n'enseignèrent, ni ne soulagèrent. Haillons mal ravaudés d'un vêtement usé jusqu'à la corde, ils se déchirèrent bientôt pour laisser voir dans toute sa nudité la laideur de l'humanité déchue.

Pour comprendre le succès universel de ces cultes orientaux dans l'Occident, il faut avoir égard à certaines circonstances particulières. Il faut se rappeler d'abord la décadence toujours plus rapide de l'ancienne religion d'État; l'enquête des Bacchanales et celle des livres apocryphes de Numa sont les symptômes évidents de cette décadence. Ajoutons-y que Rome, devenue la maîtresse et le centre du monde, devait naturellement attirer dans son sein toutes ces religions diverses. Elles y affluèrent de bonne heure en foule, et comme l'ancienne religion d'État leur fermait avec soin les portes de la ville, elles commencèrent par s'établir provisoirement dans les faubourgs et dans toute l'Italie centrale. De là elles se glissèrent insensiblement dans la forteresse malgré l'interdiction portée, s'emparèrent des basses classes, puis des hautes, puis enfin de la cour impériale, flattant par leurs usages bizarres ou monstrueux les goûts dépravés de la Rome des Césars. Remarquons enfin que ces cultes

[redacted]

répondaient par beaucoup de points à l'esprit et aux besoins de cette époque de décadence. Parlant à l'imagination par leurs formes érotiques et étranges, à l'intelligence par leurs promesses de révélation divine et par la théocratie, c'est-à-dire par la fusion des dieux en un seul être, qu'ils opéraient sans le savoir, simplifiant ainsi toute la vieille mythologie, ces cultes avaient bien des chances pour réussir.

A ces cultes nous joignons en finissant le culte des empereurs vivants ou morts, partie fort curieuse de la mythologie romaine. L'invention n'était pas neuve de diviniser ainsi les souverains; les Grecs et l'Orient avaient donné l'exemple. Mais à Rome, le culte des Césars a une grande importance; il couronne l'histoire de toute cette mythologie et la remplace, pour ainsi dire, par une religion d'État.

I.

Symptômes de la décadence de l'ancienne religion d'État des Romains.

A. *Répression des Bacchanales*, *en* 186 *av. J.-C.*

De bonne heure certaines cérémonies mystico-fanatiques s'étaient glissées dans Rome, introduites, soit par les Grecs, soit par les Étrusques. Souvent, pendant une peste ou dans telle autre circonstance, les superstitions étrangères entraient à Rome ; mais la répression ne se faisait pas longtemps attendre. Ce n'étaient, dans ces

cas-là, que des usages particuliers qui avaient osé mettre le pied à Rome; mais jamais, avant l'introduction des Bacchanales, un système religieux tout entier n'avait paru sur les bords du Tibre. Vers la fin du troisième siècle avant notre ère, ces mystères de Bacchus envahirent Rome, avec leurs superstitions fanatiques et impures. Toutes sortes de principes corrompus s'étaît alliés pour former une sorte de religion secrète, dont les fêtes nocturnes, célébrées surtout par les femmes, égaraient l'esprit et excitaient les sens. La Grande Grèce et l'Étrurie furent les premières parties de l'Italie initiées à ce culte nouveau. Il s'introduisit d'assez bonne heure à Rome, et d'abord sous des formes assez innocentes; mais il ne tarda pas à se pervertir, et prit bientôt un caractère tellement infâme qu'en 186 l'autorité dut sévir. Un jeune Romain de bonne famille, que son beau-père voulait faire disparaître au moyen des fêtes de Bacchus, fut prévenu du danger par une affranchie qui l'aimait, porta plainte aux magistrats, et les mit ainsi sur la trace de terribles découvertes. Une enquête s'ouvrit, en voici le résultat. Un prêtre grec avait apporté en Étrurie le culte de Bacchus, ce culte s'était ensuite fixé à l'embouchure du Tibre, près d'Ostie. Pour être admis aux mystères, il fallait s'être abstenu pendant dix jours de tout commerce conjugal. Dans l'origine on n'admettait que des femmes, pendant trois jours seulement dans l'année: les matrones étaient prêtresses à tour de rôle. Une prêtresse de Campanie, survenue ensuite, avait changé tout cela, fait admettre les hommes, remis à la nuit la

[redacted]

célébration du culte, augmenté démesurément le nombre des fêtes. Dès ce moment, ces fêtes de Bacchus devinrent le prétexte et le théâtre des plus honteux débordements, et le nombre des initiés s'accrut de jour en jour. Les fils et les filles des premières maisons y prirent part. Il fut même établi qu'on n'admettrait aucun néophyte au-dessus de l'âge de vingt ans. La débauche et les actions les plus honteuses n'étaient pas la seule occupation des initiés, il se forma bientôt entre eux des conspirations, des sociétés secrètes, qui ne visaient à rien moins qu'à ébranler l'État tout entier. Ce fut surtout ce côté politique du culte de Bacchus qui engagea l'autorité à agir avec la plus inflexible rigueur. L'enquête compromit, dit-on, plus de sept mille hommes et femmes; on emprisonna ceux qui s'étaient bornés au culte et aux cérémonies religieuses; quant à ceux qui avaient trempé dans les débordements et dans les conspirations, la mort fut leur châtiment. Enfin fut rendu le fameux sénatus-consulte *de Bacchanalibus*, qui défendait une fois pour toutes à Rome et en Italie tous les mystères de Bacchus, à l'exception de quelques cas tout particuliers.

C'est ainsi que l'État romain resta fidèle aux vieux principes en matière de police religieuse. Il est vrai que l'immoralité et l'ambition des sociétés secrètes devaient apprendre à se servir, pour arriver à leurs fins, des religions nationales elles-mêmes, comme par exemple des sacrifices nocturnes de la Bonne Déesse et des Compitalia. Mais le résultat cherché fut du moins atteint, les fêtes mystiques de Bacchus ne reparurent plus guère à

[redacted]

Rome et en Italie. Le Bacchus mythologique devint fort connu, surtout sous sa figure de conquérant. Ce fut sur son exemple que Marius vieilli se fondait pour excuser son penchant à la boisson, et César, dit-on, fonda un temple au Liber Pater Arménien. Quant à Antoine, on sait sa passion pour le rôle de Bacchus. Mais jamais nous ne revoyons ces mystères orgiaques réprimés en 186 par la sagesse justement sévère du sénat.

B. *Les livres apocryphes de Numa, en* 181 *av. J.-C.*

Si les Bacchanales sont un affligeant symptôme de la décadence morale où était tombée la population italienne, l'épisode des livres de Numa nous révèle non moins clairement la décadence où était déjà tombée vers la même époque l'ancienne religion d'État. En 181 av. J.-C., on trouva, en creusant la terre sur la pente du Janicule, dans la propriété d'un notaire ou scribe, Petillius, deux coffres de pierre de huit pieds de long sur quatre de large, dont les couvercles étaient soudés avec du plomb, avec une inscription grecque et latine ; dans l'un, disaient ces inscriptions, était enfermé Numa Pompilius, fils de Pompo, roi des Romains, dans l'autre étaient ses livres. Le propriétaire ouvrit ces coffres, et ne trouva dans l'un aucune trace de cadavre ; mais il trouva dans l'autre deux paquets de sept volumes chacun, qui avait l'air tout neufs. Sept de ces volumes étaient écrits en latin, les sept autres en grec ; les premiers parlaient des obligations des pontifes ; les sept autres contenaient un

[redacted]

commentaire philosophique, imprégné d'un esprit tout moderne, sur les lois de Numa. La tendance de ce commentaire était toute pythagoricienne. Ces livres furent examinés avec soin par le préteur urbain Q. Petillius, ami du notaire, et celui-ci reconnut bientôt qu'ils tendaient tout simplement à transformer en philosophie la religion positive. Il déclara donc au scribe que son intention était de jeter ses livres au feu, mais en l'autorisant à faire tous ses efforts pour recouvrer sa propriété. Le scribe alla en conséquence trouver les tribuns du peuple. Ceux-ci déférèrent la chose au sénat. Le préteur s'offrit à affirmer par serment que ces livres ne devaient être ni lus ni conservés. Le sénat lui donna raison, et les livres de Numa furent brûlés publiquement sur le Comitium. Un dédommagement fut offert au scribe, qui le refusa. Tel est le récit de Tite-Live. Pline nous apprend en outre que ces livres étaient écrits sur papier (*charta*), matière qui ne fut connue qu'assez tard et par Alexandrie. L'idée était d'ailleurs assez naturelle d'imaginer une relation étroite entre Pythagore et la législation de Numa. La tentative échoua parce qu'elle était trop grossière et qu'elle ne ménageait pas assez les apparences. Le préteur eut donc raison de brûler ces livres apocryphes; mais cet essai fait pour substituer dans Rome la philosophie à la loi n'en est pas moins caractéristique, surtout quand on le rapproche des tentatives de même genre, à la même époque et à celle qui suivit. Ennius venait d'initier les Romains aux doctrines d'Evhémère et de Pythagore. En 161, les philosophes furent chassés de Rome.

[redacted]

Ils revinrent en 155. L'exemple de Valerius Soranus montre combien dès cette époque le goût des explications allégoriques et d'une intelligence raisonnée de la religion se permettait de systèmes et d'hypothèses. On s'obstina, malgré la chronologie, à regarder Numa comme un disciple de Pythagore, et les vieilles doctrines de ce philosophe trouvèrent à Rome de nombreux partisans, aussi bien que la nouvelle philosophie attique, que les doctrines de Zénon et d'Épicure.

II.

Cultes égyptiens.

Isis et Sérapis.

Abordons maintenant la série de tous les cultes étrangers qui vinrent peu à peu prendre racine à Rome pour se propager ensuite dans l'Occident et dans le Nord. Nous trouvons en première ligne le culte égyptien, ou bien plutôt le culte alexandrin d'Isis et de Sérapis. Ce culte n'a d'égyptien que le fondement sur lequel il repose, car la conception et l'image des dieux y est essentiellement hellénique. C'est pour cela qu'il se répandit si vite sur toutes les côtes de la Méditerranée.

Le fondement de ce culte, c'est l'adoration d'Isis et d'Osiris, vieilles divinités fort populaires en Égypte, et qui étaient déjà connues du temps d'Hérodote aux étran-

[redacted]

gers eux-mêmes. Osiris, Hésiri en égyptien, que les Grecs identifiaient d'ordinaire à leur Dionysos, c'est le dieu mâle de la fécondité du pays. Soumis aux lois naturelles, il meurt et descend aux enfers; mais sur la terre le bœuf Apis est son image et son incarnation. Isis, Hes en égyptien, c'est la déesse associée à ce principe masculin, c'est la Déméter des Grecs, la terre qui doit à Osiris toute sa fécondité, et qui, Osiris mort, tombe dans le désespoir. Elle aussi est à la fois déesse de la terre et des enfers, et aussi de la navigation, comme le prouve le culte d'Isis Pharia. A ces deux figures s'en joignent d'autres : Horus, leur fils, dieu du soleil et de la lumière, et son père Harpocrate, le dieu mortel de la lumière; puis Nephthys, qu'on peut rapprocher de l'Aphrodite grecque, mais qui est plus occupée dans les enfers que sur la terre, et qui donne à Osiris un autre fils, Anubis, l'Hermès Psychopompos des Grecs, compagnon d'Isis; ce dernier est représenté sur les monuments égyptiens sous la forme d'un homme à tête de chacal ou même d'un chacal tout entier, enfin Typhon, le mauvais principe de la nature égyptienne, l'ennemi et le meurtrier d'Osiris, le vent brûlant du Midi qui dessèche le Nil. Quand les jours raccourcissent, quand les feuilles tombent, Typhon menace de remporter la victoire et d'arriver à la toute-puissance; mais Horus triomphe de lui. Osiris est retrouvé; avec lui reviennent les beaux jours, les bienfaits du soleil, le printemps, et les inondations bénies du grand fleuve.

Le nom de Sérapis ou Sarapis est aussi d'origine

égyptienne; c'est en réalité un surnom d'Osiris, formé probablement d'Osorapis, c'est-à-dire d'Osiris Apis. On sait que le taureau (Apis) était le symbole d'Osiris, la vache le symbole d'Isis. On croyait que l'âme d'Osiris continuait à vivre dans le bœuf Apis, tandis que sa personne gouvernait les enfers; c'est surtout dans cette dernière acception qu'Osiris reçoit le nom de Sérapis : c'est donc, pour ainsi dire, le Pluton des Grecs. A quelle époque remonte le nom de Sérapis? Probablement plus haut que l'époque des Ptolémées, quoiqu'on ne l'ait pas trouvé jusqu'à ce jour sur les hiéroglyphes. Toujours est-il que sous ces princes, même en Égypte, le couple d'Isis et d'Osiris fut partout remplacé par celui d'Isis et de Sérapis.

Nous avons donc affaire à un nom égyptien, mais à un culte alexandrin, c'est-à-dire grec. On ne connaît guère l'origine de ce culte. Selon les uns, on chercha à Sinope l'image du dieu, après un songe de Ptolémée Soter ou de Ptolémée Philadelphe. D'autres prétendaient que le dieu était venu de Séleucie en Syrie; d'autres encore, que Memphis était réellement la patrie du culte alexandrin de Sérapis. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce culte était fort mélangé de divers éléments, et aussi fort vaste dans sa compréhension. Le temple de Sérapis, bâti par des artistes grecs, était un des plus beaux monuments d'Alexandrie; on y adorait, à côté du vieil Osiris égyptien, le Pluton grec, Esculape, Jupiter même et le dieu du soleil : culte syncrétique s'il en fut. Dès les premiers Ptolémées, ce nouveau culte franchit la mer et envahit la

[redacted]

Grèce où il eut beaucoup de succès. Ordinairement on y réunissait pour les adorer ensemble Sérapis, Isis et Anubis. Sérapis était regardé comme un dieu médecin dans le genre d'Esculape, Isis comme une déesse des femmes et non de la navigation; on l'assimilait, à cause de sa forme de génisse, à l'Io argienne, ce qui eut pour la mythologie de toutes deux, de fort singulières conséquences.

On peut donc supposer que la nouvelle religion pénétra aussi dans l'Occident d'assez bonne heure, par l'île de Malte, la Sicile et l'Italie du Sud, où l'on trouve encore aujourd'hui tant de restes du culte d'Isis et de Sérapis. De là il gagna l'Étrurie et se fixa à Florence. A Rome, un collége de Pastophores de Sérapis se vantait d'avoir existé dès le temps de Sylla; mais, dans les derniers temps de la république, toute une série de défenses vint frapper la religion égyptienne en lui interdisant le Capitole et la ville vieille. Ainsi, en 58 av. J.-C., Sérapis, Isis, Harpocrate et Anubis furent chassés du Capitole malgré la vive résistance du bas peuple, où leur culte avait déjà jeté de profondes racines. En 53, nouvel arrêt du même genre. Nouvelle exécution en 50; cette fois, aucun ouvrier ne voulant détruire l'autel, le consul lui-même prend la hache. Les rapports de César avec l'Égypte contribuèrent probablement à la mettre de plus en plus à la mode; et, en 42, les Triumvirs eux-mêmes fondèrent un temple à Isis et à Sérapis; ce monument se trouvait probablement dans le Champ de Mars, au milieu d'une partie fort peuplée de la ville, mais toujours en dehors du Pomœrium. Cette défense fut rigoureusement

maintenue par Auguste, quoique fauteur très-ardent des cultes égyptiens. Sous Tibère, en 19 après J.-C., le Sénat sévit énergiquement contre toutes les cérémonies juives et égyptiennes, surtout contre les prêtres et le culte d'Isis, qui n'avaient jamais été en odeur de moralité. Le temple fut renversé, le culte proscrit, mais il ne tarda pas à reparaître sous les empereurs suivants, devint à la mode, franchit enfin le Pomœrium sous les Flaviens et les Antonins, et fut activement protégé même par la cour impériale. Caracalla fonda différents temples de cette religion dans plusieurs quartiers de la ville, principalement un temple d'Isis et de Sérapis, voisin du Colysée, qui donna son nom à une région de la ville. On retrouve des traces de ce culte en Espagne, en Gaule, en Suisse, et jusqu'en Germanie, où Tacite nous signale une déesse qu'il rapproche de l'Isis égyptienne.

Le culte se composait d'un service quotidien célébré le matin et le soir, et de fêtes annuelles qui revenaient au printemps et en automne. C'est ainsi que le 5 mars on célébrait le *Navigium* d'Isis, solennité dont Apulée nous a laissé une vive description. Dès le matin, une procession se dirigeait vers le bord de la mer, à la lueur des flambeaux et des lampes, au son des hymnes et de la musique, avec les prêtres, les attributs et les images des dieux; le grand-prêtre fermait la marche. On consacrait à Isis un vaisseau peint à la mode égyptienne, on le chargeait d'ornements et de marchandises, on l'arrosait de lait, on attendait qu'il eût disparu à l'horizon, et on revenait alors à la ville. Là on faisait encore une prière

[redacted]

pour le bonheur de l'empereur, du Sénat et de tout le peuple romain; puis le peuple allait embrasser les pieds de la statue d'Isis, et on se séparait. Cette fête d'Isis protectrice de la navigation semble avoir été en honneur sur toutes les côtes de la Méditerranée. Mais c'était en automne, vers la fin d'octobre et le commencement de novembre, qu'arrivait la grande fête mythologique d'Isis et de Sérapis, où l'on représentait l'histoire même de la déesse. C'était d'abord sa douleur après la perte d'Osiris ou de Sérapis, puis sa joie quand elle l'a retrouvé. Du moins, c'est ainsi que les écrivains chrétiens nous présentent la chose; quelques-uns seulement substituent à Osiris, le fils d'Isis, Horus ou Harpocrate. Isis cherche cet époux ou ce fils disparu; ses prêtres et les fidèles se joignent à ses lamentations. Puis, tout à coup : « Il est retrouvé, s'écrie le peuple; réjouissons-nous. » Et la joie d'éclater partout. Isis prend part au bonheur public, et avec elle Anubis, qui lui a servi de chien de chasse.

A côté de cette face populaire du culte, existaient des mystères d'Isis et d'Osiris, fort répandus aussi dans l'empire romain du temps des empereurs. Les initiés, appelés Isiaci ou Osiriaci, se reconnaissaient à leur blouse de toile, à leur tête tondue, à leur vie irréprochable. Apulée nous les montre dans la procession de la fête d'Isis, avec leur costume singulier. Il nous raconte même avec beaucoup de détails et avec une assez forte nuance d'ironie l'initiation de son Lucius à ces mystères. Les chrétiens prétendaient reconnaître dans certains usages de ce culte une copie défigurée de leurs propres

usages, par exemple du baptême : il est d'ailleurs impossible de méconnaître qu'à cette époque finale les symboles, les idées et les exercices ascétiques des différentes religions, y compris la grecque et la romaine, s'entre-croisaient et se touchaient par bien des points. Ce qui attirait surtout les gens éclairés à ces mystères, c'était la connaissance, qu'ils y trouvaient, d'un dieu plus pur et plus monothéistique. Ainsi le rhéteur Aristide nous représente Sérapis comme le dieu des dieux, qui réunit en lui tout le monde et toute divinité, qui domine la terre et la mer, la lumière et la nuit, la vie et la mort. Macrobe nous en donne la même idée, et nous rapporte un oracle où Sérapis déclare avoir le ciel pour tête, pour corps la terre, pour pieds la mer, le soleil pour œil. Isis est adorée aussi comme la déesse du monde : on l'adore, dit Apulée, en Phrygie comme Magna Mater ; à Athènes, comme Minerve ; en Chypre, comme Vénus ; en Sicile, comme Proserpine ; à Éleusis, comme Cérès, etc. Une inscription récemment retrouvée à Andros nous donne un hymne à Isis, où la déesse est invoquée comme la fille de Kronos, la sœur et la femme d'Osiris, la créatrice de toute culture, la protectrice de la navigation, du droit, du mariage.

III.

Nouveaux cultes venus de Phrygie et de Cappadoce.

Ces cultes se distinguent de tous les autres par leur

[redacted]

caractère sauvage et fanatique, caractère qui a d'ailleurs toujours été celui de leur pays. La mutilation de soi-même et l'effusion du sang, voilà l'expression de leurs sentiments et de leur piété exaltée. Ce qui, dans ces cultes et leurs rites étranges, attira surtout la société romaine et grecque en décadence, ce furent les nombreuses expiations et purifications qui formaient le fond de ces religions.

A. *La Bellone asiatique.*

La patrie de cette Bellone était la ville de Comana en Cappadoce. Quant à la déesse, c'était, à ce qu'il semble, une divinité de la lune et de la nature, dans le genre de celle qu'adoraient les Amazones. Le superstitieux Sylla vit une nuit en songe cette terrible déesse, en 88, et elle l'excita à marcher sur Rome, à s'y baigner dans le sang de ses ennemis. C'est probablement Sylla qui a introduit ce culte à Rome. Les poëtes de l'âge d'Auguste nous en parlent assez souvent : Tibulle, entre autres, qui nous décrit les transports furieux de la prêtresse. Elle se fouette jusqu'au sang, se déchire le bras avec la hache : puis, toute ruisselante de sang, elle prophétise l'avenir. Les Pères de l'Église nous parlent aussi fort fréquemment de ces prêtres de Bellone, appelés *Bellonarii*, qui se mutilaient horriblement en l'honneur de la déesse, et couraient autour de l'autel vêtus de robes noires et les cheveux épars, tout comme les prêtres de la Magna Mater, et à peu près comme les derviches actuels. Le peu-

ple recueillait avec la main le sang de leurs blessures et le buvait parce qu'on lui attribuait une vertu expiatoire.

B. *Les fêtes de la Magna Mater et d'Attis.*

Quand on admit à Rome, pendant la seconde guerre punique, le culte de la déesse de Pessinonte, on jugea prudent de circonscrire dans des limites aussi étroites que possible tout le fanatisme exotique qui se rattachait à ce culte, et les Mégalésies, seule fête de cette religion, ne furent destinées qu'à éterniser le souvenir de l'arrivée de la déesse. Mais, vers la fin de la république, la religion phrygienne fit beaucoup de progrès parmi le menu peuple, et, du temps d'Auguste, les poëtes s'occupent si volontiers et si souvent de décrire le culte phrygien, ses usages étranges et les transports de ses prêtres, que nous comprenons sans peine la popularité toujours croissante de ce culte. Ce fut, à ce qu'il paraît, l'empereur Claude qui permit le premier de célébrer à Rome la grande fête phrygienne du mois de mars, la fête de la Magna Mater et d'Attis. L'esprit de cette solennité est au fond celui que nous trouvons dans les fêtes d'Isis, d'Aphrodite et de Déméter : c'est une mère qui a perdu son fils chéri et qui se désole, qui le retrouve et se réjouit. La fête durait du 22 au 27 mars. Le premier jour, le 22 mars, s'appelait *Arbor intrat*, parce qu'alors le sapin, symbole d'Attis trépassé, était porté, au milieu des gémissements et des pleurs, dans le temple de la Grande

[redacted]

Déesse, et, là, enveloppé de bandelettes et orné de fleurs. C'était un souvenir de ce jour où la déesse, trouvant sous un sapin le cadavre encore saignant de son fils, l'avait porté dans sa caverne et avait versé sur lui des larmes amères. Du 22 au 24 mars s'étendait une période de jeûne et de deuil, qui atteignait son plus haut période le 24, jour d'horribles mutilations, qu'on appelait en conséquence le jour du sang. Alors éclataient dans toute leur fureur les transports des prêtres, des Galli, et souvent ils se faisaient de telles blessures qu'ils en mouraient : on les enterrait alors en grande pompe. Mais le 25, jour où pour la première fois le jour reprend le dessus sur la nuit, Attis ressuscité était rendu à sa mère, et plus la douleur de sa perte avait été vive, plus éclatait désordonnée la joie de sa réapparition. Le 26 était un jour de repos; et enfin le 27, on célébrait une grande procession, accompagnement obligé de tous les cultes de ce genre. C'était le jour où la déesse allait se baigner dans l'Almo. On en avait fait une sorte de carnaval, où régnait la gaieté la plus libre. Rome entière se pressait autour du char qui menait au bain la déesse, la pierre noire de Pessinonte. La surveillance de la procession appartenait aux quindécemvirs palatins.

c. *Tauroboles et Krioboles.*

Ces sanglantes purifications sont encore une invention de la Phrygie, modifiée, il est vrai, par l'accession d'autres éléments. Leur nom vient du taureau et du

ple recueillait avec la main le sang de leurs blessures et le buvait parce qu'on lui attribuait une vertu expiatoire.

B. *Les fêtes de la Magna Mater et d'Attis.*

Quand on admit à Rome, pendant la seconde guerre punique, le culte de la déesse de Pessinonte, on jugea prudent de circonscrire dans des limites aussi étroites que possible tout le fanatisme exotique qui se rattachait à ce culte, et les Mégalésies, seule fête de cette religion, ne furent destinées qu'à éterniser le souvenir de l'arrivée de la déesse. Mais, vers la fin de la république, la religion phrygienne fit beaucoup de progrès parmi le menu peuple, et, du temps d'Auguste, les poëtes s'occupent si volontiers et si souvent de décrire le culte phrygien, ses usages étranges et les transports de ses prêtres, que nous comprenons sans peine la popularité toujours croissante de ce culte. Ce fut, à ce qu'il paraît, l'empereur Claude qui permit le premier de célébrer à Rome la grande fête phrygienne du mois de mars, la fête de la Magna Mater et d'Attis. L'esprit de cette solennité est au fond celui que nous trouvons dans les fêtes d'Isis, d'Aphrodite et de Déméter : c'est une mère qui a perdu son fils chéri et qui se désole, qui le retrouve et se réjouit. La fête durait du 22 au 27 mars. Le premier jour, le 22 mars, s'appelait *Arbor intrat*, parce qu'alors le sapin, symbole d'Attis trépassé, était porté, au milieu des gémissements et des pleurs, dans le temple de la Grande

[redacted]

Déesse, et, là, enveloppé de bandelettes et orné de fleurs. C'était un souvenir de ce jour où la déesse, trouvant sous un sapin le cadavre encore saignant de son fils, l'avait porté dans sa caverne et avait versé sur lui des larmes amères. Du 22 au 24 mars s'étendait une période de jeûne et de deuil, qui atteignait son plus haut période le 24, jour d'horribles mutilations, qu'on appelait en conséquence le jour du sang. Alors éclataient dans toute leur fureur les transports des prêtres, des Galli, et souvent ils se faisaient de telles blessures qu'ils en mouraient : on les enterrait alors en grande pompe. Mais le 25, jour où pour la première fois le jour reprend le dessus sur la nuit, Attis ressuscité était rendu à sa mère, et plus la douleur de sa perte avait été vive, plus éclatait désordonnée la joie de sa réapparition. Le 26 était un jour de repos; et enfin le 27, on célébrait une grande procession, accompagnement obligé de tous les cultes de ce genre. C'était le jour où la déesse allait se baigner dans l'Almo. On en avait fait une sorte de carnaval, où régnait la gaieté la plus libre. Rome entière se pressait autour du char qui menait au bain la déesse, la pierre noire de Pessinonte. La surveillance de la procession appartenait aux quindécemvirs palatins.

c. *Tauroboles et Krioboles.*

Ces sanglantes purifications sont encore une invention de la Phrygie, modifiée, il est vrai, par l'accession d'autres éléments. Leur nom vient du taureau et du

bélier qu'on sacrifiait, et qui servaient à l'expiation. C'est pour cela que les autels destinés à ces cérémonies, qui nous sont parvenus, portent toujours une tête de taureau, une tête de bélier, et un couteau de sacrifice. Le taureau est consacré à la Grande Déesse, le bélier à Attis. Mais ces deux divinités sont considérées dans la cérémonie dont nous nous occupons sous une forme tellement large, elles y sont tellement modifiées dans le sens syncrétique, qu'on le reconnait à peine. La Grande Déesse y devient la mère universelle, qui elle même n'a pas eu de mère. Elle trône à côté de Jupiter, et souvent on la confond avec la Virgo Cœlestis syrienne et africaine, et avec la Minerve grecque. Attis n'est plus son fils, mais le demi-dieu qu'elle aime d'un divin amour, à qui elle donne l'empire des champs et celui du soleil. C'est à ces deux divinités, ainsi transformées, qu'on vient demander expiation et purification des souillures de la vie. On se sert pour cela d'un sacrifice, où la croyance à la vertu purifiante du sang est poussée jusqu'au dégoûtant et au barbare. Écoutons la description que nous donne Prudence de cette étrange cérémonie. On enferme l'initié dans une fosse couverte d'un plancher à claire-voie. Sur ce couvercle on amène le taureau du sacrifice; on lui plonge le couteau dans la poitrine. Le sang s'échappe à flots, tombe dans la fosse, inonde celui qui s'y trouve, traverse ses vêtements : les plus pieux allaient même jusqu'à recueillir avec la bouche cette rosée vivifiante. On attribuait à ce baptême du sang le pouvoir de faire renaître celui qui le subissait.

[redacted]

du moins les inscriptions nous offrent très-fréquemment cette expression, probablement empruntée au christianisme. La cérémonie était accomplie tantôt sur des particuliers, tantôt sur des villes et des provinces entières dans la personne d'un représentant, le plus souvent pour le salut de l'empereur ou d'une colonie.

On ne connaît pas encore bien l'histoire de cet usage extraordinaire; sa patrie fut sans doute l'Orient hellénisé, probablement l'Asie Mineure. Le plus ancien des monuments de ce genre qu'on ait trouvé en Italie est voisin de Naples et remonte à 133 après J.-C., c'est-à-dire aux dernières années d'Adrien. On en a découvert d'autres à Bénévent, à Venafre, à Formies. Les Tauroboles s'introduisirent à Rome dès le temps des Antonins, et de là se répandirent jusqu'en Gaule. On a trouvé beaucoup de monuments à cet usage près de Saint-Pierre, à Rome, et beaucoup aussi à Lyon.

IV.

Cultes syriens et carthaginois.

Les cultes de Syrie, de Phénicie, de Palestine et des pays environnants, reçurent aussi une impulsion nouvelle de la civilisation grecque et des Séleucides. Ce sont les anciens dieux du ciel, que nous font connaître Hérodote et l'Écriture sainte, Baal et Astarté, puis Derketo ou Atargatis, déesse de la terre et des flots, puis

Apollon et le dieu de la lune, fort adoré en Mésopotamie et en Phrygie. Nulle part le paganisme ne fut aussi superstitieux, aussi cruel, aussi sensuel dans ses écarts que dans ces régions orientales. Ces usages s'introduisirent à Rome, grâce aux conquêtes des généraux romains, grâce aussi aux danses et aux chants des bayadères syriennes, fort en vogue sous les empereurs. Les rites syriaques prirent, du temps des Flaviens, une extension telle que l'Oronte, au dire de Juvénal, s'était tout entier épanché dans le Tibre. Ce fut sur le mont Carmel que Vespasien s'entendit prophétiser sa grandeur future; Trajan consulta le Jupiter d'Héliopolis avant de marcher contre les Parthes, et Adrien offrit un sacrifice à Jupiter Casius, aux portes d'Antioche. Ce fut sous les trois Antonins et sous les princes syriens que la religion de ces pays brilla de son plus vif éclat. Antonin le Pieux bâtit le magnifique temple d'Héliopolis. On sait les horreurs et les turpitudes de la piété d'Héliogabale. Elles dégoûtèrent les hautes classes de ce culte; mais son influence persista dans le peuple, grâce au commerce, et aussi aux légions, qui rapportaient ces rites d'Orient en Occident, et les acclimataient dans les provinces de l'ouest.

A. *Dea Syria.*

Le temple le plus considéré de cette divinité se trouvait à Hiéropolis ou Bambyke, près de l'Euphrate. Elle s'appelait en langue syriaque Atargatis : les Grecs l'appe-

[redacted]

laient Derketo, les Romains l'appelaient tout court déesse syrienne. Le temple était très-ancien ; Sémiramis, disait-on, l'avait fondé. La conception nationale de la déesse s'était avec le temps tellement élargie qu'elle rappelait à la fois Junon, Vénus, la Rhéa phrygienne, Minerve, Diane, les Parques et d'autres divinités. A l'entrée du monument se voyaient deux Phallus gigantesques, élevés par Bacchus; à l'intérieur étaient les images de Jupiter et de Junon, l'un sur un couple de taureaux, l'autre sur une paire de lions. Entre eux était une statue plus petite de Sémiramis : puis des images d'Apollon, d'Atlas, d'Hermès, d'Hélène, d'Hécube, de Pâris, etc. Près du temple était un grand parc pour les animaux consacrés, dont le soin occupait trois cents prêtres vêtus de blanc ; qu'on y ajoute une multitude de joueurs de flûte, d'eunuques et de bayadères. Il y avait deux sacrifices chaque jour, et tous les ans deux grandes fêtes, l'une en souvenir du déluge, l'autre au printemps et pour célébrer le retour du soleil. Ces fêtes étaient accompagnées de danses, de musique, de mutilations, et réunissaient toujours des foules innombrables de pèlerins. De nombreuses troupes ambulantes de fanatiques et d'eunuques parcouraient aussi l'Asie et allaient jusqu'en Grèce, excitant la piété publique par leurs danses furieuses, et rassemblant des dons pieux pour le culte de leur déesse ; Lucien et Apulée nous ont dépeint sous de vives couleurs la licence et l'hypocrisie de ces prêtres vagabonds. La procession une fois arrivée dans un village, on arrête l'âne porteur de la déesse, et les eunu-

ques commencent à danser, à se démener de toutes les manières, à invoquer la charité publique. Ce culte fut aussi en honneur à Rome et dans l'Occident : Néron surtout en fut, pendant quelque temps, le plus zélé protecteur.

B. *Maiuma.*

C'est une forme de la Vénus syrienne qui s'était établie à Ostie, où l'on célébrait en son honneur une fête fort populaire à l'époque du printemps, au mois de mai. Nous retrouvons ce culte dans différents ports de commerce, à Constantinople, à Gaza, surtout à Antioche, où tout le mois de mai lui était consacré et où se célébrait en son honneur une sorte de carnaval.

C. *Deus Sol Elagabal.*

C'est le nom que donnent à ce dieu les monnaies romaines. Émèse était sa patrie ; toute la Syrie l'adorait avec grande ferveur. Il n'existait pas d'image du dieu, une pierre noire et conique tombée du ciel en était le symbole. Les deux petits-fils de Julia Mæsa, Bassianus, celui qui fut Élagabal, et Alexinus, celui qui fut Alexandre Sévère, étaient prêtres de ce dieu ; le premier surtout qui dut à ce titre et aussi à sa merveilleuse beauté d'être appelé à l'empire comme successeur de Caracalla, dont on le disait le fils. Une fois assis sur le trône, il donna à l'univers l'étonnant spectacle d'un empereur, prêtre fanatique et satrape oriental. Dès son

[redacted]

avénement, il s'efforça d'élever son dieu Élagabal au rang de dieu suprême des Romains. Il amena avec lui la pierre sacrée d'Émèse et, rejetant tous les usages de la Grèce et de Rome, il affecta de se vêtir, de parler, de se conduire à l'orientale. Un temple splendide fut fondé par lui à son dieu sur le Palatin, et il y réunit tout ce que les vieux temples de Rome avaient de plus respectable et de plus sacré. Il y sacrifiait lui-même tous les jours sous les yeux du sénat. Il eut l'idée de marier son Élagabal à la déesse vierge de Carthage, et célébra les noces avec le plus grand éclat. Chaque jour il inventa de nouvelles folies en l'honneur de son culte, jusqu'à ce qu'il payât du trône et de la vie l'empire dont il avait si étrangement abusé. Après lui, la pierre sacrée fut rapportée à Émèse, où nous voyons encore Aurélien venir lui offrir son hommage.

D. *Jupiter Optimus Maximus Heliopolitanus.*

C'est, comme son nom l'indique, un dieu d'Héliopolis (Balbeck), la ville du soleil; l'image du dieu, venue, disait-on, d'Héliopolis en Égypte, était celle d'un jeune homme, la main droite appuyée sur un timon de voiture, la gauche tenant la foudre et des épis : c'est donc à la fois lui qui dirige le char du soleil, qui lance le tonnerre et qui donne les moissons. Il se rendait dans le temple un oracle fort célèbre, institué par Apollon, et qui se manifestait par les mouvements de la statue du dieu, que les plus nobles du pays portaient sur un

brancard : le dieu rendait d'ailleurs aussi des oracles par écrit. Les Syriens l'appelaient Adad et adoraient à ses côtés Atargatis. Le magnifique édifice consacré à Jupiter d'Héliopolis, et dont les ruines frappent encore aujourd'hui le voyageur, avait été bâti par Antonin le Pieux. En Italie, à Pouzzoles, le Jupiter d'Héliopolis avait un culte et quelques adorateurs, surtout des marchands. On en retrouve aussi des monuments en Allemagne, en France et en Numidie.

E. *Jupiter Optimus Maximus Dolichenus.*

Sa patrie était Dolicha, une ville de la Syrie septentrionale, qui atteignit une grande importance vers l'époque des Antonins. Le culte de ce dieu nous rappelle, par certains côtés, celui d'Héliopolis, par certains autres, le Zeus guerrier des populations de l'Asie-Mineure. Son image est toujours celle d'un homme armé à la romaine, monté sur un taureau d'apparence vigoureuse. C'est donc avant tout un dieu guerrier, et c'est ce caractère qui l'a surtout recommandé à la piété des légions, et qui a ainsi contribué à répandre son culte dans toute l'Europe, principalement le long de la vallée du Danube et jusqu'en Angleterre. L'Italie du Sud comptait aussi des temples de ce dieu. Il y en avait un à Rome, au milieu de la ville, sur l'Aventin. Les empereurs syriens contribuèrent surtout à l'acclimater dans l'Occident.

[redacted]

F. *Juno Cœlestis.*

C'est la vierge céleste de Carthage, l'ancienne déesse de la citadelle de Didon. Lors de la troisième guerre punique, elle fut évoquée dans les formes et transportée à Rome ; mais ce ne fut que sous les empereurs qu'elle devint à la mode. Elle n'est autre que l'Astarté phénicienne, la sévère déesse du ciel, et aussi la déesse qui préside à l'amour. Nous la trouvons sur des monnaies de Septime Sévère et de Caracalla. Assise sur un lion, elle tient la lance d'une main, la foudre de l'autre. Elle rendait aussi des oracles. Le menu peuple l'aimait fort et l'adorait sous une infinité de noms, comme le prouvent un grand nombre d'inscriptions de la fin de l'empire.

V.

Sol invictus et les mystères persans de Mithras.

C'est une idée favorite de cette époque d'imaginer une puissance divine et suprême, commandant à l'ordre naturel, physique et moral, et de voir dans le soleil l'expression de cette puissance. Cette croyance, que nous retrouvons dans tous les cultes dont nous venons de parler, acquit une signification toute particulière le jour où les empereurs romains se l'approprièrent. Ce

fut sous Aurélien qu'elle passa dans l'ordre politique. Ce prince, obscur soldat élevé au pouvoir souverain du droit de son épée, avait pour mère une prêtresse du Soleil, et il imagina de se faire passer pour le fils de ce dieu. Quand il remporta sa fameuse victoire sur Zénobie, non loin d'Émèse, il attribua son triomphe à une apparition divine, et, en conséquence, il orna de dons magnifiques les temples d'Émèse et de Palmyre. Non content de ses hommages, il voulut fonder à Rome un nouveau culte du soleil et lui bâtit un temple gigantesque près du Quirinal. Cet édifice était décoré à la mode orientale, rempli d'images, de tableaux, de tapis, de riches dépouilles enlevées à Zénobie. La statue du dieu était double; elle représentait à la fois le Baal syrien, celui qui était apparu à l'empereur lors de son triomphe, et le dieu ordinaire du Soleil, déjà adopté comme symbole par les souverains précédents. Les monnaies d'Aurélien nous parlent souvent de ce culte du Sol Invictus, du dominateur céleste. Cette religion abstraite atteignit son plus vif éclat sous Dioclétien ; mais le christianisme devait bientôt l'étouffer. Julien le remit un moment en honneur et osa s'appeler lui-même le lieutenant du Soleil, suprême roi de l'empire céleste.

A côté de ce culte abstrait et impérial, nous remarquons de nombreuses formes plus populaires de la même croyance, surtout les mystères de Mithras, si répandus dans l'ancien monde. Leur origine était persane : mais ils s'étaient bien modifiés avec le temps, comme tous les cultes orientaux, par le syncrétisme et l'invasion des

[redacted]

formes symboliques et ascétiques. Mithra ou Mithras est un ancien dieu aryen de la lumière, celui dont nous parlent les Védas, celui qui voit tout, pénètre partout, qui personnifie en lui toute vérité, qui protége les pauvres et les malheureux, qui règne sur tous les esprits de lumière, qui combat tous les démons de la nuit, et parcourt le monde sur son char, coiffé de son casque d'or. Les sources persanes nous apprennent qu'on célébrait, à l'époque du solstice d'hiver, une fête de Mithras où les rois, ses représentants sur terre, prenaient une grande part. Cette solennité s'est conservée jusqu'à nos jours dans la fête de Mihragan, qui dure six jours entiers. On était donc tout disposé à l'identifier avec le Soleil. Ce furent là les commencements du culte mystique de Mithras; il devint de plus en plus populaire, à mesure que l'empire des Perses s'agrandit. Les rois du Pont et des Parthes, ceux de Bactriane prirent souvent le nom de Mithras et se firent adorer comme dieux du Soleil. Ce fut par les pirates de Séleucie que les rites de ces mystères s'introduisirent à Rome, et dès lors ils y prirent de jour en jour, pendant l'empire, une plus grande extension. Ils prirent un immense essor sous les Antonins, devinrent une partie du culte de la famille impériale sous les princes syriens, et jouirent en tous lieux, surtout parmi les légions, de la plus grande faveur. Quand la lutte du paganisme et du christianisme fut devenue acharnée, les partisans de l'ancien régime se rejetèrent sur les mystères de Mithras, qui avaient avec le christianisme de nombreuses analogies (par exemple le

fut sous Aurélien qu'elle passa dans l'ordre politique. Ce prince, obscur soldat élevé au pouvoir souverain du droit de son épée, avait pour mère une prêtresse du Soleil, et il imagina de se faire passer pour le fils de ce dieu. Quand il remporta sa fameuse victoire sur Zénobie, non loin d'Émèse, il attribua son triomphe à une apparition divine, et, en conséquence, il orna de dons magnifiques les temples d'Émèse et de Palmyre. Non content de ses hommages, il voulut fonder à Rome un nouveau culte du soleil et lui bâtit un temple gigantesque près du Quirinal. Cet édifice était décoré à la mode orientale, rempli d'images, de tableaux, de tapis, de riches dépouilles enlevées à Zénobie. La statue du dieu était double; elle représentait à la fois le Baal syrien, celui qui était apparu à l'empereur lors de son triomphe, et le dieu ordinaire du Soleil, déjà adopté comme symbole par les souverains précédents. Les monnaies d'Aurélien nous parlent souvent de ce culte du Sol Invictus, du dominateur céleste. Cette religion abstraite atteignit son plus vif éclat sous Dioclétien; mais le christianisme devait bientôt l'étouffer. Julien le remit un moment en honneur et osa s'appeler lui-même le lieutenant du Soleil, suprême roi de l'empire céleste.

A côté de ce culte abstrait et impérial, nous remarquons de nombreuses formes plus populaires de la même croyance, surtout les mystères de Mithras, si répandus dans l'ancien monde. Leur origine était persane; mais ils s'étaient bien modifiés avec le temps, comme tous les cultes orientaux, par le syncrétisme et l'invasion des

[redacted]

formes symboliques et ascétiques. Mithra ou Mithras est un ancien dieu aryen de la lumière, celui dont nous parlent les Védas, celui qui voit tout, pénètre partout, qui personnifie en lui toute vérité, qui protége les pauvres et les malheureux, qui règne sur tous les esprits de lumière, qui combat tous les démons de la nuit, et parcourt le monde sur son char, coiffé de son casque d'or. Les sources persanes nous apprennent qu'on célébrait, à l'époque du solstice d'hiver, une fête de Mithras où les rois, ses représentants sur terre, prenaient une grande part. Cette solennité s'est conservée jusqu'à nos jours dans la fête de Mihragan, qui dure six jours entiers. On était donc tout disposé à l'identifier avec le Soleil. Ce furent là les commencements du culte mystique de Mithras; il devint de plus en plus populaire, à mesure que l'empire des Perses s'agrandit. Les rois du Pont et des Parthes, ceux de Bactriane prirent souvent le nom de Mithras et se firent adorer comme dieux du Soleil. Ce fut par les pirates de Séleucie que les rites de ces mystères s'introduisirent à Rome, et dès lors ils y prirent de jour en jour, pendant l'empire, une plus grande extension. Ils prirent un immense essor sous les Antonins, devinrent une partie du culte de la famille impériale sous les princes syriens, et jouirent en tous lieux, surtout parmi les légions, de la plus grande faveur. Quand la lutte du paganisme et du christianisme fut devenue acharnée, les partisans de l'ancien régime se rejetèrent sur les mystères de Mithras, qui avaient avec le christianisme de nombreuses analogies (par exemple le

bélier qu'on sacrifiait, et qui servaient à l'expiation. C'est pour cela que les autels destinés à ces cérémonies, qui nous sont parvenus, portent toujours une tête de taureau, une tête de bélier, et un couteau de sacrifice. Le taureau est consacré à la Grande Déesse, le bélier à Attis. Mais ces deux divinités sont considérées dans la cérémonie dont nous nous occupons sous une forme tellement large, elles y sont tellement modifiées dans le sens syncrétique, qu'on le reconnaît à peine. La Grande Déesse y devient la mère universelle, qui elle même n'a pas eu de mère. Elle trône à côté de Jupiter, et souvent on la confond avec la Virgo Cœlestis syrienne et africaine, et avec la Minerve grecque. Attis n'est plus son fils, mais le demi-dieu qu'elle aime d'un divin amour, à qui elle donne l'empire des champs et celui du soleil. C'est à ces deux divinités, ainsi transformées, qu'on vient demander expiation et purification des souillures de la vie. On se sert pour cela d'un sacrifice, où la croyance à la vertu purifiante du sang est poussée jusqu'au dégoûtant et au barbare. Écoutons la description que nous donne Prudence de cette étrange cérémonie. On enferme l'initié dans une fosse couverte d'un plancher à claire-voie. Sur ce couvercle on amène le taureau du sacrifice; on lui plonge le couteau dans la poitrine. Le sang s'échappe à flots, tombe dans la fosse, inonde celui qui s'y trouve, traverse ses vêtements : les plus pieux allaient même jusqu'à recueillir avec la bouche cette rosée vivifiante. On attribuait à ce baptême du sang le pouvoir de faire renaître celui qui le subissait :

[redacted]

du moins les inscriptions nous offrent très-fréquemment cette expression, probablement empruntée au christianisme. La cérémonie était accomplie tantôt sur des particuliers, tantôt sur des villes et des provinces entières dans la personne d'un représentant, le plus souvent pour le salut de l'empereur ou d'une colonie.

On ne connaît pas encore bien l'histoire de cet usage extraordinaire; sa patrie fut sans doute l'Orient hellénisé, probablement l'Asie Mineure. Le plus ancien des monuments de ce genre qu'on ait trouvé en Italie est voisin de Naples et remonte à 133 après J.-C., c'est-à-dire aux dernières années d'Adrien. On en a découvert d'autres à Bénévent, à Venafre, à Formies. Les Tauroboles s'introduisirent à Rome dès le temps des Antonins, et de là se répandirent jusqu'en Gaule. On a trouvé beaucoup de monuments à cet usage près de Saint-Pierre, à Rome, et beaucoup aussi à Lyon.

IV.

Cultes syriens et carthaginois.

Les cultes de Syrie, de Phénicie, de Palestine et des pays environnants, reçurent aussi une impulsion nouvelle de la civilisation grecque et des Séleucides. Ce sont les anciens dieux du ciel, que nous font connaître Hérodote et l'Écriture sainte, Baal et Astarté, puis Derketo ou Atargatis, déesse de la terre et des flots, puis

Apollon et le dieu de la lune, fort adoré en Mésopotamie et en Phrygie. Nulle part le paganisme ne fut aussi superstitieux, aussi cruel, aussi sensuel dans ses écarts que dans ces régions orientales. Ces usages s'introduisirent à Rome, grâce aux conquêtes des généraux romains, grâce aussi aux danses et aux chants des bayadères syriennes, fort en vogue sous les empereurs. Les rites syriaques prirent, du temps des Flaviens, une extension telle que l'Oronte, au dire de Juvénal, s'était tout entier épanché dans le Tibre. Ce fut sur le mont Carmel que Vespasien s'entendit prophétiser sa grandeur future; Trajan consulta le Jupiter d'Héliopolis avant de marcher contre les Parthes, et Adrien offrit un sacrifice à Jupiter Casius, aux portes d'Antioche. Ce fut sous les trois Antonins et sous les princes syriens que la religion de ces pays brilla de son plus vif éclat. Antonin le Pieux bâtit le magnifique temple d'Héliopolis. On sait les horreurs et les turpitudes de la piété d'Héliogabale. Elles dégoûtèrent les hautes classes de ce culte; mais son influence persista dans le peuple, grâce au commerce, et aussi aux légions, qui rapportaient ces rites d'Orient en Occident, et les acclimataient dans les provinces de l'ouest.

A. *Dea Syria.*

Le temple le plus considéré de cette divinité se trouvait à Hiéropolis ou Bambyke, près de l'Euphrate. Elle s'appelait en langue syriaque Atargatis : les Grecs l'appe-

[redacted]

laient Derketo, les Romains l'appelaient tout court déesse syrienne. Le temple était très-ancien ; Sémiramis, disait-on, l'avait fondé. La conception nationale de la déesse s'était avec le temps tellement élargie qu'elle rappelait à la fois Junon, Vénus, la Rhéa phrygienne, Minerve, Diane, les Parques et d'autres divinités. A l'entrée du monument se voyaient deux Phallus gigantesques, élevés par Bacchus; à l'intérieur étaient les images de Jupiter et de Junon, l'un sur un couple de taureaux, l'autre sur une paire de lions. Entre eux était une statue plus petite de Sémiramis : puis des images d'Apollon, d'Atlas, d'Hermès, d'Hélène, d'Hécube, de Pâris, etc. Près du temple était un grand parc pour les animaux consacrés, dont le soin occupait trois cents prêtres vêtus de blanc ; qu'on y ajoute une multitude de joueurs de flûte, d'eunuques et de bayadères. Il y avait deux sacrifices chaque jour, et tous les ans deux grandes fêtes, l'une en souvenir du déluge, l'autre au printemps et pour célébrer le retour du soleil. Ces fêtes étaient accompagnées de danses, de musique, de mutilations, et réunissaient toujours des foules innombrables de pèlerins. De nombreuses troupes ambulantes de fanatiques et d'eunuques parcouraient aussi l'Asie et allaient jusqu'en Grèce, excitant la piété publique par leurs danses furieuses, et rassemblant des dons pieux pour le culte de leur déesse ; Lucien et Apulée nous ont dépeint sous de vives couleurs la licence et l'hypocrisie de ces prêtres vagabonds. La procession une fois arrivée dans un village, on arrête l'âne porteur de la déesse, et les eunu-

ques commencent à danser, à se démener de toutes les manières, à invoquer la charité publique. Ce culte fut aussi en honneur à Rome et dans l'Occident : Néron surtout en fut, pendant quelque temps, le plus zélé protecteur.

B. *Maiuma.*

C'est une forme de la Vénus syrienne qui s'était établie à Ostie, où l'on célébrait en son honneur une fête fort populaire à l'époque du printemps, au mois de mai. Nous retrouvons ce culte dans différents ports de commerce, à Constantinople, à Gaza, surtout à Antioche, où tout le mois de mai lui était consacré et où se célébrait en son honneur une sorte de carnaval.

C. *Deus Sol Elagabal.*

C'est le nom que donnent à ce dieu les monnaies romaines. Émèse était sa patrie ; toute la Syrie l'adorait avec grande ferveur. Il n'existait pas d'image du dieu, une pierre noire et conique tombée du ciel en était le symbole. Les deux petits-fils de Julia Mæsa, Bassianus, celui qui fut Élagabal, et Alexinus, celui qui fut Alexandre Sévère, étaient prêtres de ce dieu ; le premier surtout qui dut à ce titre et aussi à sa merveilleuse beauté d'être appelé à l'empire comme successeur de Caracalla, dont on le disait le fils. Une fois assis sur le trône, il donna à l'univers l'étonnant spectacle d'un empereur, prêtre fanatique et satrape oriental. Dès son

[redacted]

avénement, il s'efforça d'élever son dieu Élagabal au rang de dieu suprême des Romains. Il amena avec lui la pierre sacrée d'Émèse et, rejetant tous les usages de la Grèce et de Rome, il affecta de se vêtir, de parler, de se conduire à l'orientale. Un temple splendide fut fondé par lui à son dieu sur le Palatin, et il y réunit tout ce que les vieux temples de Rome avaient de plus respectable et de plus sacré. Il y sacrifiait lui-même tous les jours sous les yeux du sénat. Il eut l'idée de marier son Élagabal à la déesse vierge de Carthage, et célébra les noces avec le plus grand éclat. Chaque jour il inventa de nouvelles folies en l'honneur de son culte, jusqu'à ce qu'il payât du trône et de la vie l'empire dont il avait si étrangement abusé. Après lui, la pierre sacrée fut rapportée à Émèse, où nous voyons encore Aurélien venir lui offrir son hommage.

D. *Jupiter Optimus Maximus Heliopolitanus.*

C'est, comme son nom l'indique, un dieu d'Héliopolis (Balbek), la ville du soleil; l'image du dieu, venue, disait-on, d'Héliopolis en Égypte, était celle d'un jeune homme, la main droite appuyée sur un timon de voiture, la gauche tenant la foudre et des épis : c'est donc à la fois lui qui dirige le char du soleil, qui lance le tonnerre et qui donne les moissons. Il se rendait dans le temple un oracle fort célèbre, institué par Apollon, et qui se manifestait par les mouvements de la statue du dieu, que les plus nobles du pays portaient sur un

brancard : le dieu rendait d'ailleurs aussi des oracles par écrit. Les Syriens l'appelaient Adad et adoraient à ses côtés Atargatis. Le magnifique édifice consacré à Jupiter d'Héliopolis, et dont les ruines frappent encore aujourd'hui le voyageur, avait été bâti par Antonin le Pieux. En Italie, à Pouzzoles, le Jupiter d'Héliopolis avait un culte et quelques adorateurs, surtout des marchands. On en retrouve aussi des monuments en Allemagne, en France et en Numidie.

E. *Jupiter Optimus Maximus Dolichenus.*

Sa patrie était Dolicha, une ville de la Syrie septentrionale, qui atteignit une grande importance vers l'époque des Antonins. Le culte de ce dieu nous rappelle, par certains côtés, celui d'Héliopolis, par certains autres, le Zeus guerrier des populations de l'Asie-Mineure. Son image est toujours celle d'un homme armé à la romaine, monté sur un taureau d'apparence vigoureuse. C'est donc avant tout un dieu guerrier, et c'est ce caractère qui l'a surtout recommandé à la piété des légions, et qui a ainsi contribué à répandre son culte dans toute l'Europe, principalement le long de la vallée du Danube et jusqu'en Angleterre. L'Italie du Sud comptait aussi des temples de ce dieu. Il y en avait un à Rome, au milieu de la ville, sur l'Aventin. Les empereurs syriens contribuèrent surtout à l'acclimater dans l'Occident.

[redacted]

F. *Juno Cœlestis.*

C'est la vierge céleste de Carthage, l'ancienne déesse de la citadelle de Didon. Lors de la troisième guerre punique, elle fut évoquée dans les formes et transportée à Rome; mais ce ne fut que sous les empereurs qu'elle devint à la mode. Elle n'est autre que l'Astarté phénicienne, la sévère déesse du ciel, et aussi la déesse qui préside à l'amour. Nous la trouvons sur des monnaies de Septime Sévère et de Caracalla. Assise sur un lion, elle tient la lance d'une main, la foudre de l'autre. Elle rendait aussi des oracles. Le menu peuple l'aimait fort et l'adorait sous une infinité de noms, comme le prouvent un grand nombre d'inscriptions de la fin de l'empire.

V.

Sol invictus et les mystères persans de Mithras.

C'est une idée favorite de cette époque d'imaginer une puissance divine et suprême, commandant à l'ordre naturel, physique et moral, et de voir dans le soleil l'expression de cette puissance. Cette croyance, que nous retrouvons dans tous les cultes dont nous venons de parler, acquit une signification toute particulière le jour où les empereurs romains se l'approprièrent. Ce

fut sous Aurélien qu'elle passa dans l'ordre politique. Ce prince, obscur soldat élevé au pouvoir souverain du droit de son épée, avait pour mère une prêtresse du Soleil, et il imagina de se faire passer pour le fils de ce dieu. Quand il remporta sa fameuse victoire sur Zénobie, non loin d'Émèse, il attribua son triomphe à une apparition divine, et, en conséquence, il orna de dons magnifiques les temples d'Émèse et de Palmyre. Non content de ses hommages, il voulut fonder à Rome un nouveau culte du soleil et lui bâtit un temple gigantesque près du Quirinal. Cet édifice était décoré à la mode orientale, rempli d'images, de tableaux, de tapis, de riches dépouilles enlevées à Zénobie. La statue du dieu était double; elle représentait à la fois le Baal syrien, celui qui était apparu à l'empereur lors de son triomphe, et le dieu ordinaire du Soleil, déjà adopté comme symbole par les souverains précédents. Les monnaies d'Aurélien nous parlent souvent de ce culte du Sol Invictus, du dominateur céleste. Cette religion abstraite atteignit son plus vif éclat sous Dioclétien; mais le christianisme devait bientôt l'étouffer. Julien le remit un moment en honneur et osa s'appeler lui-même le lieutenant du Soleil, suprême roi de l'empire céleste.

A côté de ce culte abstrait et impérial, nous remarquons de nombreuses formes plus populaires de la même croyance, surtout les mystères de Mithras, si répandus dans l'ancien monde. Leur origine était persane; mais ils s'étaient bien modifiés avec le temps, comme tous les cultes orientaux, par le syncrétisme et l'invasion des

[redacted]

formes symboliques et ascétiques. Mithra ou Mithras est un ancien dieu aryen de la lumière, celui dont nous parlent les Védas, celui qui voit tout, pénètre partout, qui personnifie en lui toute vérité, qui protége les pauvres et les malheureux, qui règne sur tous les esprits de lumière, qui combat tous les démons de la nuit, et parcourt le monde sur son char, coiffé de son casque d'or. Les sources persanes nous apprennent qu'on célébrait. à l'époque du solstice d'hiver, une fête de Mithras où les rois, ses représentants sur terre, prenaient une grande part. Cette solennité s'est conservée jusqu'à nos jours dans la fête de Mihragan, qui dure six jours entiers. On était donc tout disposé à l'identifier avec le Soleil. Ce furent là les commencements du culte mystique de Mithras; il devint de plus en plus populaire, à mesure que l'empire des Perses s'agrandit. Les rois du Pont et des Parthes, ceux de Bactriane prirent souvent le nom de Mithras et se firent adorer comme dieux du Soleil. Ce fut par les pirates de Séleucie que les rites de ces mystères s'introduisirent à Rome, et dès lors ils y prirent de jour en jour, pendant l'empire, une plus grande extension. Ils prirent un immense essor sous les Antonins, devinrent une partie du culte de la famille impériale sous les princes syriens, et jouirent en tous lieux. surtout parmi les légions, de la plus grande faveur. Quand la lutte du paganisme et du christianisme fut devenue acharnée, les partisans de l'ancien régime se rejetèrent sur les mystères de Mithras, qui avaient avec le christianisme de nombreuses analogies (par exemple le

baptême, une espèce de communion, la résurrection), et en devinrent de fervents sectateurs. Aussi ce culte, dont le poëte Paulinus nous parle encore au début du cinquième siècle, put-il se maintenir jusqu'à une époque fort avancée à Rome, à Constantinople et à Alexandrie.

Les principales sources qui nous font connaître le culte et les mystères des cavernes de Mithras, ce sont les nombreux monuments qui nous en sont restés. On a trouvé de ces monuments au sud de l'Italie, à Rome, à Ostie, dans le Tyrol, en Germanie, en Transylvanie, en Gaule et jusqu'en Angleterre. C'est toujours Mithras qui est la figure principale : c'est un dieu jeune, vêtu à l'orientale, l'adversaire et le vainqueur des sombres puissances de la nuit. Son attitude est celle d'un guerrier ; souvent il nous apparaît perçant un taureau de son épée. Cela nous rappelle ce groupe du lion terrassant un taureau, groupe si affectionné de l'Orient. Il semble que le lion soit le symbole du soleil comme Mithras, et le taureau, au contraire, la personnification des démons désordonnés, des forces de la nature. Leur combat se livre dans une caverne, et c'est là aussi que se célèbre le culte de Mithras, probablement pour symboliser l'obscurité d'où sort le dieu triomphant pour régénérer le monde. De là son nom de ὁ ἐκ πέτρας, le dieu des cavernes, et aussi l'époque de sa fête qui tombe toujours au moment du solstice d'hiver ou de l'équinoxe, où la lumière reprend le dessus. Aux côtés du dieu, les images nous montrent deux figures plus petites vêtues comme lui, l'une élevant un flambeau, l'autre l'abaissant : ce sont le

[redacted]

lever et le coucher de l'astre. Nous comprenons moins la portée de certaines autres figures, celle surtout des nombreux animaux, domestiques ou sauvages, qui entourent le taureau et boivent son sang. Tout ce que nous savons, c'est que le sacrifice du taureau usité aux mystères de Mithras avait, comme le Taurobole, la valeur d'un sacrifice expiatoire. Nous trouvons souvent aussi, jointe à ces groupes, la figure d'Æon, étrange figure mi-partie d'homme et d'animal et chargée d'une infinité d'attributs divers.

Ce que nous apprenons en outre sur ces mystères se rapporte surtout aux épreuves et aux exercices ascétiques qui accompagnent, préparent ou suivent l'initiation. Les épreuves préparatoires étaient, dit-on, au nombre de quatre-vingts et graduées suivant leur difficulté. Il fallait traverser le feu, souffrir le froid, la faim et la soif, nager, marcher jusqu'à une extrême fatigue, et ainsi de suite. L'initiation même avait différentes phases, dont nous ne connaissons que les noms. Ces noms nous rappellent les animaux allégoriques dont nous parlions tout à l'heure, et nous font supposer d'autres symboles encore. Ainsi le premier degré était celui des corbeaux. Puis, celui des mystérieux ; ensuite celui des soldats, qui recevaient dans la caverne une épée et une couronne, qu'ils devaient mettre sur leur tête et les jeter ensuite. Puis venaient les degrés des lions et des lionnes (car les femmes étaient admises), du Perse, du coureur céleste ; enfin celui du Père qui était le plus élevé. A chacun de ces degrés répondait une espèce

de corporation, et les degrés inférieurs étaient soumis à ceux d'en haut : ce qui établissait une sorte de hiérarchie parmi les initiés.

G. *Astrologie et Magie.*

Rien ne passionnait autant cette époque de décadence que la découverte des secrets de l'avenir. Aussi voyons-nous se multiplier alors, plus qu'à aucun autre moment de l'histoire de la civilisation, les oracles et les divinations de toutes sortes, principalement les pratiques de l'astrologie et de la magie. Rome entière, surtout la partie noble de la population, se lança à corps perdu dans ces arts, souvent interdits, toujours en honneur.

L'astrologie, on le sait, est d'origine égyptienne et babylonienne : les Grecs et les Romains donnaient ordinairement à ses maîtres le nom de Chaldéens. Cette fausse science s'appuie d'une part sur la croyance à une destinée immuable, c'est-à-dire sur le fatalisme; de l'autre sur l'idée d'une divinité spécifique des constellations et sur l'action de cette puissance céleste dans les affaires humaines. En Grèce, les derniers philosophes étaient tombés dans l'astrologie, Posidonius entre autres. Plus tard, Alexandrie devint à la fois un foyer d'astronomie et d'astrologie, et répandit dans le monde entier, avec les découvertes de l'une, les illusions de l'autre. Caton jette déjà un cri d'alarme et avertit ses concitoyens de se garder du Chaldéen. En 139 av. J.-C., telle est déjà l'importunité de ces devins qu'on est forcé de les bannir

[redacted]

de toute l'Italie. Ils reparaissent pourtant, et envahissent les hautes classes dès l'époque de Marius et de Sylla : Cicéron avertit les Romains à plusieurs reprises d'écarter les faiseurs de prédictions et d'horoscopes, mais rien n'y fait. Varron, le savant, l'universel Varron donne dans l'erreur et engage son ami Tarutius à dresser l'horoscope de Rome. Nigidius Figulus annonce au père d'Auguste la grandeur future de son fils, et celui-ci, une fois empereur, croit fermement à son étoile. Les poëtes de l'époque abondent en allusions astrologiques. Dès lors les progrès de cette science sont constants, ininterrompus. Tous les procès, toutes les conspirations de l'empire impliquent un Chaldéen : on les chasse, ils reparaissent. Ils envahissent la cour impériale sous Septime Sévère, leur zélé protecteur. Alexandre Sévère fonde pour eux une chaire et un enseignement. Un traité spécial de saint Augustin nous fournit de précieuses données sur l'astrologie et sur ce qu'elle est devenue à la fin du monde antique.

La magie n'était pas moins populaire à cette époque d'agitation et de désordre. C'était aussi une superstition fort ancienne, mais qui acquit alors une importance qu'elle n'avait jamais eue auparavant. Le culte d'Hécate avait eu beaucoup d'adorateurs en Grèce, principalement en Thessalie ; il passa la mer Adriatique et vint se combiner avec les pratiques de la Perse, de Babylone et de l'Égypte. A Rome, dès l'an 97 av. J.-C., un sénatus-consulte dut défendre les sacrifices humains des magiciens : aussi ces horreurs ne reparurent-elles pas à

ques commencent à danser, à se démener de toutes les manières, à invoquer la charité publique. Ce culte fut aussi en honneur à Rome et dans l'Occident : Néron surtout en fut, pendant quelque temps, le plus zélé protecteur.

B. *Maiuma.*

C'est une forme de la Vénus syrienne qui s'était établie à Ostie, où l'on célébrait en son honneur une fête fort populaire à l'époque du printemps, au mois de mai. Nous retrouvons ce culte dans différents ports de commerce, à Constantinople, à Gaza, surtout à Antioche, où tout le mois de mai lui était consacré et où se célébrait en son honneur une sorte de carnaval.

C. *Deus Sol Elagabal.*

C'est le nom que donnent à ce dieu les monnaies romaines. Emèse était sa patrie ; toute la Syrie l'adorait avec grande ferveur. Il n'existait pas d'image du dieu, une pierre noire et conique tombée du ciel en était le symbole. Les deux petits-fils de Julia Mæsa, Bassianus, celui qui fut Élagabal, et Alexinus, celui qui fut Alexandre Sévère, étaient prêtres de ce dieu ; le premier surtout qui dut à ce titre et aussi à sa merveilleuse beauté d'être appelé à l'empire comme successeur de Caracalla, dont on le disait le fils. Une fois assis sur le trône, il donna à l'univers l'étonnant spectacle d'un empereur, prêtre fanatique et satrape oriental. Dès son

[redacted]

avénement, il s'efforça d'élever son dieu Élagabal au rang de dieu suprême des Romains. Il amena avec lui la pierre sacrée d'Émèse et, rejetant tous les usages de la Grèce et de Rome, il affecta de se vêtir, de parler, de se conduire à l'orientale. Un temple splendide fut fondé par lui à son dieu sur le Palatin, et il y réunit tout ce que les vieux temples de Rome avaient de plus respectable et de plus sacré. Il y sacrifiait lui-même tous les jours sous les yeux du sénat. Il eut l'idée de marier son Élagabal à la déesse vierge de Carthage, et célébra les noces avec le plus grand éclat. Chaque jour il inventa de nouvelles folies en l'honneur de son culte, jusqu'à ce qu'il payât du trône et de la vie l'empire dont il avait si étrangement abusé. Après lui, la pierre sacrée fut rapportée à Émèse, où nous voyons encore Aurélien venir lui offrir son hommage.

D. *Jupiter Optimus Maximus Heliopolitanus.*

C'est, comme son nom l'indique, un dieu d'Héliopolis (Balbeck), la ville du soleil; l'image du dieu, venue, disait-on, d'Héliopolis en Égypte, était celle d'un jeune homme, la main droite appuyée sur un timon de voiture, la gauche tenant la foudre et des épis : c'est donc à la fois lui qui dirige le char du soleil, qui lance le tonnerre et qui donne les moissons. Il se rendait dans le temple un oracle fort célèbre, institué par Apollon, et qui se manifestait par les mouvements de la statue du dieu, que les plus nobles du pays portaient sur un

brancard : le dieu rendait d'ailleurs aussi des oracles par écrit. Les Syriens l'appelaient Adad et adoraient à ses côtés Atargatis. Le magnifique édifice consacré à Jupiter d'Héliopolis, et dont les ruines frappent encore aujourd'hui le voyageur, avait été bâti par Antonin le Pieux. En Italie, à Pouzzoles, le Jupiter d'Héliopolis avait un culte et quelques adorateurs, surtout des marchands. On en retrouve aussi des monuments en Allemagne, en France et en Numidie.

E. *Jupiter Optimus Maximus Dolichenus.*

Sa patrie était Doliche, une ville de la Syrie septentrionale, qui atteignit une grande importance vers l'époque des Antonins. Le culte de ce dieu nous rappelle, par certains côtés, celui d'Héliopolis, par certains autres, le Zeus guerrier des populations de l'Asie-Mineure. Son image est toujours celle d'un homme armé à la romaine, monté sur un taureau d'apparence vigoureuse. C'est donc avant tout un dieu guerrier, et c'est ce caractère qui l'a surtout recommandé à la piété des légions, et qui a ainsi contribué à répandre son culte dans toute l'Europe, principalement le long de la vallée du Danube et jusqu'en Angleterre. L'Italie du Sud comptait aussi des temples de ce dieu. Il y en avait un à Rome, au milieu de la ville, sur l'Aventin. Les empereurs syriens contribuèrent surtout à l'acclimater dans l'Occident.

[redacted]

F. *Juno Cœlestis.*

C'est la vierge céleste de Carthage, l'ancienne déesse de la citadelle de Didon. Lors de la troisième guerre punique, elle fut évoquée dans les formes et transportée à Rome ; mais ce ne fut que sous les empereurs qu'elle devint à la mode. Elle n'est autre que l'Astarté phénicienne, la sévère déesse du ciel, et aussi la déesse qui préside à l'amour. Nous la trouvons sur des monnaies de Septime Sévère et de Caracalla. Assise sur un lion, elle tient la lance d'une main, la foudre de l'autre. Elle rendait aussi des oracles. Le menu peuple l'aimait fort et l'adorait sous une infinité de noms, comme le prouvent un grand nombre d'inscriptions de la fin de l'empire.

V.

Sol invictus et les mystères persans de Mithras.

C'est une idée favorite de cette époque d'imaginer une puissance divine et suprême, commandant à l'ordre naturel, physique et moral, et de voir dans le soleil l'expression de cette puissance. Cette croyance, que nous retrouvons dans tous les cultes dont nous venons de parler, acquit une signification toute particulière le jour où les empereurs romains se l'approprièrent. Ce

fut sous Aurélien qu'elle passa dans l'ordre politique. Ce prince, obscur soldat élevé au pouvoir souverain du droit de son épée, avait pour mère une prêtresse du Soleil, et il imagina de se faire passer pour le fils de ce dieu. Quand il remporta sa fameuse victoire sur Zénobie, non loin d'Émèse, il attribua son triomphe à une apparition divine, et, en conséquence, il orna de dons magnifiques les temples d'Émèse et de Palmyre. Non content de ses hommages, il voulut fonder à Rome un nouveau culte du soleil et lui bâtit un temple gigantesque près du Quirinal. Cet édifice était décoré à la mode orientale, rempli d'images, de tableaux, de tapis, de riches dépouilles enlevées à Zénobie. La statue du dieu était double; elle représentait à la fois le Baal syrien, celui qui était apparu à l'empereur lors de son triomphe, et le dieu ordinaire du Soleil, déjà adopté comme symbole par les souverains précédents. Les monnaies d'Aurélien nous parlent souvent de ce culte du Sol Invictus, du dominateur céleste. Cette religion abstraite atteignit son plus vif éclat sous Dioclétien; mais le christianisme devait bientôt l'étouffer. Julien le remit un moment en honneur et osa s'appeler lui-même le lieutenant du Soleil, suprême roi de l'empire céleste.

A côté de ce culte abstrait et impérial, nous remarquons de nombreuses formes plus populaires de la même croyance, surtout les mystères de Mithras, si répandus dans l'ancien monde. Leur origine était persane; mais ils s'étaient bien modifiés avec le temps, comme tous les cultes orientaux, par le syncrétisme et l'invasion des

[redacted]

formes symboliques et ascétiques. Mithra ou Mithras est un ancien dieu aryen de la lumière, celui dont nous parlent les Védas, celui qui voit tout, pénètre partout, qui personnifie en lui toute vérité, qui protége les pauvres et les malheureux, qui règne sur tous les esprits de lumière, qui combat tous les démons de la nuit, et parcourt le monde sur son char, coiffé de son casque d'or. Les sources persanes nous apprennent qu'on célébrait. à l'époque du solstice d'hiver, une fête de Mithras où les rois, ses représentants sur terre, prenaient une grande part. Cette solennité s'est conservée jusqu'à nos jours dans la fête de Mihragan, qui dure six jours entiers. On était donc tout disposé à l'identifier avec le Soleil. Ce furent là les commencements du culte mystique de Mithras; il devint de plus en plus populaire, à mesure que l'empire des Perses s'agrandit. Les rois du Pont et des Parthes, ceux de Bactriane prirent souvent le nom de Mithras et se firent adorer comme dieux du Soleil. Ce fut par les pirates de Séleucie que les rites de ces mystères s'introduisirent à Rome, et dès lors ils y prirent de jour en jour, pendant l'empire, une plus grande extension. Ils prirent un immense essor sous les Antonins, devinrent une partie du culte de la famille impériale sous les princes syriens, et jouirent en tous lieux, surtout parmi les légions, de la plus grande faveur. Quand la lutte du paganisme et du christianisme fut devenue acharnée, les partisans de l'ancien régime se rejetèrent sur les mystères de Mithras, qui avaient avec le christianisme de nombreuses analogies (par exemple le

contraire, montrèrent le plus grand zèle à cet égard. Titus divinisa son père et institua probablement les Sodales Flaviales; Domitien fonda le temple de Vespasien et de Titus, au pied du Capitole, et fit de la maison paternelle où il était né lui-même un temple de la Gens Flavia. On le voit, cette famille visait aussi à se constituer en dynastie mythologique, à se donner une consécration religieuse. Il ne manqua pas de généalogistes pour faire remonter les Flaviens jusqu'à Hercule. Domitien joua le despote oriental et se fit adorer avec un éclat, une magnificence qu'on n'avait pas encore vus. Quand il fut mort, les soldats demandèrent la consécration de sa divinité, mais le sénat s'y opposa formellement. Ce fut Trajan qui renoua la tradition en divinisant Nerva, son père adoptif; lui-même après sa mort reçut d'Adrien des honneurs plus grands encore que, vivant, il avait constamment refusés. Le capricieux et raffiné Adrien, tyran moins romain que grec, n'eût pas été consacré sans les prières pressantes qu'Antonin le Pieux adressa au sénat. Les empereurs suivants, d'Antonin à Caracalla, forment un groupe à part dans le culte des Divi; la popularité d'Antonin et de Marc-Aurèle leur valut, dès qu'ils furent morts, le nom de bonnes divinités; et dès lors leur souvenir fut entouré comme d'une auréole de douceur inaltérable et de piété aux yeux des générations suivantes, si cruellement éprouvées. Les horreurs du règne de Commode ne firent qu'augmenter la popularité de ses prédécesseurs; aussi Septime Sévère jugea-t-il à propos de s'introduire, de gré ou de

[redacted]

force, dans la famille des Antonins. Marc-Aurèle était mort depuis quinze ans : néanmoins Sévère se déclara son fils adoptif et le frère de Commode qu'il se hâta de diviniser, malgré le sénat. Le même scandale se renouvela après le meurtre de Caracalla. Cet infâme scélérat fut érigé en dieu, lui qui avait tourné en dérision, lors de l'assassinat de son père, les cérémonies de l'apothéose ; les soldats l'avaient voulu. Ce fut encore l'immense popularité du nom des Antonins qui mit sur le trône impérial le prêtre du Soleil, Héliogabale. Les empereurs de la période militaire furent assez régulièrement transformés en Divi après leur mort, et même le culte de la Gens Flavia reparut avec le second Claude, fort aimé de Rome. Plus tard, les Constantins se rattachèrent encore à la même tradition. Constantin même, Constans et Valentinien furent consacrés après leur mort et appelés Divi, dans des formes chrétiennes il est vrai.

Si nous essayons de nous faire une idée de ce culte des empereurs vivants et morts, dans ses traits principaux, nous trouvons en première ligne le culte du Génie de l'empereur régnant, devenu traditionnel depuis Auguste. Il était non moins naturel de fêter le jour de naissance du souverain, puis le jour de son avénement, et de célébrer ces dates mémorables par des cadeaux, des sacrifices et des jeux. A cela s'ajoutaient des vœux régulièrement prononcés pour le bonheur de l'empereur et de sa famille, vœux qu'on faisait librement et volontiers sous Auguste, mais qui, passés en usage, devinrent peu à peu une des charges les plus pénibles. Puis il y avait cer-

[redacted]

taines occasions où tous les états, tous les colléges pontificaux rivalisaient de prières pour l'empereur : le jour de l'an par exemple. Qu'on y joigne les vœux décennaux, quinquennaux, quindécennaux : les premiers institués en 27 av. J.-C., quand Auguste fit mine d'abandonner l'empire et qu'il fallut les supplications du sénat pour le décider à garder le pouvoir dix ans encore ; quant aux vœux quinquennaux, ils remplissaient l'intervalle des vœux décennaux. On faisait commencer ces périodes de cinq ou de dix ans à chaque avénement, et les vœux étaient accompagnés chaque fois de sacrifices, de jeux, de présents, et plus tard d'impôts fort onéreux surtout pour les provinces. Quelquefois des mois entiers étaient consacrés aux empereurs et nommés de leur nom, d'après l'exemple donné par César et par Auguste. Le nom de ce dernier prince, ainsi que ceux de *numen* et de *majestas*, et plus tard celui d'*æternitas*, furent les attributs ordinaires de leur divinité. Leur dignité était exprimée par la couronne de rayons qu'ils portaient depuis César. Néron fut le premier qui osa se faire représenter sur les monnaies avec cette couronne que nous voyons dès lors apparaître toujours plus fréquemment, jusqu'au jour où le nimbe la remplace et se montre pour la première fois sur une monnaie d'Antonin le Pieux. L'usage grec de dresser des statues aux grands hommes dans les temples des dieux fut naturellement aussi appliqué aux empereurs à dater de César, et on les porta dans les processions publiques. On aimait en outre à se représenter l'empereur comme placé sous la protection spé-

[redacted]

ciale de tous les dieux et surtout de Jupiter; de là vint qu'on s'habitua fort facilement, soit à adorer et à dénommer les dieux en ayant égard à leur rapport avec la maison des Césars, soit à identifier avec les dieux les empereurs eux-mêmes. Les impératrices furent encore plus sujettes que leurs époux à ce genre d'adulation : à chaque instant nous les trouvons adorées sous le nom et avec les attributs de Junon, de Cérès, de Vénus, de Vesta, de Concordia, de Fecunditas, de Pudicitia; les femmes juraient par la Junon de l'impératrice, comme les hommes par le Génie de l'empereur. Un nouveau symbole de la majesté impériale, ce fut l'usage qu'on adopta, vers l'époque des Antonins, de porter un feu allumé devant l'empereur quand il paraissait en public. Le titre de *Dominus* fut souffert par Caligula et Domitien; mais Dioclétien fut le premier à exiger l'adoration à l'orientale (προσκύνησις).

Voilà pour les empereurs vivants. Après leur mort, ils devenaient Divi, leurs épouses Divæ, quels qu'eussent été d'ailleurs leur vie et leur caractère, pourvu qu'ils fussent consacrés par le sénat. Voici comment se passait ordinairement cette cérémonie. Le successeur ou le fils du prince décédé, l'époux ou le fils de l'impératrice morte, faisait la proposition : le sénat décidait et formulait l'apothéose. Le rituel de la consécration est emprunté au rituel oriental de l'holocauste d'Hercule : il n'a pas varié d'Auguste à Septime Sévère. Auguste mort est transporté de Nola à Rome : le sénat lui décerna alors les honneurs divins, c'est-à-dire un

[redacted]

temple, un culte, des jeux et des Sodales Augustales. Mais il faut, avant tout, anéantir les restes mortels du nouveau dieu, et faire de l'apothéose une représentation symbolique. On expose donc le cadavre, mais sans le laisser voir lui-même, et en ne montrant qu'une image de cire du défunt. Puis on l'ensevelit avec grand éclat, après l'oraison funèbre d'usage prononcée au Forum. On pose le cercueil sur un bûcher en forme de pyramide, et pendant la combustion, un aigle s'envole du cercueil et s'élève vers les cieux, symbole de l'âme qui prend son essor et va trouver les dieux. Un sénateur, Numerius Atticus, affirma même par serment qu'il avait vu Auguste monter au ciel tout comme Romulus autrefois. La cérémonie faite, on organisa le culte. On commença par bâtir le temple, et l'on y installa des autels, un flamine, et l'on y adora Divus Pater comme le protecteur de Rome. Puis on institua des jeux réguliers. Enfin on créa un collége de Sodales Augustales, et dès lors chaque dynastie voulut avoir les siens : il y eut des Sodales Flaviales et des Sodales Antoniani, tous choisis parmi les plus nobles citoyens, et où entraient comme membres naturels les princes de la maison régnante. A ces Sodales se rattachent aussi très-probablement les *Seviri augustales*, si souvent cités sur les inscriptions : du moins nous savons qu'à côté de ce collége officiel, institué pour le culte de Divus Augustus et de la Gens Julia, il existait de nombreux cultes privés, à Rome et dans les provinces. Il se forma même de ces sortes d'associations religieuses dans les municipes une nouvelle classe, celle des Augustales, qui répondaient

[redacted]

à peu près aux chevaliers de Rome, comme les décurions aux sénateurs. Ce qui fut fait pour Auguste se renouvela pour tous les Divi de nouvelle création. Ils furent mis exactement sur la même ligne que les autres dieux romains; on les mena sur des chars aux grands jeux du cirque; on les invoqua dans les prières. Outre leurs temples particuliers, on leur consacra aussi quelques temples où on les adorait collectivement.

Il nous reste à parler encore, en quelques mots, du culte des empereurs, vivants ou morts dans les provinces, principalement chez les Grecs et en Asie. Nous y voyons la flatterie portée plus loin encore qu'elle ne l'était à Rome, par des peuples passés maîtres dans l'art de l'adulation. Nous l'avons déjà dit : la Grèce et l'Orient donnèrent l'exemple à Rome, dès la fin de la république, en divinisant à l'envi généraux et proconsuls. Plus tard, on joignit partout au culte de la Dea Roma celui de César ou celui d'Auguste, et l'on y annexa des jeux. On adorait principalement César et Auguste sous le nom de Sauveurs; mais aussi sous d'autres noms : ainsi, en Égypte, Auguste s'appelait Jupiter Libérateur; à Corinthe, on l'invoquait comme le dieu de la mer. Naples se distingua entre toutes les villes, en instituant en l'honneur d'Auguste ses jeux quinquennaux, où les plus grands artistes apportaient leurs talents, et que le prince lui-même ne dédaignait pas de présider. Livie partageait souvent les hommages rendus à son époux. A Smyrne, on l'adorait avec son fils Tibère. Caligula s'attribua, sans se gêner davantage, le magnifique temple d'Apollon situé

[redacted]

à Milet; mais son règne fut trop court pour laisser à l'adulation le temps de lui consacrer des monuments durables. Néron épuisa, au contraire, toutes les formes de la servilité grecque et asiatique. Jupiter libérateur, Apollon, Hercule, sauveur du monde, il n'est pas de nom qui ne lui soit décerné.

Plus tard Adrien prit un plaisir tout spécial à ces adulations, et ses temples s'élevèrent en grand nombre. Tout un quartier d'Athènes reçut son nom. On lui dédia un temple de Jupiter Olympien bâti par lui, et le surnom du dieu passa à l'empereur. C'était d'ailleurs un usage, qui d'Alexandre et de ses successeurs s'était propagé à Rome, de donner à des villes entières le nom du prince, et d'y acclimater son culte. A cela vint s'ajouter le nouveau culte de son favori Antinoüs, qui s'était sacrifié pour Adrien, et en retour avait été divinisé par lui. Les empereurs suivants, d'Antonin le Pieux à Septime Sévère, furent surtout adorés comme dynastie : ce dernier prince surtout, qui tenait fort à se rattacher à ses populaires prédécesseurs, favorisa énergiquement le culte des Antonins, sans que pour cela le culte spécial de sa famille syrienne fût négligé par les provinces. Ainsi on fit des théogamies pour célébrer son mariage avec Julia Domna, des philadelphies pour fêter la touchante union de Caracalla et de Géta, etc., etc.

Une partie curieuse et encore assez mal expliquée du culte asiatique des empereurs, c'est le *Néocorat*. Chez les Grecs, le Néocore est tout simplement un serviteur attaché au temple. Mais en Asie, particulièrement à

[redacted]

Éphèse, le même mot désigne une fonction très-considérée du culte de Diane, protectrice de la ville. C'est précisément cette fonction qu'on a transportée, ce semble, du culte des anciennes divinités à celui des empereurs. Seulement, ce qu'il y a de particulier, c'est que certaines villes et quelquefois des districts entiers prennent le nom de Néocores, surtout dans cette partie de l'Asie où le culte des empereurs était entouré d'une pompe toute particulière, sur le littoral occidental de l'Asie Mineure. Le Néocore est toujours une personne très-considérée, soit un prêtre, soit le premier magistrat de la ville, qui, au nom de l'État, s'occupe du culte de l'empereur. Les premiers commencements de cette institution remontent au règne de Néron : c'est à Éphèse qu'elle a probablement pris naissance, et qu'en tout cas elle s'est plus développée. Elle atteignit son apogée au siècle des Antonins, où certaines villes en vinrent à avoir deux, trois ou quatre Néocorats. Pour conférer à une cité cette précieuse distinction, il fallait un décret du sénat romain. Le Néocorat entraînait avec lui une sorte de prépondérance politique, et faisait de la ville qui le possédait une sorte de capitale du district. Ainsi Éphèse était la capitale de l'Asie, Milet celle de l'Ionie : c'était dans les métropoles que se tenaient les assemblées, c'était là qu'on célébrait les processions, les fêtes et les jeux.

FIN.

[redacted]

TABLE

INTRODUCTION.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

[redacted]

CINQUIÈME PARTIE.

VÉNUS ET LES DIVINITÉS DE MÊME FAMILLE.

SIXIÈME PARTIE.

SEPTIÈME PARTIE.

HUITIÈME PARTIE.

NEUVIÈME PARTIE.

DIXIÈME PARTIE.



ONZIÈME PARTIE.

DOUZIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et C[ie], rue des Poitevins, 6.

